

... ΑΙΟΙΕΘΗ
 ... CEIETEPONI
 ... ΙΟΥΔΗΝ

... [εἰ δέ τις καταθή]σει
 ἕτερον .. [δώσει ... ἀργυρ]ίου
 δην(άρια).....

Je citerai en dernier lieu une inscription chrétienne, d'une langue très-incorrecte, dont la signification rappelle la légende miraculeuse de l'étendard de Constantin.

103.

Au même endroit.

†ΕΝ ΤΟ ΥΤΩ ΟΙ ΠΙΣΤΟΙ
 ΝΙΚΟΥΣΙΝ

Ἐν τούτῳ οἱ πιστοὶ
 νικοῦσιν.

« Dans ce signe, les fidèles remportent la victoire. »

Des ruines d'Amphipolis nous revînmes directement à la mer, en traversant les marais que le Strymon forme sur la rive gauche, près de son embouchure. Au milieu de ces eaux, s'élèvent encore les murs de la forteresse byzantine, qui commandait au moyen âge le golfe d'Orphano. Pierre Belon la trouva déjà inhabitée de son temps et l'entendit appeler *Khrysopolis*, nom qui est mentionné aussi dans les lettres du pape Innocent III, comme un des points de la province ecclésiastique de Philippes (1). C'est une enceinte de forme carrée, en épais blocage, dont je pus faire le tour à cheval, sans trouver aucun fragment qui eût conservé trace d'inscriptions ou de moulures, bien que les morceaux de marbre y abondent parmi les moellons et les tuiles brisées. Ces ruines répondent à peu près à la position de l'antique station athénienne d'Ἐἰὼν, sans occuper cependant l'emplacement exact de cette forteresse maritime, que Thucydide appelle ἐμπόριον ἐπὶ τῷ στόματι τοῦ ποταμοῦ ἐπιθαλάσσιον et dont les fortifications, suivant le même historien, projetaient un angle saillant τὴν πρὸχουσαν ἄκρην ἀπὸ τοῦ τείχους, qui commandait l'entrée du fleuve d'assez près, pour la fermer aux vaisseaux ennemis (2). Quant au château byzantin d'Anactoropolis, pour lequel Cantacuzène ressuscite par erreur le nom classique d'Ἐἰὼν, il faut aussi se garder de le confondre avec ces ruines de Khrysopolis et le laisser dans la baie de Kavala, où nous lui avons marqué sa place (3).

(1) Pierre Belon, *Observations*, I, ch. 55, et *Tafel, Via Egnatia*, II, p. 15, note.

(1) Thucydide, IV, 102, 107.

(3) Voyez plus haut, page 32.

DEUXIÈME PARTIE

MACÉDOINE

PROPREMENT DITE

MACÉDOINE

PROPREMENT DITE

CHAPITRE PREMIER.

FOUILLES DE PALATITZA,

SUR L'EMPLACEMENT D'UNE VILLE MACÉDONIENNE.

En quittant la Thrace macédonienne pour aborder la vraie Macédoine, nous arrivions dans cette région nouvelle avec un but déterminé et un plan tracé d'avance. Il s'agissait moins pour nous de poursuivre des résultats imprévus que de contrôler et d'exploiter dans l'intérêt de la science deux découvertes que j'avais faites quatre années auparavant, lorsque j'explorais le massif de l'Olympe, pour traiter l'un des sujets d'étude proposés à l'École d'Athènes par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Le versant macédonien de cette montagne m'avait offert en deux endroits différents des ruines que leur beau caractère rattachait, certainement, à la brillante époque de l'autonomie de la Macédoine. Dans les tertres funéraires de *Kourino*, près de l'ancienne Pydna, j'avais reconnu une chambre souterraine qui conservait toute sa décoration d'architecture polychrome; à *Palatitza*, sur la rive droite du fleuve Haliacmon, c'était

une cité inconnue, où j'avais trouvé accumulés encore à leur place les restes d'un remarquable édifice d'ordre ionique et dorique.

En visitant, la même année, à la suite de mon collègue et ami M. Delacoulonche, les vieilles capitales de la Macédoine, j'avais pu me convaincre de l'extrême rareté de ces débris d'une civilisation qui partout ailleurs semble avoir été effacée du sol. Sur les antiques emplacements de Bérœa et d'Édesse, à peine quelques fragments de sculpture rappellent-ils que la Macédoine a compté dans l'histoire avant les temps de Rome et de Byzance. A Pella, nous avons dû nous arrêter respectueusement devant un bout de moulure de beau travail grec, comme devant le seul reste attestant aux yeux que des artistes, héritiers des grandes traditions d'Ictinos et de Mnésiclès, avaient autrefois décoré de temples et de palais la ville royale de Philippe et d'Alexandre.

A cause même de cette incroyable pénurie de documents archéologiques, les ruines macédoniennes de Kourino et de Palatitza méritaient d'être interrogées avec une obstination particulière. Dans un pays tant de fois ravagé, le voyageur ne peut se flatter de l'espoir de voir tout à coup surgir devant ses yeux, au passage d'un col de montagne, au détour d'un rideau de rochers, des colonnades encore debout, des ruines pittoresques, comme celles de la Sicile ou de la Grèce méridionale. Il fallait nous résoudre à creuser patiemment le sol; mais, en étudiant de près ces débris cachés sous la terre, nous avons l'assurance que nos travaux devaient contribuer à combler une véritable lacune dans l'histoire du développement de l'art grec. Aussi, dès le début de la mission qui m'était confiée, avais-je réservé une large place à ces opérations, m'exposant bien volontiers au très-léger inconvénient d'être obligé de détruire moi-même une partie des hypothèses qui m'avaient été suggérées par un premier et rapide examen.

Une station de quelques jours à Salonique fut d'abord employée à nous assurer un précieux appui, pour la continuation de nos recherches, dans le concours amical du consul de France, M. Jules Darasse, et dans la bienveillance du gouverneur turc Husni-Pacha, dont j'avais fait autrefois la connaissance, lorsqu'il n'était encore que caïmacan de la Thessalie. Le récent établissement d'un atelier français dans cette ville nous permit en outre de nous munir, pour les fouilles que je me proposais d'ouvrir incessamment, d'instruments mieux fabriqués que les outils primitifs que nous avons trouvés entre les mains des paysans de la plaine de Philippes. Ce fut le 2 mai que la corvette nous débarqua pour la première fois sur la côte de Piérie, et, pendant que les matelots que le commandant mettait à notre disposition, commençaient à entamer les buttes artificielles de Kourino, voisines de la mer, je m'avançais, avec M. Daumet, dans l'intérieur du pays pour faire ouvrir les premières tranchées à Palatitza.

Il serait sans intérêt de suivre ici l'ordre chronologique de ces travaux, abandonnés et repris à plusieurs fois, selon les exigences de la saison et les nécessités de notre itinéraire.

Nous commencerons par l'étude des ruines de Palatitza, qui sont les plus importantes et qui remontent à une époque plus haute dans l'archéologie macédonienne. Nous décrirons ensuite le résultat de nos recherches dans les tombeaux de Pydna; puis nous y joindrons, comme appendice, les découvertes accessoires, dont nos fréquents mouillages sur la côte, nos différents séjours à Salonique et les pointes que nous avons poussées en plusieurs sens dans l'intérieur du pays, nous ont fourni l'occasion.

Aspect général de Palatitza et de ses ruines.

L'histoire de la première découverte des ruines de Palatitza montre bien que les voyageurs qui explorent l'Orient pour y chercher des ruines ne doivent jamais se lasser dans le perpétuel interrogatoire qu'ils font subir aux habitants. J'avais passé plusieurs fois à quelques lieues de ce village, sans entendre prononcer même son nom et sans recevoir des paysans aucun renseignement sur les antiquités qu'il renferme. Ce n'est qu'après avoir quitté l'Olympe, lorsque je parcourais avec M. Delacoulonche la région du bas Vardar, que la conversation d'un pappas intelligent m'en révéla l'existence. Prenant aussitôt un guide, je me séparai pour quelques jours de mon compagnon de route, et, repassant l'Haliacmon, je reconnus, non sans étonnement, que la découverte qui avait failli m'échapper devait être de beaucoup la plus intéressante de tout mon voyage.

Cette brusque excursion dans un coin inexploré de la Macédoine m'avait laissé le plus vif souvenir. En repassant, après quatre années, sur mes anciennes traces, au milieu d'une contrée, où je n'avais fait que poser le pied, sans aucune idée d'y revenir jamais, j'éprouvais le charme étrange qu'on ressent à voir se renouer un beau rêve. C'est en effet un merveilleux pays que ce revers des monts Piériens, qui s'abaisse vers les campagnes ouvertes de l'Émathie, comme une longue frontière de pentes fertiles et boisées, où la montagne et la plaine se rencontrent pour confondre leurs plus beaux aspects. La végétation presque septentrionale de l'Olympe descend ici jusque sur la rive de l'Haliacmon; les arbres de haute futaie, surtout des ormes magnifiques, forment d'épais massifs, qui interrompent partout les champs de maïs et de sésame, multiplient les plans de verdure et s'arrangent d'eux-mêmes selon la belle ordonnance d'un paysage de style. De lieue en lieue, on débouche en face d'un village aux toits rouges, de quelque métairie remplie de bestiaux et toute retentissante du cri des grands troupeaux d'oies qui se plaisent dans le voisinage du fleuve; puis on se perd de nouveau dans l'épaisseur des fourrés, par des chemins couverts, que défoncent journellement le pied

des buffles et la roue pleine des arabas. Jamais nature plus libre et plus noble à la fois ne fut animée du mouvement de la vie rustique.

Pour l'ethnographie, le pays que je viens de décrire se rattache au *Roumlouk*, à cette zone de villages grecs, où s'est cantonné le seul reste encore compacte de l'antique population macédonienne. Les habitants conservent, sous la veste de peau de mouton et sous l'épais turban des Bulgares, un type tout hellénique : l'ovale du visage allongé, le nez droit, les yeux bien fendus en amande et légèrement rapprochés, la physionomie expressive et intelligente. La langue qu'ils parlent est, à quelques locutions près, celle de tout le nord de la Grèce. Dans leurs vêtements mêmes, où domine le bleu uni, ils répudient le luxe de broderies grossières et de couleurs bigarrées qui plaît tant à leurs voisins slaves. Les femmes surtout sont remarquables par leur beauté fière et fine, que relève encore la grâce étrange de la coiffure appelée *katzoula* : c'est une sorte de bonnet blanc de forme conique, incliné un peu sur le côté et retenu par un mouchoir à demi flottant, qui forme au-dessus du front un large nœud frangé de houppes de laine de toutes les couleurs. Il faut les voir ainsi, serrées à l'égyptienne, dans une chemise de cotonnade blanche qui marque les formes du corps, porter avec des attitudes de statues les bassins de métal et les grands vases de terre de la maison, ou bien, debout sur l'étroit traîneau à fouler les épis, se suspendre aux traits de leurs attelages, dans des poses de Victoires antiques.

Les trois villages de *Koutlæs*, de *Barbæs* et de *Palatitza*, forment le groupe le plus reculé de ce district. Les pentes qui les dominent, plus roides et plus hautes que partout ailleurs, sont couvertes de forêts et sillonnées de profonds ravins, dont les eaux descendent au fleuve. Entre deux de ces ravins, dont l'un s'ouvre derrière *Koutlæs*, l'autre derrière *Palatitza*, s'avance une tête de contre-fort, au-dessous de laquelle la montagne se bifurque en s'abaissant rapidement. C'est contre cette pente, sur cette espèce de fourche ou de nœud rocheux, que les anciens habitants avaient appuyé l'acropole d'une ville, dont l'enceinte venait ensuite s'étaler et s'arrondir sur un terrain plus doucement incliné, où elle était dessinée en partie par le lit contourné des torrents.

A mi-côte, un large ressaut fait saillie sur la montagne et lui donne pour emmarchement une esplanade naturelle, qui était le point le plus en vue de toute la cité et le mieux disposé pour recevoir quelque grand édifice. Là, en effet, autour des murs lézardés et croulants d'une vieille église de la Sainte-Trinité (*Haghia-Triadha*), sont entassés les beaux débris d'architecture, qui, dès l'année 1855, avaient attiré mon attention. De superbes micocouliers, que leur tronc blanc et lisse ferait prendre pour des hêtres, s'ils n'avaient la feuille dentelée et la tête arrondie de l'orme, couronnent ce plateau d'un sombre massif de verdure, respecté par les habitants à l'égal d'un

alsos antique, et signalent de loin à tous les yeux un lieu consacré par d'anciennes traditions religieuses.

On pourrait difficilement imaginer un site mieux choisi et d'où la vue embrasse un horizon plus magnifique. Au-delà de l'épaisse bordure de bouquets d'arbres qui marque le cours de l'Haliacmon, toute la plaine de Macédoine se déroule aux regards comme une immense prairie. Au nord, le mont Paik dresse son cône ardu et projette vers l'orient une longue rampe, à l'extrémité de laquelle on devait voir surgir dans l'antiquité les hauts frontons et les constructions royales de la ville de Pella. Plus loin, dans la même direction, les plans qui fuient et se dérobent à l'infini font deviner le voisinage de la mer, sans la laisser voir pourtant sur aucun point. Vers l'ouest, au contraire, et plus près du spectateur, c'est la chaîne du Bermios qui superpose ses étages de cultures et de forêts, au pied desquels la grande ville de Verria, l'antique Bérœa, couchée au sein d'une végétation luxuriante, au milieu du parfum de ses roses et du frais bouillonnement de ses ruisseaux, marque encore aujourd'hui la place des jardins du roi Midas et de l'antique paradis des Bryges.

Le lecteur me pardonnera ces détails pittoresques; mais ils étaient indispensables pour faire comprendre l'incomparable situation des ruines que je venais étudier de nouveau.

Pour la description générale de l'enceinte, il est inutile de revenir sur tous les détails que j'ai donnés ailleurs (1). En consultant surtout notre plan C, levé géométriquement par M. Laloy, on y distinguera facilement, au-dessus du plateau d'Haghia-Triadha, l'acropole antique, dont l'angle extrême s'allonge en montant, pour entourer la tête rocheuse du contre-fort. Du côté de la place, plusieurs lignes de fondations, contournant les pentes tourmentées de la montagne et s'entre-croisant même par endroits, formaient sans doute autant d'étages de terrasses fortifiées. Vers la montagne, quelques assises de construction hellénique marquent l'emplacement d'une ancienne porte, qui fait donner à ces hauteurs le nom de *Palæo-Porta*. Elle est encore traversée par un sentier, qui conduit à un haut passage dans les monts Piériens, nommé le col de *Galakto*.

Cette porte de la citadelle est la seule partie des murailles qui soit construite en grand appareil : les autres substructions, tant celles de l'acropole que celles des deux grands murs d'enceinte qui s'en détachent, et que l'on suit, non sans peine, dans leur descente rapide à travers les bois, ne présentent au-dessus du sol que des traces d'un blocage très-dur, formé de ciment et d'éclats de roche non taillés. L'archéologie de la Macédoine est encore trop mal connue, pour que l'on puisse affirmer qu'un pareil mode de construction ne remonte pas relativement à une époque assez ancienne. Quelques redans et

(1) Voir l'ouvrage que j'ai publié sous ce titre : *le Mont Olympe et l'Acarmanie*, p. 189 et suiv.

un petit nombre de tours, presque toutes de forme ronde, semblent en outre avoir défendu les points dominants de la fortification, mais sans former une chaîne continue d'ouvrages saillants. C'est un système de défense moins imposant que celui des grandes enceintes helléniques, mais fondé peut-être sur une étude plus sérieuse du terrain et sur une connaissance plus avancée des lois de l'art militaire.

La région basse de la ville antique est occupée par des champs qui portent le nom d'*Isba* : c'est un mot slave bien connu qui veut dire *maison*. L'enceinte n'y est plus dessinée que par des lignes de terrassements artificiels. On peut calculer néanmoins qu'elle avait, dans son ensemble, 800^m environ de large sur une longueur de 1000 à 1200^m. Ce sont, à peu de chose près, les mêmes dimensions que nous avons trouvées pour la partie close de la ville macédonienne de Philippes en Thrace. En dehors des murs, le long du sentier qui va de Koutlæs à Palatitza, on remarque en outre une levée de terre de 600^m de long, qui peut être considérée comme une chaussée ou comme un supplément de fortification, reliant à la ville un petit pont de construction hellénique, jeté sur un torrent. Plus loin, en descendant vers l'Haliacmon, s'étendait la nécropole, où nous avons déblayé aussi une belle chambre sépulcrale. Il faut en distinguer probablement la région de buttes irrégulières appelée *Toumbæs* et le vaste tumulus creusé en entonnoir qui se dresse auprès d'elles.

Avant d'entrer dans le détail de nos fouilles, j'aurais voulu pouvoir attacher avec certitude aux belles ruines de Palatitza un nom dont la notoriété répondît à leur importance. Malheureusement je suis forcé d'avouer que toutes mes recherches sur le terrain ou dans les textes n'ont rien ajouté de décisif aux doutes que j'exprimais déjà dans mon premier ouvrage. Aucune découverte épigraphique n'est venue remédier sur ce point à la pauvreté désespérante des documents anciens, pour tout ce qui se rapporte à la géographie de la Macédoine, et dissiper l'obscurité qui résulte de la perte, si regrettable, du septième livre de Strabon. On ne peut trop regretter surtout les ouvrages des écrivains spéciaux, qui avaient fait pour cette partie considérable du monde grec ce que Pausanias devait faire plus tard pour la Grèce proprement dite : tels étaient, par exemple, Marsyas de Pella, qui, avant de raconter en contemporain les campagnes d'Alexandre, avait consacré plusieurs livres à l'histoire ancienne de la Macédoine ; puis le second Marsyas, celui que l'on appelle Marsyas de Philippes, lequel, en sa qualité de prêtre d'Hercule, paraît s'être attaché surtout à recueillir, dans ses *Μακεδονικαὶ ἱστορίαι*, les antiques traditions nationales ; enfin ce Théagénès, dont le lieu de naissance est inconnu, mais qui n'avait pu écrire un ouvrage sur les origines des cités macédoniennes, *Μακεδονικὰ πάτρια*, sans connaître à fond le pays (1). La Macédoine, qui nous est si connue

(1) Sur ces écrivains, voyez les *Scriptores rerum Alexandri*, de Didot, p. 40 et suiv., et les *Fragmenta historicorum græcorum*, vol. IV, p. 509.

par le grand rôle extérieur qu'elle a joué dans l'histoire générale, nous échappe ainsi presque entièrement, quand nous voulons l'étudier chez elle, dans l'originalité de ses usages, et dans la physionomie locale de ses populations et de ses villes.

En l'absence de toute notion positive, nous en sommes réduits à bâtir des théories sur quelques énumérations de noms géographiques, telles qu'on en trouve dans Pline, dans Ptolémée ou dans Étienne de Byzance.

Ce n'est que par une sorte de calcul de probabilités que l'on se détermine à attribuer les ruines de Palatitza à une ville qui ne possède aucun renom historique, mais qui paraît cependant avoir compté parmi les cités importantes de la Macédoine jusqu'au milieu de l'époque impériale. Ptolémée l'appelle Οὐάλλαι et la mentionne, avec une autre ville du nom de Φυλακαί, parmi les villes intérieures de la Piérie : Πόλεις δὲ εἰσιν ἐν τῇ Μακεδονίᾳ μεσόγειοι αἰδεῖ· — Πιερίας· Φυλακαί μθ γ', λθ κ, Οὐάλλαι, μθ γ'ο, λθ κ (1). Pline, qui nomme ses habitants *Vallæi*, place leur territoire dans la même contrée et dans le voisinage de l'Haliacmon : *Oppida : Pydna, Aloros. Amnis Aliacmon. Intus Aloritæ, Vallæi, Phylacæi, Cyrrhestæ, Tyrissæi. Pella colonia* (2). On remarquera que, dans son énumération, Pline, partant de la côte et de la ville maritime d'Aloros, semble reporter plus loin dans l'intérieur le territoire des *Phylacæi*. Cette indication s'accorde avec les chiffres de Ptolémée, qui assignent à Οὐάλλαι une position intermédiaire entre l'embouchure de l'Haliacmon, à trois douzièmes de degré (environ 6 lieues) vers l'est, et la ville de Φυλακαί, à deux douzièmes de degré (environ 4 lieues) vers l'ouest. Telles sont les raisons qui m'ont décidé dès l'abord à accepter le nom de la première ville pour les ruines de Palatitza, et à reporter la seconde vers le district intérieur de Servia.

Il est vrai que la forme Οὐάλλαι, répondant aux *Vallæi* de Pline, ne paraît pas être à première vue un mot d'origine grecque. Les Grecs n'employant ordinairement la diphthongue ΟΥ devant une voyelle que pour rendre le V des Latins, on serait tenté de croire que c'est plutôt un nom romain, de la même famille que *vallis* ou *vallum*, désignant une place forte ou un camp retranché, établi seulement après la conquête de la Macédoine. Par bonheur, Étienne de Byzance nous fait connaître, d'après Théagénès, la véritable orthographe de ce nom, qui doit s'écrire Βάλλα, d'où l'ethnique Βαλλαῖος. On sait que c'était un des idiotismes du dialecte macédonien de remplacer le Φ initial des Grecs, par la lettre Β, qui s'accordait mieux sans doute avec la prononciation locale, et d'écrire Βίλιππος pour Φίλιππος, Βέρσια pour Φέρσια, βαλακρός pour φαλακρός. Le nom de *Balla* se rattache ainsi à un radical purement hellénique, que l'on retrouve dans les mots comme φαλός, φάλαρον, φαλακρός, et dans plusieurs noms de ville comme Φάληρον, Φάλαννα, Φαλώρεια, radical qui désignait primitivement un objet saillant, une pointe

(1) Ptolémée III, 13, 40.

(2) Pline, *Histoire Naturelle* : IV, 17.

brillante, et exprimait par dérivation l'idée d'éclat ou même de blancheur. Ce B macédonien, substitué au Φ, représentait probablement, comme celui des Grecs modernes, une labiale doucement aspirée et se prononçait à peu près comme le V latin. De là, l'erreur des ingénieurs romains, auteurs des itinéraires ou des cadastres officiels : ils n'avaient consulté que la prononciation, et l'avaient figurée directement dans leur langue, comme nous écrivons aujourd'hui *Verria*. Puis, comme il s'agissait d'un nom peu connu et dont l'orthographe n'était pas fixée par l'usage littéraire, les géographes grecs, puisant, comme Ptolémée, aux sources administratives romaines, avait retranscrit Ούάλλαι, de même que si c'eût été quelque nom latin ou barbare.

On voudrait tirer quelque chose de plus du court article d'Étienne de Byzance : Βάλλα, πόλις Μακεδονίας· Θεαγένης ἐν Μακεδονία· « Βαλλαίους μεταγαγὼν εἰς τὸν νῦν λεγόμενον Πύθιον τόπον ». Pour qui serre le texte de près, il y a là certainement une citation de l'historien Théagénès, mais faite dans le but tout grammatical de fournir un exemple de l'ethnique Βαλλαῖος. L'extrait se réduit à un lambeau de phrase que l'on peut traduire ainsi : « ... ayant transporté les Balléens dans l'endroit appelé aujourd'hui Pythion. . . » J'avais supposé qu'il pouvait être question dans ce passage d'un roi de Macédoine qui aurait établi une population macédonienne dans la ville de Pythion en Perrhébie, afin de s'assurer de l'entrée des défilés de l'Olympe du côté de la Thessalie ; on comprendrait en effet qu'il eût tiré ces colons des villes de la Piérie, situées sur le versant opposé des mêmes montagnes. Mais il semble résulter des mots νῦν λεγόμενον que le lieu en question ne prit le nom de Pythion que postérieurement à l'établissement des Balléens. Il faut alors supposer, ou bien que le fait rapporté par Théagénès remonte aux temps primitifs, ou que la ville et le sanctuaire de Pythion en Perrhébie étaient moins anciens qu'on ne le suppose généralement, ou bien enfin qu'il s'agit d'un autre Pythion, fondé plus récemment sur quelque autre point de la Macédoine.

Le lecteur jugera par ce seul exemple des obscurités auxquelles on se heurte, quand on veut débrouiller sérieusement la géographie de ces contrées.

Je m'étais flatté un instant d'arriver à des résultats nouveaux et plus précis, en consultant les cartes antiques qui accompagnent certains manuscrits de Ptolémée, telles que celles qui ont été dressées par l'ingénieur alexandrin Agathodémon (1). En effet, si l'on prend pour point de repère, sur ces cartes, la ville de Bérœa, située en face de nos ruines, *Phylakæ* paraît se rapprocher plus que Balla de la position de Palatitza ; on peut en conclure tout au moins qu'il est hasardeux de rejeter cette autre ville piérienne jusque vers Servia, dans un canton intérieur qui dépendait peut-être de l'Élymiotide plutôt que de la Piérie. Les cartes

(1) J'ai consulté surtout le manuscrit dit de Henri II (n° 1401 de la Bibliothèque impériale) et celui du Mont-Athos, publié en fac-simile, par M. de Sévastianoff.

permettraient même d'hésiter entre Phylakæ et une place que Ptolémée nomme *Αἰγαία*, mais que les géographes modernes veulent confondre les uns avec *Αἰγαί*, l'ancienne capitale de la Macédoine, distinguée par eux d'Edessa, les autres, suivant une opinion plus vraisemblable, avec *Αἰγίνιον* ou *Αἰγανέη*, ville de la forêt piérienne (1). Il est vrai que Ptolémée fait d'*Αἰγαία* une ville émathienne; mais il n'est pas même bien prouvé que le canton de Palatitza appartint à l'ancienne Piérie. Aujourd'hui ces villages au-delà du fleuve, loin de se rattacher à l'évêché piérien de Kitros, sont dans la dépendance du métropolitain de Verria. Or on sait à quelle haute antiquité remontent parfois les circonscriptions ecclésiastiques, calquées sur les anciennes délimitations politiques du pays. Il est de fait que la chaîne épaisse des monts Piériens forme en cet endroit une limite plus effective que le cours guéable de l'Haliacmon, et que cette partie de la rive droite du fleuve paraît se relier naturellement à la grande plaine d'Émathie.

Voilà bien des sujets de doute; mais, en les signalant, je dois aussi rappeler que rien n'est plus trompeur que les prétendues données mathématiques de la géographie de Ptolémée. Si quelques points principaux se trouvent relevés avec une exactitude relative, quel fond peut-on faire sur des mesures et sur des tracés qui s'accordent à placer la ville de Pydna au nord de l'Haliacmon (2), qui rejettent au-delà du mont Bermios toute une moitié de l'Émathie, sans compter qu'ils enchevêtrent dans un désordre inextricable les cantons montagneux de la Thessalie et de la haute Macédoine? De deux choses l'une: ou les cartographes anciens s'en sont rapportés à des manuscrits sur lesquels les véritables mesures étaient déjà altérées, ou Ptolémée lui-même, travaillant sur des itinéraires qui ne concordaient pas ensemble, s'est laissé abuser par la vaine prétention de construire avec des chiffres la géographie de ces contrées. Au milieu de ces incertitudes, dont je n'ai voulu rien dissimuler, l'ordre d'énumération suivi par les géographes, et l'absence de toute trace connue d'une ville hellénique entre Palatitza et la mer, donnent toujours à *Balla* le premier rang. Mais ce sont là des preuves insuffisantes et qui demandent à être confirmées par les monuments qu'un sol aussi riche en ruines ne peut manquer de fournir dans la suite.

Un fait reste incontestable, c'est l'importance de la ville macédonienne dont nous avons exploré les ruines. Je cède maintenant la plume à mon collaborateur M. Daumet, et je le laisse exposer lui-même le résultat de nos fouilles, avec la précision technique qu'un architecte pouvait seul apporter dans une pareille étude.

(1) Voir, à ce sujet, Delacoulonche, *Berceau de la puissance macédonienne*, p. 10 et suiv. Pour la relation de voisinage entre Aiginion et Bérœa, comparez Pline (IV, 17): *Oppida: Æge, in quo mos sepeliri reges, Berœa, et, in regione quæ Pieria appellatur a nemore, Æginium*, et ce vers de l'Anthologie (VII, 390):

Τηλοῦ δ'Αἰγανέης τε καὶ Βερούης.

(2) Erreur qui se retrouve dans les abrégiateurs de Strabon.

Restes d'un propylée antique.

« Sur un plateau assez élevé, entre les villages de Palatitza et de Koutlæs, au milieu de l'enceinte d'une ville antique, se trouve une chapelle byzantine, abandonnée depuis longtemps et qui n'est plus qu'une ruine pittoresque. C'est dans les murs mêmes de cette église, et sur le sol qui l'entoure, que M. Heuzey avait découvert, dès l'année 1855, de remarquables restes de l'architecture grecque, provenant d'un grand édifice, qui lui avait paru mériter d'être étudié de plus près par des fouilles. Il y signalait des fragments doriques de plusieurs dimensions, et surtout de nombreuses pièces d'un grand et d'un petit ordre de colonnes ioniques, qui, par une combinaison très-savante et très-neuve, se trouvaient adossées deux à deux et engagées dans la masse d'un pilier intermédiaire. Il exprimait en outre la conviction qu'une partie des constructions antiques devait exister encore sous le sol. Ces opinions, exposées dans l'ouvrage intitulé : *le Mont Olympe et l'Acarnanie*, se trouvèrent pleinement confirmées par les premières études que nous fîmes en commun, au printemps de 1861, sur le plateau d'*Haghia-Triadha*.

« M. Heuzey avait signalé particulièrement, comme des points fixes, un fût dorique de trois tambours, supportant les arcades de l'église, et un alignement de grandes pierres, régulièrement appareillées, qui lui avaient offert, par leur position à fleur de sol, l'apparence d'un emmarchement ou d'un dallage antique. Le terrain fut sondé en ces deux endroits. Il y eut pour nous tout d'abord un instant de désappointement, en reconnaissant que la colonne dorique, contrairement à nos prévisions, ne reposait pas sur une fondation régulière, mais sur une couche de terres rapportées. C'est alors que nous fîmes déblayer l'espèce d'emmarchement qui se trouvait vers le nord-est de l'église. Heureusement, dès les premiers coups de pioche, on put voir que cette ligne de pierres était le dessus d'une assise, taillée, avec le plus grand soin, sur ses deux faces, et solidement fondée sur le sol antique, que nos ouvriers rencontrèrent enfin, à 1,44^m au-dessous du sol actuel. Nous tenions maintenant le bout du fil conducteur qui devait nous diriger dans nos recherches. Le mur même que nous venions de découvrir portait les traces d'une baie de porte, ce qui annonçait des dispositions architecturales intéressantes. Sur ces données, de nouveaux sondages furent pratiqués de l'autre côté de l'église et nous firent toucher d'autres lignes de construction. Le but de notre excursion de reconnaissance se trouvait atteint : nous étions assurés qu'il existait sous la vieille chapelle et dans toute la largeur du plateau un ensemble

d'arasements helléniques, répondant à l'importance et à la beauté des débris entassés sur le sol. Il ne s'agissait plus que d'attendre le moment favorable pour donner à nos fouilles tout le développement nécessaire.

« Au mois d'août de la même année, après une longue expédition en Thessalie, nous venions nous installer à Koutlæs, avec une brigade de quinze matelots, que la corvette qui nous accompagnait avait pu débarquer au mouillage de *Lefthérokhorî*, distant d'une petite journée de marche. Nous réunissions en outre, dans les villages environnants, une quarantaine d'ouvriers, grecs et bulgares, et nous nous mettions activement à l'œuvre.

« Les fouilles, poursuivies pendant quarante jours sur le plateau d'*Haghia-Triadha*, permettaient d'établir que cette esplanade était occupée tout entière, dans l'antiquité, par un édifice de construction hellénique, dont les murs devaient former un vaste rectangle de 78^m de largeur sur 110^m environ de longueur. Le grand axe de cette enceinte rectangulaire, sans être orienté mathématiquement, se dirigeait, comme l'axe même de la plate-forme, à peu près de l'ouest à l'est.

« La face orientale, qui représente l'un des petits côtés, a pu être mise à nu dans toute son étendue, avec ses angles en retour. Du côté du nord, le mur de soutènement, qui régularisait le plateau vers la déclivité de la montagne, a été suivi également sur une longueur de plus de 60^m. Enfin, sur la face opposée, du côté où l'esplanade est dominée par des pentes rapides, les sondages opérés sur différents points ont démontré l'existence d'une muraille parallèle à la précédente. La direction de ces lignes de soubassements et la configuration du terrain donnent tout lieu de penser que l'enceinte se prolongeait ainsi jusqu'à l'extrémité ouest du plateau, où elle devait être fermée par une quatrième muraille, le long des roches escarpées qui bordent en cet endroit le torrent de Koutlæs. Il suffit, pour comprendre cette disposition, de jeter les yeux sur le levé topographique de M. Laloy et sur le plan détaillé que nous avons tracé nous-même des ruines d'*Haghia-Triadha* (1).

« L'espace que je viens de circonscrire est loin d'avoir été exploré complètement par nos ouvriers. Forcés de nous imposer des limites, nous avons dû diriger surtout nos efforts vers la partie orientale du plateau, autour de la vieille chapelle, sur le terrain encombré de fragments antiques, où nos premiers sondages nous avaient fait reconnaître sous le sol des dispositions architecturales mieux conservées que partout ailleurs.

« Dans cette partie nos travaux ont mis à découvert les substructions d'un grand corps de bâtiment, qui occupait 35 mètres de profondeur et qui se développait en fa-

(1) Voir le Plan C et la Planche 7.

çade sur toute la largeur du petit côté du rectangle, c'est-à-dire sur une étendue de 80^m. Les murs sont rasés presque partout au niveau des fondations et ne s'élèvent guère, dans les portions les moins maltraitées, à plus de 1^m au-dessus du sol antique. Mais leurs alignements dessinent encore un plan bien lisible, au moins dans ses traits principaux, et d'autant plus curieux à étudier que les ruines de la Grèce ne nous offrent aucun autre exemple d'une construction de ce genre.

« La disposition caractéristique de cette façade orientale est l'existence d'un large passage, de 10^m d'ouverture, qui perce le bâtiment vers le milieu, dans toute son épaisseur, et qui donnait accès du dehors dans l'intérieur de l'enceinte. Ce passage central, auquel les autres distributions paraissent avoir été subordonnées, formait ainsi latéralement deux corps de logis distincts, disposés l'un au nord, l'autre au sud, et partagés en un certain nombre de salles de formes et de dimensions différentes. On peut déjà induire avec quelque probabilité des observations précédentes que nous avons ici la partie antérieure, en même temps que la principale entrée, du grand édifice qui occupait tout le plateau d'Haghia-Triadha.

« Telles sont, à première vue, les divisions très-simples du plan, dont il faut maintenant reprendre l'étude par le détail.

« *Passage central.* — Le passage central, nettement marqué sur le terrain, par deux lignes parallèles de gros murs, n'est pas simplement un large corridor, une galerie d'accès, traversant les constructions par une percée continue. D'après une disposition plus complexe, il était formé lui-même d'une succession de trois vestibules, qui communiquaient l'un dans l'autre, et qui sont encore aujourd'hui distingués par des fondations transversales (1).

« Le plus extérieur de ces vestibules, profond de 7^m, n'est plus dessiné que par des substructions au-dessous du sol antique. Aucun indice matériel ne permet donc de reconnaître par quel genre d'ouvertures, plus ou moins libres, il était mis en communication, soit avec le dehors, soit avec les divisions suivantes.

« Le deuxième vestibule présente exactement les mêmes dimensions que le premier ; mais il est heureusement dans un meilleur état de conservation. On y voit, du côté du nord, une partie du mur latéral, s'élevant encore à plus de 1^m au-dessus des anciennes fondations. Ce bout de mur est justement le seul point fixe des ruines qui perçât à fleur du sol avant nos fouilles, et celui d'où nous sommes partis pour découvrir toutes les autres distributions. Il est construit en grandes pierres de tuf calcaire, appareillées et taillées avec toute la perfection des ouvrages helléniques, et porte comme décoration un bandeau d'une faible saillie, très-nettement profilé.

(1) Voir la coupe longitudinale de l'édifice, Planche 8.

« Je constatai, dès le premier moment, que ce bout de mur formait l'un des côtés ou *dosseret* d'une porte latérale, dont le seuil de marbre blanc, orné de moulures d'un beau profil et parfaitement taillées, existe encore en partie à sa place. Cette porte servait évidemment à mettre le passage central en communication avec le corps de logis du nord. Les lois de la symétrie architecturale nous permettent dès lors d'affirmer qu'il devait exister une porte semblable en regard, dans le mur du midi, bien que les substructions de ce mur soient rasées trop profondément pour en avoir conservé la trace. On peut juger par là que le vestibule intermédiaire jouait un rôle important dans le plan général de cette partie de l'édifice. Il en était le centre et comme le *carrefour* principal, servant de dégagement pour pénétrer, à droite et à gauche, dans les appartements distribués des deux côtés du passage.

« Mais c'est surtout la communication avec le troisième vestibule, qui est établie par un système d'ouvertures vraiment monumental. De ce côté règne, dans presque toute la largeur du passage, un magnifique seuil de marbre blanc, de 8,50^m de long d'un seul morceau, décoré, comme le précédent, de moulures d'un excellent travail. Il a fallu, pour le découvrir, fouiller jusque sous les fondations de la chapelle byzantine, bâtie justement sur cette partie du passage central. Le seuil monolithe, limité des deux côtés par des dosserets antiques, supporte encore les pieds de deux piliers en marbre, qui divisaient la baie en trois ouvertures; ils formaient trois portes de front, inégales, mais symétriquement espacées, celle du milieu étant plus grande que les deux autres. Au-dessous de chaque ouverture, la surface du seuil est taillée pour former feuillure de battement, et présente les trous de scellement nécessaires pour recevoir des portes ou des grilles, qui devaient s'ouvrir vers l'intérieur.

« Les traces d'une clôture du même genre, s'ouvrant également vers l'intérieur, se trouvaient aussi sur le seuil de la porte latérale dont j'ai parlé plus haut. En examinant ces deux seuils on remarque de plus qu'ils sont l'un et l'autre profilés en retour, et qu'ils excèdent l'épaisseur des dosserets entre lesquels ils sont compris, ce qui peut autoriser à croire que les murs étaient revêtus de marbre. Les deux seuils sont également percés d'entailles nombreuses, pratiquées avec soin, dans lesquelles devaient être fixés les revêtements de marbre ou de bronze qui décoraient les portes.

« Enfin la hauteur relativement considérable des mêmes seuils, qui n'ont pas moins de 0,28^m, semble prouver que le deuxième vestibule, vers lequel leur face est tournée n'était pas protégé par un toit, et formait plutôt une sorte de petite cour à ciel ouvert.

« Franchissant maintenant le seuil aux trois portes, nous pénétrons dans le troisième vestibule, dont les dimensions étaient en rapport avec l'importance de cette entrée. En effet, la profondeur est ici égale à la largeur du passage et nous donne une belle salle carrée de 10^m de côté. Le sol est aussi plus élevé que celui du vestibule précédent, et ce

fait achève de montrer que nous arrivons au vestibule d'honneur, qui précédait l'enceinte intérieure. Dans cette partie, ce n'est plus la paroi septentrionale du passage, mais celle du midi, qui est seule conservée. Le mur, encore élevé de deux assises, remarquables par la parfaite régularité de leur appareil, n'était percé d'aucune porte, disposition qui devait se répéter pour le mur parallèle, dont les fondations mêmes ont disparu. Le troisième vestibule n'avait donc aucune entrée directe sur les pièces latérales et servait seulement à donner accès dans la partie ultérieure de l'enceinte.

« Cette dernière communication n'avait pas lieu par des portes, mais par une large percée d'un aspect encore plus magnifique : car elle était divisée par des points d'appui, en trois entre-colonnements, qui faisaient face aux trois portes du grand seuil de marbre. Les supports, il est vrai, ne sont plus en place, et il ne reste qu'un fragment du seuil, toujours en marbre, sur lequel ils reposaient. Mais, en retour d'équerre du mur méridional, existe encore le dossier qui formait l'un des côtés de la baie; et ce dossier, par un hasard des plus heureux, porte la base d'une ante en pierre, ornée de moulures ioniques d'un très-beau style. Or cette base d'ante se rapporte rigoureusement, pour les épaisseurs comme pour le détail des moulures, à la base des colonnes ioniques adossées, dont les nombreux tronçons sont épars sur le plateau et frappent, plus que tout autre débris, l'attention de l'observateur, par leur disposition originale. Nous étudierons plus loin, dans la description des ordres, l'arrangement curieux de ces colonnes : contentons-nous, pour le moment, de leur marquer leur place, et de constater qu'elles terminaient par une issue grandiose le large passage qui était la principale entrée de l'édifice d'Haghia-Triadha.

« Cette enfilade de vestibules, séparés par des portes ou par des ordres de colonnes, rappelle à certains égards les distributions intérieures des Propylées d'Athènes et d'Éleusis. Aussi ne faut-il pas hésiter à donner le même nom au passage monumental de l'édifice de Palatitza : car les Grecs se servaient de ce mot pour toute espèce d'édifice, même pour désigner l'entrée d'une habitation privée de quelque importance. La seule différence est, que le *propylée* de Palatitza, au lieu d'être isolé de l'édifice principal, comme on le voit pour les temples, se trouve compris dans une partie des constructions auxquelles il donnait accès et se relie intimement avec elles; mais cette disposition ne s'en rapporte pas moins bien à la définition des auteurs.

« *Distribution générale de l'édifice.* — Après avoir fait connaître les dispositions du passage central, je passe à la description des deux corps de logis qui le flanquaient au nord et au sud.

« Un fait à noter tout d'abord, c'est qu'ils n'ont pas exactement la même largeur, l'entrée du propylée ne s'ouvrant pas tout à fait au milieu de l'édifice. La différence, qui

n'est que de 3 mètres en plus du côté du nord, ne devait pas du reste être appréciable à l'œil sur un front de près de 80 mètres. Dans le sens de la profondeur, ils sont divisés comme en trois bandes transversales et parallèles, par le développement des grandes lignes de fondations, qui forment aussi les trois divisions du passage central (1). On ne peut rien dire de positif sur les deux premières sections, qui sont très-ruinées et ne laissent plus voir que leurs assises inférieures. Toutefois, comme il n'est guère acceptable que l'édifice fût triple en profondeur, on peut supposer que la première ligne de fondations, plus épaisse que les autres, était surmontée d'un portique de colonnes, qui s'appuyait extérieurement sur toute la largeur de la façade de l'est et, au centre, se raccordait avec l'entrée ouverte du premier vestibule.

« En arrière du portique venait une première rangée de pièces, correspondant aux portes latérales du second vestibule. En troisième ligne, une seconde suite de pièces, plus profondes que les précédentes et disposées sur le même alignement que le vestibule d'honneur, faisaient façade du côté de l'ouest vers l'intérieur de l'enceinte. C'est là que se trouvent les divisions les plus spacieuses et les seules qui conservent quelques dispositions intéressantes : on en compte trois de chaque côté, formées par des murs de refend, perpendiculaires aux murs transversaux. Toute la distribution de l'édifice est du reste produite, comme on peut très-bien s'en rendre compte sur le plan, par un réseau très-simple de lignes se coupant à angle droit.

« Nous n'étudierons en détail que les six grandes pièces dont je viens de parler.

« *Grandes pièces au nord du passage* (2). — Dans le corps de logis du nord, la première des trois divisions, vers le bord du plateau et vers le mur de soutènement qui limite de ce côté l'édifice, se compose de deux chambres contiguës, dont l'une affecte une forme très-singulière : l'un de ses angles intérieurs est fortement arrondi en un quart de cercle de 5 mètres de rayon, comme pour former la cage d'un petit escalier ; mais la construction ne justifie pas pleinement cette apparence.

« La seconde division, en se rapprochant du passage central, était occupée par une cour carrée de 10 mètres de côté, dont le sol, enduit en ciment, a été retrouvé dans un état parfait de conservation : il offre quatre pentes légèrement inclinées vers le centre et se réunissant à un orifice pratiqué pour l'écoulement des eaux. Le tout est soigneusement encadré d'une moulure faite avec le même enduit. Vers l'ouest règne un seuil en fragments de marbre de diverses couleurs, plus grands que ceux qui composent aujourd'hui le pavage appelé *mosaïque vénitienne*, mais formant de même une sorte de *brèche* artificielle. Ces dispositions, qui font penser à l'*impluvium* des maisons romaines, s'appliquaient évi-

(1) Voir le plan des fouilles, Planche 7.

(2) Voir la coupe transversale de l'édifice, Planche 8.

demment à un espace découvert. Le système de distribution et de toiture adopté par les architectes de l'antiquité rendait fréquemment nécessaires de pareilles prises de jour par le moyen de cours intérieures; nous en avons déjà signalé un exemple dans le même édifice.

« Ici, il avait fallu probablement éclairer une grande salle qui devait occuper la division suivante, mais qui, détruite de fond en comble, n'est plus indiquée sur le plan que par le vide qu'elle y laisse.

« En dehors, le long du mur de ces pièces, j'ai reconnu un caniveau soigneusement construit, avec deux sections distinctes et une pente régulière vers la déclivité de la colline.

« *Grandes pièces au sud du passage.* — Il faut maintenant nous transporter de l'autre côté du vestibule d'honneur, où nous trouvons trois grandes divisions faisant pendant à celles que je viens de décrire. Dans cette partie, qui est la mieux conservée des ruines, les constructions, s'élevant partout au-dessus du sol, montrent plus clairement leurs dispositions diverses, en même temps que la perfection de leur appareil.

« La première pièce, attenante au mur du passage central, est une curieuse salle circulaire, de 11,25^m de diamètre, inscrite dans un plan carré. Complètement indépendante des appartements qui l'entourent, elle ne s'ouvre que sur la façade intérieure du bâtiment. Un seuil de marbre blanc, taillé avec la même élégance que les précédents, décore cette porte unique. Le sol est revêtu de ce pavage antique en grands éclats de marbre empâtés dans du ciment, dont la tradition a été conservée, comme nous l'avons dit, dans la mosaïque vénitienne. Contre le mur circulaire, sont appuyés, à intervalles symétriques, une série de dés en pierre, que je regarde comme ayant été destinés à porter une décoration ou un revêtement d'une certaine saillie. Des traces de dés semblables se voient aussi contre le mur du grand vestibule.

« Mais le détail le plus surprenant que présente cette salle ronde est la présence d'une sorte de tribune en marbre, adossée à la muraille et orientée vers le sud, dans une position oblique et tout à fait irrégulière par rapport à la porte d'entrée. Ce sont deux marches superposées, dont on a évidé la face antérieure de manière à laisser aux angles des espèces de bras ou de socles saillants; le degré supérieur, haut de 0,20^m, mais en partie mutilé, faisait une légère retraite sur l'ensemble du contour; le degré inférieur, haut de 0,27^m, a 2,50^m de large; sa plus grande saillie sur le mur est de 2,40^m.

« Près de ces degrés, nos ouvriers ont tiré de terre les fragments à demi calcinés d'un étroit montant de marbre, sorte de pilier votif, qui semble avoir appartenu à la décoration de la même tribune. Les riches ornements ioniques qui le surchargent portent encore le caractère hellénique, mais l'exécution en est trop négligée pour appartenir

à une époque aussi haute que la construction principale. Cette tribune, ainsi décorée et certainement ajoutée après coup, était-elle destinée à porter un autel, une statue ou un siège? Son orientation particulière tenait-elle à une cause religieuse? Ce sont autant de questions que nos fouilles ont posées, sans les résoudre. De toute manière, l'existence de cette salle circulaire dans une construction grecque est un fait rare et constitue un véritable problème archéologique.

« La division suivante est un carré, distribué, comme un petit logement, en trois compartiments, qui présentent la disposition d'une salle, ou d'une antichambre, commandant deux chambres de 5 mètres de côté. La salle, qui joue le rôle d'antichambre, a son entrée principale par une porte qui s'ouvre, comme celle de la salle circulaire, sur la façade intérieure, et qui est pourvue de même d'un beau seuil mouluré en marbre blanc.

« Une seconde porte, garnie d'un seuil semblable, s'ouvre en retour sur la dernière division de cette rangée, qui est une salle de 10 mètres de profondeur sur 7 mètres seulement de large. Cette salle, qui s'appuie directement sur le mur extérieur du sud, avait deux autres portes, l'une vers l'ouest, l'autre vers l'est, cette dernière servant de communication avec la rangée d'appartements située sur la façade orientale. Le pavage des quatre pièces précédentes est toujours en mosaïque de fragments de marbre.

« Le lecteur jugera de l'intérêt de curiosité que présentent ces distributions, dont la plupart semblent disposées comme pour une habitation.

« *Partie ultérieure de l'édifice.* — Nos fouilles n'ont guère été au-delà de la façade intérieure du corps de bâtiment qui formait la partie avancée de l'édifice d'Haghia-Triadha. Cependant il y a tout lieu de supposer que cette façade se développait sur une grande enceinte découverte qui occupait le centre du plateau.

« Elle devait y être doublée d'un portique, qui n'est indiqué, il est vrai, que par deux assises de fondation, retrouvées dans une fouille, à 5 mètres en avant de la muraille. Mais les pièces importantes qui s'ouvrent toutes directement sur cette ligne, comme le logement aux trois chambres, la salle circulaire, la cour à sol de ciment, et surtout le vestibule d'honneur, avec sa large issue à trois entre-colonnements, ne pouvaient guère ne pas être précédées par une galerie couverte, qui leur servait d'accès commun.

« J'ajouterai que ce portique pouvait se continuer en retour, des deux côtés de la grande cour intérieure, formant, suivant l'usage constant des anciens, un vaste *péristyle*, et bordant deux files de chambres rectangulaires ou de cellules, dont les premières amorces ont été retrouvées le long du grand mur extérieur du nord. Maintenant il est plus que probable qu'une enceinte aussi étendue contenait, vers son extrémité occidentale, d'autres constructions importantes, qui étaient même peut-être le corps principal

de l'édifice. Le dernier jour de nos fouilles, je fis tenter dans cette partie du plateau, à 60 mètres de nos dernières tranchées, une sonde, qui nous permit de constater, à une faible profondeur, l'existence d'un sol revêtu de mosaïque de marbre, comme celui des chambres déblayées vers l'est. Peut-être quelques jours de travail auraient-ils ajouté beaucoup à nos découvertes. Par malheur, l'insuffisance de nos moyens, l'extrême ténacité d'un sol profond et compacte, embarrassé par les constructions plus modernes de l'église et sillonné de grosses racines qu'il fallait trancher avec la hache, enfin la maladie qui vint au dernier moment désorganiser notre brigade de matelots, furent autant de causes qui nous empêchèrent de donner à nos travaux tout le développement que nous aurions voulu et qui nous forcèrent à nous contenter des résultats acquis.

Ordres d'architecture du propylée.

« Du reste, le plan tracé sur le terrain par les substructions n'est pas la seule source de renseignements que nous devons consulter, pour arriver à connaître le monument de Palatitza. Il est indispensable de concilier avec ces informations l'étude des ordres d'architecture, par l'examen des nombreux fragments de toute espèce, employés comme matériaux dans les constructions de la chapelle d'Haghia-Triadha, accumulés sur le sol du plateau ou disséminés jusque dans les villages environnants. Cette riche collection, augmentée de beaucoup de pièces importantes, exhumées dans les fouilles, doit nécessairement ajouter à ce que nous savons, non-seulement de la décoration de l'édifice et du style de son architecture, mais encore de ses distributions et surtout de la disposition des parties hautes.

« Les ordres dont les débris ont pu être retrouvés sont les suivants :

Un ordre dorique de colonnes,

Un petit ordre dorique de colonnes,

Un grand ordre de piliers à colonnes ioniques adossées,

Un petit ordre de piliers analogues,

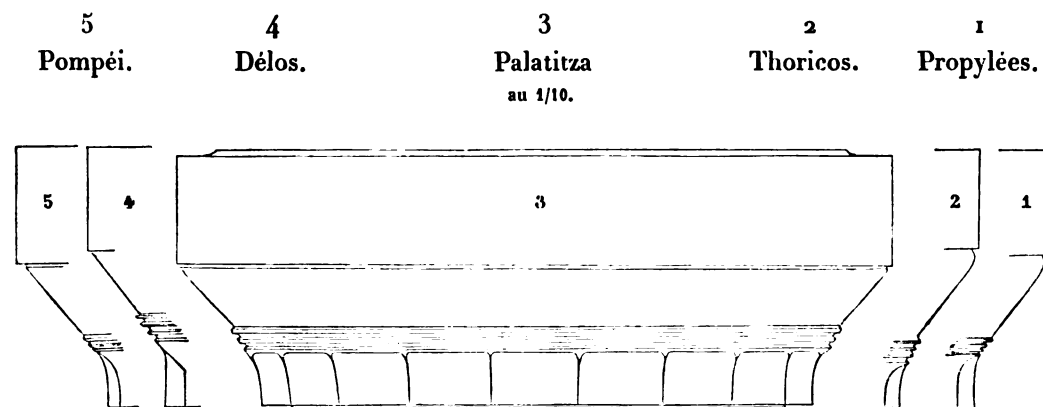
Un grand ordre ionique de colonnes.

« Nous allons les passer successivement en revue, après avoir dit quelques mots de la pierre employée pour toute cette partie de l'architecture. C'est un calcaire jaunâtre, d'un grain inégal. Il ne diffère pas essentiellement de celui qui a servi pour les fondations et pour les murailles. Sa consistance moyenne et sa nature très-poreuse ne l'empêchent pas d'être susceptible de recevoir la taille délicate des moulures. Cette pierre de sédiment, qui forme en partie les montagnes de Verria, de l'autre côté de

l'Haliacmon, est bien connue des habitants sous le nom de *πουρί*. M. Heuzey y voit une variété du *πῶρος* ou *πώρινος λίθος*, employé fréquemment par les Grecs, lorsqu'ils ne construisaient pas en marbre, par exemple au temple de Jupiter à Olympie (1). La nature de ce calcaire le rendait en effet plus propre que tout autre à recevoir des enduits : or les traces de stucage et de peinture que nous avons remarquées particulièrement sur les colonnes, les écailles de stuc tombées au pied des murs, les tampons de pierre incrustés après coup dans les faces lisses des parements pour réparer les *moies* ou parties trop tendres, ne permettent pas de douter que les parties visibles de la décoration ne fussent revêtues d'enduits colorés.

« *Ordre dorique.* — Les débris de cet ordre sont très-abondants. La raison en est surtout que les tambours des colonnes ont pu, grâce à leur forme cylindrique, être roulés en grand nombre sur les pentes de la colline, pour être employés dans les églises des villages environnants, comme supports des piliers en bois ou des autels. On a ainsi tous les éléments nécessaires pour reconstituer l'ordre entier (2).

« La comparaison établie entre les diamètres des nombreux tambours doriques, le calcul de leur *fruit* ou amincissement, ont permis de déterminer les dimensions exactes



de la colonne, qui était haute de 5^m22. L'inégalité du fruit dans certains tambours montre que l'axe des colonnes devait être légèrement incliné vers l'intérieur, comme dans la plupart des monuments grecs. Les colonnes de Palatitza sont en outre légèrement galbées, conformément aux meilleures traditions de l'architecture hellénique. Les cannelures sont au nombre de vingt; elles s'amortissent sur la courbe continuée de l'échinus, et cela avec une extrême délicatesse. D'un autre côté, l'échinus, d'une saillie

(1) Pausanias, V, 10; VI, 19, et Pline, XXXVI, 28.

(2) Voir Planche 9.

très-moderée, ne présente qu'un profil presque rectiligne. Par ces derniers caractères, les chapiteaux de Palatitza se rapprochent des chapiteaux doriques du portique de Philippe à Délos, et de ceux que l'on voit au *forum triangulaire*, dans l'ancien quartier grec de Pompéi, comme le lecteur peut en juger par le tableau comparatif ci-dessus. La proportion entre la hauteur de la colonne et celle de l'entablement semble indiquer aussi que l'ordre dorique de l'édifice d'Haghia-Triadha appartient à l'architecture civile, plutôt qu'à une construction religieuse.

« L'entablement de l'ordre dorique de Palatitza est d'un très-beau style; les proportions et les rapports en sont excellents, et rappellent ceux des Propylées d'Athènes. Dans les triglyphes, par exemple, le couronnement des demi-canaux forme de même une retombée, qui témoigne de la recherche de l'effet et de la délicatesse du travail. L'architrave, la frise et la corniche répondent à autant d'assises séparées. Il n'existe aucune trace d'ornement dans la métope. Sous les mutules règne un talon, comme au forum de Pompéi. La moulure qui couronne la face du larmier a été seule restituée, conformément à l'amorce qui en reste et aux beaux exemples antiques.

« La grande profusion des fragments doriques porte à croire que les colonnades qu'ils formaient avaient une certaine étendue. Il est vrai que les fouilles n'ont rien révélé de positif sur leur situation. Mais, si la façade extérieure de l'est était, comme nous l'avons supposé, précédée d'un portique de colonnes, c'était là, sans aucun doute, que l'ordre dorique, qui était l'ordre extérieur par excellence, devait trouver son principal emploi, selon toutes les convenances architecturales et suivant la pratique à peu près constante de l'antiquité.

« On peut tirer aussi quelques indications d'un très-curieux fragment, qui a été retrouvé sur le sol, non loin de la même façade. C'est une assise de 0^m,70 de haut, qui se compose d'une demi-colonne dorique, adossée à une tête-de-mur; la colonne est accompagnée de chaque côté d'une face d'ante, ayant comme largeur un peu moins d'un demi-diamètre, et taillée d'aplomb, de manière à se raccorder avec la saillie du tailloir du chapiteau (1). Or cette disposition pouvait très-bien s'appliquer à l'about d'un mur. Je suppose que deux piles de ce genre marquaient, au milieu du portique dont je viens de parler, le prolongement des murs du passage central, et formaient, en le détachant, ce que nous avons appelé le premier vestibule du propylée. La disposition que je suppose est d'autant plus acceptable, que l'emploi des colonnes adossées semble avoir été l'un des caractères de l'édifice qui nous occupe : nous allons retrouver le même parti appliqué encore plus hardiment dans les ordres ioniques. Le musée du Louvre possède un petit chapiteau dorique en marbre, adossé à un chapiteau d'ante :

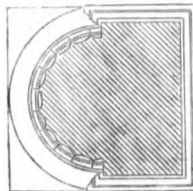
(1) Voir Planche 9. — Comparez Blouet, *Expédition de Morée*, pl. 72.

cette pièce intéressante, qui provient des fouilles d'Olympie, mérite d'être mise en regard de notre fragment macédonien.

Palatitza.



Olympie.



« Divers débris de tuiles, appartenant à l'ordre dorique, ont été ramassés dans les fouilles. Ces débris, d'un beau travail, faisaient partie d'un larmier très-saillant; le dessous porte une large bande rouge, avec bordure de palmettes, et la face verticale est décorée de grecques peintes, d'un dessin excellent (1). Un autre fragment était la partie supérieure d'une tuile d'antéfixe, dont le contour, découpé en palmette, portait des vestiges de peinture.

« Il n'y a que peu de mots à dire, en terminant, d'un *petit ordre dorique*, lequel n'est représenté que par un seul chapiteau, trouvé loin des ruines, dans une église du village de Palatitza, à côté d'un chapiteau du grand ordre. Le dessin de ces deux chapiteaux est exactement pareil; leurs dimensions seules sont différentes, le côté du tailloir n'étant, pour le plus petit, que de 0^m,516, tandis que, pour le plus grand, elle est de 0^m,930. Ce second ordre dorique était très-probablement aussi employé dans les constructions du plateau d'Haghia-Triadha; mais la rareté de ses fragments suffit pour montrer qu'il n'y avait joué qu'un rôle accessoire.

« *Grand ordre ionique.* — Cet ordre est le plus parfait et le plus original de ceux qui ont été retrouvés à Palatitza. Ce n'est pas proprement un ordre de colonnes, mais un ordre d'élégants piliers, portant, adossées et engagées juste à moitié, deux demi-colonnes ioniques (2). Il y a dans cette combinaison d'éléments complexes, dans ce développement inattendu, quoique parfaitement logique, des formes de l'architecture hellénique, un problème hardiment résolu, qui témoigne d'une grande recherche et d'une science consommée.

« De nombreux morceaux de ces colonnes adossées étaient déjà entassés sur le sol du plateau, où ils formaient principalement le mur d'enclos de l'église. Mais c'est à nos fouilles que nous devons d'avoir trouvé plusieurs fragments portant les doubles bases,

(1) Voir Planche 13.

(2) Voir Planches 10 et 11.

et surtout une pièce unique, qui nous montre l'agencement des deux chapiteaux adossés. Ce précieux débris, avec l'une des doubles bases correspondantes, fait aujourd'hui partie des collections du Louvre.

« Dans ces exemples, l'ordre ionique se présente avec des formes et des proportions différant sensiblement de celles que nous trouvons à Athènes dans les constructions du siècle de Périclès. D'abord, les volutes n'ont pas de coussinet : elles sont taillées toutes en volutes d'angle, et leurs côtés se recreusent et s'enroulent exactement comme leurs faces principales ; il en résulte que leur plan se développe suivant un arc de cercle, d'après une disposition déjà observée dans l'ordre intérieur du temple de Bassæ, au prétendu tombeau de Théron à Agrigente et dans l'ionique de Pompéi.

« Le canal qui relie les volutes n'est pas terminé non plus à sa partie inférieure, par la courbe caractéristique des chapiteaux ioniques du type athénien ; mais un filet très-net le sépare simplement par une ligne droite des moulures de l'échinus. Il est vrai qu'Ictinos, dans l'ordre intérieur de Bassæ, supprime aussi cette courbe ; mais, par une transposition dont les tombeaux ioniques de la Lycie offrent d'autres modèles, il arque puissamment la ligne supérieure du canal, jusqu'à masquer complètement le tailloir du chapiteau. A Palatitza, au contraire, la courbe supérieure des volutes vient, comme à l'ordinaire, se raccorder en mourant aux lignes droites d'un tailloir décoré de moulures. Ce canal droit, compris entre deux filets parallèles, ferait penser aux chapiteaux ioniques de Pompéi, si la précision des formes, le beau rapport des proportions, le dessin délicat des palmettes, et particulièrement l'ampleur de la volute, qui est large de près d'un demi-diamètre, n'accusaient au plus haut degré le goût de la belle époque grecque.

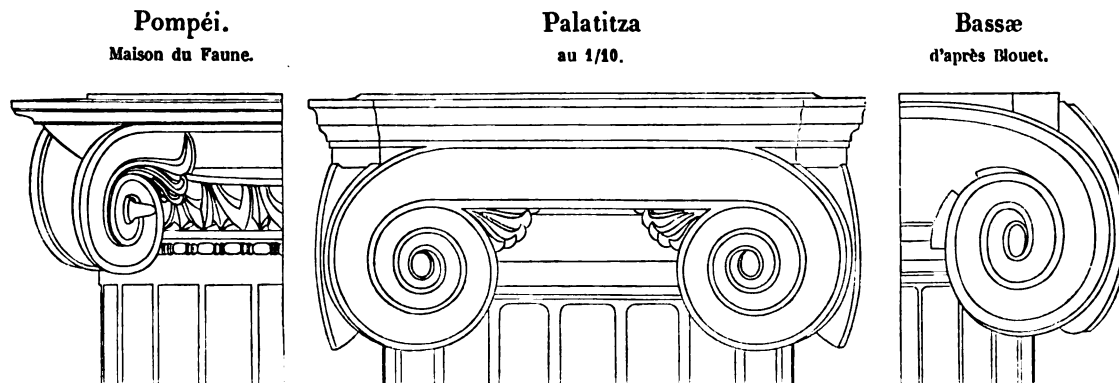
« Un caractère qui est particulier à l'ionique de Palatitza, et qui ne se retrouve que rarement dans les chapiteaux grecs ou romains de cet ordre, c'est l'extrême simplicité de l'échinus, lequel s'est dépouillé des rangs d'oves et de perles traditionnels, pour n'être plus couronné que par une large face terminée en congé, supportée par des moulures horizontales d'un fin profil. Cette simplicité élégante, qui pouvait être relevée par des ornements peints, s'harmonise heureusement avec les autres lignes, et compose un ensemble du goût le plus distingué.

« L'heureux arrangement qui relie sur les côtés les demi-colonnes ioniques par des pilastres intermédiaires, vient compléter le type remarquable créé par l'architecte du monument de Palatitza. La différence des moulures rend le chapiteau de ces pilastres complètement indépendant de celui des colonnes adossées. On y remarque une face saillante qui, ne se contre-profilant point, laisse le retour du chapiteau des colonnes se buter franchement dans le pilastre.

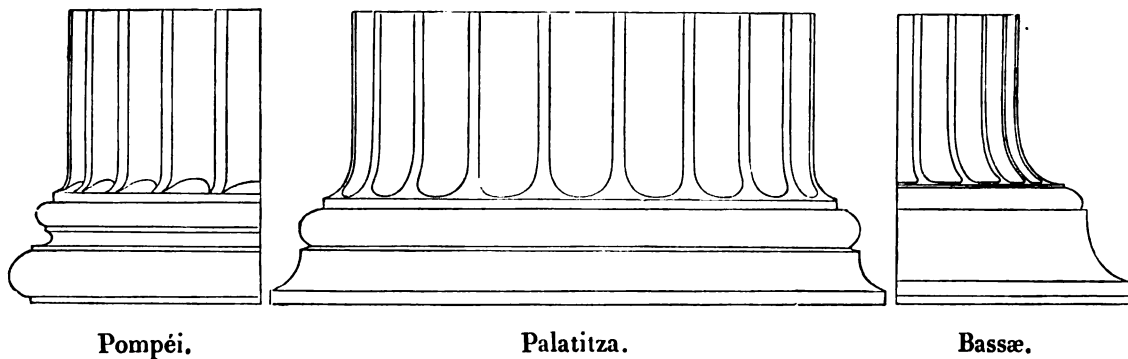
« Le même parti de juxtaposition n'a pas été adopté pour les bases, qui sont exacte-

ment les mêmes pour les demi-colonnes que pour les faces intermédiaires; elles se soudent entre elles par des retours de profils, de manière à former une ceinture continue. Leur profil hardi s'écarte aussi des formes communes : elles n'ont pas de tore inférieur, et elles portaient directement sur le sol par le rebord évasé de leur scotie.

« Le tableau suivant établit la comparaison entre les chapiteaux que nous décrivons et ceux de Bassæ et de Pompéi.



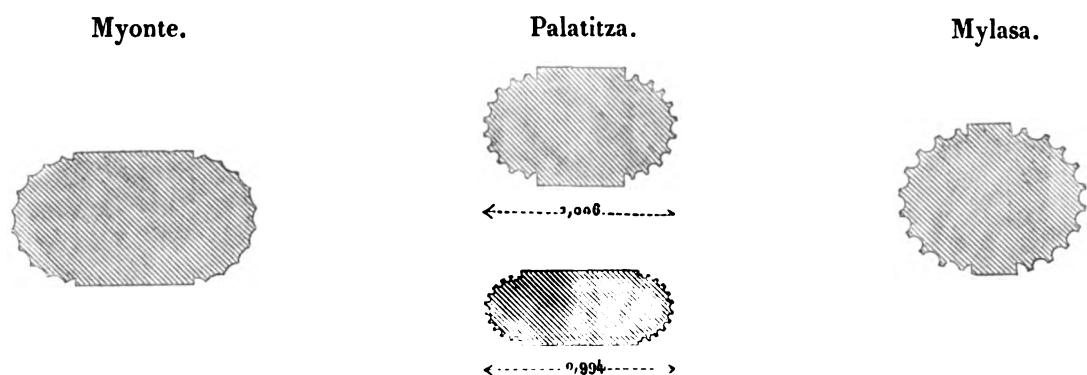
« La comparaison des bases n'est pas moins intéressante : elle achève de montrer les rapports étroits qui rattachent l'ordre ionique de Palatitza aux types grecs les plus purs.



« On a vu que la découverte d'une base d'ante, encore en place, avait permis de déterminer l'emplacement et la destination des colonnes adossées que nous venons d'étudier. Un fragment retrouvé dans les fouilles nous a fait connaître le chapiteau de la même ante (1). Ce sont exactement, à part quelques différences de saillie, les mêmes profils que ceux des pilastres auxquels sont adossées les colonnes. Cette similitude m'a conduit à restituer à l'ante une face saillante, comme celle qui couronne le nu des pilastres.

(1) Voir Planche 10.

« La dimension de 1^m,095, prise à la base des piliers à colonnes adossées, correspond parfaitement à la dimension 1^m,101 prise à la base de l'ante restée en place. On peut en conclure que c'est l'épaisseur de la muraille et la hauteur restreinte et déterminée des colonnes qui ont produit la combinaison savante et originale, appliquée dans l'ordre ionique de Palatitza. Il existe, du reste, d'autres exemples d'un semblable arrangement, dans l'architecture grecque. Les ruines de Messène ont fourni un fragment de *colonne ovale à dormants* qui présente une disposition analogue (1). Un portique d'Hiérapolis, en Phrygie, montre des colonnes ioniques adossées, dont les demi-chapiteaux sont reliés latéralement par des guirlandes et par des masques sculptés (2). Dans le grand tombeau de Mylasa, dont l'ordre est corinthien, la nécessité de donner plus de force aux pilastres d'angle a conduit également l'architecte au système de l'adossement des colonnes. Un fragment dorique de Myonte, un édifice dorique d'Antiphellos en Lycie, et un portique de Pompéi, restauré grossièrement en stuc après la première catastrophe, fournissent encore des termes de comparaison intéressants (3).



Quelques-uns de ces exemples, que nous réunissons sous les yeux du lecteur, montrent que les anciens, à diverses époques, ont fait usage de cette combinaison ; mais nulle part elle ne se présente avec des formes plus parfaites que dans l'édifice d'Haghia-Triadha. Le nombre assez considérable des fragments retrouvés autorise même à penser qu'elle n'y avait pas été employée seulement pour décorer l'issue du propylée, mais qu'elle se reproduisait en plusieurs endroits différents.

« Les fouilles ont mis encore à découvert plusieurs pièces d'une architrave ionique (4). Son épaisseur 1^m,010 correspond à la dimension 0^m,997 des colonnes, mesure prise à la hauteur du chapiteau : cette architrave devait donc les surmonter. Il est dit que toutes les parties de l'ionique de Palatitza se présenteront à nous avec des caractères

(1) A. Blouet, *Expédition de Morée*, pl. 36, fig. 9-12.

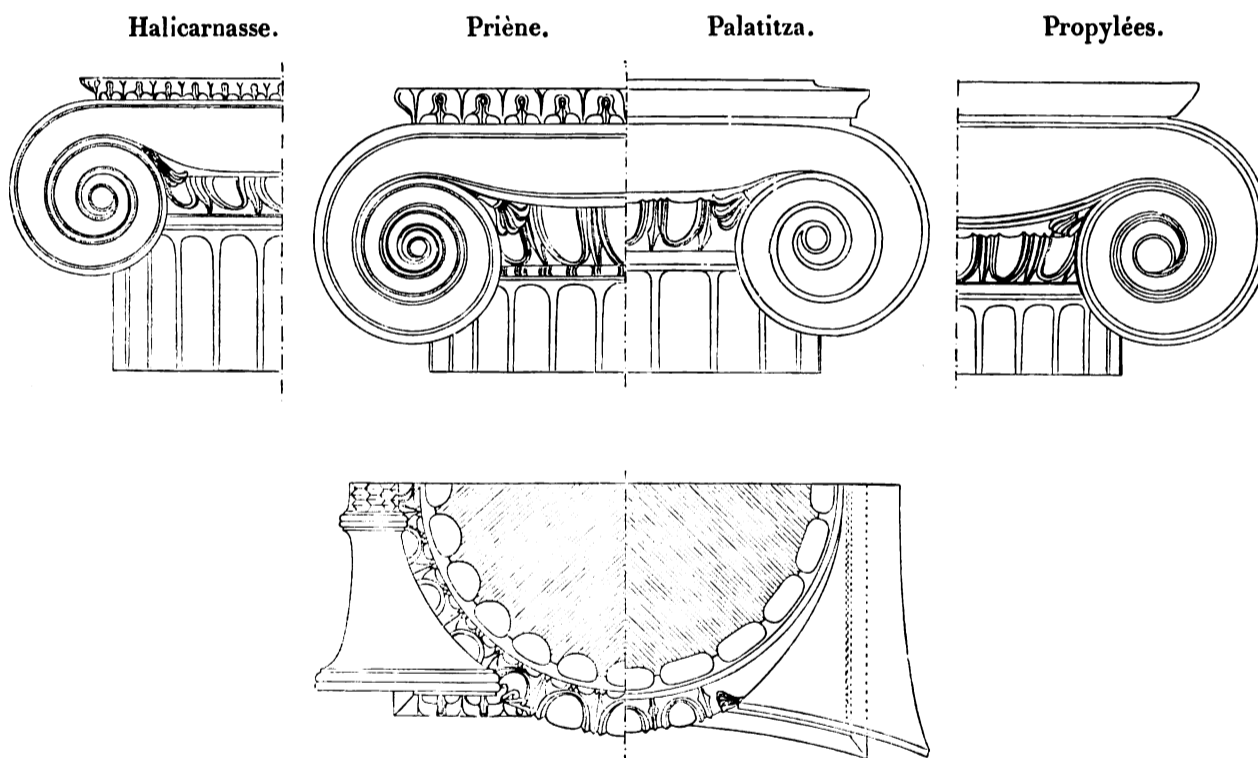
(2) De Laborde, *Voyage en Asie Mineure*, p. 83, pl. 36 et 37.

(3) *Antiquités ioniennes*, vol. II, pl. 35. — Texier, *Description de l'Asie Mineure*, vol. III, pl. 193.

(4) Voir Planche 10.

imprévus, qui nous placent en dehors des règles communes et qui annoncent des dispositions architecturales très-particulières. Non-seulement la grande hauteur de ces architraves, qui est de 0^m,645, leur donne une importance inusitée, mais leur composition est, je crois, sans exemple. Les trois bandes ou faces, qui divisent ordinairement l'architrave ionique, sont ici surmontées d'une quatrième face, plus large et plus saillante que les autres, et nettement distinguée d'elles par une moulure en forme de talon; le long du bord supérieur courait une seconde moulure, dont la saillie accentuée et le profil découpé en retombée de larmier, semblent indiquer un ornement final. On peut en induire que le grand ordre ionique de Palatitza n'avait pas d'entablement régulier, mais que l'architrave, formant à elle seule, sans frise et sans corniche, le couronnement de l'ordre, supportait soit un ordre supérieur, soit un mur percé de baies.

« Nous avons recueilli en outre quelques débris très-mutilés d'un unique chapiteau d'ordre ionique, dont les dimensions se rapportent parfaitement à celles des chapiteaux adossés du grand ordre; mais ce chapiteau appartenait à des colonnes libres, à tambours



circulaires cannelés (1). C'est le seul indice d'un *grand ordre ionique de colonnes*. Par une disposition très-particulière, la présence des coussinets sur les faces latérales n'empêche pas les volutes de se recourber en avant dans leur plan vertical, comme des volutes d'angle. M. Heuzey nous demande de faire ici le parallèle de ce chapiteau avec

(1) Voir Planche 13.

les chapiteaux ioniques des Propylées d'Athènes, du temple de Minerve à Priène et du mausolée d'Halicarnasse, pour établir plus loin, sur cette comparaison, la date approximative de l'édifice de Palatitza.

« *Petit ordre ionique.* — De nombreux fragments attestent aussi que l'édifice qui nous occupe possédait en outre un petit ordre ionique, qui devait tenir une place importante dans son architecture (1).

« Comme dans le grand ordre, les supports étaient formés par des demi-colonnes adossées à un pilastre commun. Une légère dissemblance provient seulement de ce que les colonnes, au lieu d'être engagées juste à moitié, comme au grand ordre, et d'avoir, aux points de jonction, leurs cannelures coupées par le milieu, ont leur centre un peu en dehors de la ligne de contact, et gagnent de chaque côté l'épaisseur d'une demi-cannelure et du listel adjacent. Du reste, les faces latérales des pilastres sont couronnées de même de moulures et d'une table saillante, sans aucun lien avec le chapiteau des colonnes.

« La différence principale avec le grand ordre est dans la forme de ces chapiteaux des colonnes. Les volutes, disposées sur un même plan, forment sur les côtés des coussinets très-allongés, dépourvus de toute décoration; l'échinus, orné de simples moulures, voit se recourber la ligne inférieure du canal, et porte des palmettes dont le contour est seulement massé dans la pierre. Ce dernier détail se retrouve dans l'ordre ionique du Colisée; mais, à Palatitza, le beau développement des volutes et la délicatesse de la taille font toujours reconnaître la pure époque grecque.

« Le diamètre de la colonne du petit ordre n'étant plus que de 0^m,370 au lieu de 0^m,615, fait paraître la face latérale relativement beaucoup plus importante. La grande épaisseur du pilier, avec ses colonnes adossées, reste en effet de 0^m,994, mesure prise au-dessous des chapiteaux, ce qui répond à l'épaisseur 1^m,007 du grand ordre. Il y a dans ces deux dernières dimensions une relation évidente, qui fait croire que les deux ordres ioniques appartenaient à des murs de même épaisseur. Le petit ordre, sans être directement superposé au grand, ce que la différence des profils ne permet guère de supposer, pouvait cependant occuper un niveau supérieur, soit dans des pièces différentes, soit dans les murs en retour des mêmes pièces, et servir, par exemple, à diviser par des meneaux les grandes baies d'éclairage. La disposition des bases du petit ordre nous aurait donné peut-être quelques renseignements sur ce point; mais, par un hasard singulier, aucun fragment n'a pu en être retrouvé.

« On peut regarder comme appartenant au petit ordre ionique une architrave repré-

(1) Voir Planche 12.

sentée par de nombreux fragments. Composée des trois faces ordinaires, avec couronnement de moulures, elle présente les proportions de l'époque grecque. Son épaisseur correspond aux dimensions des colonnes adossées du même petit ordre.

« Il existe enfin un fragment de corniche, se rapportant aux mêmes proportions. Ses moulures sont d'un beau caractère; une face, attenante à la moulure qui court sous le larmier, lie cette corniche à une partie de frise taillée dans le même bloc de pierre : c'est encore une disposition toute particulière, qui ajoute un trait de plus au caractère de nouveauté que présentent les ordres de Palatitza.

« Si, dans la description générale des ruines de Palatitza, nous n'avons pas annoncé aussi un *ordre corinthien*, c'est que la seule pièce que l'on puisse rapporter à cet ordre est trop incomplète pour donner une idée de la disposition, d'ailleurs très-originale, qu'il devait présenter (1). C'est un angle de chapiteau, dont les caulicules, au lieu de former deux petites volutes, viennent s'interrompre brusquement à leur point de réunion sous le tailloir; ils y étaient reliés par un fleuron très-délicat. L'exécution de ce fragment n'est pas moins parfaite que celle des autres parties de l'architecture; elle fait vivement regretter que l'ensemble du chapiteau n'ait pu être recomposé. Très-probablement, nous avons là une première forme très-libre du corinthien grec, antérieure à la formation du type devenu classique. Dans l'édifice de Palatitza, comme au temple de Bassæ, l'ordre nouveau n'était sans doute employé qu'accidentellement, ce qui explique que nous n'en ayons pas retrouvé plus de débris.

« *Conclusion.* — Tels sont les éléments nombreux et variés, et cependant encore bien insuffisants, à l'aide desquels j'ai tenté de reconstruire un plan du corps d'édifice mis à découvert par nos fouilles et d'esquisser même quelques restitutions partielles des élévations. Je ne veux rien dissimuler de la perplexité où nous ont laissés le plus souvent et l'état de dégradation des ruines et le manque de documents précis sur la destination d'un monument qui ne ressemble à aucun de ceux qui ont été retrouvés jusqu'à ce jour dans les pays grecs. Toutefois j'estime que l'étude des substructions antiques et des ordres d'architecture nous permet d'affirmer les résultats suivants :

« 1^o Les substructions que nous avons découvertes se rattachaient à l'entrée monumentale ou *propylée* d'un vaste édifice construit sur la colline d'Haghia-Triadha. Seulement ce propylée, au lieu de former une construction indépendante, était percé dans le milieu même de la partie antérieure de l'édifice qu'il desservait.

« 2^o L'édifice, disposé en partie comme pour une habitation, était décoré de trois

(1) Voyez Planche 13.

ordres principaux, offrant des combinaisons variées. Le grand ordre dorique devait être appliqué surtout aux parties extérieures, ou tout au moins former des portiques autour de l'espace découvert qui occupait le centre du plateau. Le grand ordre ionique décorait certainement l'intérieur de l'édifice. Le petit ordre ionique devait occuper de préférence les parties hautes. La plus grande partie de l'architecture était revêtue d'un stuc très-fin, enduit de couleurs.

« 3^o La distribution du plan, une certaine recherche de simplicité élégante dans les ornements, le rythme moyen des proportions adoptées pour les ordres, annoncent une construction destinée à des usages civils, plutôt qu'un monument religieux. Toutefois ce devait être un édifice de première importance, si l'on en juge par sa situation, par l'aspect monumental de ses dispositions et par l'extrême soin apporté dans les moindres détails de la construction.

« 4^o Le style de l'architecture est excellent et présente tous les caractères de l'art grec. Si certains détails des proportions et de l'agencement des ordres, commandés par la destination de l'édifice, diffèrent des exemples fournis par ce que nous connaissons des monuments de la Grèce et présentent des analogies avec l'architecture civile de Pompéi, la liberté savante des combinaisons et la supériorité de l'exécution n'en désignent pas moins une époque de goût élevé et de pleine création architecturale. »

Questions archéologiques.

Destination de l'édifice. — Les conclusions de M. Daumet font parfaitement ressortir les faits rares, les combinaisons inusitées, qui donnent une grande valeur archéologique aux ruines d'Haghia-Triadha, mais qui rendent aussi plus que difficile la tâche de celui qui cherche à s'expliquer leur disposition primitive. Si ces restes appartenaient à un temple ou à quelque autre édifice grec d'un type connu, il n'eût pas fallu la moitié des débris que nos fouilles ont mis au jour pour permettre de le relever par la pensée avec une certitude presque mathématique. Mais nous nous trouvons ici, sans aucun terme de comparaison, en face d'une application toute nouvelle pour nous de l'architecture hellénique, et les éléments variés qui nous entourent, s'ils augmentent l'intérêt du problème, en compliquent aussi la solution.

Dans une pareille incertitude, il faudrait pouvoir s'appuyer sur les descriptions des anciens ou tout au moins sur une série de monuments et d'objets antiques tirés du même sol. Malheureusement ces deux sources d'information sont presque nulles pour les ruines qui nous occupent. L'archéologie macédonienne repose sur un fond de

documents si pauvre et si incertain, que le fait le plus élémentaire de tous, celui qu'il aurait fallu connaître le premier, le nom même de la ville antique qui possédait des constructions de cette beauté et de cette importance, n'a pu être établi sur des preuves suffisantes. Ce n'est que par une sorte de calcul des probabilités que je suis arrivé à me prononcer pour celui de *Balla*, ville importante de la Macédoine, mais privée jusqu'ici de toute notoriété historique. D'un autre côté, le plateau d'Haghia-Triadha, si riche en fragments d'architecture, n'a produit que de très-rares et de très-minces débris de sculpture ou d'ustensiles en bronze, et pas un seul éclat de pierre portant trace d'une lettre gravée.

On ne peut tirer aussi que de vagues présomptions de la présence d'une église byzantine de la Sainte-Trinité, qui paraît avoir été construite tout exprès sur ce plateau solitaire et placée sous la haute invocation des trois personnes divines, pour occuper la place d'un édifice païen d'une importance considérable. La chapelle à demi ruinée que l'on voit aujourd'hui n'est qu'une portion de cette église et n'en représente que la nef centrale, dont on a muré après coup les arcades, lors de l'écroulement des murs extérieurs. Au-dessus de la porte d'entrée, qui n'était autrefois qu'une porte de communication avec le vestibule, on lit encore une inscription tracée au pinceau, ne donnant malheureusement que la date d'une restauration des peintures de cette partie, aujourd'hui détruite. En voici la reproduction, que je transcris sans rien changer à l'orthographe barbare de l'époque.

104.

Palatitza. Inscription peinte de l'église d'Haghia-Triadha.

+ ΝΕΙΣΤΟΡΗΣΥ Τὸ ΠΡΩΠΥΛΕΟΝ ΕΙΣ ΜΝΗΜΟΣΥΝΟΝ ΤΟΥ ΑΙΜΥΝΗΣΤΟΥ ΔΟΥΛΟΥ ΤΟΥ ΘΕΟΥ ΙΩΑΝΝΟΥ
 / ΙΑ Ι ^ ΔΡΟΠΗΤΑ ΤΗΜΙΩΤΑ ΕΝ ΜΟΝΑΧΟΙΣ ΚΥΡ ΚΟΣΜΑ - ΓΥ Ζ Ι Ν Ι Ρ Σ :

† Νειστορήστου (p. ανιστορίσθη) τὸ ἱερόν πρωπύλεον εἰς μνημόσυνον τοῦ ἀειμνήστου δούλου τοῦ Θεοῦ Ἰωάννου καὶ διὰ συνδρομῆς τοῦ τημιωτάτου ἐν μοναχοῖς κύρ Κοσμά, ἔτει ζγ, ἰνδικτιῶνος ιγ^{ης}.

« Ce saint propylée a été repeint, en commémoration du serviteur de Dieu Jean, digne d'un souvenir perpétuel, et par le concours de très-honorable entre les moines Kyr Cosmas, en l'année 7003, indiction 13^e. » — L'an 7003 de la création, d'après le calcul des Grecs, répond à l'an 1495 ap. J. C.

C'est assurément une singulière rencontre que de trouver ici le mot *προπύλαιον* inscrit au-dessus même des ruines d'un propylée antique. Cependant il ne faut y voir aucune allusion traditionnelle à l'ancien édifice, le même terme ayant été conservé dans le langage ecclésiastique et architectural des Byzantins pour désigner le vestibule de leurs églises, comme on peut s'en convaincre par cette phrase de Procope, décrivant une église de Jérusalem bâtie par Justinien : Προπύλαια δὲ τὸ ἐνθὲνδε θαυμασία οἶα (1). Nos fouilles ont montré que les constructeurs de l'église d'Haghia-Triadha, tout en employant les débris du propylée antique, n'en connaissaient pas les substructions, qui devaient être déjà cachées sous le sol ; autrement ils s'en seraient servis pour appuyer leurs fondations, et ils en auraient suivi l'orientation, qui est plus rigoureuse que celle qu'ils ont adoptée. Toutefois il faut admettre qu'une raison particulière, soit un entassement plus considérable de débris, soit une tradition persistante dans le pays ou le souvenir d'une chapelle plus ancienne, les détermina à élever leur église à l'endroit même où se trouvait le passage central du propylée. Doit-on en conclure que cette partie était la plus importante du grand ensemble de constructions qui occupait dans l'antiquité le plateau d'Haghia-Triadha, et que, bâtie avec plus d'apparat et de solidité, elle s'était conservée aussi plus longtemps que le reste, de manière à laisser un plus long souvenir dans l'esprit des habitants ?

Le nom de *Palatitza*, porté par le plus important des trois villages, par celui même dont le territoire comprend le plateau d'Haghia-Triadha (la partie basse de l'enceinte antique se trouve seule dans la dépendance de Koutlæs), semble indiquer aussi que les paysans avaient conservé au moyen âge le souvenir traditionnel d'une construction antique, disposée comme une habitation princière. On ne peut néanmoins s'appuyer avec grande confiance sur ce seul témoignage, pour déterminer la véritable destination de l'édifice. Le mot *παλάτι* est un de ceux que l'imagination populaire applique volontiers aux débris de l'architecture grecque ; j'ai entendu donner, en Acarnanie, le nom de *palais d'Achille* aux ruines d'un temple dorique.

Nous nous retrouvons ainsi en face des ruines d'Haghia-Triadha, sans autre guide que le plan tracé par les substructions et que les fragments épars que nous avons nous-mêmes mis à découvert. Il faut nous résigner à passer successivement en revue les diverses hypothèses que font naître la disposition de ce propylée et des pièces d'habitation qui lui sont étroitement unies.

Au premier abord, la situation des ruines sur un lieu élevé, voisin de l'acropole, dans l'endroit le plus en vue de la ville antique, leur orientation qui, sans être mathématiquement rigoureuse, est cependant suffisante et plus exacte même que celle de

(1) Procope, *de Ædificiis*, V, 6.

l'église byzantine, porteraient à croire que notre propylée était l'entrée monumentale d'une enceinte religieuse, d'un péribole entourant le principal temple de la cité. Telle était en effet l'opinion que j'avais admise comme étant la plus probable, avant d'avoir fouillé le terrain. Mais l'étude des parties du plan que nous avons retrouvées sous le sol fait naître de graves présomptions contre cette hypothèse.

Il serait singulier qu'un temple grec, avec ses substructions massives et ses hauts emmarchements, n'eût pas laissé des traces plus apparentes, au milieu des ruines si importantes de ses dépendances et de son enceinte. On pourrait s'étonner à bon droit que l'emplacement même du temple n'eût pas été choisi de préférence à celui du propylée, pour y édifier plus tard l'église chrétienne. On s'expliquerait surtout difficilement la convenance et l'usage des nombreuses pièces destinées à des services très-divers et même à l'habitation, qui se seraient trouvées mises en communication intime et directe par des portes latérales avec le propylée du sanctuaire. Dans les enceintes sacrées qui se sont conservées jusqu'à nous, comme à l'Acropole d'Athènes, à Sunium, à Éleusis, les propylées forment toujours un édifice à part et bien distinct : c'est la porte sainte, la porte des dieux et des processions solennelles. Cette entrée pouvait bien, sans doute, comme dans le plan de Mnésiclès, être accompagnée extérieurement par des ailes et par des portiques affectés à d'autres usages. Mais il y aurait eu, à ce qu'il semble, une sorte d'inconvenance et de profanation à ce que le passage même du propylée servît de dégagement direct et commun à tout un ensemble de logements et de dépendances. Les habitations mêmes des prêtres trouvaient mieux leur place à l'intérieur de l'enceinte, dans le voisinage et comme à l'ombre du temple.

Les raisons sur lesquelles je m'appuie ne font, du reste, que confirmer les observations de M. Daumet, qui a reconnu, jusque dans les proportions et dans le style des ordres de Palatitza, les caractères d'un édifice plutôt civil que religieux.

Renfermons-nous donc maintenant dans le champ plus étroit de l'architecture civile et continuons à procéder par élimination. Parmi les constructions de cette classe, on ne peut songer à une *agora*, dont les accès eussent été assurément plus larges et plus dégagés que ceux de notre enceinte rectangulaire. Il serait difficile aussi de reconnaître dans ces ruines les restes d'un gymnase grec ; on y chercherait vainement les grandes salles d'exercice, entourées de portiques et de promenoirs découverts, dont on a retrouvé le plan dans les ruines du gymnase d'Éphèse. D'ailleurs, à l'époque grecque, la plupart des constructions d'utilité publique et même les gymnases paraissent avoir comporté une architecture plus simple et plus nue que celle dont les fragments d'Haghia-Triadha nous offrent de si élégants spécimens. La recherche que nous avons signalée dans la décoration architecturale, jointe à la complication des dispositions intérieures, donne plutôt raison au nom traditionnel de *Palatitza* ; elle nous ramène

à l'idée d'un véritable *palais*, destiné à être habité au moins temporairement et à certaines heures, soit que ce fût réellement une résidence royale pour les monarques macédoniens, soit que l'on préfère y voir le palais public de la cité, quelque chose de semblable à ce que les villes libres de la Grèce appelaient leur *prytanée*.

Pour se prononcer entre ces deux hypothèses, il faudrait pouvoir les discuter en toute connaissance de cause. C'est surtout pour la solution d'un pareil problème, que l'on ne saurait trop déplorer l'ignorance à laquelle nous sommes condamnés au sujet des usages nationaux et de l'administration intérieure de la Macédoine. Ici, en effet, l'architecture se lie si étroitement à la question des institutions, qu'il est impossible de l'en séparer. Je vais chercher du moins à m'appuyer sur les résultats généraux que l'on est parvenu à extraire des rares témoignages de l'antiquité (1).

Si les Macédoniens appartenaient à la race grecque, dont ils n'étaient qu'un rameau plus sauvage, ils offraient un spectacle unique en Grèce : celui d'une nation compacte, trop nombreuse pour s'enfermer dans le cadre de la cité, et gouvernée par des rois héréditaires, dont le pouvoir ne fit que s'accroître avec le temps. Au-dessous du roi, la plus grande et la meilleure partie du sol de la Macédoine paraît avoir appartenu à la noblesse militaire et territoriale des *hétaires* ou compagnons royaux, qui, du temps de Philippe et avant la transformation de cette institution par Alexandre, formaient une aristocratie de huit cents familles, possédant, d'après l'historien Théopompe, un domaine égal à celui de dix mille familles grecques : Οἶομαι γὰρ τοὺς Ἐταίρους, οὐ πλείονας ὄντας κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ὀκτακοσίων, οὐκ ἐλάττω καρπιζέσθαι γῆν ἢ μυρίου τῶν Ἑλλήνων, τοὺς τὴν ἀρίστην καὶ πλείστην χώραν κεκτημένους (2). Bien que le reste de la nation fût certainement formé d'hommes libres, la prépondérance de cette espèce de féodalité macédonienne dut longtemps nuire au développement des villes. D'après un célèbre discours d'Alexandre à ses soldats mutinés, avant Philippe, la majeure partie du peuple ne se serait même composée encore que de tribus de pâtres errants et misérables, portant des peaux de chèvre au lieu de chlamydes, poussant par les montagnes de maigres troupeaux et les disputant à grand'peine aux Thraces de la frontière, aux Illyriens, aux Triballes; Philippe le premier les aurait fait descendre dans la plaine, établis dans des villes, et leur aurait donné les coutumes d'une nation civilisée : Φιλίππος γὰρ παραλαβὼν ὑμᾶς πλανήτας καὶ ἀπόρους, ἐν διφθέραις τοὺς πολλοὺς νέμοντας ἀνὰ τὰ ὄρη πρόβατα ὀλίγα καὶ ὑπὲρ τούτων κακῶς μαχομένους Ἰλλυριοῖς τε καὶ Τριβαλλοῖς καὶ τοῖς ὁμόροις Θραξί, χλαμύδας μὲν ὑμῖν ἀντὶ τῶν διφθερῶν φορεῖν ἔδωκε, κατήγαγε δὲ ἐκ τῶν ὄρων ἐς τὰ πεδία. πόλειόν τε οἰκήτορας ἀπέφηνε καὶ νόμοις

(1) Voyez surtout Otto Abel, *Histoire de la Macédoine avant Philippe*.

(2) *Fragmenta historicorum graecorum* de Didot, vol. I, p. 320.

καὶ ἔθεσι χρηστοῖς ἐκόσμησε (1). Je ne vais pas jusqu'à voir, avec Otto Abel, dans ce tableau, dont certains traits sont si bien pris sur le vif, une pure amplification d'Arrhien ; mais il ne peut se rapporter qu'aux régions montagneuses, annexées les dernières à la monarchie macédonienne ; pour qu'il fût vrai de la Macédoine proprement dite, il faudrait le reporter à plus d'un siècle en arrière.

Nous voyons, au contraire, dans les historiens, la Macédoine posséder de bonne heure un certain nombre de centres de population plus ou moins importants. Les rois, promoteurs ardents de l'hellénisme, avaient naturellement intérêt à favoriser la formation des cités, qui diminuaient l'influence de l'aristocratie territoriale. Mais, pour la question qui nous occupe, le point capital serait de savoir si les villes macédoniennes étaient de simples agglomérations d'habitants, ou bien si elles avaient été formées par cette association religieuse et politique des familles, sur laquelle reposait, chez les races gréco-latines, la constitution vivace et forte de la cité. Sans doute leur liberté devait être assez précaire, en face de la royauté qui siégeait à *Æges* ou à *Pella* : je n'en veux pour preuves que la rareté des inscriptions de l'époque hellénique en Macédoine et surtout l'absence de tout acte public gravé sur la pierre par l'initiative des cités. Cependant l'esprit d'association municipale était trop inhérent à l'organisation intime et originelle de la race grecque, pour que l'on n'en retrouvât pas quelques traces même dans les villes macédoniennes. Elles ne pouvaient manquer de posséder, ne fût-ce que par imitation, leur foyer commun, leur culte public, leurs magistrats sacrés, désignés peut-être ou confirmés par le roi, mais qui n'en étaient pas moins les représentants de la cité. Il en résulte qu'elles devaient avoir aussi leur centre religieux dans une maison commune, dans un *prytanée*, quel que fût d'ailleurs le nom donné à cet édifice, appelé aussi *λήϊτον* par les Achéens de la Thessalie. Il est vrai que, dans la vieille Attique, l'union du pays sous un seul roi avait amené la destruction des prytanées locaux ; mais là de simples bourgades étaient venues se fondre dans une cité unique : ce n'étaient pas de véritables villes, qui gardaient leur vie propre au milieu d'un grand état.

D'un autre côté, la Macédoine, gouvernée de tout temps par des rois, avait dû conserver un genre d'édifice dont l'usage s'était perdu dans les grandes cités helléniques : je veux parler de la maison royale, du *βασίλειον*, comme disaient les Grecs, destiné à servir d'habitation au souverain et à contenir les services de sa cour. Ce type, que l'architecture primitive des temps homériques paraît avoir développé avec beaucoup d'originalité et de richesse, n'avait guère pu se perpétuer que dans les demeures élevées par quelques familles de tyrans et dans les résidences des rois demi-barbares dont les états environnaient le monde grec. Pour la Macédoine en particulier, nous avons

(1) Arrhien, *Anabase*, VII, 9.

un précieux témoignage de la recherche que ses monarques avaient déployée, même avant le temps de Philippe et d'Alexandre, dans la décoration de leurs demeures et du soin qu'ils mettaient à les embellir de tout l'éclat des arts de la Grèce. La critique moderne a fait justement ressortir le rôle d'Archélaos, ce roi novateur, qui prépara la grandeur de la Macédoine, non-seulement en y établissant le premier des routes, des places fortes, des chantiers de construction navale, mais en y favorisant par tous les moyens le progrès de l'hellénisme, en fondant des jeux grecs en l'honneur de Zeus et des Muses, en accueillant près de lui des hommes comme Agathon, Chœrilos, et surtout Euripide. Le même roi avait appelé à sa cour le plus grand peintre de son temps, Zeuxis, et l'avait chargé de décorer son palais, dont l'architecture ne pouvait pas être indigne d'une pareille décoration. Le fait est rapporté par Élien, et nous savons en outre que Zeuxis exécuta pour Archélaos l'un de ses plus célèbres tableaux, qui représentait le dieu Pan. Voici le texte des *Histoires variées*, qui est trop important pour ne pas être traduit tout au long : « Socrate disait qu'Archélaos, en faisant peindre son palais par Zeuxis d'Héraclée, avait dépensé quarante mines pour sa maison et rien pour sa personne. En effet, on venait de loin avec grande curiosité pour contempler sa demeure ; mais personne ne s'avisait d'entreprendre, pour Archélaos lui-même, un voyage chez les Macédoniens, à moins d'y être attiré à prix d'argent ; et cette amorce n'était pas faite pour prendre un homme sérieux. Σωκράτης ἔλεγεν Ἀρχέλαον εἰς τὴν οἰκίαν τεσσαράκοντα μνᾶς ἀναλώσαι, Ζεῦξιν μισθωσάμενον τὸν Ἡρακλεώτην ἵνα αὐτὴν κατάγραφῃ, εἰς ἑαυτὸν δὲ οὐθέν· διὸ πρόβρωθεν μὲν ἀφικνεῖσθαι σὺν σπουδῇ πολλῇ τοὺς βουλομένους θεάσασθαι τὴν οἰκίαν, δι' αὐτὸν δὲ τὸν Ἀρχέλαον μηδένα εἰς Μακεδόνας στέλλεσθαι, ἔαν μὴ τινα ἀναπέιση χρήμασι καὶ δελεάσῃ, ὑφ' ὧν οὐκ ἂν αἰρεθῆναι τὸν σπουδαῖον (1). » Socrate faisait, on le voit, un sujet de raillerie de ce roi macédonien que tant de gens allaient visiter pour son palais et non pour lui-même. Mais ce n'était pas moins une grande gloire pour la Macédoine de posséder, dès cette époque, une merveille qui attirait de si loin les voyageurs amis du beau.

Tite-Live parle aussi du célèbre palais des rois de Macédoine à Pella, enfermé dans une île fortifiée, au milieu des marais du Lydias, et séparé des murs de la ville par un profond canal ; on ne saurait dire si c'était le même édifice que la demeure d'Archélaos décorée par la main de Zeuxis. Du reste, quelle que fût la grandeur et l'élégance de ces maisons royales, il ne faut songer ni au luxe écrasant ni à la vaste étendue des palais de l'Asie ou de ceux de nos souverains modernes. La royauté macédonienne, avant les conquêtes d'Alexandre, devait encore retenir par bien des côtés le caractère de simplicité domestique des anciennes royautés grecques. Ce n'était point une cour

(1) Élien, *Histoires variées*, XIV, 17. Voyez aussi Pline, *Histoire naturelle*, XXXV, 36.

dont les services fussent bien compliqués, que celle où il pouvait arriver que l'héritier royal « se noyât dans un puits en courant après une oie », comme le racontait effrontément le même Archélaos, pour expliquer la disparition de son jeune frère, seul fils légitime de Perdiccas (1). Je me figure qu'un palais macédonien ne différait pas notablement de ce qu'étaient, dans les grandes villes de la Grèce, les maisons des plus riches citoyens, à une époque où les constructions privées commençaient à rivaliser avec les édifices publics, comme la maison d'un Callias à Athènes, ou celle qu'Alcibiade avait fait décorer, lui aussi, par un maître en renom, le peintre Agatharchos.

Un édifice de ce caractère se rapporterait sans doute, aussi bien qu'un prytanée, aux ruines de Palatitza. Il resterait seulement à savoir si les rois de Macédoine possédaient hors de leur capitale, dans les villes de leur royaume, d'autres palais destinés à leur service d'habitation temporaire, et qui étaient, toutes réserves faites, comme leur Versailles ou leur Fontainebleau. La maison d'Archélaos était-elle une résidence de ce genre? Était-ce aussi d'un palais semblable que dépendait le *nymphéum* de Miéza, lieu de retraite choisi pour l'éducation du jeune Alexandre, et dont les promenades ombragées, ornées de bancs de marbre, abritèrent les entretiens d'Aristote avec son royal disciple? Nous devons à Plutarque ce curieux renseignement, qui méritait d'être mieux expliqué : Σχολὴν μὲν οὖν αὐτοῖς καὶ διατριβὴν τὸ περὶ Μιέζαν νυμφαῖον ἀπέδειξεν, ὅπου μέχρι νῦν Ἀριστοτέλους, ἔδρας τε λιθίνας καὶ ὑποσκίους περιπάτους δεικνύουσιν (2). Le château de *Phakos* ou de *la Lentille*, où le roi Persée, selon Diodore, renfermait ses richesses, τὴν ἐν τῷ Φάκῳ γάζαν (3), ne différait pas probablement de la citadelle insulaire de Pella, dont nous avons parlé tout à l'heure. Mais il y avait certainement à *Æges* un ancien palais de la famille royale de Macédoine. Procope range aussi parmi les forteresses macédoniennes relevées par Justinien une place qui conservait encore de son temps le nom de *Palais d'Amyntas*, Βασιλικὰ Ἀμύντου (4). Je citerai enfin un édifice que la ville de Pydna avait consacré au même roi, de son vivant, sous le nom d'Ἀμύντιον, et qui pourrait avoir été une sorte de prytanée, car une partie des habitants y chercha un asile, lors de la prise de la ville par Philippe.

Entre les deux hypothèses d'un prytanée ou d'un palais, il y a place en effet pour

(1) Platon, *Gorgias*, p. 471.

(2) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 7. Sur la mention que j'avais faite de ce nymphée, M. Kiepert, dans ses nouvelles cartes de la Grèce antique, se décide à placer *Miéza* à Palatitza. Je suis loin d'être aussi affirmatif : les belles grottes à stalactites découvertes par M. Delacoulonche, au nord de Verria, se rapportent trop exactement à un passage de Pline : *Distillantes quoque guttæ.... Miezæ in Macedonia, pendentes in ipsis cameris*, pour ne pas fixer, jusqu'à nouvel ordre, dans cette région, la position de Miéza (Pline, *Histoire naturelle*, XXXI, 20).

(3) Diodore de Sicile, XXX, 11. — Tite-Live, XLIV, 46.

(4) Procope, *de Ædificiis*, IV, 4. — Scholies de Démosthène, *Olynthienne* I, 5.

une opinion intermédiaire, qui me paraît aussi la plus logique et la plus conforme au principe d'une monarchie grecque comme était la Macédoine : ce serait d'admettre que le prytanée de certaines villes macédoniennes, tout en restant la maison commune de la cité, avait en même temps le caractère d'un édifice royal, disposé pour devenir, à certains jours, le lieu de résidence du souverain. Il est naturel de supposer que le roi, chef politique et religieux de la nation, était en outre considéré comme étant de droit le prytane par excellence de chaque ville de son royaume. Ainsi l'institution municipale, telle que la comprenaient les anciens, se conciliait avec l'autorité d'un pouvoir central et unique. Cela ne veut pas dire que toutes les villes macédoniennes possédassent des palais aussi importants que celui de Palatitza ; mais je crois que, dans celles où les souverains séjournaient de préférence, la demeure royale avait dû se confondre avec le prytanée. Or la ville obscure de Balla (si l'on se résigne à lui conserver ce nom) n'en méritait pas moins, par sa position magnifique, par la fraîcheur de ses eaux et de ses montagnes, par le voisinage des forêts de la Piérie et des chasses de l'Olympe, d'être une des résidences favorites des rois de Macédoine.

A l'appui de l'hypothèse que je viens de développer sur le caractère religieux des rois, on peut citer un texte, malheureusement assez obscur, de l'antiquaire macédonien Marsyas de Philippes, que ses fonctions de prêtre d'Hercule avaient dû mettre mieux que personne au courant des usages sacrés de la Macédoine. Cet écrivain parle d'une ville où le roi était reçu avec un cérémonial très-particulier : au moment où il se présentait aux portes, un magistrat s'avancait à sa rencontre et lui offrait le vin d'honneur, dans une coupe appelée *gyalas* ; le roi prenait la coupe dans ses mains et faisait la libation aux dieux : Ὄταν εἰσὶν ὁ βασιλεὺς εἰς τὴν πόλιν, συναντᾶν οἴνου πλήρη γυάλαν ἔχοντά τινα, τὸν δὲ λαβόντα σπένδειν (1). Les critiques ont supposé qu'il s'agissait ici des rois de Macédoine, parce que le mot *γυάλας* était propre au dialecte macédonien : Γυάλας, εἶδος ποτηρίου παρὰ Μακεδόσιν. Il faut reconnaître dans ce rite un acte d'hommage, quelque chose d'analogue à la remise des clefs chez les modernes, mais avec cette différence que, selon l'esprit de la société antique, la forme de la cérémonie était toute religieuse. Nous voyons le roi salué à son entrée, non-seulement comme un hôte public, mais comme le magistrat suprême de la cité et comme le premier prêtre de ses dieux : sa place est donc marquée d'avance au foyer commun, et il est naturel qu'il n'ait pas d'autre demeure que le prytanée.

Dans le reste de la Grèce, le caractère mixte du principal édifice de la cité avait dû s'effacer de bonne heure, par suite de la révolution qui avait substitué presque partout la forme républicaine aux anciennes monarchies héroïques. Mais chez les Romains, qui

(1) Voir les *Scriptores rerum Alexandri*, à la suite de l'Arrihen de Didot, p. 45.

avaient conservé plus fidèlement les usages primitifs communs aux races grecque et latine, la *regia*, qui passait pour l'antique palais du roi Numa, était restée en relation étroite avec le temple de Vesta, avec le foyer public de la cité : aussi n'a-t-on pas hésité à y reconnaître un édifice analogue aux prytanées des Grecs. Il n'en était pas autrement, je pense, dans le royaume de Macédoine, et le palais macédonien de Palatitza me paraît avoir été de même ce que j'appellerai un *prytanée royal*.

La conjecture à laquelle je me suis arrêté a surtout l'avantage d'expliquer mieux qu'aucune autre le caractère complexe des constructions que nous avons découvertes. Les prytanées, sans être des temples, étaient cependant de véritables sanctuaires : on comprendra dès lors que l'enceinte d'Haghia-Triadha ait pu être orientée, et que l'on y rencontre surtout, au milieu de constructions toutes civiles, certaines dispositions qui semblent se rapporter à un culte religieux. D'autre part, Denys d'Halicarnasse atteste que les anciens prytanées étaient placés, d'ordinaire, dans la partie la plus forte de la ville : Ἐστίας δὲ κοινῆς ἱερὸν ἐν τῷ κρατίστῳ μάλιστα καθιδρύνονται τῆς πόλεως ἅπαντες, ἔξω δὲ τοῦ τείχους οὐδεὶς. Or c'étaient surtout les gouvernements monarchiques qui avaient toute raison pour élever ces édifices dans une position dominante et en communication directe avec l'acropole. Pollux montre très-bien que, dans ce cas, la citadelle tendait à se confondre, en un seul et même groupe de constructions, avec la demeure royale et le sanctuaire de la cité : Τάχα δὲ τὴν ἀκρόπολιν καὶ βασιλεῖον ἂν τις εἶποι καὶ τυραννεῖον· εἴσι δ' ἐν αὐτῇ πρυτανεῖον καὶ ἐστία τῆς πόλεως (1). On voit que ces détails s'accordent à merveille avec la situation de notre monument macédonien sur un plateau qui dominait la ville antique et qui s'appuyait à son acropole.

J'ajouterai que les prytanées des anciens étaient souvent décorés avec beaucoup de recherche et d'élégance, comme c'est le cas pour les ruines qui nous occupent. Dans l'île de Siphnos, Hérodote en cite un qui était tout entier de marbre blanc de Paros, et Cicéron mentionne celui de Syracuse comme un édifice d'une grande magnificence, *ornatissimum prytaneum* (2). Quant à la ressemblance que nous avons constatée à plusieurs reprises entre le plan de nos constructions et la distribution intérieure d'une habitation, rien ne peut mieux s'accorder avec l'hypothèse d'un prytanée, puisque ce genre d'édifice avait son type primitif dans la maison grecque, dont il n'était qu'un développement, et puisqu'il servait à des cérémonies dont la forme même était empruntée à la vie domestique, telles que le culte du foyer, les repas sacrés, la réception des hôtes de la cité, le logement de certains prêtres ou de certains magistrats. Toutefois la variété et le bel arrangement des dispositions intérieures, aussi bien que l'élé-

(1) Pollux, *Onomasticon*, IX, 40. — Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 65.

(2) Hérodote, III, 57. — Cicéron, *Contre Verrès*, II, ch. IV, 53.

gance de la décoration architecturale, ne paraîtront que mieux justifiés, si l'on admet avec nous que le palais de la cité est en même temps ici un édifice royal, un lieu de résidence pour le chef de la nation.

Étude de la distribution de l'édifice. — Pour achever la démonstration, je dois maintenant appliquer en détail la même hypothèse aux différentes divisions du plan, telles que M. Daumet les a rétablies sur les seules données de l'architecture et en s'abstenant à dessein de toute préoccupation archéologique.

La disposition que l'on remarque tout d'abord dans la partie antérieure du prytanée de Palatitza, seule déblayée par nos fouilles, c'est le large passage qui formait à travers tout ce premier corps d'édifice une entrée monumentale, un *propylée*, pour parler comme les Grecs. Or, si l'on y regarde bien, ce passage, composé d'une enfilade de trois vestibules, ne fait que reproduire, dans les proportions amplifiées qui conviennent à un palais public et royal, l'entrée des maisons grecques, comme nous la représentent Vitruve et Pollux. C'est une conséquence nécessaire de l'étroite analogie que nous avons reconnue précédemment entre le prytanée et la maison. Par cela même, l'étude de ces substructions est doublement instructive pour la connaissance de l'architecture antique.

M. Daumet a été amené à supposer que la première des trois divisions devait être un vestibule ouvert, avec des colonnes, formant le centre d'un portique dorique qui occupait toute la façade. Cette espèce de porche, qui précédait les portes extérieures, est justement ce que les Grecs, dans leurs demeures, appelaient le *prothyron* : *Εἰσιόντων δὲ πρόθυρα καὶ προπύλαια*, dit Pollux, dans l'article qu'il consacre aux parties de la maison. Le témoignage de Vitruve n'est pas moins précis : *Item prothyra græce dicuntur quæ sunt ante januas vestibula*. Ainsi, lorsque Socrate se rend chez le riche Callias, c'est dans le *prothyron* qu'il s'arrête, avant de frapper à la porte et de s'adresser à l'eunuque qui servait de concierge. Le *propylée* n'était proprement qu'un *prothyron* plus somptueux, comprenant l'ensemble des distributions qui accompagnaient les portes (1).

Dans les habitations dont le plan était complètement développé, le visiteur, après avoir franchi le seuil d'entrée, trouvait entre les premières portes et les portes intérieures un deuxième vestibule, auquel le nom de *thyrórèion* est appliqué par Vitruve : *Statimque januæ interiores finiuntur : hic autem locus inter duas januas græce θυρωρεῖον appellatur*. C'était là que se tenait en faction le *thyróros*, l'esclave chargé spécia-

(1) Comparez Pollux, I, 77, et Vitruve, IV, 7. — M. Daumet, en s'appuyant sur la donnée que j'établis ici, a essayé, dans nos Planches 14 et 14 bis, la restauration partielle de l'édifice de Palatitza.

lement de la garde de la maison. Latéralement, ce vestibule communiquait d'un côté avec les cellules qui servaient d'habitation au concierge, de l'autre avec les écuries et avec les remises pour les chars. Nous avons de même, dans notre prytanée, un deuxième vestibule, qui, d'après les vestiges existants, était certainement percé de portes des quatre côtés. Les portes latérales, décorées de hauts seuils de marbre, ne pouvaient y être destinées aux mêmes usages domestiques que dans les demeures privées; mais ce n'en étaient pas moins des portes de dégagement et de service pour toute circulation qui n'avait point accès par les portes principales. Nous devons donc reconnaître un véritable *thyróreion* dans ce vestibule intermédiaire, que M. Daumet désigne comme le *carrefour* central de la partie antérieure de l'édifice.

Les *januæ interiores* de Vitruve sont représentées dans notre plan par les trois portes de front qui donnaient directement accès dans le troisième vestibule. Cette dernière division du propylée mérite elle-même le nom de vestibule intérieur, car elle faisait déjà réellement partie de l'intérieur de l'édifice, reliée qu'elle était aux portiques de la cour centrale par une percée libre, dont les entre-colonnements n'étaient fermés d'aucune clôture. Elle répond à une des divisions de la maison grecque, dont la position exacte et la véritable destination n'avaient pas été jusqu'ici bien expliquées : c'était le *prodomos*, nommé aussi *proaulion* par Pollux : *Εἶτα πρόδομος καὶ προαύλιον· καὶ αὐλή τὸ ἔνδον, ἣν αἰθουσαν Ὀμηρος καλεῖ*. Selon l'étymologie des deux mots, le *prodomos* ou *proaulion* devait être en effet, non le portique antérieur de la cour ou *aulé*, mais bien une salle d'attente qui précédait ce portique, et qui était comme l'antichambre de toute l'habitation. On conviendra que nulle part un pareil vestibule d'honneur n'était plus nécessaire et ne devait tenir une place plus importante que dans un palais public et royal, tel qu'était notre prytanée. Ainsi s'expliquent les dimensions de cette grande pièce carrée de 10 mètres de côté, sa décoration architecturale si étudiée, la disposition magnifique de sa triple porte d'entrée aux moulures élégantes, aux revêtements de métal, au seuil monolithe de marbre blanc, et surtout le bel arrangement des colonnes ioniques adossées qui divisaient l'issue du côté de l'enceinte intérieure. Si l'on suppose leurs entre-colonnements masqués par des tentures, la salle d'attente devenait même au besoin une salle d'audience, dans laquelle les magistrats et le roi lui-même, quand il était présent, pouvaient présider à certaines cérémonies sans introduire les assistants dans l'intérieur de l'édifice. Nous devons reconnaître dans toutes ces dispositions les somptueux propylées, *vestibula regalia*, qui conviennent, selon Vitruve, aux palais où se traitent les affaires publiques; ils y remplaçaient les étroits passages des demeures particulières, *itinera latitudinibus non spatiosis*, sans s'écarter toutefois du plan typique de la maison.

Nous trouvons maintenant, des deux côtés du passage central, une double série de

pièces qui s'ouvraient sur le péristyle de la cour intérieure. C'est dans cette partie que se présentent surtout des signes caractéristiques, qui ne permettent pas de douter que l'édifice d'Haghia-Triadha n'ait eu une destination tout à fait analogue à celle d'un prytanée antique.

Arrêtons-nous tout d'abord à la curieuse salle circulaire que l'on rencontrait la première à main gauche. Pour que l'architecte ait introduit dans un système de divisions rectilignes cette forme plus compliquée et d'un emploi peu commun chez les Grecs, il fallait évidemment qu'il y attachât une importance et une signification particulières. Or le diamètre de la salle, qui n'est que de 11^m,25, empêche de songer, soit à un lieu d'assemblée, soit à une salle d'audition pour certaines représentations. Pour moi, je ne doute pas que le choix de la forme ronde ne tienne ici à la religion, non-seulement parce que le cercle avait pour les anciens un caractère symbolique et sacré, mais encore parce que les constructions de ce genre paraissent s'être trouvées souvent dans une relation étroite avec le culte du foyer et avec la constitution religieuse de la cité, chez les Grecs comme chez les Romains.

Le fait est d'un intérêt capital pour notre démonstration, et il mérite que nous énumérions tous les exemples qui peuvent l'éclaircir. L'autel même du feu sacré affectait volontiers la forme du cercle, comme Pausanias le rapporte d'un monument appelé à Mantinée le *Foyer commun* : τὸ μὲν Ἑστία καλουμένη Κοινὴ περίφερρες σχῆμα ἔχουσα (1). Le mot *tholos*, qui désigne déjà, dans les palais homériques, un petit édicule de forme ronde, s'appliquait, chez les Athéniens, à un édifice circulaire, placé dans la dépendance du *bouleutérion* : c'était là que la commission des cinquante prytanes sacrifiait aux dieux, prenait des repas en commun, et venait même coucher dans les cas de péril public ; les petits simulacres d'argent que l'on y adorait, les statues des héros éponymes qui le couronnaient, l'ont fait reconnaître pour un dédoublement, une véritable succursale du vieux prytanée d'Athènes (2). Il y avait, dans plusieurs sanctuaires de la Grèce, à Delphes, à Épidaure, des édifices du même nom dont la destination est moins connue (3). A Sparte, près de la *skias*, qui était aussi une antique construction circulaire pour les assemblées publiques, le petit temple rond qu'Épiménide, après la purification de la ville, avait consacré à Zeus et à Aphrodite, n'était pas non plus sans rapport avec la religion particulière de la cité (4). Enfin les relations de commune origine qui existent entre l'antiquité grecque et l'antiquité romaine permettent de rappeler ici que le temple rond de Vesta, à Rome, était donné, par les auteurs latins,

(1) Pausanias, VIII, 9, 5.

(2) Pausanias, I, 5, 1. — Pollux, VIII, 155. — Andocide, I, 45.

(3) Vitruve, VII, préface. — Pausanias, II, 27, 3.

(4) Pausanias, III, 12, 10.

comme un exemple de *tholus* (1) : nous avons déjà fait remarquer plus haut qu'il formait, avec l'atrium de Numa et les demeures sacerdotales qui l'avoisinaient, un groupe de constructions que l'on a comparé avec raison aux prytanées helléniques, et qui n'était peut-être qu'une imitation.

Si l'on cherche des constructions circulaires tenant de plus près à la Macédoine, il n'est pas hors de propos de citer l'exemple des Thraces, qui élevaient à leur Bacchus des sanctuaires en forme de rotonde, percés d'une ouverture au milieu du toit (2). Nous devons rappeler aussi que les fouilles exécutées dans les dernières années, à Samothrace, par notre malheureux ami Gustave Deville, enlevé si peu de temps après son retour, et par M. Coquart, architecte de l'école de Rome, ont mis à découvert un très-beau temple rond, dont la fondation est attribuée à une princesse macédonienne, fille du premier Ptolémée (3). Mais voici un fait d'un intérêt beaucoup plus direct pour le sujet qui nous occupe : on voyait dans l'Altis d'Olympie un remarquable édifice circulaire appelé le *Philippéion*, bâti en briques, avec des colonnes au pourtour et un toit en charpente dont les poutres étaient reliées au sommet par un faitage de bronze imitant une grande fleur de pavot (4) ; il y a lieu de croire que cette rotonde, construite par le roi Philippe, décorée de sa statue et de celle de son fils Alexandre, et placée, dit expressément Pausanias, tout près du prytanée, *κατὰ τὴν ἔξοδον τὴν κατὰ τὸ πρυτανεῖον ἐν ἀριστέρα*, était, dans la pensée de l'ambitieux vainqueur, en même temps qu'un monument national de la Macédoine, une sorte de prytanée commun de toute la Grèce, réunie sous l'hégémonie macédonienne.

Il est vrai que les monuments dont je viens de faire l'énumération étaient des constructions isolées, et ne se trouvaient pas dans les mêmes conditions de dépendance que la salle circulaire d'Haghia-Triadha. Mais nous avons la preuve que le sanctuaire du foyer pouvait n'être qu'une simple salle, comprise dans les autres divisions de l'édifice. Il en était ainsi au prytanée des Éléens à Olympie, le seul dont nous possédions une description un peu détaillée. Pausanias y signale plusieurs divisions, dont l'une était réservée au foyer public : *ἐν δὲ αὐτῷ τῷ πρυτανεῖῳ, παριόντων εἰς τὸ οἶκημα, ἔνθα σφίσιν ἡ ἐστία*. La présence dans notre plan d'une division en forme de cercle devient ainsi une présomption des plus fortes en faveur de l'opinion qui y reconnaît une sorte de prytanée. Je n'hésite pas à dire que cette salle circulaire était la chambre du feu sacré, ce que Pausanias appelle *τὸ οἶκημα τῆς ἐστίας*.

(1) Ovide, *Fastes*, VI, 19.

(2) Macrobe, *Saturnales*, I, 18. — Les anciennes cabanes des Macédoniens avaient aussi une ouverture unique au milieu du toit. Voyez plus loin, p. 220.

(3) *Archives des missions scientifiques et littéraires*, deuxième série, t. IV, p. 253.

(4) Pausanias, V, 20, 9.

En pareil cas, le foyer, qui pouvait être un simple brasier de métal ou même un amas de cendres, comme à Olympie, devait se trouver au centre de la pièce. Il ne faut donc pas le confondre, au moins dans la disposition primitive, avec l'espèce de tribune en marbre accompagnée de piliers votifs, que l'on voit adossée contre le mur de la même salle. La forme du soubassement, sa division en deux degrés, les bras saillants qui y sont ménagés, se prêteraient mieux, à ce qu'il semble, à la base d'un siège royal ou d'une statue (1). Les investigations minutieuses de M. Daumet ont montré que c'était une addition faite après coup, bien qu'à une époque encore hellénique; mais il n'y avait, de toute manière, qu'un motif religieux qui avait pu faire sacrifier la symétrie au soin d'orienter exactement les degrés vers le midi. Il est curieux aussi que ces marbres, placés dans une salle où nous supposons que brûlait un feu perpétuel, soient à moitié calcinés par la flamme.

Il ne faut pas oublier non plus que trois menus fragments de marbre, portant des traces de reliefs, ont été trouvés sur l'emplacement de la même salle. Comme ce sont les seuls débris de sculpture qui soient sortis de nos fouilles, nous ne saurions les examiner avec trop de curiosité. Les figures, de petite proportion, d'une exécution facile et sommaire, où se trahit encore cependant le goût élégant de l'époque grecque, sont à peu près de la même grandeur et du même style; mais la disposition des bords ne permet pas de les faire rentrer dans une seule et même composition. Elles appartenaient à des espèces de stèles votives, complètement indépendantes de l'architecture de la salle où elles étaient placées. Sur le plus petit des fragments, quelques restes d'un bouclier ovale et d'une draperie de femme suffisent pour faire reconnaître une Athéné: on sait que cette déesse, sous le surnom d'*Alkis*, était la protectrice nationale de la Macédoine. Le deuxième morceau est l'angle gauche d'un petit tableau de marbre, qui paraît avoir été arrondi par le haut et recreusé dans les fonds, de manière à présenter l'aspect d'une grotte. On y voit encore la partie inférieure du torse et les jambes croisées d'une figure d'homme nue, dans l'attitude couchée qui était particulière aux divinités des fleuves: si, par hasard, le sujet avait été tiré des traditions locales, on pourrait songer au fleuve sacré *Phérès* ou *Bérès*, qui n'était autre que l'Haliacmon, considéré comme le père des trois nymphes macédoniennes Béroëa, Miéza et Olganos. Peut-être cependant la disposition du cadre et les formes jeunes de la sculpture rappelleront-elles une autre divinité nationale de la Macédoine, le dieu Pan, qui aurait été représenté ici se reposant dans un antre.

Le troisième fragment, qui est le bord gauche d'un autre bas-relief, présente une

(1) Sur cette salle ronde, voir nos Planches 13 et 14 bis. Dans la restauration, nous avons supposé que la statue était celle d'Alexandre, honoré près du foyer public, comme héros fondateur.

curieuse énigme. On y voit une femme assise, tenant enroulé et pelotonné sur ses genoux un énorme serpent. Elle est complètement vêtue d'une tunique ceinte très-haut; une longue boucle de cheveux tombe sur sa poitrine; la main droite, ornée d'un bracelet, est abaissée et semble écarter le manteau qui enveloppe les jambes. L'autre main repose, dans une attitude caressante, sur l'un des anneaux du reptile, dont la tête, recourbée en arrière, se dressait en face du visage de la jeune femme; mais cette partie est brisée. Le serpent d'Hygie, auquel on songe tout d'abord, et celui d'Athéné, ne prennent, dans aucune représentation que je connaisse, une attitude aussi familière et aussi hardie. Serait-ce plutôt un souvenir du rôle que jouait cet animal dans le mythe orphique de la naissance de Zagreus, et par là même une allusion à l'imitation qui fut faite de cette fable à propos de la naissance d'Alexandre? Plutarque, en rapportant la légende courante sur Olympias, l'explique par l'habitude où étaient les bacchantes de la Macédoine, appelées Clôdones ou Mimallones, de jouer, dans leurs initiations, avec des serpents privés, qui s'enroulaient autour d'elles (1).

On ne peut guère fonder que des hypothèses sur des débris aussi mutilés. Ils apportent cependant une nouvelle preuve en faveur de notre système. Sans aucun doute ces bas-reliefs isolés, représentant des sujets mythologiques, appartenaient à la classe des offrandes ou *ἀναθήματα*, et la salle circulaire où ils étaient exposés devait être, par conséquent, dans l'édifice d'Haghia-Triadha, un lieu particulièrement consacré par la religion (2).

Pausanias, dans sa description du prytanée des Éléens, parle aussi d'une salle, distincte de la chambre du foyer, à laquelle elle faisait face, et désignée sous le nom d'*hestiatorion*; c'était la salle de festin pour les repas sacrés: Ἔστι δὲ καὶ ἐστιατόριον Ἡλείοις καὶ τοῦτο ἔστι μὲν ἐντὸς τοῦ πρυτανείου, τοῦ οἰκήματος τοῦ τῆς ἐστίας ἀπαντι-κρύ· τοὺς δὲ τὰ Ὀλύμπια νικῶντας ἐστιῶσιν ἐν τούτῳ τῷ οἰκήματι. En dehors même des usages particuliers au sanctuaire d'Olympie, la salle des festins sacrés était une partie intégrante de tout prytanée grec: l'analogie nous autorise à chercher quelque chose de semblable dans les constructions d'Haghia-Triadha. La salle circulaire avait pour pendant, de l'autre côté du vestibule d'honneur, une autre grande salle dont les fondations mêmes ont été arrachées du sol; mais l'importance de cette division est

(1) Plutarque, *Alexandre*, 2.

(2) Voir les Planches 14 bis et 20 bis. — Quelques objets en bronze ont été trouvés aussi parmi les ruines. Nous citerons un miroir grec sans manche, une tête de clou décoratif d'un fin profil, provenant peut-être de l'une des portes. Différents débris calcinés se rapportent à une série d'ornements d'applique en forme de cône très-prononcé: la broche en fer qui servait à fixer ces ornements, la tige décorée d'un fleuron allongé qui termine l'un d'eux, font penser à l'*umbo* proéminent et pointu de certaines rondaches orientales: seraient-ce les restes de quelque trophée d'armes barbares, consacrées par les Macédoniens?

accusée encore aujourd'hui par l'existence d'une cour découverte, probablement destinée à lui servir d'accès et à lui donner de l'air et du jour ; c'est dans cette salle que je placerais l'*hestiatorion* du prytanée de Palatitza. En effet M. Daumet ne croit pouvoir expliquer la présence d'un caniveau, engagé non loin de là dans les substructions, que par le voisinage d'un genre de dépendances qui manquaient rarement dans les sanctuaires antiques, et à plus forte raison dans les prytanées : il veut parler du μαγειρεῖον, de la *cuisine*. Cette pièce de service, située probablement dans une des salles longues qui sont de l'autre côté de la cour découverte, prouve à son tour le voisinage de la salle de banquet.

Restent les quatre chambres communiquant entre elles, qui occupent toute la partie au-delà de la salle ronde. On peut conclure de leur disposition qu'elles servaient de logement pour les fonctionnaires qui avaient la garde du foyer public, ou de salles de dépôt pour des archives ou des objets sacrés : dans la maison grecque, qui nous sert toujours de terme de comparaison, beaucoup de divisions n'avaient pas de destination fixe, et pouvaient en changer selon les circonstances. Il en est de même des cellules qui devaient border les portiques latéraux du péristyle intérieur. On peut supposer seulement que, du côté du nord, la grande face latérale, qui dominait la ville et la vue de la plaine, offrait des ouvertures et des galeries, destinées à mettre à profit cette magnifique situation.

Du reste, toutes les pièces que je viens de décrire, les seules que nous ayons déblayées, vestibules successifs du propylée, sanctuaire du foyer, salle de festin avec ses dépendances, logements ou magasins sacrés, ne représentent que la partie antérieure et ce que j'appellerai la *partie publique* du prytanée macédonien, celle où les magistrats et le roi lui-même, quand il était de passage, accomplissaient les actes qui intéressaient la cité. En tenant compte des différences qui existaient entre la Grèce et Rome, on peut rappeler que le palais impérial, au Palatin, était précédé aussi de tout un corps de bâtiment, qui était appelé la *domus publica*. M. Pietro Rosa a retrouvé le plan de cette partie de la maison palatine, qui contenait une sorte de salle du trône, une salle de festin, un nymphéum, un sanctuaire des Lares, toutes pièces destinées aux cérémonies et aux réceptions d'un caractère public, et distinctes de l'habitation proprement dite des Césars.

Dans l'édifice d'Haghia-Triadha, si un autre corps de bâtiment était réservé à la demeure du prince, il devait occuper le fond du péristyle de la cour intérieure, dans une position correspondante aux appartements intimes ou θάλαμοι des maisons particulières. Les traces du pavage en mosaïque d'éclats de marbre, qu'un sondage nous a fait atteindre dans la partie la plus reculée de l'enceinte, prouvent l'existence de ces appartements, mais sans nous permettre de rien dire de leur distribution et de leur

aspect. Il n'y a aucune raison cependant de supposer dans cette partie une architecture plus somptueuse que dans la partie antérieure de l'édifice. D'après l'idée que j'ai cherché à donner plus haut de la royauté antique, la même simplicité dans la disposition du plan, la même recherche de l'élégance et de l'effet monumental dans des proportions moyennes et sans vain étalage de faste, devaient largement suffire pour des appartements destinés à l'habitation éventuelle et temporaire du souverain. Peut-être même le vestibule d'honneur, sur lequel fut plus tard construite la chapelle byzantine, était-il, à cause de son caractère public et de son rôle de pièce d'apparat, la partie la plus richement décorée de tout l'édifice.

Voilà dans quelle mesure et avec quelles explications je crois pouvoir maintenir l'hypothèse d'un édifice mixte, tenant du prytanée et du palais, d'un *prytanée royal*, pour revenir à la dénomination que j'ai mise en avant tout d'abord, faute d'en trouver une meilleure. La démonstration ne repose pas sans doute sur des témoignages positifs et directs, sur des faits particuliers, qui nous manquent presque absolument pour la Macédoine ; mais elle s'appuie sur des faits généraux, qui n'ont peut-être pas moins de valeur et de solidité, sur les conditions mêmes de la vie civile chez les anciens. D'ailleurs je ne vois pas d'autre système qui puisse rendre un compte satisfaisant des belles ruines qui occupent par leurs substructions et jonchent de leurs débris le plateau d'Haghia-Triadha.

Étude du style de l'architecture et de l'époque de la construction. — La destination de l'édifice d'Haghia-Triadha ayant été déterminée aussi exactement que possible, il y a un second point sur lequel l'archéologue doit encore compléter les appréciations de l'artiste, en développant les conséquences historiques qu'elles renferment. Il s'agit de préciser le caractère d'art de cette remarquable construction et de marquer la place qui lui appartient dans la série chronologique des œuvres de l'architecture grecque. Mais, dans un pays comme la Macédoine, dont la vie intérieure nous échappe presque totalement, on conviendra que la marche des arts, déjà si difficile à suivre dans les grands centres de la Grèce, est tout ce qu'il y a de moins saisissable. De ce côté encore, notre découverte a le périlleux honneur de venir la première, sans aucun précédent sur lequel elle puisse s'appuyer, et d'être un pas fait dans l'inconnu.

On peut cependant affirmer que la nation macédonienne, par son caractère et par ses institutions, n'était pas organisée pour produire directement des artistes. Cela ne veut pas dire qu'elle n'ait pas eu à l'origine ses corporations de constructeurs indigènes, capables d'élever de rudes enceintes ou des bâtisses grossières, comme le palais du vieux roi Caranos, où le soleil entrait par la cheminée. Mais de bonne heure ces corporations ont dû se trouver dans l'impossibilité de soutenir la concurrence contre

l'immigration des ouvriers-artistes, que l'encombrement des ateliers et la surabondance des vocations pour toute espèce d'art poussaient incessamment de la Grèce libre vers les pays demi-barbares qui l'avoisinaient. Dès le temps d'Homère, le τέκτων grec aime le déplacement et répond volontiers à l'appel lointain des rois (1). Pour la Macédoine surtout, l'attraction trouvait à s'exercer de très-près sur les villes grecques de la côte, dont quelques-unes étaient en relation étroite d'amitié ou de clientèle avec les monarques macédoniens.

Bientôt même la puissance croissante des rois et leur philhellénisme intelligent donnèrent à la Macédoine une telle renommée, qu'elle put s'adresser directement, pour les travaux d'une réelle importance, aux maîtres les plus célèbres de la Grèce. C'est ce que montre l'histoire du palais d'Archélaos, décoré par Zeuxis : la présence du grand peintre grec prouve à plus forte raison pour les architectes, dont les noms restent toujours moins connus que ceux des autres artistes. D'ailleurs, à côté de cette construction royale, tous les autres grands ouvrages entrepris par le même prince, fortifications des villes, temples, stades, théâtres pour les fêtes helléniques de Zeus et des Muses, n'ont guère pu s'exécuter sans être dirigés par des artistes habiles, venus de Grèce, et qui même devaient amener souvent avec eux leurs brigades d'ouvriers. Plus tard, il est vrai, le célèbre Dinocratès, qui traça le plan d'Alexandrie, est appelé par Vitruve un architecte macédonien, *architectus Macedo*; mais, pour que ce titre lui fût applicable, il suffisait que Dinocratès se fût formé dans les ateliers grecs établis en Macédoine ou même sortît des villes helléniques annexées au royaume de Philippe et d'Alexandre. L'architecture macédonienne, vers le règne d'Archélaos, n'est donc, on peut l'affirmer, que l'architecture grecque transportée en Macédoine. Elle s'y exerce quelquefois sans doute dans des conditions particulières et peut se trouver forcée de se plier à certaines habitudes locales; mais elle reste entre des mains grecques, et n'est exposée en aucune manière à subir la grossièreté du milieu où elle est transplantée.

Ces présomptions sont pleinement confirmées par notre découverte et par ce que nous avons dit précédemment de l'exécution supérieure des constructions de Palatitza. La belle époque grecque a poussé l'art de tailler la pierre à un tel point d'élégante précision, qu'elle a fait de cette précision même l'un des éléments de son style. Pour parvenir à cette perfection il ne suffisait pas d'avoir des architectes de génie, il fallait toute une armée d'artistes exécutants, qui traduisaient avec amour la création du maître et dont les sens merveilleusement fins trouvaient dans la pureté de la forme le même contentement personnel que l'oreille du musicien dans la justesse du son. On comprend dès lors la haute valeur de ce caractère qu'on appelle le *travail grec*. Il ne

(1) Homère, *Odyssée*, ch. XVIII, v. 382 et suiv.

pouvait être produit que par des ateliers formés au cœur même de la vie hellénique, et, si nous le reconnaissons dans un monument macédonien, c'est que la Macédoine, avec le rapide accroissement de sa fortune, devint nécessairement un centre d'attraction des plus brillants pour l'art grec, sans qu'il y eût pour cela ni un art macédonien, ni même une école macédonienne.

La période qui s'étend entre le règne d'Archélaos et ceux de Philippe et d'Alexandre, bien qu'elle ne remonte pas aux premières années du siècle de Périclès, répond encore à une époque très-haute dans l'histoire de l'art grec. Malheureusement cette seconde partie du grand siècle nous est bien moins connue qu'on ne le supposerait. Il ne faut pas nous figurer que nous possédions très-bien l'architecture grecque, parce que les types les plus parfaits de cette architecture se sont conservés jusqu'à nous dans quelques ruines incomparables. Après la puissante floraison des œuvres d'Ictinos et de Mnésiclès, le travail de création architecturale se poursuivit avec éclat. Les principes qui venaient de trouver dans les constructions de l'acropole d'Athènes leur expression la plus haute, montrent alors leur fécondité par les multiples développements auxquels ils se prêtent : c'est la seconde moisson des terres privilégiées, que le génie des Hellènes n'a pas refusé à l'architecture plus qu'à la poésie et à la plastique, auxquelles il a donné Euripide après Sophocle, Praxitèle après Phidias. Mais bien peu de débris importants sont restés debout pour nous permettre de suivre, au cœur même de la Grèce, ce développement de l'architecture hellénique, dont l'étude eût été pour nous si pleine d'enseignements et de révélations imprévues. C'est ce qui ajoute un nouvel intérêt aux débris de Palatitza : non-seulement ils appartiennent à un genre d'édifice dont on n'avait pas d'autre modèle, mais, témoignant pour toute la Grèce, ils nous fournissent des renseignements à peu près uniques sur une des périodes les plus importantes et les moins bien connues de l'architecture grecque.

Cependant il n'est pas impossible, grâce à quelques indications des anciens et aussi à une certaine déduction logique, de se représenter le caractère de cette période. Il est à présumer tout d'abord que l'exécution matérielle des formes de l'architecture se soutint généralement au degré de pureté et de justesse qu'elle avait atteint; on n'en peut guère douter, quand on compte parmi les architectes de cette génération quelques-uns des plus habiles sculpteurs du temps, comme Scopas et Callimaque, inventeur de l'ordre corinthien. Le principal effort du goût paraît avoir porté sur la modification des ordres, sur leur combinaison savante et sur leur appropriation aux nécessités multiples de l'art de bâtir. La puissance d'inventer, armée plus que jamais de pratique et de science, stimulée plutôt qu'affaiblie par des exemples illustres, cherche la variété du beau avec une indépendance qui trouve d'elle-même sa limite dans un sens très-pur. Pour faire comprendre tout ce que les artistes grecs apportèrent de hardiesse et de

nouveauté dans un pareil travail, il suffira de rappeler qu'un ordre nouveau, l'ordre corinthien, surgit tout formé de cette époque de maturité savante, exemple peut-être unique dans l'histoire de l'art.

Parmi les deux ordres antérieurement employés, il s'en trouvait un, il est vrai, qui n'était pas susceptible d'être modifié sans déchoir. L'excellence du dorique résidant surtout dans l'harmonie des proportions, dans le rapport des hauteurs et des saillies, une fois que le plus juste équilibre et comme l'accord parfait entre les lignes avaient été obtenus, l'effort de l'art ne pouvait aller au delà. Si les architectes se sont trouvés entraînés à rendre cet ordre plus maniable et moins prépondérant, plus souple à entrer dans les ensembles, ce ne fut pas sans porter atteinte à la beauté souveraine qui en faisait le roi des ordres grecs. Il en était autrement de l'ordre ionique, dont le type n'est pas absolu et comporte des variétés. Ses formes très-libres, très-vivantes, et cependant très-rhythmées, se prêtent à des combinaisons de lignes dont elles tirent autant d'expressions et de modulations différentes. Par cette raison il est devenu peut-être le plus original, j'oserais dire le plus vraiment grec des trois ordres antiques, et il n'a pu fleurir qu'aux époques où le sens de l'art était le plus délicat. Les Romains et toutes les écoles d'architecture qui se sont inspirées de leurs monuments l'ont constamment sacrifié, en le réduisant à des proportions mesquines et en lui préférant la richesse toute végétale et très-peu expressive de l'ordre corinthien. Il est encore aujourd'hui trop négligé par nos architectes, qui semblent redouter d'aborder librement les problèmes compliqués de forme et de proportions qui s'y rattachent.

Grâce à sa puissance de transformation, l'ionique était destiné à être le principal élément des innovations introduites dans l'architecture grecque par les artistes de la seconde génération du siècle de Périclès. Dès la fin de la génération précédente, l'architecte même du Parthénon, Ictinos, avait donné du premier coup la mesure des ressources de cet ordre, par l'emploi très-libre qu'il en avait fait au temple de Bassæ, en adossant des colonnes ioniques aux abouts des murs de division de la cella. Pour les mieux approprier à cet usage, il avait rompu avec la forme traditionnelle, qui, après avoir brillé au temple de la Victoire Aptère et aux Propylées d'Athènes, devait bientôt s'épanouir dans toute son élégance à l'Érechthéion. Dans le type remarquable qu'il avait adopté, la hardiesse des profils remplaçait la richesse délicate de l'ornementation, et le trait le plus caractéristique était le renversement des lignes du chapiteau, dont le canal avait sa courbe reportée à la partie supérieure, tandis que la ligne inférieure restait droite et très-simple. Mais la prédilection pour l'ionique se montra surtout avec évidence, à l'époque qui nous occupe, dans la disposition du grand temple d'Athéné Aléa, à Tégée : le célèbre Scopas, qui l'avait construit, avait choisi cet ordre pour la colonnade extérieure, et, contrairement à l'usage, il avait réduit le do-

rique à n'être plus qu'un ordre *utile*, employé intérieurement à supporter un second étage de colonnes corinthiennes (1). Si les monuments de cette époque nous étaient mieux connus, combien de surprises et de révélations du même genre ne nous réserveraient-ils pas, pour nous défendre d'immobiliser le libre génie de l'architecture hellénique dans des types invariables et trop absolus!

Le règne de l'ionique finit même par devenir tellement exclusif que, vers la fin de la même époque, nous voyons se former en Ionie, dans la patrie même de cet ordre, une école d'architectes savants et novateurs, qui proscrivent systématiquement l'emploi du dorique dans les temples, comme gênant, par ses nécessités mathématiques, la liberté des arrangements et le choix indépendant des proportions : *Nonnulli antiqui architecti negaverunt dorico genere ædes sacras oportere fieri, quod mendosæ et disconvenientes in his symmetricæ conficiebantur : itaque negavit Tarchesius, item Pytheus, non minus Hermogenes* (2). Des trois artistes nommés ici, le deuxième, Pythéos, avait construit à Priène un temple d'Athéné Polias, dont la dédicace fut faite par Alexandre, et dont les débris marquent une limite des plus importantes dans l'histoire de l'architecture hellénique. Quant à Hermogénès, inventeur de la disposition du temple *pseudodiptère* et de celui que l'on appelait *eustyle*, il poussa le goût de l'ionique jusqu'à faire retailer les pierres du temple de Bacchus à Téos, qui avaient été épannelées pour une construction dorique. Toutefois, si l'on étudie de près les caractères de l'ordre ionique employé par ces architectes, on est frappé du peu d'importance que conserve le chapiteau par rapport à la hauteur du fût, des proportions réduites de la volute, de la forme étranglée du canal, resserré entre deux filets presque parallèles. Le chapiteau de Priène, qui pourtant remonte pour le moins aux premières années du règne d'Alexandre, ne conserve au-dessus des oves de l'échinus qu'une courbe assez timide. Évidemment les artistes de la nouvelle école ionienne, préoccupés surtout d'augmenter l'effet des ensembles et de modifier les proportions employées avant eux, commencent à perdre le beau et large sentiment de la forme qui distingue la grande époque grecque (3). La révolution qu'ils conduisent avec un incontestable talent contient des principes de décadence, qui doivent engendrer plus tard les formes banales de l'architecture romaine.

Cette revue de l'architecture grecque, pendant l'une des époques les plus brillantes et les moins bien connues de son développement, était nécessaire pour nous permettre de déterminer la date approximative de notre prytanée macédonien et pour justifier

(1) Pausanias, VIII, 41.

(2) Vitruve, IV, 3, 1 ; comparez I, 1, 12 ; VII, préface, 12, et le recueil des *Antiquités ioniennes*.

(3) C'est le principe des proportions à effet, que Lysippe introduisait aussi, à la même époque, dans la sculpture.

l'importance historique que nous lui attribuons. Tous les caractères de cette remarquable construction concourent à la classer dans la seconde moitié du siècle de Périclès : science ingénieuse des combinaisons, qui se montre surtout dans l'arrangement des colonnes adossées; atténuation de l'ordre dorique, qui, tout en restant très-ferme et très-pur, a perdu ses proportions imposantes; prédominance de l'ordre ionique, dont les variétés différentes font presque tous les frais des complications de l'architecture; enfin apparition encore très-discrète d'une forme primitive de l'ordre corinthien.

L'étude attentive des ordres, et particulièrement de l'ordre ionique, nous donne même le moyen d'arriver à une détermination plus précise. On peut affirmer de prime abord que l'ionique de Palatitza, dans ses différentes variétés, est d'un plus beau goût et d'une forme plus pure que celui des temples de Priène, de Téos, de Magnésie, et de tout ce que nous connaissons des œuvres de la nouvelle école ionienne (1). Nous avons retrouvé dans nos fouilles deux types principaux du chapiteau ionique. L'un conserve, à la partie inférieure du canal, une courbure plus prononcée que celle du chapiteau de Priène. L'autre type, qui est le plus original, remplace la courbe par une ligne droite, et l'on peut dire sans doute que c'est un acheminement vers le chapiteau à canal presque rectiligne des temps postérieurs; mais cette disposition est habilement compensée par la courbure plus accentuée de la ligne supérieure du chapiteau et par l'inclinaison élégante des volutes, qui sont encore d'une belle proportion et réunies par un large canal. Il y a là un type à part, réalisé dans tous ses détails avec une sobriété de goût et une fraîcheur d'invention qui laissent bien loin les formes déjà pauvres et communes de l'architecture gréco-asiatique : on y reconnaîtrait plutôt le souvenir atténué du beau rythme adopté par Ictinos à Bassæ, et le même parti de simplifier l'ionique, sans lui rien faire perdre de son élégance. Pour ces raisons, on doit regarder l'architecture du prytanée de Palatitza comme tenant le juste milieu entre le grand style de Mnésiclès et d'Ictinos et les conceptions encore remarquables, quoique beaucoup moins pures, de l'école de Pythéos et d'Hermogénès.

On connaît l'époque du plus ancien temple ionien de la nouvelle école, celui de Priène, élevé par Pythéos. D'après l'inscription gravée sur une pierre d'ante, la dédicace en fut faite par Alexandre le Grand, sans nul doute lors du passage de ce prince en Ionie, la première année de l'expédition contre les Perses; la date de la construction devait alors remonter, pour le moins, aux dernières années du règne de Philippe. Le tombeau de Mausole, auquel le même architecte paraît avoir travaillé, fut aussi construit sous le règne de Philippe. Ce sont des points à peu près fixes, qui sont pour nous

(1) Voir plus haut, page 199, dans le mémoire de M. Daumet, les dessins comparés, sur lesquels nous appuyons ce parallèle.

de la plus grande importance, puisque, d'après tous les caractères de l'exécution et du style, l'édifice de Palatitza est antérieur d'un certain nombre d'années aux ouvrages de Pythéos. Le commencement du règne de Philippe serait donc la limite la plus basse à laquelle on pourrait s'arrêter pour notre monument macédonien. Cette limite étant posée, la différence entre les deux architectures est assez grande pour que l'on soit tenté de remonter encore plus haut. Sans doute les quarante années de troubles politiques et de sanglantes rivalités qui précédèrent l'avènement de Philippe ne semblent guère favorables au développement des entreprises d'art en Macédoine. Mais quarante ans ne font pas un laps de temps bien long, quand il s'agit des transformations de l'architecture; et l'on se laisse ainsi facilement reporter jusqu'au règne d'Archélaos, qui fut l'époque la plus active et la plus brillante du développement de l'hellénisme en Macédoine.

On a déjà vu que le règne de ce prince, contemporain d'Euripide, de Socrate, d'Alcibiade et de la ruine de l'empire d'Athènes, appartient en effet à cette seconde moitié du siècle de Périclès, à laquelle nous rapportons l'architecture de Palatitza. Sous ce roi, plus que sous aucun autre, le goût pour les formes de la vie grecque, le développement des cités qui en fut le résultat nécessaire, l'activité des travaux de toute espèce dirigés par des artistes habiles, expliqueraient la construction, dans une ville macédonienne, d'un palais présentant de grandes analogies avec les prytanées helléniques. J'ai déjà dit que l'une des merveilles de la Macédoine était justement un palais que le même monarque avait fait construire pour son habitation. Bien qu'aucun témoignage n'indique si cette demeure royale était située plutôt à *Æges* ou à Pella que dans tout autre canton, je me garderais bien d'abuser de l'obscurité de nos connaissances sur la Macédoine pour tenter d'assimiler les ruines que j'ai découvertes avec un monument sur lequel nous avons si peu de renseignements. Toutefois on ne peut nier que l'édifice de Palatitza, par la beauté de ses dispositions et par le style remarquable de son architecture, ne puisse nous donner une idée de ce que devait être ce palais célèbre du roi Archélaos, que Zeuxis décora de ses peintures.

Du reste, le point capital est d'avoir pu fixer avec certitude, pour notre édifice macédonien, une limite antérieure au changement profond qui s'opéra dans le monde hellénique et dans la Macédoine en particulier, par l'expansion de l'empire de Philippe et d'Alexandre. Dès lors, toutes les difficiles questions qui se rapportent à l'histoire primitive de la Macédoine, au développement et à l'éducation de la société macédonienne, se trouvent soulevées par notre découverte, et le grave problème d'archéologie et d'histoire qui est attaché aux ruines d'Haghia-Triadha justifie l'obstination que nous avons mise à fouiller ce coin de terre écarté. On comprendra que nous y soyons revenus jusqu'à trois reprises différentes et que nous ayons poursuivi pendant

près de deux mois des recherches qui ne récompensaient que lentement et péniblement nos efforts. Encore, par ce travail prolongé, n'avons-nous guère fait que poser les termes de la question; nous nous sommes vus forcés par le temps de quitter le champ de nos fouilles, sans lui avoir arraché complètement son secret. D'autres explorateurs nous suivront-ils sur le même terrain, et, pour terminer notre œuvre, voudront-ils s'astreindre à remuer d'obscurs débris et à chercher des lignes de substructions enfouies sous le sol? Nous le souhaitons vivement, sans pouvoir l'affirmer. Pourtant, s'il reste encore une chance de percer le mystère qui pèse sur l'histoire, sur les institutions et sur la topographie même de la Macédoine, s'il y a encore quelque espérance de tirer d'un épais oubli les antiquités d'un peuple qui a joué un rôle considérable dans le monde, nous avons la conviction que la solution de ces difficultés est cachée sous les collines de Palatitza. Quel que soit le nom de cette cité inconnue, l'importance de ses ruines en fait quelque chose comme Pompéi pour la Macédoine. Il y aura pour nous un certain honneur à avoir les premiers appelé avec persistance sur ce point l'attention des voyageurs et des savants.

Tombeau de Palatitza.

En parlant de Pompéi à propos de Palatitza, je ne songe pas seulement aux ruines importantes que nous venons d'étudier; je fais aussi allusion aux nombreux vestiges qui couvrent le terrain compris entre les trois villages, et qui annoncent partout un sol fécond en antiquités.

Les fragments de tuiles grecques que l'on ramasse le long des ravins, au-dessus même du plateau d'Haghia-Triadha, et qui sont évidemment descendus des pentes de l'acropole, prouvent qu'il existait dans la région élevée de *Palæo-Porta* d'autres édifices et probablement des temples. D'un autre côté, vers l'est de l'enceinte, le long du chemin qui conduit de Koutlæs à Palatitza, un long remblai de terre, semblable à un retranchement ou à une étroite chaussée, aboutit à un petit pont de construction hellénique: les deux massifs en pierres de petite dimension, mais appareillés sans ciment, sont dressés dans le lit même d'un ravin et contre ses berges escarpées; comme on n'y voit aucune trace de voûte, il est probable que des pièces de bois servaient à franchir l'espace intermédiaire. Mais la région qui promet le plus de découvertes est celle de *Toumbæes*, située au-dessous de la ville antique, dans la direction du nord et du nord-est, et remarquable par ses nombreux tertres artificiels. La seule fouille que le

temps nous ait permis d'y tenter nous a donné des résultats tout à fait en rapport avec le remarquable caractère du principal édifice de la cité.

Les paysans m'avaient déjà montré, en 1855, au milieu d'un bois de paliures, entre le ravin qui descend du pont hellénique et celui qui vient de Koutlæs, une curieuse construction voûtée, qui se trouvait complètement enfouie sous le sol. On y pénétrait par une trouée pratiquée dans le sommet de la voûte; mais, comme les pluies d'automne avaient alors rempli d'eau l'intérieur de la construction, je ne pus faire autre chose que remarquer la beauté de l'appareil en grandes pierres, et recueillir une tradition locale sur un double souterrain, qui aurait existé en cet endroit et qui se serait prolongé jusqu'à Verria, par-dessous le lit de l'Haliacmon. Sans accueillir cette fable, je pensai qu'il y avait là quelques galeries d'un ancien égout. Lorsque je revins en 1861, avec M. Daumet, nous trouvâmes le même souterrain complètement à sec, et il nous fallut reconnaître que l'opinion du pays, bien que singulièrement exagérée, reposait en partie sur un fait vrai. Il y avait bien là un double caveau voûté; seulement son étendue ne dépassait pas celle de deux petites pièces, que nous reconnûmes sur-le-champ pour des chambres funéraires. Cette découverte nous fournissait un point de comparaison des plus instructifs avec un autre tombeau macédonien que j'avais précédemment découvert, sous un tumulus, près de Pydna. Au milieu de nos travaux sur la colline d'Haghia-Triadha, quelques ouvriers furent détachés sur ce point pour déblayer les terres qui encombraient les chambres jusqu'aux deux tiers environ de leur hauteur; bientôt nous avons la satisfaction de mettre au jour un nouvel exemple d'un genre de sépulture particulier à la Macédoine. Voici la description de ce monument, d'après le mémoire de M. Daumet :

« Le tombeau souterrain que nous avons fouillé, près de l'enceinte antique de Palatitza, est une petite construction rectangulaire de 4^m,80 de long sur 3^m,85 de large, très-régulièrement bâtie, en grandes pierres de tuf poreux, de la même provenance que les débris du propylée d'Haghia-Triadha. Il est divisé, dans sa longueur, en deux pièces, recouvertes par une même voûte en berceau, dont les claveaux, soigneusement appareillés, se tiennent sans aucune liaison de ciment. C'est là, sans aucun doute, le trait le plus remarquable de cette construction. Le plan et les ruines du grand édifice que nous avons précédemment étudié éloignent toute supposition qu'aucune de ses parties ait pu être voûtée. Aussi est-on quelque peu surpris de rencontrer, dans un tombeau voisin, qui porte aussi tous les caractères de l'architecture hellénique, une voûte comparable, par la beauté et la simplicité de sa structure, aux plus belles voûtes étrusques de Faléries ou de la Rome républicaine. On peut en conclure qu'il y eut une époque en Macédoine où l'on employait simultanément les plafonds pour les constructions élevées au-dessus du sol et la voûte pour les constructions souterraines.

« La trouée de la voûte, qui nous avait livré passage, et l'accumulation des terres qui avaient coulé par là dans l'intérieur du monument, prouvaient assez que la sépulture avait été violée longtemps avant notre visite. Évidemment, ce n'était pas l'entrée naturelle du tombeau. Les premiers travaux de déblai nous prouvèrent en effet qu'il y avait une porte extérieure du côté du sud ; seulement la baie de cette porte se trouvait barricadée au dehors par un parement de grandes pierres, dont la taille grossière disait assez qu'elles avaient été placées après coup, pour permettre l'enfouissement complet de la sépulture et la protéger contre la poussée du terrain. Pour mieux m'assurer de ce fait, je fis exécuter une fouille à l'extérieur, et je reconnus, non sans surprise, que la façade du tombeau, quoique destinée à être cachée sous la terre, n'en était pas moins ornée d'une décoration architecturale des plus soignées (1).

« Cette façade est surmontée, non d'un fronton, mais d'un simple couronnement horizontal d'ordre ionique, dont la disposition et le style sont d'une grande originalité. Il ne consiste en effet qu'en une moulure saillante et qu'en un rang de denticules, courant immédiatement au-dessus de trois bandes superposées, ce qui forme, par la réunion des éléments de la corniche et de ceux de l'architrave, une *corniche architravée*, exemple très-rare dans l'architecture grecque. Il semble que la corniche devait être couronnée d'une cymaise soit en marbre, soit en terre cuite ; mais aucun vestige n'en a été retrouvé. La moulure qui surmonte les denticules est d'une remarquable fermeté de profil ; les denticules ont leur refend très-large, relativement à la hauteur de la face denticulaire ; les retours de la face du larmier sont aussi très-saillants, par rapport à la hauteur de la corniche ; ce sont là autant de marques d'une excellente époque. Un autre détail particulier à ce couronnement, c'est que les trois bandes inégales de l'architrave y sont graduées à l'inverse des architraves ioniques, dans les monuments grecs que nous connaissons : les deux faces inférieures sont à peu près égales, mais la face supérieure est de beaucoup plus haute que les autres (0^m,165 au lieu de 0^m,107), tandis que, par exemple, au temple de la Victoire Aptère, c'est la face supérieure qui est la plus étroite. Déjà, dans le grand ordre ionique du propylée de Palatitza, nous signalions une curieuse architrave dont les trois faces décroissantes se trouvaient couronnées par une quatrième face, de beaucoup plus haute que les autres. On pourrait se demander si cette disposition inverse des faces de l'architrave n'était pas particulière aux corniches architravées. C'est, de toute manière, une analogie intéressante à noter entre deux édifices de la même ville macédonienne.

« Au milieu de la façade du tombeau, s'ouvrait la porte d'entrée. La baie en est formée de deux piédroits, inclinés selon le principe grec, et d'un linteau, qui occupe

(1) Voir notre Planche 15.

toute l'épaisseur du mur; il est en beau marbre blanc, tandis que le reste de l'appareil est en pierre. Ce linteau, couronné de la saillie moulurée, appelée *attique*, entouré en outre d'une moulure qui se continue le long des deux montants de la baie, forme aux deux extrémités des retours d'angle ou *crosettes*, assemblés d'*onglet*, c'est-à-dire par un joint oblique. Le champ du linteau et des montants est soigneusement dressé à la petite *gradine*, instrument qui laisse à la pierre un aspect finement grenu; on avait réservé seulement tout autour une étroite bordure qui est lisse, ainsi que la moulure d'encadrement. Je signale à dessein ces détails minutieux, comme la marque d'un raffinement consciencieux dans l'exécution, tout à fait digne de la belle époque grecque.

« Aux extrémités de l'architrave se trouvent, en outre, deux chapiteaux de pilastre, engagés dans la construction, comme pour soutenir cet ensemble décoratif. L'élégance de leurs proportions et la simplicité de leurs profils témoignent d'un excellent goût. Mais, par une disposition dont l'antiquité n'offre pas, je crois, d'autre exemple, ils ne répondent à aucun fût, et ils jouent le rôle de deux consoles qui font encorbellement sur le nu de la muraille. Ce n'est que bien des siècles plus tard, dans l'architecture byzantine (ainsi que nous l'avons remarqué pour le monument de Dérékler à Philippes) et dans l'architecture toscane, que l'on retrouve cet arrangement ingénieux, employé plus particulièrement alors pour recevoir la retombée des voûtes.

« La façade entière était revêtue de stuc, sauf le chambranle en marbre, pour lequel la beauté de la matière employée et la perfection du travail dispensaient de tout enduit. Nous avons remarqué là, comme on a pu le faire pour certains monuments antiques de Pompéi, de Tivoli, de Palestrine, que le stucage épaississait souvent les formes délicates des moulures et dénaturait par un travail plus grossier et moins consciencieux les intentions de l'architecte. Ainsi, dans le cas qui nous occupe, le refouillement du larmier et le quart-de-rond qui y attient sont confondus dans une même forme indécise, qui se prolonge mollement jusqu'au filet couronnant les denticules; l'architrave se trouve coupée droit à ses extrémités et comme empâtée dans le stuc; seul, le chapiteau avait été enduit avec soin, et son stucage reproduit fidèlement les profils de la pierre, non toutefois sans les grossir quelque peu. Des restes bien manifestes de peinture ont été constatés aux refends des denticules et à la moulure qui les relie à l'architrave. Le chapiteau portait très-nettement, au talon grec, sous le cavet, des traces de rais-de-cœur de couleur bleue sur un fond rouge.

« Les fouilles de la chambre antérieure nous faisaient connaître en même temps une particularité très-remarquable sur la décoration de la façade et sur le mode de fermeture du tombeau. Nous y trouvions, couchés sous les terres et brisés en partie, les deux vantaux d'une magnifique porte de marbre blanc. Ainsi le revêtement en pierres grossièrement taillées, qui masquait extérieurement l'entrée, n'était qu'un sup-

plément de clôture, destiné justement à protéger la véritable porte contre le poids des terres. Dès lors il n'y avait plus à douter que la façade, malgré la recherche de sa décoration, ne fût dès l'origine cachée sous le sol. On s'étonnera peut-être de tant de soin perdu ; mais ici tout était pour les morts, dont c'était la demeure : rien n'avait été fait pour les yeux des vivants.

« Ce qui frappe surtout dans l'aspect de la porte de marbre (1), c'est la disposition de ses deux lourds battants monolithes, imitant par leur relief la structure d'une épaisse porte en bois, dont les parties seraient assemblées par de larges bandes de métal. Des rangées de disques saillants figurent les boulons qui sont censés assujettir les bandes métalliques, et donnent l'idée d'une solide armature. Toute cette décoration, d'un caractère puissant et simple, est du travail le plus ferme et le plus beau qu'on puisse voir. Au-dessous de la bande transversale qui divise chaque vantail, vers les deux tiers de sa hauteur, en deux panneaux d'inégale dimension, sont sculptées de grandes patères percées d'un trou, où devait être fixé un anneau de bronze. En effet, cette porte n'était pas un simple motif de décoration ; elle avait été disposée avec une merveilleuse habileté, pour se fermer et s'ouvrir comme une porte ordinaire. L'un des vantaux était taillé de manière à recevoir l'autre sur une feuillure de battement, qui formait couvre-joint et produisait une clôture hermétique.

« Grâce à la découverte que nous avons faite de la monture de bronze sur laquelle tournait l'un des vantaux, nous avons même pu nous rendre compte des moyens employés par les architectes grecs pour faire mouvoir ces portes de marbre. Le système se composait d'un *pivot* tournant avec le vantail et d'une pièce creuse ou *crapaudine*, scellée dans le seuil. Ces deux pièces de métal, terminées au tour avec une extrême précision, sont d'un ajustement si parfait que l'oxydation a suffi pour les souder intimement ensemble. Ce sont deux cylindres de même dimension, munis l'un et l'autre d'un rebord, qui forme arête vive sur la ligne de séparation de leurs surfaces de frottement : aussi le joint est-il invisible ; nous n'avons pu le reconnaître sans entamer légèrement le bronze avec un outil. Du côté où ces pièces adhéraient, l'une au seuil, l'autre au vantail, elles sont pourvues de trois ailettes en queue d'aronde, découpées dans le pourtour du cylindre, et destinées à maintenir la monture dans les entailles de scellement. L'une des ailettes, qui était cassée, se trouve encore fixée par un ciment très-dur, dans la partie inférieure d'un vantail rapporté au Louvre. La pièce creuse ou *crapaudine* était renforcée de trois pointes, qui avaient pour objet de résister au mouvement de torsion produit par la rotation et par le poids de la porte de marbre. La partie supérieure des portes offre au contraire les entailles nécessaires pour recevoir

(1) Voir Planches 15 et 21.

une longue plate-bande de bronze, qui dépassait le vantail, de manière à racheter l'effet de son inclinaison et à former un axe perpendiculaire avec le pivot inférieur. Cette bande devait être munie d'un tourillon, qui pivotait dans une *bourdonnière*, espèce d'anneau saillant, fixé à l'intérieur du linteau. En effet, des trous de scellement, pratiqués à la distance voulue, dans les linteaux du tombeau de Palatitza, prouvent l'existence de ces sortes d'attaches. Nous avons ainsi une démonstration complète du système d'évolution employé par les Grecs pour leurs portes monumentales (1).

« Les plaques de marbre offrent, en outre, vers le milieu, une cassure, qui semble avoir été faite pour en arracher une serrure ou un verrou de métal, dont il n'est plus possible de connaître la disposition. On pourra contrôler ces détails sur les fragments mêmes de la porte de marbre, que nous avons rapportés au Louvre.

« La première pièce du tombeau, dans laquelle nous pénétrons maintenant, profonde de 1^m,45, n'est que l'antichambre du caveau funéraire. Le sol en est un peu en contre-bas du seuil d'entrée; il était revêtu de stuc rouge, appliqué sur un enduit peu épais; une partie de dallage, qui se voit près de la porte extérieure, ne paraît pas en place. Les parois des murs et la voûte en plein cintre étaient aussi enduits de stuc. Au fond de cette pièce se trouve l'entrée de la véritable chambre sépulcrale; la baie de porte, beaucoup plus simple que la précédente, est entourée d'un chambranle d'une faible saillie et sans crossettes, ce qui ne se rencontre pas ordinairement avec des jambages inclinés à la manière grecque. Le seuil porte des traces de scellement, qui annonçaient l'existence d'une seconde porte de marbre exactement semblable à celle qui servait de clôture à la première entrée du tombeau.

« Après avoir monté une marche, qui est formée par le seuil même de la porte, on se trouve enfin dans la chambre funéraire, profonde de 3^m,10, et haute de 2^m,55 jusqu'au sommet de la voûte. Le sol, qui est légèrement en contre-bas du seuil, comme celui de la pièce précédente, est recouvert de même d'un enduit de stuc d'un rouge vif. Les murs, jusqu'à la naissance du cintre, étaient revêtus d'un stuc rouge dont il existe encore de larges surfaces. La voûte, ainsi qu'un champ entourant la porte, étaient enduits de stuc blanc.

« Notre première découverte, dans la pièce principale du tombeau, fut celle des deux autres vantaux appartenant à une seconde porte de marbre, dont nous avons rapporté aussi un fragment : elles ressemblent de tous points à celles que nous avons décrites précédemment. L'état de cette porte, brisée et arrachée de ses gonds, nous disait assez que l'intérieur de la chambre funéraire avait été bouleversé par les chercheurs de trésors; de nombreux débris de construction annonçaient en même temps que le caveau

(1) On en trouvera particulièrement l'étude à la Planche 21.

n'était pas vide et qu'il avait dû contenir des dispositions architecturales intéressantes. Bientôt, en effet, nous trouvons, couchées sous les terres, deux autres grandes plaques rectangulaires, qui nous paraissent d'abord être des dalles, et que nous avons grand-peine à relever. Nous reconnaissons alors avec joie que ce sont les faces sculptées de deux magnifiques lits funèbres, dont les massifs avaient été en grande partie détruits. Ce mode de sépulture, dont les tombeaux de la Grèce n'offraient pas d'exemple, ajoutait à notre découverte un singulier intérêt, qui ne fit qu'augmenter lorsqu'il nous fut possible de nous rendre compte des détails de l'exécution.

« Les deux lits funèbres étaient placés symétriquement en face l'un de l'autre, contre les murs latéraux du caveau funéraire, exhaussés sur des plates-formes qui en occupaient toute la longueur. Ce n'étaient pas des sarcophages creusés pour enfermer les corps, mais des massifs pleins, larges de 1^m,05 et longs de 2^m,05, sur lesquels les morts devaient être couchés à découvert.

« La dalle, épaisse de 0^m,304, qui formait la face de chaque lit et qui en portait la principale décoration, est en pierre calcaire, de la même nature que celle qui est employée dans le reste de la construction. Des profils, enlevés sur le fond avec une grande netteté, reproduisent la forme et les contours d'un véritable lit grec, dont les montants et les traverses, au lieu d'être travaillés au tour, seraient simplement découpés dans une surface plane, comme dans des lames de bois ou d'ivoire. Les pieds du lit sont surtout remarquables par la délicatesse et par le style excellent de leurs découpures, qui figurent en silhouette des espèces de balustres, évidés vers le milieu par des entailles d'une courbe élégante. Tous ces fins détails, indiqués seulement par le contour, font contraste avec la nudité des faces, qui sont parfaitement lisses et ne paraissent même avoir porté aucun ornement peint; il y a là un parti sévère d'opposition, qui est d'un très-bel effet décoratif. La profondeur du champ sur lequel s'enlèvent les contours varie entre 0^m,038 pour la partie au-dessus de la traverse qui réunit les deux pieds, et 0^m,031 pour la partie inférieure; ces fonds étaient seuls couverts d'un enduit rouge, qui, se confondant avec la couleur des murs, dégagait complètement la silhouette du lit funèbre. Au-dessus du lit, une partie arrondie représente le matelas qui le garnissait; elle se déprime légèrement vers les extrémités, pour permettre aux chapiteaux des montants de détacher plus nettement leurs découpures (1).

« L'extrême recherche qui distingue la décoration de couches funèbres de Palatitza se montre encore dans un certain nombre de détails qu'il ne faut pas négliger de noter, car c'est la marque de la belle époque grecque. Ainsi, les trois faces du lit n'étaient pas complètement verticales et surplombaient légèrement. Bien que le massif qui for-

(1) Voir Planche 16.

mait la largeur de la couche ait été détruit, on voit quelle était la décoration des deux petites faces en retour vers la muraille; la plaque de la face principale porte en effet les amorces de cette décoration, complètement indépendante de l'autre. Elle se composait d'un filet couronnant une gorge, dont la limite inférieure correspondait juste à celle du matelas; puis venait un large bandeau, dont le bas répondait au bas de la traverse figurée sur le devant. Du reste, c'est à nos planches qu'il faut demander surtout d'éclaircir ces remarques minutieuses, qui démontrent jusqu'à quel point de perfection les artistes qui avaient dirigé la décoration du tombeau de Palatitza portaient la délicatesse de l'étude. »

Je n'ajouterai rien pour le moment à la description de M. Daumet. La découverte du caveau funéraire de Palatitza soulève plusieurs questions du plus grand intérêt pour l'archéologie et pour l'histoire de l'art. Mais la portée de cette découverte s'accroîtra encore, lorsque nous aurons décrit d'autres tombeaux, qui présentent avec celui-ci un grand caractère d'analogie, et qui existent sur différents points du territoire macédonien, notamment les belles chambres que nous avons fouillées sous un grand tumulus, près de l'ancienne Pydna. Je renvoie donc le lecteur au chapitre suivant, où il trouvera réunis tous les éléments de la question, et où je pourrai étudier en toute connaissance de cause, non plus un tombeau isolé, mais une forme de sépulture particulière à la Macédoine. Contentons-nous de signaler pour le moment le rapport qui existe entre l'exécution remarquable de cette petite construction et le beau caractère du grand édifice qui couronnait les hauteurs d'Haghia-Triadha.

Maintenant, ce monument, dont l'accès était livré depuis longtemps sans doute à l'avidité destructive des habitants, n'était pas, selon toute vraisemblance, le seul grand tombeau de la nécropole de Palatitza. Cent mètres plus loin, un petit tumulus, perdu dans les fourrés de paliures, paraît recouvrir aussi une sépulture de quelque importance, gardant peut-être intactes les dispositions dont nous n'avons retrouvé que les débris. Il faudrait fouiller avec soin tout le terrain semé de fragments de poteries, qui descend sur les deux rives du torrent de Koutlæs, et surtout les innombrables tertres artificiels de Toumbæs, dont je n'ai pu que faire relever le plan. Mais, par-dessus tout, ne serait-il pas raisonnable d'attendre des résultats d'un haut intérêt de l'exploration du grand tumulus appelé *Mégali-Toumba*, qui domine toute la région au-dessous de la ville antique? Cette colline factice, de 110 mètres de diamètre, est, sans contredit, le plus beau tumulus de la Macédoine, qui en possède un grand nombre de remarquables. La dépression en forme d'entonnoir, qui occupe le milieu de la butte, n'a peut-être été produite que par l'effondrement d'une construction souterraine, beaucoup plus importante que les deux petites chambres explorées par nos fouilles. Dans ces monuments macédoniens, comme dans les hypogées de l'Égypte et de l'Étrurie,

il n'y a pas seulement à exhumer quelques débris antiques : il y a la vie et l'histoire de tout un peuple à retrouver.

Monuments divers.

Les petits monuments, qui sont la monnaie courante des trouvailles archéologiques, inscriptions, fragments de sculpture et autres, sont d'une rareté qui étonne, au milieu de l'abondance des belles ruines qui couvrent le sol de Palatitza et de ses environs. L'enquête que j'avais ouverte sur ce point auprès des habitants et les battues que j'ai poussées à plusieurs lieues à la ronde, n'ont amené que très-peu de résultats.

Les indications d'un paysan m'avaient fait entreprendre une excursion jusque dans les montagnes qui dominant le pays. Arrivé, par de magnifiques gorges boisées, à un col élevé nommé *Galakto*, j'y trouvai, couchée sur l'herbe, une petite stèle de marbre blanc, tellement lavée par les eaux que la sculpture et l'inscription étaient presque effacées. Je parvins cependant à déchiffrer l'épithaphe suivante :

105.

Col de *Galakto*. Sur une stèle à figures, très-effacée.

.....
 ΔΩΡΟΥΤΙΓΛΥΚΥΤΑΤΝ

 ΤΕΚΝΙΜΕΙΑΣΧΑΡ
 ΕΤΟΥΣΣΞΕΕΒΑΣΤΟ
 ΚΑΙΒΠΤΜΝΟΣΑΠΕ
 ΟΥΛ

.....
 δῶρω τῷ γλυκυτάτῳ
 τέκνῳ μνείας χάριν],
 ἔτους σξς Σεβαστοῦ]
 καὶ βπτ, μηνὸς Ἀπε[λλαί-]
 ου λ.

« à un tel (nom finissant en *δωρος*), à son fils bien-aimé, pour consacrer sa mémoire, en l'année d'Auguste 266, et, selon le compte ancien, 382, le 30 du mois Apellaios. »

Tout l'intérêt de l'inscription vient de ce qu'elle est datée simultanément des deux ères usitées dans la Macédoine, sous les Romains : l'ère actiaque ou d'Auguste, et l'ère de la réduction en province romaine (1). Le premier chiffre donne 234 ap. J. C., et le

(1) Bœckh, *Corpus Inscriptionum Græcarum*, n. 1970. Comparez les inscriptions macédoniennes publiées par Delacoulonche, nos 27 et 29, et Vidal-Lablache (dans la *Revue archéologique*, juillet 1869), n. 1.

second 235; mais ce léger désaccord peut s'expliquer par une différence dans le commencement de l'année. Nous savons que la vieille année macédonienne s'ouvrait vers la seconde moitié d'octobre, et que le mois *Apellaios* en était le deuxième mois (1). On peut supposer que l'adoption de la nouvelle ère ne fut pas une pure flatterie à l'égard du vainqueur d'Actium, et qu'elle coïncida avec l'introduction officielle, dans la province, de l'année *Julienne*, qui aurait été appelée par les Macédoniens *année Auguste*, ἔτος Σεβαστόν.

L'église de *Néokastro*, village situé à moitié route entre Palatitza et la mer, possède un petit monument qui se rapproche davantage de la belle époque macédonienne. C'est un bas-relief, qui représente un homme à cheval, la tête nue et vêtu du costume civil. L'allure du cheval, l'aspect du personnage, les proportions mêmes et surtout l'exagération de la longueur des jambes, m'ont rappelé les cavaliers si souvent gravés sur les monnaies de la Macédoine. L'inscription donne simplement le nom d'un certain Néoptolémus, fils de Paramonos, en caractères d'une bonne époque.

106.

Eglise de Néokastro. Au-dessous d'une petite stèle, représentant un cavalier.

..ΟΠΤΟΛΕΜΟΣΠΑΡΑΜ...

[Νε]οπτόλεμος Παραμ[όνου].

Dans les trois villages qui entourent immédiatement les ruines de Palatitza, le seul monument épigraphique que j'aie rencontré est une stèle gréco-romaine, que le pappas de Koutlæs avait retournée pour en faire un degré à la porte extérieure de son église. La plaque de marbre présente la disposition générale d'un naos, dont le fronton est décoré d'un disque en relief. Dans cet encadrement, se tiennent debout et de face deux figures qui, sous une forme lourde et grossière, rappellent cependant avec exactitude les types consacrés de l'Apollon Citharède et de la Diane Chasseresse. Le dieu en longue robe, couronné de la stéphané et des bandelettes saintes, tient la lyre et le plectrum; la déesse, chaussée des *endromides* des chasseurs, sa robe retroussée au-dessus du genou et ses cheveux relevés en nœud sur le front, porte la main à son carquois. Au-dessous de cette représentation, qui paraît toute religieuse et qui annoncerait un monument votif, un autre encadrement, plus petit que le premier et de forme carrée, contient une troisième figure, qui appartient à la classe des représentations funéraires: c'est une femme assise, qui s'enveloppe de ses longs voiles, dans une attitude souvent

(1) Voyez l'article de Clinton sur les mois macédoniens, *Fasti hellenici*, vol. II, appendice 4.

reproduite sur les tombeaux. La réunion de ces figures m'a paru assez curieuse pour mériter d'être gravée ici, avec l'inscription qui les accompagne.

107.

Église de Koutlæs. Stèle en marbre.



... ντθυς Ζείπαν και Σεκούνδαν
τὰ τέχνα μνείας χάριν
και έαυτήν ζώσαν.

« Une telle (nom barbare?) a fait représenter Zipas et Secunda, ses enfants, pour consacrer leur mémoire, et s'est fait représenter elle-même, de son vivant. »

L'inscription en lettres onciales, disposée assez irrégulièrement dans les parties vides laissées par la sculpture, n'est elle-même qu'une épitaphe et ne paraît, au premier abord, avoir aucune relation avec les personnages divins qui occupent sur la stèle la place d'honneur. Une mère a perdu ses deux enfants, un fils appelé *Zipas* ou *Zipa*, d'un nom thrace que nous avons rencontré dans les inscriptions de la région de Philippes, et une fille qui portait le nom romain de *Secunda*; elle a consacré ce monument à leur mémoire et s'y est jointe à eux de leur vivant. Seulement, la formule de cette consécration funéraire étant tournée par l'accusatif, il en résulte que les trois images de la mère et de ses enfants devraient se trouver sur la stèle, tandis que nous n'y voyons qu'une seule figure de femme avec deux divinités. Le nom de la mère manque aussi au début de l'inscription; c'est à peine si l'on peut en déchiffrer la terminaison, qui indiquerait une forme toute barbare.

Le texte de l'inscription n'explique pas, on le voit, ce qu'il y a de particulier dans la sculpture de la stèle. Il ne dit pas ce que viennent faire sur un monument funèbre Apollon et Diane, les dieux purs par excellence, qui, dans leur île sacrée de Délos, repoussaient comme une souillure la vue même d'un seul tombeau. Le frère et la sœur

sont bien représentés par Homère comme des divinités qui donnent la mort, qui frappent les hommes et les femmes de leurs flèches subites, mais non comme des divinités funéraires, ce qui est fort différent. N'est-ce pas Diane elle-même qui, dans l'*Hippolyte* d'Euripide, s'empresse de quitter la scène, dès que l'on y annonce l'arrivée du corps de son fidèle sectateur? Elle se retire en prononçant ces paroles caractéristiques: « Mais adieu! car il ne m'est pas permis de voir des cadavres et de souiller mes yeux des émanations de la mort (1). » La présence de ces êtres célestes sur une pierre sépulcrale, même à titre de protecteurs et de patrons directs des personnes mortes, me paraît contraire aux idées religieuses des Grecs et des Romains, tout le temps du moins qu'ils restèrent attachés rigoureusement à leurs usages nationaux. Il faut descendre jusqu'au milieu de l'empire, à une époque de syncrétisme, où les croyances les plus diverses se pénétraient réciproquement, pour rencontrer une pareille représentation sur la pierre d'une sépulture.

Encore le fait ne s'explique-t-il que d'une manière détournée. Pour se conformer au sens littéral de l'inscription, il faut croire qu'Apollon et Diane ne figurent point ici pour leur propre compte, mais que, sous leurs traits et parés de leurs attributs, Zipas et Secunda, le frère et la sœur enterrés sous la stèle, se trouvent représentés comme participant à la nature divine. Dans ce cas, la figure voilée de la mère pourrait aussi être assimilée à celle de Latone. La divinisation des morts était en effet l'une des formes sous lesquelles se faisait jour la croyance à l'immortalité, qui servait alors de fond à des conceptions religieuses très-différentes. Cette doctrine avait été surtout formulée en Égypte, où le mort, devenu Osiris, appelé même, dans les invocations, l'*Osiris un tel*, était le plus souvent représenté sous la forme de ce dieu, personnification du soleil dans sa course nocturne sous la terre. Mais il n'est pas nécessaire d'attribuer à une conception théologique aussi formelle et à l'influence directe des doctrines de l'Égypte la représentation de notre stèle macédonienne. Chez d'autres peuples, chez les Aryas de l'Inde, par exemple, l'âme des justes était censée s'identifier avec les divinités de la lumière (2). Des conceptions analogues ont pu même se former, par un travail tout intérieur, au sein du paganisme grec et romain, où l'âme était parfois représentée aussi comme retournant aux astres. D'un autre côté la croyance des Romains aux *génies* et aux *Junones* conduisait naturellement à la doctrine de l'identification de la personnalité humaine avec l'essence des dieux. Il est certain que Diane, en particulier, prête quelquefois sa forme divine, pour figurer sur les tombeaux l'âme et les mânes des jeunes filles. Le Louvre possède un monument funéraire, pos-

(1) Euripide, *Hippolyte*, v. 1437.

(2) « Le sage, vienne la mort, se dissoudra en Brahma. » *Ramayana*, trad. Parisot, I, xvii, 83. « Il s'identifie avec l'être qui brille de son propre éclat. » *Lois de Manou*, trad. Loiseleur-Deslongchamps, xii.

térieur au deuxième siècle de l'empire, sur lequel une jeune fille, nommée *Ælia Procula*, est sculptée sous les traits de la divine chasseresse : l'inscription *Deanæ et memoriæ Æliæ Proculæ* ne laisse aucun doute sur le caractère funéraire de la représentation. Ce monument peut servir de commentaire à celui de Koutlæs.

J'ajouterai que, pour notre stèle, il faut songer aussi à la Thrace, qui était limitrophe de la Macédoine. Certaines tribus thraces, comme je l'ai montré dans une autre partie de cet ouvrage, professaient une croyance à l'immortalité tellement affirmative, qu'elle excitait chez les anciens Grecs un étonnement mêlé d'ironie : c'est au moins la nuance de sentiment que je crois reconnaître dans le mot *ἀθανατίζοντες*, forgé tout exprès pour qualifier les Gètes, qui croyaient en mourant retourner à leur dieu Zamolxis (1). J'ai insisté aussi sur le caractère funéraire que prenaient, chez d'autres tribus, le culte du Bacchus thrace et celui de la déesse lunaire, Bendis ou Mendis, confondue avec Diane ou Hécate. Des attributions analogues avaient pu être transportées, dans certains cantons voisins de la Thrace, aux types helléniques d'Apollon et d'Artémis. Le nom de Zipas montre que la famille dont nous avons ici la sépulture était thrace d'origine. La lente infusion de ces populations dans la province de Macédoine est un fait qu'un autre explorateur des mêmes contrées, mon ami Delacoulonche, avait déjà soupçonné en déchiffrant le nom de *Kotys* sur un tombeau de l'Émathie (2). Leur présence n'avait pas dû peu contribuer à hâter le mélange des croyances religieuses, dans un pays de tout temps très-accessible aux superstitions des Barbares.

Malheureusement, à côté de ses curieuses sculptures, la stèle de Koutlæs ne portait aucune indication géographique. Aussi, malgré la rareté des monuments épigraphiques, avais-je résolu d'en poursuivre patiemment la recherche, dans tous les villages de la contrée, espérant toujours déchiffrer sur quelque marbre le nom de la ville antique dont nous étions occupés à fouiller les ruines. Dans le même but, je me proposais de visiter le monastère voisin d'*Haghios-Prodhromos* et de faire aussi des recherches à la métropole de Verria, pour voir si quelque bulle d'or ou quelque vieux *κώδηξ* ecclésiastique ne m'aurait pas fourni des détails instructifs sur les origines de l'église d'Haghia-Triadha. Mais la maladie vint empêcher la complète exécution de ce programme : une angine, dont j'avais contracté le germe dans les montagnes de Galakto, me contraignit à quitter Palatitza, au moment de la plus grande activité des travaux. C'est à peine si les excellents soins du médecin du bord, M. Desgranges, et ceux que je trouvai ensuite à l'hôpital français de Salonique, me permirent de me relever à temps pour contrôler les résultats obtenus par nos fouilles.

(1) Hérodote, IV, 93-94. — Arrhien dit *ἀπαθανατίζοντες* (*Anabase*, I, 3).

(2) Delacoulonche, inscr. n° 27. — Comparez Tite-Live, XL, 3.

CHAPITRE DEUXIÈME.

FOUILLES DE KOURINOS, DANS LA NÉCROPOLE DE L'ANCIENNE PYDNA.

Les fouilles que nous avons exécutées, dès le mois de mai de la même année, sur la côte de Piérie, dans les environs de l'ancienne Pydna, étaient le complément anticipé de nos découvertes de Palatitza. Leur objet précis était l'exploration de deux grandes buttes funéraires, dans l'une desquelles j'avais trouvé, en 1855, un hypogée portant encore les traces d'une décoration peinte; mais les terres qui encombraient la construction souterraine ne m'avaient permis alors que de donner une idée générale de la disposition de ce curieux monument (1). Il était hors de doute qu'il y avait là matière à des recherches fructueuses, quand elles n'auraient fait que compléter ces premiers résultats.

Pydna et ses environs.

Pour mener l'entreprise à bon terme, il fallait avant tout nous assurer le concours du propriétaire du terrain, aux indications duquel j'avais dû jadis la connaissance de l'entrée du tombeau. L'excellent Hussein-Bey, que je retrouvai juge au *medjilis* de Salonique, accepta avec empressement le congé que lui donnait le gouverneur Husni-

(1) *Le Mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 172.

Pacha et le passage que nous lui offrons à bord de notre corvette, pour venir nous faire lui-même les honneurs de son charmant domaine de *Kourinos*. D'un esprit ouvert et relativement cultivé, il n'était pas moins pressé que nous de savoir ce que contenaient ses *tombæes*, dont il ne parlait pas sans un certain orgueil. Cette curiosité intelligente et complètement désintéressée de la vaine cupidité des rêveurs de trésors étonnera chez un musulman; mais Hussein est chrétien d'origine : enlevé tout enfant de l'île d'Eubée, sa patrie, on peut dire qu'il joint la vivacité d'esprit d'un Grec à la bonhomie et à la libéralité ottomanes. Nous n'avons rencontré nulle part, dans notre voyage, un hôte plus aimable et dont le souvenir nous soit resté plus cher. Installés par lui, avec notre brigade de matelots, dans une des maisons du village, qui lui appartient tout entier, nous avons reçu là, pendant près d'un mois, la véritable hospitalité antique, au milieu de ce *tchiflick* macédonien, dont la vie familière, le régime, les aménagements et jusqu'aux constructions, d'une simplicité toute primitive, sont encore la vivante illustration des descriptions d'Homère.

Je ne parlerai qu'en passant de la limpidité du climat et de la douce beauté de ces prairies, inclinées vers la mer, qui les baigne, et tapissées partout d'une herbe courte et serrée, qu'embaume au printemps un menu trèfle d'un rose vif. De place en place, s'élève un bouquet d'ormes ou un grand peuplier solitaire, aux branches étalées, embuscade favorite du loriot et du rolrier, qui, dans leur querelle incessante, semblent des flammes jaunes et bleues qui se poursuivent. Plus loin, à mesure que le relief du pays s'accentue, les fourrés se rapprochent, deviennent des bois, et finissent par se perdre dans les longues ondulations de la forêt Piérienne, derrière lesquelles surgissent les roches immenses du flanc septentrional de l'Olympe.

Je me suis étendu suffisamment, dans un précédent ouvrage, sur l'histoire de l'ancienne Pydna, pour n'avoir pas à y revenir ici (1). J'ai montré comment cette ville, grecque d'origine et de population, devint, dès le temps des guerres médiques, l'un des principaux ports de la Macédoine, et comment elle conserva cependant, grâce à sa position maritime, des traditions d'indépendance, qui la jetèrent incidemment dans la clientèle d'Athènes, et l'engagèrent à plusieurs reprises dans les rivalités qui avaient pour but la domination des mers de Thrace. Malgré l'importance du rôle politique joué par la ville de Pydna, je savais, après une première exploration, que les vestiges mêmes de la ville et de son enceinte étaient trop effacés du sol pour promettre des découvertes intéressantes, et que c'était seulement vers sa nécropole que devait se porter l'effort de nos nouvelles recherches. Cependant les données rigoureusement exactes que le concours de M. Laloy nous permettait d'obtenir sur la topographie du pays, m'ont fourni

(1) *Le Mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 160.

le moyen de déterminer, avec plus d'exactitude que je n'avais pu le faire précédemment, l'emplacement de la cité antique.

L'idée que Pydna devait avoir un port de quelque importance et le mot λιμὴν qui lui est appliqué par les anciens m'avaient fait reporter sa position vers l'étang salé de *Touzla*, sur la basse pointe sablonneuse qui forme la saillie la plus accentuée de la côte piérienne. Mais il a fallu renoncer à cette hypothèse, après l'exploration attentive des collines qui dominant immédiatement le lieu d'atterrissage connu sous le nom d'*Échelle de Kitros*. Il y a là un groupe de plateaux isolés par des ravins, lequel, sans former une acropole élevée, présentait cependant une assiette favorable pour une place forte bâtie sur la mer. C'est le seul point de toute la contrée que les traces de terrassements artificiels et l'accumulation des débris de poteries désignent comme l'emplacement d'une ville antique. Nous avons pu même y suivre encore une ligne de fondations helléniques, que les habitants avaient fouillées récemment pour en retirer les pierres. Il faut donc en revenir sur ce point à l'ancienne opinion, que notre Plan D confirme pleinement.

Quand on connaît les procédés de navigation des anciens, on comprend que la petite anse de Palæo-Kitros, avec l'étroite plage de sable qui la borde, avec l'ouverture du ravin qui vient y déboucher et dont le lit sert encore aujourd'hui de refuge à quelques caïques, ait pu suffire pour tirer à sec un certain nombre de galères et de bateaux de cabotage, et qu'elle soit devenue une station maritime d'une certaine importance, sur une côte très-peu découpée et tout à fait dépourvue de ports. Le mouillage, abrité contre les vents du sud par la pointe basse de *Touzla*, est encore considéré aujourd'hui par les marins comme préférable à celui de Salonique. La grande courbe que le rivage décrit en cet endroit formait sans doute, à la suite de l'échelle de Pydna, une ligne partout abordable, où pouvaient se développer les chantiers et les faubourgs maritimes de la ville. Mais la ville proprement dite n'en doit pas moins être circonscrite aux plateaux de Palæo-Kitros et à la crique ouverte qu'ils entourent d'un rang de basses falaises : c'était la seule partie de la côte qui fût directement protégée par les fortifications de la place.

Le chemin qui, de l'échelle de Pydna, se dirige vers le sud, pour rejoindre la route de Katérini et de la Thessalie, contourne d'abord les dernières croupes des plateaux de Kitros et domine à gauche les prairies de *Touzla*. Vers ce point, un premier tumulus, de grande dimension et d'une forme conique bien caractérisée, situé à droite sur le versant des collines, montre que la nécropole de la ville antique devait s'étendre le long de cette voie. Après avoir suivi la route sur une longueur de 8 kilomètres, on arrive en vue du village de *Kourino*, qui reste à 1500 mètres sur la droite. C'est là, dans l'ouverture d'une sorte de vallon formé par la bifurcation de deux longues collines, sur le bord de la plaine qui commence à s'étaler vers Katérini et vers l'Olympe,

que se dressent les deux grands tertres funéraires que nous avons fouillés, l'un tout à fait conique, l'autre facile à reconnaître par la forme de son cône tronqué et situé à environ 200 mètres de l'autre dans la direction de l'est; c'est dans ce dernier que j'avais découvert la construction souterraine dont il a été question.

Je ne puis omettre ici de rapporter une tradition que j'ai recueillie de la bouche des habitants. Le vallon qui s'ouvre près des *toumbes*, dans l'écartement formé par deux longs rameaux de collines, porte le nom de *Louloudia*, qui veut dire *les Fleurs*, à cause d'une espèce de liliacée qui y croît abondamment et dont je ne pus déterminer le genre, parce qu'elle était déjà déflourie lors de notre passage. Les paysans racontent que ces fleurs, qui ne se trouvent, paraît-il, dans aucun autre canton du voisinage, sont nées du sang humain versé dans une grande bataille. Sans attacher une signification trop précise à cette légende locale, on ne peut s'empêcher d'y voir un souvenir populaire de la lutte mémorable qui mit fin à l'indépendance de la Macédoine. Non loin de là, prend naissance un ruisseau aux berges encaissées, dont le faible courant s'élargit tout à coup pour former les eaux stagnantes de Touzla. On l'appelle *Lakos*, d'un nom analogue aux mots *λάκκος*, *λάκκα*, encore employés dans la langue vulgaire pour désigner un *vallon*, un *ravin* : peut-être cependant faudrait-il y voir de préférence une altération du nom du *Λεῦκος*, cité par Plutarque comme l'un des deux cours d'eau qui traversaient le champ de bataille de Pydna et qui, malgré leur peu de profondeur, présentèrent cependant quelques obstacles aux légions de Paul-Émile : *Διὰ μέσου δὲ ποταμοὶ ῥέοντες Αἴσων καὶ Λεῦκος, οὐ μάλα βάθεις τότε (θέρους γὰρ ἦν ὥρα φθίνοντος), ἐδόκουν τινὰ δυσεργίαν ὁμῶς τοῖς Ῥωμαίοις παρῆξιν (1)*. Le *Leukos*, dont les eaux étaient encore teintées de sang le lendemain de l'action (*τοῦ δὲ Λεύκου ποταμοῦ τὸ ῥεῦμα τοὺς Ῥωμαίους τῇ μετὰ τὴν μάχην ἡμέρᾳ διελθεῖν ἔτι μεμιγμένον αἵματι*), paraît avoir été le plus rapproché des lignes de Persée et de la ville de Pydna, ce qui s'accorde avec la position de notre ruisseau. Le second cours d'eau, nommé *Αἴσων* par Plutarque, serait alors le torrent qui coule dans les bois au midi de Kourino. Près de son embouchure est le village de *Vroméri*, dont le nom vient évidemment de *βρωμερός*, *puant*, et semble rappeler aussi le souvenir d'un champ de carnage, comme en France le nom de *Pourrières* rappelle, dit-on, les *campi putridi* de Marius.

C'était bien en effet dans ce coin de la plaine, que j'avais placé, lors de mon premier voyage, l'acte principal de la bataille de Pydna. J'avais reconnu dans les longues collines qui viennent mourir en cet endroit les *λόφοι συνεχεῖς ἄλλος ἐξ ἄλλου*, qui disloquèrent la phalange; seulement l'itinéraire que j'avais suivi m'avait empêché de me rendre un compte aussi exact de la situation des cours d'eau : j'avais été forcé

(1) Plutarque, *Paul-Émile*, 16 et 21.

de reculer l'un des ruisseaux nommés par Plutarque jusqu'à la rivière de Katérini, ce qui éloignait beaucoup trop la position des Romains et donnait une largeur démesurée au champ de bataille (1). Cette rectification, que je tenais à faire, n'implique du reste aucunement comme conséquence que les buttes de Kourino soient des monuments de la journée meurtrière où Pydna servit de dernier rempart à la Macédoine. Toute différente est la conclusion que nos fouilles vont nous permettre de formuler.

Les deux buttes de Kourino.

L'existence d'un hypogée sous l'un des tertres de Pydna pouvait faire supposer avec quelque raison que l'autre tumulus renfermait une construction analogue, peut-être encore intacte. Aussi notre premier soin fut-il de faire attaquer cet épais cône de terre, qui n'a pas moins de 50 mètres de diamètre à sa base, sur 18 mètres de hauteur au-dessus du niveau moyen de la plaine. Des tranchées furent d'abord ouvertes sur le contour de la butte, pour chercher une entrée; puis des fouilles furent conduites en galerie vers le centre du tumulus : les terres étaient tellement compactes, que nous avons pu exécuter ce travail sans avoir besoin de les étayer. Cette première tentative n'eut pas le résultat que nous attendions; elle nous a prouvé seulement que le tumulus conique ne renfermait très-probablement aucune disposition architecturale. Tout ce que nous y avons trouvé, c'est, à une certaine hauteur au-dessus du sol, une couche noire d'humus assez épaisse et tout à fait différente de la terre crayeuse qui forme la masse du tertre; elle contenait quelques rares ossements humains à demi décomposés, sans aucune trace de charbon ni de cendres, ce qui semblait prouver que les corps n'avaient pas subi la cérémonie du bûcher. Cependant la décomposition sur place des cadavres ne suffit peut-être pas à expliquer la rareté et la dispersion apparente des ossements, ni surtout la parfaite régularité de la zone de terre noire, qui nous a paru devoir s'étendre, comme une nappe horizontale et d'une épaisseur uniforme, dans toute la largeur du monticule.

Pendant ces premières opérations, les mesures et les directions exactes, que j'avais fait prendre par M. Laloy au second tumulus, nous révélaient un fait qui nous causa quelque surprise. La construction souterraine qu'il recouvrait n'occupait pas le milieu, mais seulement l'extrême bord du monticule de terre : loin de s'enfoncer vers le centre, elle était disposée irrégulièrement, suivant une corde qui ne répond qu'à un arc très-

(1) *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 152.

faible de la circonférence. Aucune nécessité d'orientation ne justifiait d'ailleurs cette irrégularité, puisque l'entrée du souterrain est tournée vers le sud-ouest. Encore moins pouvait-on l'expliquer par une ruse pour tromper les violateurs de sépultures : car, dans ce cas, on eût évité d'établir la construction aussi près de la surface extérieure du remblai. Quelle raison avait fait alors accumuler cette masse de terre, dont le volume, évalué par M. Daumet, est de près de 1800 mètres cubes, dont la base presque circulaire a 60^m de diamètre, dont la plate-forme supérieure, qui forme le cône tronqué, a 27^m et dont la hauteur est de 10^m,70 au-dessus de la plaine? Évidemment, elle devait contenir des dispositions indépendantes de la construction qui en occupait une si faible partie. Des fouilles furent aussi exécutées sur le pourtour de ce tumulus et une galerie souterraine conduite jusqu'au centre; aucune nouvelle trace de construction ne fut reconnue; mais on trouva, exactement comme dans le premier tumulus, une couche de terre noire mêlée de quelques ossements humains et dont la nature paraissait avoir été modifiée par la décomposition des matières organiques.

Ces premiers résultats, en grande partie négatifs, avaient cependant leur signification et soulevaient plusieurs questions intéressantes. Un premier fait nous était à peu près acquis : contrairement aux apparences, les tertres de Kourino n'avaient pas été élevés originairement pour couvrir les caveaux souterrains de quelque noble famille ou d'un mort de distinction; c'étaient des tombes communes, des *πολυάνδρια*, pour employer le mot des Grecs, où un certain nombre de corps avaient été inhumés ensemble, sans doute à la suite de quelque combat.

De toute manière, la construction souterraine établie irrégulièrement sur le flanc de l'une des deux buttes n'est liée en rien à la construction primitive du tumulus; elle ne doit y avoir été ajoutée qu'après coup, par un travail analogue à celui que l'on aurait exécuté dans le talus d'une colline naturelle. On peut très-bien admettre, en effet, qu'un rapprochement historique quelconque, une filiation réelle ou légendaire, une assimilation honorifique, aient fait déposer, même après longtemps, de nouveaux morts dans un antique tumulus, consacré par la vénération des habitants. Mais il devient bien difficile alors de soutenir l'opinion d'après laquelle ces anciens tertres funéraires seraient la sépulture des soldats de Paul-Émile ou de Persée. Sans doute, lorsque le voyageur, en débouchant sur l'ancien champ de bataille de Pydna, se trouve en face de ces grandes tombes, sa première idée est de les associer au souvenir du fait militaire dont son imagination est toute pleine. La différence de leur forme semble même lui permettre de distinguer le tumulus des vainqueurs et celui des vaincus, le dernier tronqué et découronné par quelque loi de la guerre. Mais, pour peu qu'il réfléchisse, le doute s'empare de son esprit. Les conquérants victorieux auraient-ils élevé eux-mêmes un monument à leurs ennemis, auprès de celui de leurs propres soldats? Car ce ne sont

pas les Pydnéens, décimés et dispersés par le sac de leur ville, qui ont pu entreprendre un pareil travail. Après la bataille de Cynoscéphales, les Macédoniens vaincus avaient été laissés sans sépulture, nous le savons par Tite-Live; et ce n'est que cinq ans après que le roi Antiochus, traversant le pays avec son armée, fit recueillir leurs ossements et construire un tumulus par ses soldats : *Tumulus est in unum ossibus, quæ passim strata erant, coacervatis factus* (1).

Peut-être m'objectera-t-on cet exemple même pour prouver que les Macédoniens avaient conservé jusqu'à l'époque de leurs guerres contre Rome l'usage héroïque d'élever un tumulus à leurs guerriers morts. Mais la ville de Pydna avait certainement vu bien d'autres engagements sous ses murs, avant le jour où elle tomba entre les mains de Paul-Émile. Sans parler des faits connus, comme le long siège qu'y soutint la reine Olympias contre toute l'armée de Cassandre, comme les débarquements des Athéniens sur la côte et les démêlés des Pydnéens avec les rois de Macédoine, combien d'événements de l'histoire primitive de cette ville nous sont absolument inconnus! L'absence de tout débris de poterie, de toute trace de travail humain dans les parties du terrassement que nous avons remuées, laisse la plus grande latitude sur l'époque à laquelle il faut attribuer ces monuments de terre. Rien même n'empêcherait, à la rigueur, de les faire remonter jusqu'aux Thraces Piériens, premiers occupants de la contrée. On sait que les Thraces n'avaient pas moins que les anciens Grecs l'usage d'ensevelir leurs guerriers sous des collines artificielles (2). Il est certain que la Piérie possède plusieurs exemples remarquables de ce genre de tombeaux : l'un d'entre eux, que j'ai retrouvé près de la ville de Dion, paraît avoir été considéré par les anciens habitants eux-mêmes comme le tombeau d'Orphée (3). Cette tradition montre au moins qu'on attribuait volontiers, dès l'antiquité, de pareils monuments à l'ancienne population thrace, et qu'on les reportait à une époque que nous appellerions préhistorique. On s'expliquerait même mieux ainsi que la population macédonienne de Pydna se fût approprié sans scrupule ces très-antiques sépultures d'une autre race.

Toujours est-il qu'il ne saurait être question ici de la bataille de Pydna. Nous allons en trouver une preuve nouvelle et plus décisive encore, dans la construction de l'hypogée, qui est certainement antérieure à la conquête romaine, bien qu'il ne soit qu'une addition au monument primitif. Il appartient à M. Daumet de rendre compte de cette seconde partie de nos opérations, qui devait enfin nous donner des résultats positifs et nous payer à elle seule de nos efforts.

(1) Tite-Live, XXXVI, 8.

(2) Hérodote, V, 8.

(3) Pausanias, IX, 30. — Voyez le chapitre suivant.

Construction funéraire sous l'une des buttes.

« Les fouilles opérées dans les buttes de Kourino n'y ayant fait découvrir aucune nouvelle disposition architecturale, nos efforts se concentrèrent sur la construction souterraine que M. Heuzey avait découverte sous le tumulus à sommet aplati, en 1855, et qui se trouvait encore encombrée par les terres jusqu'à la naissance du cintre. L'intérêt de cette construction est dans les analogies qui permettent d'établir une comparaison des plus instructives avec le tombeau que nous avons étudié précédemment à Palatitza. Malgré de notables différences dans les détails, dans la qualité du travail et même dans l'époque de l'exécution, ce ne sont pas moins deux productions d'un même art et d'un même système de sépulture, adopté en Macédoine (1).

« Au tombeau de Kourino, comme à celui de Palatitza, tout le système de la construction est voûté en berceau. L'appareil, en grandes pierres calcaires de couleur grisâtre et de dureté moyenne, est ajusté avec une grande précision. La partie principale de la sépulture se compose de même d'une chambre funéraire, dont le mur est orné extérieurement d'une décoration architecturale formant façade. Seulement ici le profond enfouissement des chambres sous les terres du tumulus avait forcé d'établir, pour y accéder, un long couloir en pente, débouchant dans un premier vestibule qui précède l'entrée d'honneur du monument : là est toute la différence entre les deux plans.

« Une première façade très-simple, que nous avons mise tout d'abord à découvert, accompagnait extérieurement l'ouverture supérieure du couloir. La baie d'entrée est surmontée d'un chambranle finement taillé, couronné d'une attique. Le mur même devait porter une corniche, qui, venant affleurer les terres, s'est trouvée exposée, avant toute autre partie, à la destruction. Du reste, cet accès se trouvait encore masqué, comme à Palatitza, par des assises grossièrement équarries, qu'on avait superposées pour y amonceler les terres et faire oublier l'étroite entrée du tombeau. Un soupirail avait seulement été ménagé derrière le chambranle pour l'aération du souterrain. Mais cette percée avait suffi pour montrer le chemin aux violateurs de la sépulture, puis pour livrer passage aux terres délayées qui l'avaient ensuite rempli ; c'était encore par là que M. Heuzey avait pu se glisser dans l'intérieur de la construction souterraine.

« Le seuil de la porte formait une première marche à descendre, après laquelle commençait la galerie rampante, conduisant aux chambres du tombeau. Dès les premiers

(1) Voir les Planches 17 à 21.

coups de pioche, à quelques pas du seuil d'entrée, nous trouvions les débris de deux battants de porte monolithes en marbre, avec la décoration consacrée des bandes saillantes et des rangées de têtes de boulons. Les portes de Kourino ne sont qu'en marbre grisâtre et commun, dont la couleur est déguisée par une couche légère de stuc blanc ; elles ne sont taillées avec soin que sur la face extérieure ; encore le travail n'a-t-il pas toute la fermeté que nous avons admirée à Palatitza. En revanche, les panneaux supérieurs portaient les traces de l'encastrement d'un large ornement en métal, destiné à retenir les anneaux de la porte. Nous ne fûmes pas longtemps sans connaître la nature de cet ornement. On peut juger de notre joie, quand nos ouvriers nous montrèrent sur le sol une belle tête de lion en bronze, portant un anneau mobile et encore posée sur la patère de même métal qui lui servait d'attache. Notre Planche 19 représente ce précieux spécimen de l'industrie antique, modelé avec un sentiment qui vise plutôt au caractère qu'à la correction.

« La galerie qui s'enfonce sous le tumulus de Pydna, avec une inclinaison de 12 degrés sur 11 mètres de longueur, offre une particularité de construction qui mérite d'être relevée : sa largeur, qui est d'abord de 1^m,98, se rétrécit de 40 centimètres dans son parcours, de sorte que la voûte en plein cintre est légèrement conique. L'application des peintures, que M. Heuzey avait signalée dans les chambres intérieures, se montre déjà employée avec beaucoup de recherche pour la décoration du couloir d'entrée. La voûte est simplement revêtue de stuc blanc, le sol est enduit de rouge vif ; mais les murs portent une décoration polychrome, qui simule un appareil de construction, avec des assises rampantes en marbre veiné et des stylobates de couleur noire. Certaines salles de Pompéi présentent le même système de stucage.

« Au bas de la galerie, on descend encore un degré formant seuil, et, après avoir franchi une baie, décorée seulement de champs d'encadrement en stuc, on se trouve dans le premier vestibule du caveau funéraire. C'est une petite pièce large de 2^m,88 ; sa profondeur est seulement de 1^m,48. Le grand intérêt que présente ce vestibule est la riche décoration peinte qui occupe le mur du fond. Au-dessus d'une porte, décorée d'un chambranle légèrement en saillie, avec crossettes et attique, règne un entablement dorique complet, surmonté d'un fronton, qui se coupe suivant la voûte. La pente de ce fronton et tous les détails de l'entablement sont d'un caractère absolument grec. Les profils sont très-purs et d'une excellente exécution. Les traces de couleur s'y montrent avec tant d'évidence, que, malgré les altérations causées par l'humidité et par la fumée des torches, il n'y a aucun doute possible sur la nature des tons.

« Les ornements appliqués sur le stuc des moulures rappellent ceux des monuments de la Grèce, avec plus de négligence toutefois dans le contour, que l'on n'a pas eu le soin de tracer d'abord à la pointe. On remarque aussi que le même motif s'étend par-

fois sur deux moulures dissemblables, comme cela a lieu, par exemple, pour la moulure inférieure du larmier et pour la face unie du tympan du fronton. Les triglyphes bleus portent comme décoration, sur la face qui les couronne, des perles peintes et relevées en blanc, à l'imitation des perles sculptées et colorées des triglyphes du Parthénon. L'attique couronnant la porte avait, comme l'entablement, des couleurs diverses; le filet supérieur était rouge, le talon inférieur portait des rais-de-cœur; le cavet intermédiaire était bleu, rehaussé de palmettes jaunes. Je ferai observer en passant que cette superposition des tons s'écarte aussi de la pratique de la bonne époque grecque, où les couleurs de l'architecture polychrome se montrent ordinairement juxtaposées. La Planche 18 donne l'ensemble de la décoration et les principaux détails dessinés et mesurés exactement; les couleurs seules sont restituées ou plutôt ravivées, mais sur des preuves incontestables; elles viennent justifier une fois de plus la disposition des tons employés dans la polychromie.

« Le deuxième vestibule, profond de 1^m,49, était décoré aussi de stucs peints. La baie qui le met en communication avec la chambre sépulcrale est entourée d'un chambranle peu saillant, avec crossettes et moulure de couronnement formant attique. On y voit des traces de peinture, mais trop effacées pour qu'il soit possible d'en restituer les tons. Cette baie, qui donnait directement accès dans la dernière chambre, avait aussi un seuil à feuillure de battement; elle était formée par deux vantaux de marbre, semblables à ceux de la porte d'entrée du tombeau, avec cette différence seulement que les traces d'encastrement pour les têtes de lion en bronze sont pratiquées dans les panneaux inférieurs. C'est un de ces battants que nous avons rapporté au Louvre, avec la tête de lion précédemment décrite, qui ne s'y adapte pas moins justement qu'aux panneaux de la porte extérieure.

« Les deux vestibules que nous venons de décrire, trop étroits pour avoir reçu des corps, n'étaient destinés vraisemblablement qu'à précéder la véritable chambre sépulcrale, qui forme une petite salle de 4^m,03 de profondeur sur 3^m,03 de large, avec une hauteur de 4^m,09. Les deux dernières dimensions sont à peu près les mêmes pour les chambres précédentes, comprises sous le même berceau de voûte. C'était dans cette chambre que nous attendaient les découvertes les plus intéressantes. En déblayant les terres qui encombraient le caveau à gauche de la porte, nous rencontrâmes bientôt le montant d'un lit de marbre, encore dressé à sa place et tout sculpté de fins ornements. Craignant la maladresse des ouvriers, nous prîmes nous-mêmes la pioche de leurs mains, pour continuer la fouille avec toutes les précautions nécessaires. Bientôt, à la lueur du bois résineux qui nous servait de torches, nous pûmes admirer toute la face du lit funèbre avec son élégante décoration.

« La forme générale est la même que celle des lits de Palatitza, avec moins de fer-

meté cependant dans les profils. Mais les contours des montants, au lieu d'être simplement découpés en silhouette, sont remplis par des ornements d'un relief délicat. Le chapiteau du montant porte deux petites volutes ioniques, surmontées d'une palmette; et la partie évidée en forme de balustre, qui dessine le pied du lit, donne naissance à des tiges aux feuilles déliées, rappelant à s'y méprendre la *nielle* des moissons. Ces détails, d'une invention charmante, sont exécutés avec plus de sentiment que de soin, et l'on y remarque même une certaine inégalité de travail, qui a lieu d'étonner. Ainsi, le second montant, qui est taillé dans une plaque séparée, rajustée par un crampon de fer, a été sculpté par une main beaucoup moins habile et avec quelques variantes dans le dessin. La partie la plus curieuse peut-être de la décoration est la figure d'un lion couché, qui se dessine en relief sur le champ de la première plaque, au-dessous de la traverse du lit, vers le pied qui était voisin de la porte. Le dessin de cette sculpture est gauche et l'exécution en est très-imparfaite. Le masque de lion, qui faisait saillie sur le nu du lit funèbre, avait été taillé dans un morceau à part, que nous avons trouvé détaché, mais intact, sur le sol de la chambre (1).

« Ce lit, adossé à gauche contre la paroi de la chambre, n'était pas seul. La continuation de la fouille nous en fit découvrir un second, qui était disposé en retour d'équerre, contre le mur du fond du caveau, et qui, se trouvant masqué en partie par l'autre, n'avait qu'un seul montant. La décoration est exactement la même qu'à l'autre lit, seulement le lion couché est remplacé par un serpent d'une belle exécution. Le défaut de symétrie est encore augmenté par la différence de niveau entre les deux lits, le second étant placé sur un socle plus élevé que le premier. Quant au mur de droite, contre lequel on aurait plutôt cherché le second lit, conformément à la disposition symétrique observée à Palatitza, il ne porte aucune trace d'un pareil aménagement. On dirait que les possesseurs du tombeau, venant après coup à y placer un second lit funèbre, avaient cherché à prendre le moins de place possible et à réserver l'espace nécessaire pour un ou même pour deux autres lits, qui devaient occuper le mur de droite, mais qui n'ont jamais été placés.

« Il reste une partie notable des massifs de maçonnerie qui formaient les deux couches funéraires; mais la plate-forme en est toute bouleversée, comme si les chercheurs de trésors avaient voulu y pratiquer des trouées. C'est probablement par la même cause que nous n'avons retrouvé aucune trace des revêtements qui devaient simuler les matelas étendus sur chaque lit. Les plaques sculptées des lits, qui sont du même marbre commun que les portes, conservent des traces de stuc blanc sur les faces saillantes et de stuc rouge aux tympans. Le sol de la chambre, comme celui des vestibules et de la

(1) Voir la Planche 20.

galerie d'accès, était recouvert d'un enduit rouge appliqué sur un menu cailloutage. Les murs et la voûte avaient aussi leur enduit de stuc ; mais l'humidité en a rendu les couleurs douteuses.

« Je ne dois pas oublier de mentionner un fait important : c'est que les déblais de cette chambre contenaient quelques ossements humains. Mais, bien que nous ayons fait cribler les terres, nous n'y avons trouvé aucun débris de vases ni aucun fragment d'un ustensile quelconque, si ce n'est une petite lampe antique en terre cuite non vernissée, d'une forme élégante, mais sans aucun ornement ; la poignée est même remplacée par une simple saillie d'arrêt pour le pouce, sur l'un des côtés de la lampe ; le bec était encore noirci par la flamme.

« Le lecteur aura pu reconnaître de lui-même, dans la description qui précède, l'étroite parenté qui existe entre le monument funéraire de Kourino et celui de Palatitza, en même temps que les différences de style et de travail qui les distinguent. C'est le même emploi de la voûte et des chambres souterraines précédées de vestibules, le même usage des portes de marbre à l'extérieur et à l'intérieur, le même système de sépulture et jusqu'au même type dans la forme des lits funèbres. Si la décoration plus brillante du second tombeau est gâtée par des inégalités qui trahissent une moins haute époque, cependant l'excellence du sentiment décoratif y fait encore sentir l'influence très-directe du beau goût hellénique. »

Les sépultures macédoniennes et les lits funèbres.

Les analogies de forme et de plan que la description de M. Daumet signale entre les constructions funéraires de Kourino et de Palatitza, suffiraient pour y faire reconnaître une forme de sépulture adoptée avec une certaine prédilection par les riches familles macédoniennes, puisque nous la retrouvons sur deux points de la même contrée, avec des différences d'exécution qui trahissent des époques quelque peu distantes. Le résultat de nos fouilles eut pour effet de ramener mon attention sur des monuments du même genre, que j'avais vus sur d'autres points de la Macédoine, et dont je n'avais pas saisi d'abord le véritable caractère, faute de posséder des termes de comparaison assez précis. Il me suffira d'indiquer ces monuments pour montrer que les chambres souterraines voûtées et meublées de lits funèbres étaient d'un usage national en Macédoine.

Dans mon mémoire sur *le Mont Olympe*, j'ai signalé, sur le bord de la route qui mène à Dion, non loin des murs de la ville, une voûte souterraine en bel appareil

régulier, que je trouvai crevée par le sommet et remplie par les pluies d'automne, exactement comme le caveau funéraire de Palatitza (1). Là aussi, et par les mêmes causes d'erreur, je me figurai alors que c'était une galerie d'égout de l'époque romaine. Mais la situation du monument aux abords de la cité, le caractère de l'appareil et les dimensions de la voûte ne me laissent aujourd'hui aucune hésitation : ce doit être un caveau funéraire analogue à ceux que nous avons fouillés.

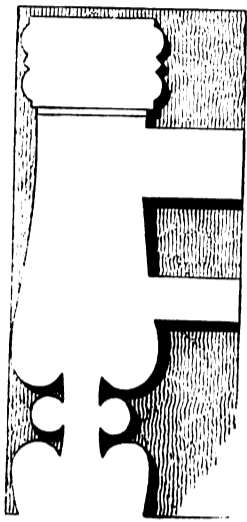
Mais voici un exemple encore plus concluant et du plus grand intérêt pour notre démonstration ; car il nous fait quitter la côte de Piérie, pour nous montrer le même genre de sépulture employé à Pella, dans la capitale même de l'ancienne Macédoine. J'emprunte à mon collègue et ami M. Delacoulonche, avec qui je visitai ce monument, les termes mêmes dans lesquels il le décrit et le dessin qu'il a publié, en corrigeant, par mes propres souvenirs et par l'expérience nouvelle que j'ai acquise dans nos fouilles, la première impression que nous causa cette découverte (2).

Si l'on reprend un à un tous les détails de cette description, on voit que le tombeau découvert par M. Delacoulonche, près de Pella, sur la route de *Kofalovo*, était un caveau souterrain, couvert par *une arcade en berceau*. On y avait pénétré en crevant le sommet de la voûte, exactement comme dans ceux de Palatitza et de Dion ; nous n'avons pu encore y descendre qu'avec des cordes. Il ne paraît pas avoir eu de vestibule, mais sa façade, enfouie en contre-bas du sol, était aussi percée d'une grande baie, barricadée extérieurement par *d'énormes pierres placées l'une sur l'autre, et laissant apercevoir à un endroit la terre amoncelée derrière elles*. Les battants de marbre n'étaient plus en place, mais nous aurions pu en reconnaître la trace dans ces *trous visibles des deux côtés de la porte*, et destinés évidemment à retenir les bourdonnières de bronze dans lesquelles tournaient les pivots. L'attribution de cette construction à l'époque romaine vient uniquement de l'opinion trop absolue que nous partagions encore sur l'époque où la voûte commença à être employée en Grèce. Mais cela n'a pas empêché M. Delacoulonche d'être frappé de la beauté de l'appareil, de la disposition des pierres *ajustées et taillées avec le plus grand soin*, de la finesse de la corniche *très-simple* qui régnait à la naissance de la voûte, et dont les ornements étaient *profilés avec habileté*. Malgré nos préventions d'alors, la saillie vive et délicate de cette corniche m'est, en effet, restée dans la mémoire et dans les yeux, comme un témoignage irrécusable du caractère hellénique du tombeau de Pella. Sous le rapport de l'élégante sévérité du style, il me paraît même supérieur à l'hypogée de Kourino, et ne saurait être comparé qu'à celui de Palatitza.

(1) *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 119.

(2) Delacoulonche, *Berceau de la puissance macédonienne*, page 76, dans les *Annales des missions scientifiques et littéraires*, année 1858.

On remarquera en outre, comme dans les caveaux précédemment décrits, que les murs étaient revêtus d'une sorte de stuc, sur lequel on avait appliqué de la couleur. Un détail particulier à ce tombeau, c'est l'entaille creusée dans le mur pour recevoir une inscription sur une plaque de bronze, dont les crampons en fer sont encore en place. Quant aux lits funèbres, le croquis que nous reproduisons aura fait reconnaître



tout de suite, sur la table de marbre que M. Delacoulonche prend pour la face intérieure d'un sarcophage, le montant d'un lit identique à ceux de Palatitza. Cette méprise vient de ce que nous pensions à tort, après une demi-heure de travail, avoir atteint le pavement de la chambre funéraire. Mais la hauteur donnée à la porte et à son revêtement extérieur, dont deux assises avaient seulement été découvertes, prouve assez que le travail des fouilles s'était arrêté bien au-dessus du véritable sol. Les grandes pierres, l'une de 2^m,79 de long, que nous avons trouvées à plat sur la terre, les fragments de marbre désignés comme des fragments du couvercle du sarcophage, n'étaient très-probablement autre chose que les battants ren-

versés de la porte de marbre et les côtés du lit funèbre brisés par les violateurs de la sépulture. Peu familiarisés avec l'idée des lits funéraires, dont nous n'avions encore vu aucun exemple, et rencontrant au-dessous de ce prétendu dallage le coin d'une plaque sculptée posée de champ, nous devions la prendre pour la face intérieure d'un sarcophage enfoui en contre-bas du sol, tandis que c'était la face extérieure d'un lit funèbre, arrachée seulement et retournée par les chercheurs de trésors. En effet, on n'eût pas sculpté la forme d'un lit dans l'intérieur d'un sarcophage. Pour moi, d'après la manière dont se sont présentés les mêmes débris dans les fouilles de Palatitza et de Kourino, je ne doute pas que le tombeau de Pella découvert par M. Delacoulonche n'ait contenu aussi un ou plusieurs lits funèbres.

Nous sommes donc en présence d'un type de sépulture bien caractérisé, que nous pouvons considérer comme propre à la Macédoine ou tout au moins comme naturalisé dans ce pays dès une époque assez haute. Si l'on veut déterminer les traits distinctifs de ces tombeaux macédoniens, on trouve d'abord qu'ils sont construits sous le sol, à la différence des *ἡρώα* élevés à ciel découvert ou taillés dans les murailles de rochers. Ce sont bien réellement des hypogées, et il ne semble même pas qu'ils aient été nécessairement recouverts d'un cône de terre. Toutefois nous ferons remarquer que les caveaux de Pella et de Palatitza ont tous les deux dans leur voisinage un petit tumulus, qui pouvait indiquer l'approche de la sépulture, tout en trompant sur son véritable emplacement.

Le deuxième caractère des tombeaux macédoniens est la conséquence du premier : ils

sont construits d'après le système de la voûte, qui présentait le plus de solidité pour résister à la poussée des terres. Mais ce mode de construction, exécuté avec une précision remarquable, n'empêche en rien de les faire remonter à une époque antérieure à la domination romaine. Les belles voûtes assyriennes découvertes par M. Place, celles de l'Asie Mineure et de l'Étrurie, le couloir en berceau depuis longtemps signalé au théâtre de Sicyone, enfin les portes cintrées que l'on rencontre jusque dans les constructions d'appareil polygonal de l'Acarnanie et de l'Épire, ne permettent plus de croire que les architectes grecs aient ignoré la combinaison des claveaux, surtout à l'époque intermédiaire qui se rapproche de la période macédonienne et où le philosophe Démocrite détermina les lois mathématiques de la voûte. Diodore nous apprend que, dans le magnifique char funèbre d'Alexandre, la petite construction placée au sommet pour contenir le cercueil royal avait la forme d'une chambre voûtée *καμάρα*, dont le berceau portait sur des colonnes ioniques : *Τὸ δ' ἐκδεχόμενον τὴν καμάραν, περίστυλον χρυσοῦν ὑπῆρχε, ἔχον ἰωνικὰ κιονόκρανα* (1); c'était peut-être une application de l'usage, que nous trouvons consacré en Macédoine, d'employer la voûte pour les caveaux funéraires.

L'idée, répandue dans presque tout le monde antique, de faire du tombeau une véritable maison pour le mort, est celle qui a présidé aussi à la disposition de nos sépultures macédoniennes. De là, ces façades décorées avec la plus scrupuleuse élégance, ces moulures, ces stucs et jusqu'à ces ornements peints, que l'on s'étonne de voir masqués ensuite par des revêtements et enfouis dans les profondeurs du sol. Toute cette dépense de travail et de soin était pour ceux qui habitent sous la terre; par le même sentiment, on décorait jusqu'aux parties invisibles de la toiture des temples, dans le seul but de contenter l'œil des dieux.

Comme les demeures des vivants, la maison souterraine a aussi ses portes et même ses doubles portes, chacune à deux battants, *πύλαι δίκλιδες* ou *δίθυροι*, séparées par des vestibules qui représentent le *locus inter duas januas* des maisons grecques. Seulement, par une disposition magnifique et singulièrement expressive, ce sont des portes de marbre, dont les lourds battants massifs conviennent à la garde de la demeure sépulcrale et rappellent immédiatement à l'esprit l'idée des inexorables portes de l'Hadès, *Ἄϊδαο πύλαι*. Elles n'en reproduisent pas moins la figure très-exacte et très-instructive pour nous d'une porte grecque d'un style simple et sévère. Leurs vantaux n'imitent pas en effet, comme dans la plupart des exemples antiques, des panneaux encadrés dans un assemblage de montants et de traverses; ils représentent plutôt des battants, sur lesquels de puissantes ferrures sont appliquées à l'aide de boulons à large tête. Ces boulons, en latin *bullæ*, que les anciens faisaient reluire avec soin, pour faire honneur à

(1) Diodore de Sicile, XVIII, 26.

l'entrée de leurs maisons, garnissent aussi la feuillure de battement, *replum*, et nous représentent les εὐγόμεφους πύλας dont parle Euripide, en décrivant la porte extérieure d'un palais (1). Les ferrures transversales occupent du reste la place des traverses *images*, dans les portes à tympans, et, sauf l'absence des montants *scapi*, qui n'avaient aucune raison d'être dans ces portes plus simples, on retrouve les proportions données par Vitruve (2), notamment la division du vantail, dans sa hauteur, en deux champs inégaux, qui sont entre eux dans la relation de 2 à 3.

Les anneaux de bronze qui, dans le tombeau de Palatitza, étaient tenus par des têtes de lion, suivant l'usage général de l'antiquité, servaient à tirer la porte. Ce sont les ἐπισπαστήρες, dont parle Hérodote, lorsqu'il rapporte la tragique histoire d'un condamné politique, dont les deux mains coupées restèrent accrochées à ces poignées, dans un temple d'Égine. Nos portes de marbre ont malheureusement perdu leur système de serrure, dont M. Daumet signale cependant la trace; mais, près de l'une d'elles, on a retrouvé l'appareil en bronze sur lequel elle tournait, composé d'un pivot στροφεὺς et d'une pièce creuse ou *crapaudine*, en grec ὀλμίσκος, littéralement *petit mortier* (3). Il était nécessaire en effet de pouvoir rouvrir au moins deux ou trois fois ces lourdes portes, pour donner passage aux nouveaux corps, dont la place était marquée dans le caveau de famille. Les portes de pierre ne sont pas rares dans les tombeaux antiques. Les unes sont simplement figurées par la sculpture, comme c'est l'usage constant dans les anciennes grottes sépulcrales de la Lycie. Les autres, comme en Phénicie et en Palestine, sans oublier un curieux exemple trouvé à Pompéi, étaient faites réellement pour s'ouvrir, et souvent les pivots qui les faisaient mouvoir sont façonnés aussi dans la pierre (4). Seulement toutes ces portes reproduisent la disposition ordinaire de la porte à panneaux de Vitruve; elles s'éloignent du type plus simple que nous rencontrons en Macédoine. Un seul exemple se rapporte au même modèle: c'est une porte sculptée dans les rochers de Delphes (5), qui présente les mêmes traces des disques de bronze pour tenir les anneaux, la même disposition des plaques transversales, avec cette seule différence que les têtes de boulons, ayant probablement été rapportées en métal, sont indiquées par des cavités circulaires. Ce rapprochement suffit pour démontrer que nous avons bien ici le type le plus sévère et le plus pur des portes grecques.

L'aménagement intérieur de l'habitation funéraire n'est pas moins bien entendu ni

(1) Euripide, *Hercule furieux*, v. 999.

(2) Vitruve, IV, 6.

(3) Sextus Empiricus *Adversus mathematicos*, 10, 54, p. 648. — Hérodote, VI, 91.

(4) Voir un très-beau spécimen de ce genre de portes, publié par M. Renan, *Mission de Phénicie*, planche 45.

(5) Voyez Le Bas, *Voyage archéologique*, itinéraire, planche 40.

moins soigné dans ses moindres détails. Il faut remarquer d'abord l'emploi des enduits peints, appelés par les Romains *tectorium opus, expolitiones*, mais déjà bien connu des Grecs sous le nom de *κονιάματα*. Le pinceau figure encore de préférence des ornements d'architecture, et nous montre, par un exemple incontestable, le système de polychromie des temples s'étendant aux constructions privées. Nous voyons les revêtements de stuc reproduire l'appareil même de la construction, en l'enrichissant par l'imitation des couleurs variées du marbre. C'était, d'après Vitruve, l'emploi le plus ancien de la décoration peinte et celui qui était le plus conforme au goût simple et rationnel des Grecs : *Ex eo antiqui, qui initia expolitionibus instituerunt, imitati sunt primum crustarum marmorearum varietates et collocationes* (1).

Mais le détail le plus intéressant et le plus original que présentent les hypogées funèbres de la Macédoine, est l'emploi, pour la sépulture, de ces beaux lits de marbre, qui nous conservent à travers les âges le système de construction et les proportions exactes d'une *kliné* grecque de la forme la plus élégante. Ce sont des monuments d'une grande valeur pour la connaissance du beau goût que les Grecs apportaient jusque dans l'exécution de leurs meubles et des modifications qu'ils faisaient subir à cet effet aux formes de leur architecture.

On reconnaît les pièces d'assemblage *ἐνήλατα*, qui formaient ce que nous appelons la caisse du lit, la couche proprement dite, en grec *κλιντήριον*. Elles sont ici au nombre de trois, un tympan entre deux traverses, qui devaient s'adapter par des tenons dans les montants du lit. Les montants *πόδες* s'élèvent quelque peu au-dessus de la couche, et leur tête forme une espèce de chevet très-bas, qui n'en servait pas moins d'appui aux coussins, soit pour s'y accouder, soit pour y poser la tête : de là le double nom d'*ἀνάκλιντρον* ou d'*ἐπίκλιντρον* donné à cette partie (2). Dans le plus grand nombre des lits grecs figurés sur les monuments, ce dossier n'existe pas du côté des pieds ; le modèle que nous trouvons dans les tombeaux de la Macédoine en est muni à ses deux extrémités et répond à l'espèce de lit que les Grecs nommaient *ἀμικέφαλος* (3). Si le matelas *τυλεῖον* est seul figuré en marbre, et non les coussins *προσκεφάλαια*, c'est probablement que la tête des morts reposait sur de véritables oreillers d'étoffe précieuse, que le temps aura détruits.

Les lits étaient un des principaux objets de luxe dans le mobilier des anciens. On en distinguait plusieurs espèces. Ceux dont les pieds étaient façonnés au tour, *δινωτὰ λέγη* (4), sont déjà mentionnés dans Homère, mais une seule fois, dans la description

(1) Vitruve, VII, 5.

(2) Pour ces mots voyez Pollux, VI, 9; X, 34.

(3) *Etymologicum magnum*.

(4) Homère, *Iliade*, III, v. 91.

du lit de Pâris et d'Hélène. C'est le type qui finit par être le plus répandu et que l'on décora plus tard de pieds sculptés en griffes d'animaux, *σφιγγόποδες κλίναι*, à l'imitation des meubles égyptiens et assyriens. Mais nos lits funéraires appartiennent à un type plus primitif, que nous trouvons adopté de préférence pendant la belle époque hellénique et dont la forme est aussi la plus communément décrite dans Homère. C'est un lit dont les pieds étaient simplement découpés dans des pièces de bois, comme celui qu'Ulysse fabrique lui-même, en se servant uniquement d'une doloire et d'une tarière. Le dernier instrument servait à percer les mortaises pour l'assemblage des pièces, à forer les nombreux trous destinés à retenir les courroies entre-croisées qui formaient le fond du lit; mais on devait l'employer aussi pour évider les montants et leur donner une forme plus légère : c'est ainsi que s'explique l'expression de *τρητὰ λέχη*, employée par le poète pour désigner ordinairement les lits (1).

En effet, la découpe en manière de balustre, qui entaille élégamment les montants de nos lits de marbre, est une forme caractéristique des anciens meubles grecs. Il est curieux de la retrouver, avec des traits identiques, sur les peintures de vases de toutes les époques de l'art, depuis le temps des vases de style primitif appelés *corinthiens*. C'est un curieux exemple d'un modèle de meuble qui est resté en faveur pendant trois siècles au moins, sans jamais lasser le goût des Grecs. Les sièges de marbre des antiques statues du temple des Branchides, ceux qui sont figurés sur les bas-reliefs archaïques du tombeau gréco-lycien des Harpyes, le beau lit étrusque de terre cuite trouvé dans le prétendu tombeau lydien de Cæré, nous offrent aussi, dès une époque reculée, un système de découpures exactement semblables à celles des lits macédoniens de Palatitza et de Kourino, et il ne serait pas impossible d'en retrouver l'origine jusque sur les monuments de l'Assyrie. Ajoutez que ce galbe aux lignes contournées appartient essentiellement au système de l'architecture ionique et se combine ordinairement avec des ornements du même ordre : deux petites volutes forment toujours le chapiteau du montant; des palmettes ou des feuillages qui en imitent l'arrangement complètent la décoration. Aussi ne doit-on pas hésiter à reconnaître dans tous ces exemples un type de fabrication ionienne, probablement celui des célèbres lits de Milet et de Chios, *κλίναι Μιλήσιαι*, *Μιλητιουργεῖς*, *Χιουργεῖς*, les mêmes sans doute qui furent appelés plus tard lits de Délos par les Romains, pour les distinguer des lits de Carthage de fabrication phénicienne (2). Les montants de ces lits, plaqués de bois, aux couleurs variées, surtout d'érable et de buis, *κλίνη παράκολλος*, étaient ensuite incrustés d'or, d'argent, d'ivoire ou d'écaille : les sculptures délicates du lit de Pydna donnent une idée de l'arrangement plein de goût de ces riches incrustations.

(1) Homère, *Odyssée* I, v. 442; XXIII, v. 196 et suivants; XXIV, v. 720.

(2) Athénée, I, 28. Pline, *Histoire naturelle*, XXXIII, 51.

Mais il ne faut pas voir, dans l'emploi du lit funèbre comme forme du tombeau, un simple motif de décoration sépulcrale. L'usage de dresser une couche pour le mort dans la chambre funéraire constitue un mode d'ensevelissement très-particulier et qui était loin d'être répandu, comme on pourrait le croire, dans tout le monde antique. C'est, au contraire, une coutume qui paraît avoir été circonscrite à certaines contrées et dont l'origine soulève plus d'une question intéressante. Les textes anciens y font à peine allusion, et à une époque trop récente pour qu'il soit possible d'en tirer aucune induction de quelque valeur. Ainsi Pétrone, en racontant l'aventure de la matrone d'Éphèse, dit bien que c'était un usage grec de déposer les corps dans des hypogées : *In conditorium etiam prosecuta est mulier defunctum, positumque in hypogæo, græco more, corpus custodire et flere totis noctibus diebusque cepit* (1). Mais cette phrase, destinée à prévenir le lecteur qu'il ne s'agit pas de l'usage romain de la sépulture par incinération, ne prouve pas que le mort ait été couché sur un lit funèbre, au lieu d'être simplement enfermé, selon l'usage le plus commun, dans un sarcophage.

Voici un exemple plus décisif et qui représente, sous les couleurs d'une réalité saisissante, quelque chose de l'aspect que nous aurions offert les caveaux de Palatitza et de Kourino, si nous les avions trouvés encore intacts. Phlégon de Tralles, affranchi de l'empereur Adrien, rapporte, dans ses *Aventures incroyables*, l'histoire fabuleuse d'une jeune fille, qui sortait la nuit de son tombeau pour aller voir son amant. On se rend, pour s'assurer du fait, au sépulcre de famille; l'ouverture du tombeau est décrite avec cette exactitude de procès-verbal qui est destinée à augmenter l'illusion du lecteur et qui est une des lois du genre fantastique. C'était une chambre voûtée, exactement semblable à celles que nous avons déblayées, ἀνοιχθείσης δὲ ὑφ' ἡμῶν τῆς καμάρας. On y trouve les morts couchés à découvert, chacun sur son lit funèbre, et dans un état de décomposition plus ou moins avancé, suivant l'époque où ils ont été déposés dans le caveau; ceux dont l'ensevelissement ne remonte pas à une époque reculée conservent encore leurs chairs, les autres ne sont plus que des squelettes : Ἐπὶ μὲν τῶν ἄλλων κλινῶν ἐφάνη τὰ σώματα κείμενα, τῶν δὲ παλαιότερον τετελευτηκότων τὰ ὀστᾶ. Seul le lit de la jeune fille est vide, et l'on trouve dessus les gages d'amour qu'elle avait reçus l'une des nuits précédentes (2). Le caractère merveilleux du récit n'empêche pas que l'auteur ne nous donne ici la description exacte de ce mode de sépulture : les morts, couchés comme sur de véritables lits, sans être enfermés dans un cercueil de bois ou de pierre, étaient abandonnés aux effets naturels de la décomposition. Mais un exemple isolé ne peut rien nous apprendre sur l'extension d'un pareil usage parmi

(1) Pétrone, *Satyricon*, CXI, 7.

(2) *Fragmenta historicorum græcorum* de Didot, III, p. 613.

les anciens. Si les noms des acteurs de cette étrange histoire sont grecs, celui de la ville manque, et ce peut très-bien n'être qu'une ville hellénisée de l'Asie antérieure. Comme les faits sont donnés pour contemporains, et le récit présenté sous la forme d'une lettre destinée au besoin à être communiquée à l'empereur, on peut croire qu'il s'agit de la ville de Tralles, en Carie, la patrie de l'auteur.

En poursuivant la même recherche à travers les nécropoles du monde antique, on est amené à reconnaître que l'usage des lits funèbres, adopté en Macédoine, devait être étranger à la Grèce proprement dite. Je ne vois pas que l'on en ait retrouvé aucun exemple, même dans les colonies grecques, qui auraient pu cependant l'emprunter aux barbares. On ne saurait donc y voir une coutume d'origine hellénique. Si l'on rencontre sur différents points du monde grec, à Athènes par exemple, à Delphes, à Égine, à Cyrène, des chambres sépulcrales, les morts y sont toujours enfermés dans des sarcophages, apportés du dehors ou creusés dans le roc même. Sans doute les Grecs, qui faisaient d'*Hypnos* (le Sommeil) l'inséparable compagnon de *Thanatos* (le Trépas), ne repoussaient pas l'idée symbolique qui assimile les morts à ceux qui dorment ; cependant leurs artistes ne représentaient que bien rarement la mort sous les apparences du sommeil. D'un autre côté, le lit même des funérailles jouait chez eux, comme chez beaucoup de peuples, un rôle important dans les cérémonies de l'exposition et du convoi ; nous voyons même, dès le temps d'Homère, que, dans les cas d'incinération, il était brûlé sur le bûcher avec le corps (1). Aussi est-il naturel que leurs sarcophages soient souvent aménagés comme une couche funèbre, qu'ils contiennent des lits de feuillage ou même de véritables matelas, des coussins pour la tête, remplacés ordinairement par une large tuile ou par un oreiller en pierre, portant le nom du mort, ou bien par une simple pente ménagée dans le fond du sarcophage ; mais, malgré l'assertion de Ross, ce ne sont pas là encore des lits funèbres (2). Ces cercueils de pierre, fermés par un couvercle, appartiennent à un système de sépulture tout différent des massifs pleins, sur lesquels les corps étaient réellement couchés et exposés, à une certaine hauteur, au-dessus du sol de la chambre sépulcrale.

Examinons maintenant si les grandes civilisations orientales nous fourniront, plus que la Grèce, le type primitif de ce mode de sépulture. Les Égyptiens ne se servaient du lit funèbre que pour les cérémonies de l'embaumement et du convoi. S'ils le déposaient souvent dans le tombeau, avec l'*appui-tête* qui leur servait d'oreiller, c'était à la fois comme symbole et pour compléter le mobilier de la chambre funéraire ; mais ils plaçaient la momie dans un sarcophage ou même la dressaient debout en signe d'activité

(1) Homère, *Iliade*, ch. xxiii, v. 171.

(2) Ross, *Archæologische Aufsätze*, p. 52 ; voir surtout les citations qu'il fait des lettres de Fauvel.

et de vie. Il faut noter seulement que, dans la scène du retour de l'âme sous la forme d'un oiseau à tête humaine, les corps sont toujours représentés couchés sur des lits, dont le Louvre possède plusieurs petits modèles fort curieux.

Ce sont aussi des variétés du sarcophage que nous trouvons chez les Assyriens, en Phénicie, en Palestine. On ne peut considérer comme de véritables lits les *fours-à-cercueils*, les arcades creusées dans le roc, *arcosolia*, où les morts de cette dernière région sont parfois déposés (1); cependant il faut reconnaître que cette forme de sépulture se rapproche au moins par son principe de l'usage des couches funèbres.

Les sépultures des rois à Persépolis ne contiennent aussi que des sarcophages taillés dans le roc, bien que le principal motif des bas-reliefs qui décorent la façade du tombeau soit une sorte de grand lit servant d'estrade au roi pour adorer le feu sacré. Toutefois, si l'on s'en rapporte au témoignage d'Aristobule, il faut faire une exception pour le tombeau plus ancien de Cyrus. Suivant ce témoin des conquêtes d'Alexandre, il aurait renfermé un lit funèbre, dont les pieds étaient en or battu; la couche était garnie, comme dans les lits véritables, de courroies tendues, *ταίνιαι*, sur lesquelles on avait jeté des tapis et des couvertures précieuses, ainsi que les vêtements royaux du mort. Le corps était placé dans un cercueil en or; et, ce qui est surtout à remarquer, ce cercueil, et non le cadavre à découvert, avait été déposé sur le lit même: *Ἐν μέσῳ δὲ τῆς κλίνης ἡ πύελος ἔκειτο*. Un fait non moins intéressant à constater pour la démonstration qui va suivre, c'est que près de ce lit se trouvait aussi une table, *καὶ τράπεζα ἔκειτο* (2). Il est certain, d'un autre côté, que les scrupules religieux qui empêchaient les sectateurs de Zoroastre de souiller par le contact d'un cadavre la terre aussi bien que le feu, ne sont pas sans rapport avec les idées qui ont pu engager certains peuples de l'antiquité à déposer les morts, dans leur tombeau, sur des lits funéraires.

Parmi les grandes nations barbares, les Scythes, avant d'amonceler les terres du tumulus royal, étendaient le corps de leurs rois sous une couche de feuillage, en ayant soin de placer près de lui le corps égorgé de sa concubine préférée. Mais, dans cet exemple comme dans les précédents, l'usage indiqué par la nature elle-même de coucher les morts dans le tombeau, n'implique pas nécessairement l'application de cet usage à une forme déterminée de sépulture.

Si l'on ne quitte pas l'ancien monde oriental, c'est seulement dans un cercle restreint, au milieu des populations très-anciennes et trop peu connues de l'Asie Mineure, que l'usage national paraît avoir consacré l'emploi du lit funèbre comme forme du tombeau. Dans les vallées intérieures de la Phrygie, presque toutes les grottes sépulcrales de style

(1) Les nombreuses chambres sépulcrales étudiées par M. Renan, dans sa *Mission de Phénicie*, n'ont pas fourni un seul exemple d'un véritable lit funèbre.

(2) Arrhien, *Anabase*, VI, 29.

indigène présentent de trois côtés de larges banquettes taillées dans les parois de la chambre funéraire. Mon ami George Perrot, qui en signale un curieux exemple (1), me racontait avoir failli passer la nuit avec ses deux compagnons, MM. Guillaume et Delbet, dans une de ces chambres, sur les antiques couches des morts, qui étaient disposées comme tout exprès pour recevoir les trois matelas des voyageurs. M. Guillaume m'a communiqué les dessins d'une autre grotte de la même nécropole, dont les couches funèbres, sculptées dans le roc et figurées avec leurs oreillers, ont déjà des montants découpés, qui se rapprochent de la forme ou d'un balustre très-simple (2). Quelques dispositions de ces tombeaux phrygiens peuvent nous aider à mieux comprendre l'aménagement de ceux de la Macédoine. Ainsi les lits, le plus souvent au nombre de trois et formant un *οἶκος τρίκλινος*, un *triclinium* funéraire, n'y sont pas placés symétriquement, mais disposés en retour d'angle, de manière à laisser le plus d'espace possible dans la chambre sépulcrale, comme nous l'avons observé aussi dans le caveau de Pydna. De plus, c'est la tête, et non les pieds, des lits de côté, qui se trouve tournée vers la porte de la demeure funèbre, par un usage contraire à ce qui avait lieu dans la cérémonie de l'exposition; en effet le mort, qui sortait pour toujours de sa maison, entrait pour jamais dans sa nouvelle demeure. Si la même coutume était observée en Macédoine, le lion sculpté à l'extrémité de l'un des lits de Pydna n'était pas placé sous les pieds, mais sous la tête du mort.

Les curieuses sépultures taillées dans les rochers de la Lycie, et faites à l'imitation des cabanes de bois du pays, renferment des banquettes basses, mais destinées aussi à servir de lits aux morts. Seulement il est difficile d'affirmer que ces tombeaux de style lycien remontent tous à une époque reculée, quand les inscriptions grecques que l'on y rencontre nous ramènent aux temps helléniques et même macédoniens. A plus forte raison, ceux où les éléments de l'architecture grecque se trouvent associés aux formes indigènes ou les supplantent même presque complètement, ne sont-ils pas des exemples bien certains d'une architecture proto-dorique ou proto-ionique, antérieure à la formation des ordres grecs. Je citerai surtout, d'après le dessin de M. Texier (3), le charmant tombeau dorique d'Antiphellos, dont l'entablement sans fronton, la décoration fine et délicate, rappellent à beaucoup d'égards, quoique dans un ordre différent, la façade du tombeau de Palatitza. C'est aussi un des rares exemples, parmi les tombeaux de l'Asie Mineure, où les couches funèbres revêtent la décoration d'un véritable lit: ici le mon-

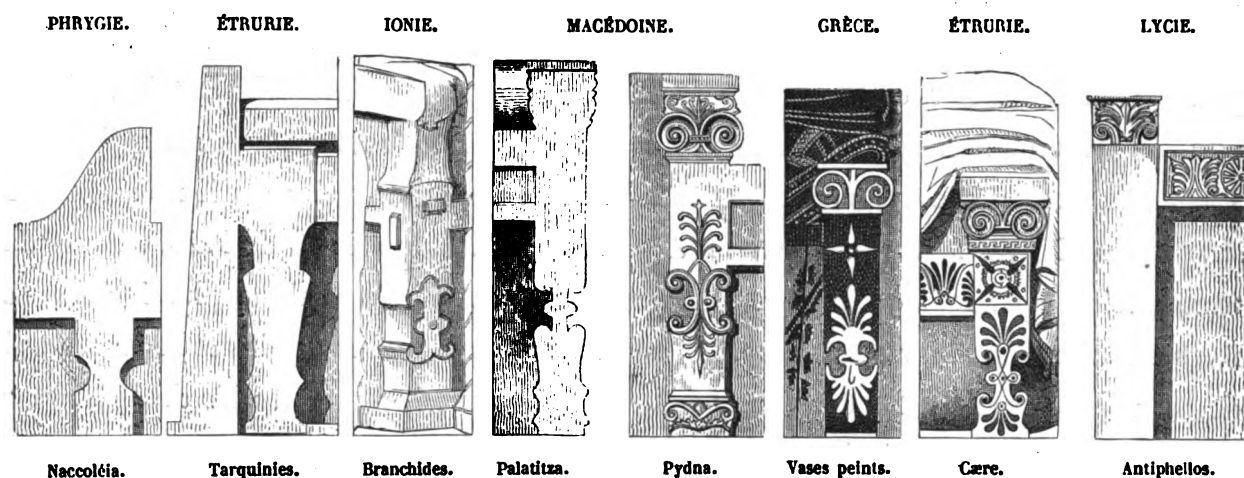
(1) *Expédition archéologique de Galatie et de Bithynie*, p. 146. Voyez aussi Texier, *Voyage en Asie Mineure*, pl. 57, fig. 3.

(2) On trouvera ce dessin gravé, avec plusieurs autres représentations inédites de lits antiques, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (avril et mai 1873), où j'ai publié d'avance la présente étude.

(3) *Voyage en Asie Mineure*, pl. 197 et 198.

tant qui forme le chevet, sans être découpé, comme dans les lits ioniens, a son chapiteau décoré d'une palmette, et la traverse porte des rosaces en relief; ces ornements sont d'un style asiatique assez prononcé.

Je donne ici, d'après les dessins de M. Daumet, un parallèle des différentes formes de lits et de sièges antiques, citées dans cette étude, en y faisant entrer les exemples tirés de l'Étrurie, dont il sera question tout à l'heure.



M. George Ceccaldi m'a signalé dans l'île de Chypre, près du village de *Pyla*, un caveau souterrain contenant plusieurs lits funèbres, mais absolument distinct des anciens tombeaux cypriotes, qui sont de simples cavités creusées en forme de four dans la terre compacte du pays. D'ailleurs, au-dessus de chaque lit, la paroi du caveau porte des lettres grecques ornées, de l'époque romaine, qui semblent être les initiales des noms des morts. L'emploi des lits funèbres ne s'est donc introduit dans l'île que par exception, à l'époque où avait déjà commencé la confusion entre les usages de la Grèce et ceux de l'Orient.

La mission de M. Perrot a retrouvé aussi des banquettes funèbres, mais plus basses et moins bien caractérisées, dans les tombeaux des rois de Pont, près d'Amasia. L'histoire que nous avons rapportée plus haut, d'après Phlégon de Tralles, montre que la Carie n'était pas non plus étrangère à cet usage. Il serait intéressant de savoir s'il avait cours parmi les Lydiens, qui ont joué un rôle considérable dans l'histoire de l'Asie Mineure; on n'en signale aucune trace dans les tombeaux de Sardes, malgré les recherches qui ont mis à découvert la principale chambre funéraire de l'énorme tumulus d'Alyattes; mais peut-être les fouilles n'ont-elles pas été assez complètes dans cette région pour donner des résultats décisifs (1). Il ne résulte pas moins de la réunion des exemples précédents que la coutume de l'ensevelissement sur les lits funèbres paraît avoir pris

(1) *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1848.

naissance en Asie Mineure. S'il n'est pas possible de désigner le peuple qui l'a inventée, on peut dire pourtant que c'est en Phrygie que l'on en rencontre, à ce qu'il semble, les plus anciens exemples.

Je me suis réservé de citer en dernier lieu un peuple chez lequel l'usage des lits funèbres paraît avoir été plus constant et plus populaire que partout ailleurs ; je veux parler des Étrusques. Ils ne l'avaient pas emprunté cependant aux peuples occidentaux dont ils étaient les voisins ; car on n'en rencontre aucun exemple, ni parmi les tribus indigènes de l'Italie, ni parmi les Hellènes de la Grande Grèce et de la Sicile. Je crois pouvoir donner ce fait, en apparence secondaire, comme une nouvelle et très-sérieuse preuve en faveur de l'opinion qui fait venir originairement les Étrusques des régions de l'Asie Mineure, qui avoisinaient justement la Phrygie et la Lycie ; car il ne s'agit pas simplement ici de la communication d'un type de l'industrie et de l'art, mais de la transmission ancienne d'un usage religieux, qui touche à la partie la plus intime des mœurs nationales. Du reste, l'Étrurie étant le seul pays où l'antiquité et la perpétuité de cet usage permettent d'en étudier le développement, il est nécessaire de s'y arrêter quelque peu, pour l'éclaircissement de la question qui nous occupe.

Dans le plus ancien tumulus de Cæré, dont les chambres intérieures appartiennent au système de construction des galeries de Tirynthe et du trésor de Mycènes, on trouve déjà un exemple du lit funéraire ; mais ici c'est un véritable lit de bronze à gros pieds cylindriques, celui même qui avait probablement servi à transporter le mort dont le squelette y était encore couché (1). Plus tard, la même forme de lit, et aussi la forme grecque à balustres découpés, sont communément figurées dans les tombes étrusques, pour décorer les massifs taillés dans le roc ou construits en maçonnerie, qui servaient à coucher les corps. Souvent, près du lit de pierre, est sculpté un fauteuil. Le tombeau, bien connu, qui représente l'intérieur d'une maison, décorée de tous les instruments de la vie domestique, est entouré de lits funèbres dont le principal, orné de figures de monstres infernaux, est à la place même qu'occupait, au fond de l'atrium des maisons romaines, le lit génial du père de famille (2). Ce mode de sépulture était même si répandu en Étrurie, que, dans le cas d'incinération, les urnes en terre cuite prenaient la forme d'un lit sur lequel le défunt était représenté les yeux fermés et couvert du drap mortuaire. La collection Campana possède plusieurs de ces urnes qui remontent à l'époque archaïque de l'art étrusque.

On voit, par ces exemples, que le lit funèbre n'est d'abord, pour les Étrusques, que la couche où le mort doit dormir le sommeil de la tombe. Mais, de bonne heure et dès

(1) Canina, *Etruria maritima*, p. vol. I, 173, pl. 50 et suivantes. Comparez, pl. 65, 68, 71.

(2) Noël des Vergers, *l'Étrurie et les Étrusques*, pl. 1 et 2.

la même époque archaïque, on voit chez eux cette forme de sépulture prendre une autre signification. Dans quelques urnes un peu différentes de celles que nous venons de citer, le mort, au lieu d'être représenté étendu sur le dos, est accoudé sur des coussins, la coupe des libations à la main, ayant ordinairement près de lui sa femme qui, de son côté, tient un alabastron et un fruit. Telle est aussi la position des deux personnages étrusques de grandeur naturelle qui surmontent l'antique cercueil de terre cuite du prétendu tombeau lydien, accoudés sur un lit ionien du plus beau caractère. Cette attitude demi-couchée, qui par la suite est adoptée de préférence dans les monuments funéraires de l'Étrurie, s'explique par le double usage du lit chez les anciens. Évidemment ce meuble n'est plus associé ici aux idées de mort et de sommeil : il faut y voir le lit de festin, sur lequel le défunt prend part au repas funèbre. Les nombreuses peintures qui représentent le festin des morts, dans les hypogées de l'Étrurie, ne laissent aucun doute à ce sujet, surtout quand on rencontre parfois dans ces fresques, à la place même de l'un des convives, une niche décorée comme une sorte d'alcôve, dans laquelle un squelette est couché sur le côté et la tête tournée vers la scène joyeuse du repas (1).

Du reste, l'usage même des lits de festin était aussi originaire de l'Asie ; on en trouve la plus ancienne représentation au Musée Britannique, dans un bas-relief assyrien, où le roi Assaraddhon est figuré couché de la sorte, tandis que l'une de ses femmes prend part au même repas, assise sur un trône.

J'expliquerais par cette ancienne règle d'étiquette orientale la présence des fauteuils que l'on trouve souvent taillés dans le roc, à côté d'un certain nombre de lits funèbres étrusques : c'était la place de la femme du mort. Il est certain, par le témoignage de Valère Maxime, que cette règle était de rigueur dans la primitive sévérité de la vie romaine : *Feminæ cum viris cubantibus sedentes coenitabant*, et que la religion l'avait conservée dans les lectisternes du Capitole : *Nam, Jovis epulo, ipse in lectulum, Juno et Minerva in sellas invitantur* (2). Si les tombeaux étrusques ne nous offrent pas un usage constant à cet égard, les bas-reliefs de l'époque romaine, qui représentent le repas sacré des morts, manquent rarement de distinguer les femmes, en les figurant assises à côté des lits des autres convives.

L'étude des monuments étrusques nous fait ainsi connaître les significations diverses du mode de sépulture étranger à la Grèce que nous avons rencontré dans les hypogées de la Macédoine. L'intention de ne pas hâter l'œuvre de destruction de la nature et aussi la crainte, si vive chez quelques peuples antiques, de souiller les éléments purs par le contact d'un cadavre, sont les causes qui auront fait adopter une forme qui dif-

(1) Canina, *Etruria maritima*, pl. 63.

(2) Valère Maxime, II, 1, 2.

fère à la fois de l'incinération et de l'inhumation proprement dite. Par son origine, elle tient à des doctrines analogues à celles qui sont naïvement exprimées dans le Zend-Avesta, et elle paraît avoir trouvé sa première application chez les Phrygiens, peuple dont on a reconnu de nos jours la parenté avec les races de l'Iran. Le mort est exposé dans le tombeau, sur son propre lit ou sur une couche de pierre qui en reproduit la forme, pour y continuer en paix ce long sommeil, auquel une espérance de réveil pouvait déjà être attachée. Mais bientôt cette idée simple et naturelle se transforme, se complique de l'idée d'un repas auquel les morts prennent part.

Quel était au juste le sens de ce repas funèbre si souvent représenté sur les monuments antiques? C'est une question fort obscure, qu'un de nos collègues de l'école d'Athènes, M. Albert Dumont, a traitée récemment avec une rare sagacité et un excellent esprit de critique (1). M. Dumont procède par division : il recherche si cette scène représente un simple repas de famille, ou le repas même des funérailles, ou les repas commémoratifs renouvelés sur le tombeau en manière de sacrifices, ou bien enfin le banquet des bienheureux dans l'autre vie; puis il incline à en trouver le point de départ dans les offrandes faites aux morts. Sans vouloir reprendre ici un sujet qui demanderait de longs développements, je crois que toutes les idées si justement distinguées par M. Dumont se trouvent cependant réunies et confondues dans la scène essentiellement symbolique du repas funèbre. Pour moi, cette représentation se rattache aux idées de grossière immortalité qui étaient étrangères au premier hellénisme, mais qui se propagèrent dans l'ancien monde avec l'expansion du culte mystique et funéraire de Bacchus. Dans ces croyances, dont nous avons signalé surtout en Thrace de curieux vestiges, les banquets funèbres ou commémoratifs en l'honneur des morts sont à la fois une affirmation de la perpétuité de leur existence et un moyen naïf par lequel on pense l'entretenir, une sorte de communion toute matérielle qu'on leur ménage avec les vivants et une image de l'éternel banquet où doivent se retrouver les adorateurs de Bacchus. Plus expressif encore que la représentation du repas funéraire, l'usage de transformer le sépulcre même en un lit de festin réalisait en quelque sorte les mêmes croyances, et dressait immédiatement pour le mort la couche de ce banquet sans fin qui se prolongeait dans la vie future.

Je ne doute pas que chez les Macédoniens, adonnés de bonne heure et avec une ardeur demi-barbare à toutes les pratiques du culte de Bacchus, les lits des tombeaux ne fussent aussi en rapport avec les rites bachiques des repas funèbres. Les particularités que nous y avons relevées n'ont rien de contraire à cette idée. Peu importe, par exemple, que le *triclinium* funéraire ne soit pas complet, comme dans la plupart des

(1) Dans la *Revue archéologique*, octobre 1869.

chambres sépulcrales de l'Asie Mineure et de l'Étrurie ; toutefois, à Pydna, il est visible que la place avait été réservée pour un troisième lit. C'est aussi probablement un usage de table (par exemple, une question de préséance) qui doit expliquer la différence de niveau constatée par M. Daumet entre les deux lits de cette sépulture. Un autre détail particulier au même tombeau, c'est la représentation, sous les lits funèbres, d'un lion et d'un serpent, qui rappellent à la fois les emblèmes des boucliers antiques et font penser aux animaux sculptés aux pieds des morts sur nos tombes du moyen âge. Mais ces images ne sont pas non plus sans relation avec le symbole du banquet. Le lion du tombeau de Pydna, tourné vers la porte, comme s'il veillait sur le défunt, occupe la place des chiens familiers, *τραπεζῆες κύνες*, attachés sous les lits des convives dans les représentations des repas grecs (1). Le serpent familier participe aussi, dans plus d'un exemple antique, à la scène du banquet funéraire. C'est donc la dévotion à la religion de Bacchus qui aura contribué, plus que toute autre cause, à faire adopter et à perpétuer en Macédoine cette forme de sépulture.

D'un autre côté, il est certain que la vie des nobles *hétaires* macédoniens ressemblait beaucoup plus à celle d'un lucumon étrusque ou d'un seigneur asiatique, qu'à la condition moyenne d'un citoyen d'Athènes ou de Corinthe ; leur orgueil ne pouvait se contenter d'une stèle et d'un cercueil de pierre, et ils avaient dû chercher de préférence hors de Grèce un mode de sépulture plus fastueux. Il n'est guère supposable qu'ils aient reçu, dès l'origine, l'usage des lits funèbres de ces Phrygiens, qui, sous le nom de Briges, habitèrent anciennement leur pays ; s'ils l'ont emprunté plus tard aux populations de l'Asie Mineure, l'époque de cet emprunt reste de toute manière difficile à fixer. Il ne serait même pas impossible que la mode leur en fût venue par l'Adriatique et par l'Épire, de l'Étrurie, malgré l'ignorance où nous sommes de toute relation historique entre les Macédoniens et les Étrusques.

Mais que cet usage soit venu de l'Étrurie ou de l'Asie Mineure, il n'en est pas moins certain que son introduction en Macédoine est antérieure à la conquête de l'Asie par Alexandre, et ne peut pas être considérée comme une conséquence de l'extension de l'empire macédonien. C'est ce qui résulte notamment de l'étude du tombeau de Palatitza, à côté duquel on doit ranger celui de Pella. La sévère élégance et la rare fermeté d'exécution qui se montrent dans les moindres détails de ce monument permettent de lui appliquer en grande partie les observations que j'ai exposées au sujet du palais qui en est voisin. Il se trouve ainsi placé en dehors de la période nouvelle, période d'exécution hâtive et brillante, qui s'ouvre pour l'architecture grecque à partir de l'extension de la domination de la Macédoine sur l'Asie. C'est encore l'œuvre des ateliers grecs

(1) Homère, *Iliade*, 23, v. 173

établis en Macédoine et prêtant aux formes de l'architecture locale le prestige d'une exécution supérieure.

Je ne ferai pas remonter aussi haut le tombeau de Pydna, car la richesse de la décoration ne réussit pas à y voiler un travail déjà quelque peu lâché et surtout très-inégal. Le même ouvrier qui a montré une habileté remarquable dans la disposition des ornements du pied de lit, ne s'est point soutenu dans la sculpture du lion couché, qui est d'une exécution plus que faible. Le second pied, taillé dans une autre plaque de marbre, est tellement inférieur à l'autre comme travail, qu'il paraît l'œuvre d'un apprenti qui aurait imité gauchement le modèle exécuté par son maître. Le marbrier du pays, quoique formé au contact des ateliers grecs, n'a pas conservé cette conscience d'artiste qui était une des forces de la grande époque hellénique. D'autre part, les masques de lion en bronze, qui décoraient les portes du même tombeau, d'un travail très-libre et plein de caractère, mais non sans exagération, sont encore l'œuvre d'une excellente école de fondeurs qui semblent se rattacher, comme les graveurs de médailles des successeurs d'Alexandre, à la tradition de Lysippe. C'est en effet à l'époque des successeurs d'Alexandre que doit appartenir la belle sépulture établie dans l'un des tertres funéraires de Pydna.

Il serait contraire à toute vraisemblance de faire descendre cette construction funéraire, encore si remarquable, aux temps de la bataille de Pydna, alors que le sac de la ville par les soldats de Paul-Émile et la proscription en masse de la noblesse macédo-nienne ne laissent plus aucune occasion de construire d'aussi riches tombeaux. A plus forte raison ne saurait-on y reconnaître une sépulture romaine. Le rôle des conquérants romains s'est probablement borné à dépouiller ces tombes des vaincus, soit au moment de la bataille, soit plus tard, lors de l'établissement sur la côte de Piérie de la colonie Julienne de Dium. Strabon et Suétone (1) nous montrent les colons de César exploitant systématiquement la nécropole de Corinthe et celle de Capoue. Il est probable que les nouveaux maîtres de la Macédoine n'y respectèrent pas davantage les sépultures qui avaient échappé à l'avidité des Gaulois de Pyrrhus. Ce sont eux peut-être qui auront laissé dans l'hypogée de Pydna, comme un indice accusateur, la petite lampe au bec enfumé, seul débris de poterie que nous y ayons retrouvé.

(1) Strabon, p. 381; Suétone, *Jules César*, 81.

CHAPITRE TROISIÈME.

RECHERCHES SUR LA CÔTE, DIUM, THESSALONIQUE.

Nouvelles découvertes à Dium.

Pendant nos fouilles aux buttes de Kourino, j'ai eu l'occasion de pousser deux reconnaissances vers les ruines de l'ancienne ville de *Dion (Dium)* et jusqu'au pied des grandes pentes de l'Olympe. Ces courses à cheval, malgré leur rapidité, ont été l'occasion de quelques découvertes nouvelles, qui complètent sur plusieurs points les recherches que j'avais faites antérieurement dans le même canton de la Piérie (1).

Je retrouvai les huttes du pauvre hameau de *Malathria* aussi humbles et aussi misérables que je les avais vues en 1855 ; mais, par un hasard heureux, les bois qui les enveloppent avaient été éclaircis par des coupes récentes, de sorte que l'enceinte antique laissait voir bien à découvert sa belle ligne d'assises en marbre blanc et les profondeurs de son double fossé.

En sortant de l'enceinte vers l'ouest, par une porte dont les traces sont encore visibles et qui s'ouvrait du côté de l'Olympe, on arrive en très-peu de temps à un couvert de chênes, ombrageant les substructions d'un ancien édifice. Malgré la forme rectangulaire du plan, ce sont plutôt les fondations d'une grande église byzantine qu'une ruine hellénique. Sans doute, cette église a très-bien pu remplacer le célèbre sanctuaire

(1) *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 113.

de Zeus, qui avait donné son nom à la ville macédonienne. Cependant, le temple, autant qu'il est permis d'en juger par une indication de Tite-Live, paraît avoir occupé une position plus isolée de la ville : *Partem planitiæ aut Jovis templum aut oppidum tenet*. Autrement on ne comprendrait pas comment Q. Marcius Philippus, avant d'entrer dans la place, aurait pu faire dresser les tentes de son *prætorium* sous les murs mêmes de l'édifice sacré, pour le protéger contre ses propres soldats : *Consul metari sub ipso templo, ne quid sacro in loco violaretur, jussit* (1). Son emplacement me paraît mieux marqué par une autre église, plus voisine de la montagne, celle d'*Haghia-Paraskévi*, entourée d'un enclos boisé, et placée, par les accidents du terrain qui se relève déjà vers l'Olympe, dans une position plus dominante. J'y ai déchiffré deux inscriptions. La première, qui donne le nom d'un personnage originaire de Samos ou peut-être de Samothrace, semble avoir un caractère religieux plutôt que funéraire. C'est jusqu'ici la seule inscription de Dion qui puisse remonter, par le caractère de l'écriture, à l'époque macédonienne. La seconde est une épitaphe grecque de l'époque impériale, donnant les noms d'un certain Decimus Rabonius et de sa femme Prophasis.

108-109.

Environs de Malathria. Église d'Haghia-Paraskévi.

Σ Ω Σ Τ Ι	Σώστρ[ατος]	Δ Ε Κ Μ Ο Σ Ρ Α	Δέχμος Ρα-
Π Ο Σ Ε Δ	Ποσε[ι]δ.....	Ξ Ω Ν Ι Ο Σ Μ Α	βώνιος Μα-
Σ Α Μ Ι Ο	Σάμιο[ς]	ΙΑ Π Ρ Ο Φ Α Σ Ι	. . . ια Προφάσι
Λ	α.....	Η Ε Α Υ Τ Ο Υ	[τ]ῆ ἑαυτοῦ
		Σ Υ Μ Β Ι Ω	συμβίω

Un résultat intéressant de ma nouvelle visite aux ruines de Malathria, fut la découverte de deux inscriptions latines de la colonie romaine de *Dium*. Je les ai rencontrées sur l'emplacement d'une église ruinée d'*Haghios-Ghiorgios*, située au nord-ouest de la ville antique, dans la direction et sur le territoire du village de *Karitza*, résidence d'été de la population valaque de *Phthéri*. Au milieu d'un bois humide, quelques grandes pierres portant engagés les tronçons d'un hermès, plus loin le corps en marbre d'une lionne ou mieux d'une louve, attestent que là existaient autrefois des constructions, relevant, d'après les inscriptions mêmes, d'une famille romaine de la *gens Mestria*. Cette famille appartenait à la tribu *Palatina*. Bien qu'un seul exemple ne soit pas concluant, on peut en induire que c'était très-probablement la tribu dans laquelle se trouvait classée la population de la *Colonia Diensis*.

(1) Tite-Live, XLIV, 6 et 7.

Nous avons d'abord, sur une plaque encadrée de moulures, une dédicace religieuse au *Génie* du Sénat et du Peuple romain, dédicace qui n'est peut-être pas sans rapport avec la louve en marbre gisant à quelques pas dans les broussailles. C'est la fondation posthume d'un vétérân de la légion Quatrième-Scythique, dont les exécuteurs testamentaires sont un *Mestrius* et un affranchi de la même famille. La forme allongée des lettres indique un monument du troisième siècle de l'empire.

110.

Environs de Malathria. Église ruinée d'Haghios-Ghiorghios.
Hauteur de la stèle, 0^m75.

INIO
P·Q·R
STAMENTO·I·CAS
:ANIVETBRANI
LEG·II·SCVTHIC·
·MESRIVS·C·F·PAI
PRISCVS·C·MESRIVS
C·L·PLACIDVS
IRREDESFG

[Ge]nio
[S(enatus)] P(opuli) q(ue) R(omani.)
[Ex te]stamento L(ucii) Cas-
[si]ani (?) veterani
leg(ionis) (quartæ) Scuthic(æ),
. . . . Mestrius C(aii) f(ilius) Pal(atina)
Priscus, C(aius) Mestrius
C(aii) l(ibertus) Placidus,
heredes f(aciendum) c(uraverunt)

« Au Génie du Sénat et du Peuple Romain. D'après le testament de Lucius Cassianus (?), vétérân de la légion Quatrième-Scythique, Mestrius Priscus, fils de Caius, de la tribu Palatina, et Caius Mestrius Placidus, affranchi de Caius, ses héritiers, ont fait faire ce monument. »

La seconde inscription, dont le caractère est monumental, provient d'un édifice élevé par la même famille. Elle paraît avoir formé une assez longue bande de trois lignes, courant comme une frise, mais gravée sur l'appareil même de la construction, ce qui rend très-difficile d'apprécier l'étendue des lacunes. Trois des pierres, sur lesquelles se continuaient les lignes de la dédicace, ont été seules retrouvées; il y en a même deux qui se rajustent de manière à présenter une suite certaine, ainsi que l'a reconnu M. Mommsen, lorsqu'il est venu prendre copie de cette inscription pour le *Corpus Inscriptio-num Latinarum*. Il manque au moins une pierre avant celle que j'ai placée la troisième. Malgré l'état fort incomplet du texte, je serais porté à croire que cet édifice avait été construit par la prêtresse *Mestria Aquilina* et par *Mestrius Priscus*, déjà mentionné dans l'inscription précédente, probablement en l'honneur d'un *Mestrius*, revêtu de hautes fonctions administratives dans la colonie.

Environs de Malathria. Église ruinée d'Haghios Ghiorghios, sur trois pierres épaisses, munies de scellements.



.....
 *.Caesaris quinq(uennalitat)is praef(ecto).*
 o, *Mestria C(aii) f(ilia) Aquilina sacerdos m.* [Me]strius
C(aii) f(ilius,) P(alatina),
[Pris]cus, d(e) s(ua) p(ecunia) f(aciendum) c(uraverunt), (ii)demq(ue) dedica[verunt]
 i c . . . um.

De toute manière, nous pouvons constater à Dium l'existence de la magistrature municipale des *Quinquennales*, décernée par les colons à un personnage qui porte le titre de César, et dont le nom, effacé par ordre, devait être celui de Géta. Ce prince s'était fait remplacer, selon l'usage, par un *praefectus*; mais, après son assassinat, on s'était hâté de supprimer le souvenir de ses honneurs et de se conformer aux décrets du fratricide Caracalla, qui faisait marteler le nom de sa victime sur tous les monuments, comme on le voit en particulier sur l'arc de Septime-Sévère, à Rome. Le caractère allongé de l'écriture convient, en effet, à cette époque.

Près du village même de Karitza, se trouve encore un tumulus, qui ne m'avait pas été signalé, lors de mon premier voyage, bien qu'il soit remarquable par ses grandes dimensions et par sa forme conique parfaitement conservée. Ce qui est curieux surtout, c'est que sa position, entre les ruines de Malathria et les pentes de l'Olympe, répond exactement à celle du tombeau d'Orphée, situé, selon Pausanias, à vingt stades de Dion, entre la ville et l'Olympe : *Ίόντι δὲ ἐκ Δίου τὴν ἐπὶ τὸ ὄρος καὶ στάδια προεληλυθότι εἴκοσι, κίων τέ ἐστιν ἐν δεξιᾷ καὶ ἐπίθημα ἐπὶ τῷ κίονι ὑδρία λίθου, ἔχει δὲ τὰ ὀστᾶ τοῦ Ὀρφέως ἢ ὑδρία, καθὰ οἱ ἐπιχώριοι λέγουσι* (1). Il est question, dans le texte, d'une colonne supportant un vase de marbre; mais cette colonne funéraire ne pouvait être mieux placée qu'au sommet d'un tumulus. Comme je l'ai fait observer dans le chapitre précédent, nous aurions là un témoignage de l'antiquité toute fabuleuse que les anciens ha-

(1) Pausanias, IX, 30, 7.

bitants de la Piérie attribuaient eux-mêmes aux buttes funéraires de leur pays. Un peu plus au nord, passe le grand ravin caverneux de *Vrondoussa*, qui descend de l'Olympe : c'est le ποταμὸς Ἐλικῶν, que les Ménades, suivant la légende, avaient fait rentrer sous la terre, en voulant s'y laver du sang d'Orphée. On voit que nous sommes dans un lieu tout rempli des souvenirs du barde thrace.

Au sud du ravin de *Vrondoussa*, les grandes pentes de la montagne sont sillonnées presque à pic par deux autres ravins, ceux d'*Arapis* et d'*Ourliaæs*. Je trouvai que le dernier nom désignait proprement une ancienne bourgade fortifiée, singulièrement située sur la rive gauche du torrent, au pied de la grande muraille verticale de l'Olympe, dans un fond de pays éloigné de toutes les routes : il n'y reste plus que les ruines de deux églises et d'un mur d'enceinte en briques. Bien que ces vestiges ne soient pas antiques, c'est une position utile à noter pour la topographie à demi légendaire de la Piérie, notamment pour fixer la situation encore indéterminée du bourg de *Pimpleia*.

Des indications nouvelles m'apprirent qu'il existait encore plus d'un *castro* inexploré dans la région de collines boisées qui s'étend vers le défilé de Pétra. On m'en a signalé un autre de quelque importance, dont les murs seraient construits avec du ciment, dans un ravin de la forêt Piérienne, entre Pydna et la position antique de *Paléniesténiæs*. Ces points peuvent servir à fixer les positions de plusieurs villes de l'ancienne Piérie, notamment celles d'*Aiginion* et d'*Agassa*, et même celles d'*Akesæ* et d'*Akesamenæ*, si ces deux dernières, mentionnées par Étienne de Byzance, ne doivent pas être confondues avec la précédente (1).

J'ajouterai un mot au sujet des inscriptions latines que j'avais découvertes antérieurement sur différents points de la Piérie. Réunies à celles de Dium, elles nous permettent de mesurer le territoire de l'ancienne colonie romaine. La limite est fixée, à l'ouest, dans l'Olympe, par la borne de Trajan, *inter Dienses et Olossonios*; au sud, vers Tempé, par l'inscription des deux femmes de la famille *Bæbia*; au nord, près de Pydna, par l'épithaphe monumentale de *C. Helvius Maximus* (2). Il en résulterait que la *Colonia Diensis* embrassait l'ancienne province macédonienne de Piérie, dont les autres villes, et notamment Pydna, se trouvèrent réduites au rôle de *vici*. Le district de Palatitza paraît en avoir été séparé dès cette époque, comme il l'est encore dans la distribution

(1) M. Gorceix, membre de l'École française d'Athènes pour les sciences, a pu récemment étudier de près la région de *Dranista*, où je n'étais pas allé. Il y a découvert quelques inscriptions funéraires et une position antique, au-dessus du village, entre deux bras du *Pélikas*, non loin de l'une des deux routes qui vont de Katérini à Kataphyghi, à travers la région des monts Piériens. Il faut se rappeler que la ville d'*Aiginion* en particulier était assez écartée de Pydna, pour avoir ignoré, après la bataille, la défaite des Macédoniens. Voyez Tite-Live, XLIV, 46; XLV, 27. Cf. XLIV, 7.

(2) *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, pages 477 et 482.

des circonscriptions ecclésiastiques ; en effet, nous n'y avons plus rencontré aucune inscription latine.

Ces données m'offraient certainement quelque prise pour placer à Palatitza, au lieu d'une ville piérienne peu connue, la ville émathienne de Miéza et son nymphée. Partant de là, j'aurais pu même identifier ce nymphée avec le célèbre palais d'Archélaos, et arriver ainsi à donner un nom illustre aux ruines que j'ai découvertes. L'enchaînement de ces hypothèses ne m'a pas échappé, mais il ne m'a pas paru suffisant encore pour constituer une probabilité scientifique (1).

Monuments divers de Thessalonique.

Bien que Salonique ait été notre base d'opérations, dans la deuxième partie de notre voyage, nous n'y avons jamais séjourné assez longtemps pour y entreprendre aucune étude suivie. Voici pourtant quelques renseignements nouveaux sur les monuments de cette ville souvent décrite, avec un certain nombre d'inscriptions inédites ou incomplètement publiées dans les recueils épigraphiques.

La Porte du Vardar. — Cousinéry n'avait donné qu'une vue pittoresque de la porte antique, connue aujourd'hui sous le nom de porte du Vardar. C'est un bel arc de l'époque romaine, dont la construction élégante, par assises alternativement larges et étroites, offre de grandes analogies avec celle de l'arc de Kiémer, dans la plaine de Philippes. M. Daumet en a étudié avec soin l'appareil et la décoration (2). Du côté qui fait face à la plaine, on distingue encore, au-dessus de la frise ornée de guirlandes, un groupe de trois lettres latines, que j'ai lues VIO ; mais l'état fruste de la pierre ne permet pas de décider si c'est une simple marque d'appareilleur, ou si ces caractères faisaient partie d'une inscription qui se continuait sur les autres blocs (elle aurait pu se rapporter à l'un des empereurs de la famille Flavienne). Quant à l'inscription grecque gravée sur la face intérieure de l'un des piédroits, je me suis assuré qu'elle n'a jamais contenu autre chose que la liste des *politarques*, ce qui s'explique, si ce n'était qu'une inscription complémentaire, destinée à rappeler aux habitants l'année de la construction, par l'indication des magistrats en charge, dont l'un porte les noms de *P. Flavius Sabinus*, appartenant justement à la famille de Vespasien (3).

La reproduction exacte que nous donnons des deux bas-reliefs sculptés sur la face

(1) Comparez plus haut, page 183, et la fin de ma brochure : *Un palais grec en Macédoine*.

(2) Voyez Planche 22 bis.

(3) Bœckh, *Corpus inscriptionum græcarum*, n° 1967.

extérieure des mêmes piédroits, aidera peut-être aussi à reconnaître quels sont ces deux cavaliers à la tête découverte et barbue (?), au manteau agrafé sur une ample tunique, qui se tiennent debout, un long bâton ou peut-être une lance dans la main, pendant que derrière eux la garde de leur cheval est confiée à un jeune esclave. Quelques-uns de ces traits s'écartent de la représentation ordinaire des Dioscures, auxquels on songe tout de suite et qui seraient ici bien à leur place, comme gardiens de l'une des portes de la ville. Cependant le souvenir des cavaliers jumeaux n'était probablement pas étranger à cette décoration. Il faut se rappeler que, vers le temps des Antonins, les couples de princes, formés par l'adoption et par l'association à l'empire, sont souvent honorés, par les monnaies de la Syrie, sous le nom des dieux Cabires, Σύροι Κάβειροι, divinités phéniciennes que la religion de cette époque avait fini par confondre avec les fils de Léda. D'un autre côté, une inscription de Sparte donne aux deux empereurs Antonin et Marc-Aurèle le titre de *Nouveaux Dioscures*, τοῖς νέοις Διοσκούροις. Le culte des Cabires, apporté par les Phéniciens à Samothrace, avait, comme on le sait, pénétré de bonne heure en Macédoine; un bas-relief macédonien, que nous publions plus loin, prouve qu'il s'y était aussi confondu avec la légende des Dioscures. Un autre bas-relief, que j'ai rapporté de Larisse, figure les Cabires comme deux cavaliers aériens, mais avec la tête nue, sans leur donner le casque de forme particulière attribué ordinairement aux jumeaux lacédémoniens. De la comparaison de tous ces faits, il me paraît résulter que l'arc élevé sous l'empire pour décorer la porte occidentale de Thessalonique avait été placé sous la garde des nouveaux Dioscures, assimilés à la fois aux Cabires et aux couples de princes, comme Antonin et Marc-Aurèle, et peut-être déjà Vespasien et Titus. Cette hypothèse me semble au moins plus vraisemblable que celle de Cousinéry, qui ne voit dans la même représentation qu'un souvenir historique de l'entrée triomphale, *ovatio*, des triumvirs Antoine et Octave après la victoire de Philippes (1). C'était sans doute le souci de leur dignité qui faisait que ces Dioscures impériaux ne tenaient pas eux-mêmes leurs chevaux par la bride, contrairement à l'usage communément adopté dans les représentations de Castor et de Pollux.

Les deux ères macédoniennes. — Parmi les inscriptions de la Macédoine et parmi celles de Thessalonique en particulier, les inscriptions datées méritent une attention spéciale. Une des plus importantes est l'inscription des jeux d'Hérennia, encadrée dans une construction dépendante de la mosquée de Moharem-Pacha-Tabak. Elle a été déjà publiée (Le Bas, n° 1359), mais imparfaitement. La nouvelle copie que j'en ai prise me fournira l'occasion d'examiner la question des ères macédoniennes, qui est d'un intérêt de premier ordre pour l'étude de l'épigraphie de la Macédoine.

(1) Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine*, t. I, pl. 1, p. 26.

Salonique. Mosquée de Moharem-Pacha-Tabak.

Ο Ι Ι Λ Ι Ι Ν

..... Α Τ Ο Ρ Ο Σ · Κ Α Ι Σ Α Ρ Ο Σ Τ Ι Τ Γ Α Ι Α Ι Λ Α Δ Ρ Ι
 Ε Ι Ν Ο Υ · Σ Ε Β Α Σ Τ Ο Υ · Ε Υ Σ Ε Β Ο Υ Σ Σ Ω Τ Η Ρ Ο Σ Κ Α Ι
 Μ Ο Ν Η Σ · Κ Α Ι · Μ · Α Υ Ρ Η Λ Ι Ο Υ · Ο Υ Η Ρ Ο Υ · Κ Α Ι Σ Α Ρ Ο Σ
 Τ Ω Ν Σ Ε Β Α Σ Τ Ω Ν Κ Α Ι Ι Ε Ρ Α Σ · Σ Υ Ν Κ Λ Η Τ Ο Υ · Κ Α Ι
 Α Ι Ω Ν · Ε Ι Δ Ε Ν Α Ι Ε Π Ι Τ Ε Λ Ε Σ Θ Η Σ Ο Μ Ε Ν Α · Κ Υ Ν Η Π Α
 Α Χ Ι Ϊ Σ · Η Μ Ε Ρ Α Ι Σ · Τ Ρ Ι Σ Ι Ν · Ε Κ Δ Ι Α Θ Η Κ Ω Ν · Σ Ρ Σ Ν Ν Ι
 Ϊ Σ · Ι Σ Π Α Ν Η Σ · Κ Α Τ Α Τ Α · Γ Ε Ν Ο Μ Ε Ν Α · Υ Π Ο · Τ Η Σ · Κ Ρ Α Τ Ι Σ
 Ϊ Σ · Κ Α Ι Τ Ο Υ Δ Η Μ Ο Υ · Ψ Η Φ Ι Σ Μ Α Τ Α · Δ Ι Α · Τ Ω Ν Π Ε Ρ Ι
 Κ Λ Α Υ Δ Ν · Κ Ρ Ι Σ Π Ο Ν · Τ Ο Ν Α Ρ Χ Ι Ε Ρ Ε Α · Π Ο Λ Ε Ι Τ Α Ρ Ϊ
 Α Π Ο Λ Λ Ο Δ Ω Ρ Ο Υ · Μ Ε Μ Μ Ι Ο Υ · Κ Ρ Α Τ Ε Ρ Ο Υ · Ρ Ο Υ Φ Ο Υ
 Ο Υ · Μ Α Ρ Κ Ο Υ · Τ Ο Υ Δ Ι Ο Μ Η Δ Ο Υ Σ Α Ρ Ξ Ε Τ Α Ι Δ Ε · Τ Α Κ Ι Ν Η
 Μ Ο Ν Ο Μ Α Χ Ι Α Ι · Τ Η Π Ρ Ο Ϊ Ζ Κ Α Λ Α Ν Δ Ω Ν · Α Π Ι Σ Ι Λ Ι Ω Ν · Ε Λ Λ Ι Ι
 Α Ν Δ Ι Κ Ο Υ Δ Ε Υ Τ Ε Ρ Α · Τ Ο Υ Θ Ξ Ε Τ Ο Υ Σ · Ε Υ Τ Υ Χ Σ Ι Τ Σ Ϙ
 Ι · Τ Ο Υ Τ Ω Ν Π Ρ Ω Τ Ω Σ · Η Χ Ο Η ·

..... [ὕπὲρ σωτηρίας
 . . . αὐτοκ]ράτορος Καίσαρος Τίτ[ο]υ Αἰλίου [ου] Ἀδρι-
 [ανοῦ Ἀντων]εῖνου Σεβαστοῦ Εὐσέβους Σωτῆρος καὶ
 [αἰωνίου δια]μονῆς καὶ Μ. Αὐρηλίου Οὐήρου Καίσαρος
 [καὶ τοῦ οἴκου] τῶν Σεβαστῶν καὶ ἱερᾶς συνκλήτου καὶ
 [δήμου Ρωμ]αίων, εἰδέναι ἐπιτελεσθησόμενα κυνήγια
 [καὶ μονομ]αχίας ἡμέραις τρισὶν ἐκ διαθηκῶν Ἑρεννί-
 [ας]ας Ἰσπανῆς, κατὰ τὰ γενόμενα ὑπὸ τῆς κρατίσ-
 [τῆς βουλ]ῆς καὶ τοῦ δήμου ψηφίσματα, διὰ τῶν περὶ
 [Τιβέριον] Κλαύδ[ι]ον Κρίσπον τὸν ἀρχιερέα, πολειταρχ-
 [ούντων] Ἀπολλοδώρου, Μεμμίου, Κρατέρου, Ρούφου,
 ου, Μάρκου τοῦ Διομήδους. Ἄρξεται δὲ τὰ κυνή-
 [για καὶ] μονομαχίαι τῇ πρὸ ἐξ καλανδῶν ἀπριλίων, Ἑλλη-
 [νες· ξ]ανδικοῦ δευτέρᾳ, τοῦ ἠπσ ἔτους. Εὐτυχεῖτε. —
 [Ἐπ]ὶ τούτων πρώτως ἤχθη.

α pour le salut de l'empereur César Titus Ælius Adrianus Antoninus Auguste, Pieux, Sauveur, et pour son règne éternel, comme aussi de Marcus Aurélius Vêrus César, et de la famille des Augustes et du sénat sacré et du peuple Romain, nous vous faisons savoir qu'il sera célébré des chasses et des combats de gladiateurs pendant trois jours, d'après le testament d'Hérennia , dame espagnole, conformément aux décrets rendus par le très-puissant conseil et par le peuple, par les soins du grand-

prêtre Tibérius Claudius Crispus; étant politarques, Apollodore, Memmius, Cratère, Rufus,, Marcus, fils de Diomède. Les chasses et les combats de gladiateurs commenceront le 17 avant les calendes d'avril (2 du mois Xandicos, selon les Grecs) de l'année 289. — Bonne fortune à vous! — Sous ces magistrats, pour la première fois pareille fête a été célébrée. »

L'annonce des jeux, jointe à l'autorisation d'employer le legs qui les constitue, est rédigée sous la forme de lettre, avec la formule εὐτυχεῖτε, qui termine souvent les rescrits impériaux et qui paraît indiquer ici l'intervention de l'administration romaine (1). Le grand-prêtre, mentionné sans aucun nom de divinité, est évidemment celui des Augustes, magistrat religieux placé, comme on le sait, sous l'empire, à la tête de l'organisation des provinces et des cités libres (2). L'onciale, qui apparaît sur les monnaies macédoniennes à l'époque d'Antonin et qui ne se montre pas encore sur la porte du Vardar, règne déjà sans partage dans l'inscription d'Hérénnia. La dernière ligne, ajoutée après coup, en caractères carrés, est une formule d'une concision passablement obscure; elle indique peut-être la première introduction de l'usage romain des combats de gladiateurs à Thessalonique.

Mais, le fait qui est surtout à noter, c'est à la même époque l'emploi de la plus ancienne ère macédonienne, à l'exclusion de l'ère d'Auguste, dans un acte public. Une importante inscription de la même ville, en l'honneur de Claude, publiée par M. Vidal-Lablache, membre de l'École française d'Athènes, porte au contraire les deux années simultanément. Bœckh avait supposé que toutes les fois que le nom de l'ère n'était pas spécifié, c'était l'ère d'Auguste qu'il fallait entendre (3) : l'inscription dont nous nous occupons fournit un exemple en sens contraire. Elle ferait penser que l'ère ancienne était restée plus particulièrement l'ère officielle, bien que, d'un autre côté, une inscription de l'empereur Zénon nous montre l'ère d'Auguste se maintenant à Thessalonique jusqu'en l'an 512 après J.-C. (4).

Le calendrier romain n'est rappelé ici que par la date du jour et du mois, mise en regard de la date macédonienne, qui est donnée comme représentant proprement l'usage grec. Ainsi, le 17 avant les calendes d'avril, c'est-à-dire le 13 mars, répondait au 2 du mois macédonien *xandicos*, lequel mois commençait par conséquent le 12 mars. Cette donnée est en contradiction avec une affirmation d'Eusèbe (5), qui assimile le 2

(1) Comparez Waddington, *Fastes des Provinces asiatiques*, p. 191.

(2) Voir les inscriptions de Sérès (Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, vol. I, p. 225, 226) et celles de Bérœa (Delacoulonche, *Berceau de la puissance macédonienne*, n° 35 et 44).

(3) Bœckh, *Corpus inscriptionum græcarum*, n° 1965.

(4) Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, I, p. 268.

(5) Eusèbe, *de Mart. Palestrin.*, proœm. et cc. 4 et 7.

xandicos au 4 avant les nones d'avril, c'est-à-dire au 2 avril : Ξανθικοῦ μηνὸς δευτέρα, ἥτις ἂν εἴη πρὸ τεσσάρων νονηῶν ἀπριλλίων. Mais Eusèbe emploie certainement un calendrier où l'on avait ramené les mois macédoniens à marcher de pair avec les mois romains. Cette concession aux usages romains n'avait point été faite dans la Macédoine même, au moins au temps d'Antonin, et le commencement du mois xandicos y correspondait encore à la seconde moitié du mois de mars, selon la manière de compter mentionnée par Jean Lydus : Μάρτιος..... ξανδικὸς παρὰ Μακεδόσιν (1).

Maintenant est-ce une raison pour admettre que les deux années ne commençaient pas en même temps et que l'année d'Auguste, assimilée à l'année romaine, s'ouvrait comme elle le 1^{er} janvier, au lieu de commencer, comme l'ancienne année macédonienne, vers le milieu d'octobre, avec le mois Dios (2)? J'avais cru pouvoir émettre cette hypothèse, en expliquant plus haut l'inscription macédonienne à double date découverte par moi à Galacto, dans les environs de Palatitza; mais de nouveaux calculs m'ont fait abandonner cette opinion.

On a retrouvé, à ma connaissance, quatre inscriptions macédoniennes, datées simultanément des deux ères; ce sont :

1^o L'inscription de Thessalonique en l'honneur de Claude, publiée par M. Vidal-Lablache : année d'Auguste 76, année anonyme 192 (3).

2^o Une inscription de Skydra, découverte par M. Delacoulonche, datée du mois Artémisios (avril-mai); année d'Auguste 137, année anonyme 253 (4).

3^o Une inscription funéraire de Thessalonique, publiée par Bœckh, d'après Paul Lucas : année d'Auguste 186, année anonyme 302 (5).

4^o L'inscription de *Galacto* que j'ai précédemment publiée, datée du mois *Apellaios* (novembre-décembre); année d'Auguste 266, année anonyme 382 (6).

Si, dans les quatre inscriptions, on soustrait le chiffre de l'année d'Auguste de celui de l'année anonyme, on obtient quatre fois le même reste 116, bien que l'on trouve, dans deux de ces monuments, des mois très-distants, l'un appartenant au printemps, l'autre à l'automne. Or, ce résultat ne pourrait être obtenu si, dans les deux ères, séparées par un égal espace de 116 ans, l'année n'avait pas commencé à la même époque. L'écart que j'avais à tort signalé dans l'inscription de *Galacto*, venait de ce que je n'avais pas bien établi le point de départ des deux ères, calcul que je crois pouvoir faire maintenant avec une rigueur suffisante.

(1) Lydus, *de Mensibus*, p. 75.

(2) Galien, *in Hippocrat. Epidem.*, t. V, p. 347.

(3) *Revue archéologique*, juillet 1869, p. 62.

(4) Delacoulonche, *Berceau de la puissance macédonienne*, p. 179.

(5) Bœckh, *Corpus inscriptionum græcarum*, n° 1970.

(6) Voyez plus haut, page 234.

Le seul monument qui fournisse jusqu'ici un point fixe est l'inscription de Thessalonique en l'honneur de Claude. Elle contient, en effet, outre les deux années macédoniennes 76 et 192, une troisième date, celle-ci, parfaitement certaine, répondant à l'an 46 ap. J.-C. : c'est l'année où Claude fut consul, désigné pour la quatrième fois, *δημαρχικῆς ἐξουσίας τὸ τεταρτὸν* (??), *ὑπάτῳ ὑποδεδιγμένῳ τὸ τεταρτὸν, αὐτοκράτορι τὸ ὄγδοον* (1). Malheureusement, l'indication de la quatrième puissance tribunicienne n'est pas exacte : d'après les inscriptions et les médailles, dès le commencement de l'année 46, l'empereur Claude exerçait cette puissance annuelle pour la cinquième fois, jusqu'au 22 janvier, anniversaire de son avènement, où il la renouvela pour la sixième fois. Dans ces premiers vingt-deux jours de la même année, nous le voyons aussi déjà honoré du titre d'*imperator* pour la onzième et douzième fois. Les indications complémentaires de la *tribunitia potestas* et de l'*imperium* nous reporteraient donc plutôt vers l'année précédente. Pour les rapprocher autant que possible de la date consulaire, qui ne pouvait avoir donné lieu à aucune erreur, nous sommes amenés à conclure que l'inscription remontait tout à fait aux premiers jours de l'année 46 ap. J.-C. Donc, au commencement de janvier de cette même année, les Macédoniens comptaient qu'ils étaient en l'an 76 de l'ère d'Auguste et en l'an 192 de l'ère anonyme. Tel est le point de départ rigoureux que cette inscription, tout incorrecte qu'elle est, nous fournit pour l'étude des ères macédoniennes.

En établissant sur cette base le tableau comparatif des années des deux ères, j'ai obtenu les résultats suivants :

1^o Au commencement de janvier de l'année 29 av. J.-C., on était déjà dans l'année 1 de l'ère d'Auguste, qui avait dû commencer au mois Dios, vers la mi-octobre de l'année précédente, c'est-à-dire de l'année 30 av. J.-C.

2^o Au commencement de janvier de l'année 145 av. J.-C., on était déjà dans l'année 1 de l'ère macédonienne anonyme, qui avait dû commencer au mois Dios, vers la mi-octobre de l'année précédente, c'est-à-dire de l'année 146 av. J.-C.

Cherchons maintenant s'il est possible de déterminer à quels faits se rattachaient le commencement de ces deux ères.

On voit d'abord que l'ère macédonienne d'Auguste, appelée par quelques archéologues ère actiaque, ne datait pas de la bataille même d'Actium, livrée le 2 septembre de l'année 31 av. J.-C. Les Macédoniens n'avaient pas suivi en cela les chronologistes scrupuleux, qui, d'après Dion Cassius, faisaient remonter à cette victoire le commencement du règne d'Auguste, *ὥστε καὶ τὴν ἀπαρίθμησιν τῶν τῆς μοναρχίας αὐτοῦ ἔτων*

(1) Voyez l'inscription déjà citée. — Comparez Dion Cassius, LX, 29, et le recueil d'Orelli, n^o 708, 5400, 5098.

ἀπ' ἐκείνης τῆς ἡμέρας ἀκριβοῦσθαι (1). Ils paraissent s'être plutôt associés à l'usage adopté pour d'autres ères locales, instituées vers la même époque, selon Censorinus (2), sous le nom de *anni Augustorum*, nom qui répond de très-près à l'expression ἔτους Σεβαστοῦ. A Rome, cette ère d'Auguste commençait seulement deux années plus tard, en l'an 27 av. J.-C., époque où le titre d'Auguste avait été décerné officiellement à Octave par un sénatus-consulte. Mais la flatterie des provinces paraît avoir devancé sur ce point la capitale du monde romain. Ainsi, d'après le même auteur, les Alexandrins faisaient remonter le début de leurs *anni Augustorum* à l'an 29, qui répondait à la constitution provinciale donnée par le vainqueur d'Actium à l'ancien royaume d'Égypte. Placée entre les années 30 et 29, la première année de l'ère macédonienne d'Auguste se rencontre aussi avec plusieurs faits importants pour le monde gréco-macédonien, comme la fondation de la grande fête des jeux Actiaques (3), et le passage à travers la Grèce du nouveau maître de l'empire, revenant d'Égypte à Rome pour y célébrer son triomphe (4). Les jeux Actiaques en particulier avaient très-bien pu, à l'imitation des jeux Olympiques, servir de point de départ pour une ère nouvelle (5).

Quelque chose d'analogue s'était passé aussi pour la plus ancienne ère adoptée en Macédoine. Elle ne datait pas du grand fait militaire qui avait amené à cette époque un changement profond dans l'état du pays. La défaite du faux Philippe, par Métellus, avait eu lieu, en effet, dans l'année 148 av. J.-C. Les années 146 et 145, sur lesquelles est à cheval la première année de cette ère, répondent seulement au triomphe de Métellus, après l'achèvement de sa mission militaire et politique en Macédoine; vers la même époque l'Achaïe était soumise par Mummius (6). C'est donc très-probablement aux décrets qui organisèrent dans les deux régions le régime romain, que remonte l'institution d'une ère, concordant sans doute avec celle dont on retrouve la trace dans les inscriptions de la Grèce (7). L'impopularité qui pouvait résulter d'une pareille origine fut sans doute compensée par la commodité d'un système beaucoup plus simple et plus pratique que celui des Olympiades, combinées avec les calendriers locaux et les magistratures éponymes. Aussi les Macédoniens paraissent-ils être restés très-attachés à cette ère ancienne, qu'ils emploient encore plusieurs siècles après l'institution de l'ère d'Auguste.

(1) Dion Cassius, LI, 1.

(2) Censorinus, 21. Cf. Clinton, *Fasti Hellenici*, vol. II, p. 232, année 27 av. J.-C.

(3) Selon Cassiodore.

(4) Dion Cassius, LI, 21.

(5) Les jeux Actiaques avaient d'autant plus de rapport avec la Macédoine, que les Acarnaniens, dont dépendait Actium, avait été rattachés par Auguste à la province de Macédoine et non à l'Achaïe. Strabon, à la fin de la *Géographie*.

(6) Voyez Clinton, *Fasti Hellenici*, aux années indiquées.

(7) Le Bas et Foucart, *Inscriptions du Péloponnèse*, n° 116a.

Ces conclusions s'accordent du reste de très-près avec l'opinion déjà émise par Bœckh sur les ères macédoniennes. Ce savant, en expliquant la seule inscription macédonienne à double date qui fût encore découverte, comptait le chiffre le plus fort à *Macedoniá unà cum Græciá in provinciam redactá, a. U. C. 608* (av. J.-C. 146), le plus faible à *principatu Augusti, id est ab anno post Actiacam pugnam, a U. C. 724* (av. J.-C. 29) (1). Nous avons remplacé par des preuves positives ce qui ne pouvait être encore, de la part de Bœckh, qu'une hypothèse; de plus, nous avons déterminé les points de départ des deux ères avec plus de précision, sans tenir compte toutefois des variations, encore peu connues, de l'ancien calendrier macédonien. Pour appliquer notre système à l'inscription des jeux d'Hérennia, nous dirons que la date qu'elle contient, le 2 xandicos de l'année macédonienne 289, répond au 13 mars (style ancien) de l'année 143 ap. J.-C., sixième du règne de l'empereur Antonin.

Monuments divers. — Toutefois, dans l'état actuel de la question, il est encore difficile d'affirmer que l'on puisse tirer de ces faits une règle fixe, applicable, sans exception, même aux monuments privés, comme les inscriptions sépulcrales. Voici, par exemple, trois cippes funéraires, trouvés dans les fondations d'une maison du quartier juif: deux de ces monuments sont datés, mais ils ne portent qu'une seule date, sans indication de l'ère employée, comme c'est le cas le plus ordinaire. On hésitera peut-être, au moins pour le premier, à se servir de l'ère ancienne, qui le fait remonter jusqu'en 14/15 ap. J.-C., sous le règne de Tibère. On remarquera cependant que, si les six dernières lignes appartiennent au système de l'écriture onciale, celles qui forment l'en-tête, et comme le titre de l'épitaphe, conservent scrupuleusement l'ancien type carré. Il faut noter aussi la mention peu commune du titre de « Thessalonicien » et l'adjonction du *cognomen* romain en manière de sobriquet, usage dont l'inscription de l'arc du Vardar offre déjà plusieurs exemples, dans les premières familles de Thessalonique. Mais le trait le plus curieux est l'existence des fonctions de chercheur de sources ou de *sourcier* (ὕδροσκοπος, en latin *aquilex*). Elles sont considérées comme un service public, ὑπηρεσία, peut-être même associées au sacerdoce de Bacchus, ce qui montrerait que cette recherche était accompagnée de certaines pratiques religieuses. La méthode la plus directe employée par les anciens était l'inspection lointaine des terrains, au lever du jour ou sous les reflets du soleil de midi (2), ce qui justifie pleinement l'emploi d'un mot formé de *σκέπτομαι*.

(1) Bœckh, *Corpus inscriptionum græcarum*, n° 1970.

(2) Pline, *Histoire naturelle*, XXXI, 27; Vitruve, VIII, 1. Cf. *Geoponica*, II, 4 et 6, et les Glossaires.

113.

Salonique. Dans une maison du quartier juif.

ΕΤΟΥΣ ΛΞΡΑΠΟΛΛΩ
ΝΙΩΑΡΤΕΜΑΤΩΚΑΙ ΙΑ
ΞΙΜΩΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΕΙ
ΕΥΤΥΧΟΣ·ΜΑΞΙΜΟΥ·ΚΑΙ
ΣΕΚΟΥΝΔΑΟΙΘΡΕΠΤΟΙ
ΤΟΝΒΩΜΟΝΜΝΕΙΑΣΧΑ
ΡΙΝ·ΥΔΡΟΣΚΟΠΗΣΑΝΤΑ
ΚΑΙΙΕΡΗΤΕΥΣΑΝΤΑΔΙΟΝΥ
ΣΟΥΚΑΙΕΤΕΡΑΣΥΠΗΡΕΣΙ
ΣΥΠΗΡΙΤΗΣΑΝΤΑ·ΖΗ
ΑΝΤΑΕΤΗ ΝϚ

Ἔτους αζρ. — Ἀπολλω-
νίῳ Ἀρτεμᾶ τῷ καὶ Μα-
ξίμῳ, Θεσσαλονικεῖ,
Εὐτυχὸς Μαξίμου καὶ
Σεκοῦνδα οἱ θρεπτοὶ
τὸν βωμὸν μνείας χά-
ριν. — Ὑδροσκοπήσαντα,
καὶ ἱερητεύσαντα Διονύ-
σου καὶ ἐτέρας ὑπηρεσί-
[α]ς ὑπηρετήσαντα, ζή-
[σ]αντα ἔτη νς.

« En l'an 161. A Apollonios, fils d'Artémas, surnommé Maximus, citoyen de Thessalonique. Eutychos, affranchi de Maximus, et Sécunda, tous les deux élevés dans sa maison, ont consacré cet autel pour honorer sa mémoire. Il a été *sourcier*, et prêtre de Dionysos, et il a rempli encore d'autres fonctions. Il a vécu cinquante-six ans. »

114.

Salonique. Dans la même maison.

ΣΕΞΤΙΑΝΜΑ
ΞΙΑΝ·ΤΗΝΘΥΓΑΤΕΡΑ
Λ·ΣΕΞΤΙΟΣ·ΕΥΤΑ
ΚΤΟΣ·ΚΑΙ·ΣΕΞΤΙΑ
ΤΕΡΤΥΛΛΑ·ΚΑΙ·Λ·
ΣΕΞΤΙΟΣ·ΟΥΙΤΑΛΙΣ
ΟΘΡΕΨΑΣ·ΚΑΙ·ΕΑΥ
ΤΟΙΣ·ΖΩΣΙ.

Σεξτίαν Μαξίμαν τὴν
θυγατέρα Λ(ούκιος)
Σέξτιος Εὐτακτος καὶ
Σεξτία Τερτύλλα καὶ
Λ(ούκιος) Σέξτιος Οὐι-
τάλις ὁ θρέψας καὶ
ἑαυτοῖς ζῶσι.

« Cette image de Sextia Maxima a été consacrée par ses parents, Lucius Sextius Eutactus et Sextia Tertulla, et par le maître qui l'a nourrie dans sa maison, Lucius Sextius Vitalis; ils se sont préparé, de leur vivant, une place dans la même sépulture. »

115.

Salonique. Dans la même maison.

ΣΕΡΒΥΛΛΑ
ΛΟΥΚΙΟΥ
ΤΙΩΗΡΑΚΛΑ
ΤΩΙΔΙΩΑΝ
ΔΡΙΚΑΙΕΑΥΤΗ
ΖΩΣΑΜΝΗ
ΜΗΧΑΡΙΝ
ΕΤΟΥΣΖΟΣ

Σερβύλλα Λ(ουκίω) Ἀρρουντίω Ἡρακλᾶ τῷ
ιδίω ἀνδρὶ καὶ ἑαυτῇ Ζῶσα μνήμης χάριν,
ἔτους ζος.

Serbylla à Lucius Arruntius Héra-
clas son mari et à elle-même de
son vivant, monument de souve-
nir. En l'an 277.

La Planche 22 *bis*, que nous avons consacrée spécialement aux monuments de Salo-
nique, reproduit aussi une stèle gréco-romaine, que nous avons rapportée au Louvre.
Sur le premier plan, on voit une femme voilée, assise sur un haut siège à dossier
in et arrondi, et un homme drapé, debout, accompagné d'un enfant ou d'un petit
esclave. Mais ce qui fait l'intérêt de ce monument, c'est que, près de la femme assise,
le sculpteur a représenté, avec des différences de plan, de saillie et de proportions,
assez bien étudiées pour produire un effet de lointain, une petite scène de la vie an-
tique, dont on ne trouverait peut-être pas d'autre exemple sur une pierre sépulcrale :
trois femmes, toutes trois la tête nue, marchant en procession; l'une, qui paraît être la
maîtresse, est étroitement drapée dans son manteau; devant elle une jeune fille porte un
coffret ou une boîte à encens, et par derrière une suivante tient un parasol ouvert.
Dans les processions d'Athènes, les femmes des citoyens avaient seules le droit de se
faire porter le *σκιάδειον* (1) : c'est ici le signe d'une dévotion particulière ou le souvenir
d'un privilège analogue à celui des dames athéniennes. Malheureusement, l'inscription
ne rend pas bien compte des rapports de parenté ou de patronage qui existaient entre
les diverses personnes nommées sur la stèle. Je l'ai ponctuée comme si le premier nom
au datif pluriel était le *gentilitium* commun à toute la famille.

116.

Salonique. Sur une stèle décorée d'un bas-relief (planche 22 *bis*).

... ΙΑΡΙΟΙΣ
. ΙΑΞΙΜΩΣ ΔΩΜΕΤΙΑ
ΖΩΣΙΜΗ

Ici un bas-relief.

ΕΥΤΥΧΙΣ ΦΑΥΣΤΟΥ
ΤΟΙΣ ΕΙΔΙΟΙΣ ΖΩΣΑ

[...]αρίοις
Μαξιμω, Δωμετια[νη],
Ζωσίμη,

Εὐτυχίς Φαύστου
τοῖς εἰδίοις Ζῶσα.

(1) Harpocraton, Σκαφηφόροι.

Suivent deux autres inscriptions sépulcrales, gravées sur des monuments rapportés aussi au Louvre.

117.

Salonique. Au-dessous de la scène du banquet funéraire.

Κ·ΠΡΟΚΛΑ·ΤΙΒΕΡΙΩ·ΝΕΠΤΟΛΕΜΩ
ΤΩΝΑΝΔΡΙΚΑΙΛΕΟΝΤΙΤΩΥΩΨ·ΑΙ
ΕΑΥΤΗΣΩΕΜΝ-ΜΕΧΑΡΙΝ

Κ[λαυδία] Πρόκλα Τιβερίω Νεπτολέμω
τῷ ἀνδρὶ καὶ Λέοντι τῷ υἱῷ καὶ
ἐαυτῇ ζώσῃ μνήμης χάριν

118.

Salonique. Sur une plaque représentant cinq têtes sculptées.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΝΕΙΚΩΝΙΤΩΙΔΙΩ
ΑΝΔΡΙ ΜΝ-ΜΕ ΧΑΡΙΝ

Ἀπολλωνία Νεικῶνι τῷ ἰδίῳ
ἀνδρὶ μνήμης χάριν

Nous terminons par l'inscription d'une petite plaque, analogue à celles qui ferment les *loculi* dans les Catacombes : elle porte, en caractères d'assez haute époque, un nom grec, accompagné du titre de *prêtre* et de la palme chrétienne.

119.

Salonique. Dans une maison.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ
ΤΡΕΣΒΥΤΕΡΟΣ 

Ἀπολλώνιος
Ἀπολλωνίου
πρεσβύτερος

TROISIÈME PARTIE

HAUTE MACÉDOINE

AVEC DYRRACHIUM ET APOLLONIE

HAUTE MACÉDOINE

AVEC DYRRACHIUM ET APOLLONIE

CHAPITRE PREMIER

ÉLIMIOTIDE

LA VILLE D'ÆANÉ, AUJOURD'HUI KALIANI

J'avais été attiré dans le bassin moyen de l'Haliacmon par l'étude des opérations militaires de Domitius, lieutenant de Jules César, et par le nom de *Kaisaria* que conserve encore aujourd'hui un des villages voisins de la petite ville grecque de *Kojani*. Je savais aussi qu'on avait signalé au colonel Leake, dans cette région, plusieurs ruines antiques, parmi lesquelles il avait cru reconnaître celles d'un temple corinthien, sur un dessin grossier qui lui avait été présenté par un habitant du pays.

Les villages chrétiens de *Kténi*, de *Kaliani* et de *Kaisaria*, qui avaient été désignés particulièrement au voyageur anglais (1), occupent l'angle sud-ouest de la petite plaine intérieure et fermée, dont *Kojani* est le principal centre de population. Habités par des Grecs, ils forment un groupe à part, dans un canton occupé presque exclusivement par des Turcs agriculteurs, de ceux que l'on appelle *Koniarides*. *Kténi*, entrecoupé de haies vives et de touffes d'amandiers, est situé sur les pentes mêmes du mont *Bourinos*,

(1) Leake, *Northern Greece*, vol. 3, p. 304. — Comparez notre plan B et la *Revue archéologique*, juillet 1868.

dont la chaîne escarpée forme la limite occidentale de la plaine. *Kaliani* se trouve plus bas, au milieu d'une campagne bosselée de quelques collines et sillonnée de nombreux ruisseaux qui descendent vers le fleuve par autant de ravins parallèles; en débouchant, près de *Kaisaria*, dans le lit même de l'Haliacmon, ces ravines mettent à nu de profondes veines d'une terre stérile, sablonneuse et d'une blancheur de neige, qui donnent à certaines parties de la contrée un aspect étrange, en venant affleurer à la surface du sol et interrompre çà et là les cultures.

Les ruines les plus anciennes de ce petit territoire se trouvent près de Kténi, sur une colline détachée comme exprès des flancs du Bourinos. Les pentes, escarpées des quatre côtés, se terminent par une plate-forme légèrement inclinée vers la plaine et couronnée par les vestiges d'une enceinte de ville, en petit appareil hellénique, encore rude et grossier. La muraille dessinait un rectangle de forme allongée, avec un prolongement en retour vers l'angle nord-est. Pour tout système de défense, des murs intérieurs formaient trois divisions, dont la plus élevée est une sorte de réduit triangulaire, qui pouvait tenir lieu de petite acropole. Les forteresses de ce genre ne sont point rares dans les autres parties de la Grèce, notamment dans la Perrhèbie, qui est voisine; mais, dans la Macédoine proprement dite, je n'en connais aucune autre, qui ait conservé le même caractère d'antiquité. En descendant les pentes de la montagne, je pus reconnaître que la population qui avait construit à l'origine cette espèce de place de refuge, s'était groupée par la suite sur un terrain plus commode, à portée des terres labourables et des eaux courantes de la plaine. Le bourg de *Kaliani*, éloigné de cinq kilomètres, occupe, avec ses maisons dispersées et ses grandes églises byzantines disséminées à l'entour, l'emplacement d'une ancienne cité, qui ne paraît avoir jamais été entourée de murailles, bien qu'une sorte d'acropole existât peut-être sur une hauteur voisine, qui a conservé le nom de *castro* de *Mégali-Rakhi*, ou *château de la Grande-Crête*. Enfin, en s'avancant encore de cinq kilomètres, on trouve, sur les hautes berges de terre blanche qui bordent le lit de l'Haliacmon, une troisième forteresse, trop rapprochée des deux positions antiques que nous venons de décrire pour en être séparée : c'est le *castro* qui porte le nom significatif de *Kaisaria* et qui l'a prêté au village le plus voisin. Des retranchements en terre, mêlés de pierrailles, et les restes d'une route pavée, donnent à cette enceinte l'aspect d'un *castellum* romain, qui serait devenu à la fois un faubourg détaché et une défense avancée de la ville, dont le principal centre était à *Kaliani*.

C'était dans l'église paroissiale de *Kaliani* que je devais trouver encore en place les colonnes antiques qu'on avait indiquées au colonel Leake; mais, sur ce point, mon attente fut complètement trompée. Au lieu d'un temple corinthien, je ne rencontrai qu'une très-ancienne église, remaniée à différentes époques, et conservant seulement à l'intérieur quelques colonnes de marbre blanc, surmontées de chapiteaux assez riche-

ment décorés, mais de travail purement byzantin. En revanche, les maisons du bourg et les chapelles environnantes me fournirent plusieurs monuments antiques, sur lesquels se lisait en toutes lettres le nom d'*Æané*, avec des détails qui me permettaient de l'appliquer avec certitude à la ville qui, dans son développement et ses déplacements successifs, s'était mue, pour ainsi dire, entre les trois points marqués par les positions de Kténi, de Kaliani et de Kaisaria.

Étienne de Byzance est, je crois, le seul auteur ancien qui mentionne une ville d'*Æané* (Αἰανή) parmi les cités macédoniennes. Il lui donne pour fondateur éponyme un certain *Æanos*, qu'il fait naître d'un roi des Tyrrhéniens, nommé *Élymas*, qui se serait établi en Macédoine. Cette filiation, toute géographique, rattache évidemment la ville d'*Æané* aux *Éliméens*, ou *Élymiotes*, peuple demi-barbare, tributaire des Macédoniens, qui habitait un canton montagneux dans l'intérieur du pays. On entrevoit en outre l'existence d'une curieuse tradition, qui rattachait les populations de l'ancienne Élymiotide, et particulièrement les fondateurs d'*Æané*, à la grande race pélasgique des Tyrrhéniens (1). Mais tout détail manque sur les faits qui avaient pu motiver cette tradition, que rien ne confirme et n'explique dans l'histoire primitive des contrées environnantes.

L'inconsistance de ces renseignements, perdus dans un catalogue alphabétique, a fait que les auteurs de cartes et de travaux sur la Grèce ancienne ont presque tous négligé de relever même le nom de la ville d'*Æané*. Il n'a pas échappé pourtant à M. Desdevizes-du-Dézert, qui a composé, d'après les voyageurs, l'étude la plus complète que nous possédions encore sur l'ensemble de la géographie et de l'ethnographie de la Macédoine (2). On retrouve *Æané* sur sa carte et dans son ouvrage, mais placé au hasard, dans les environs de Grévéna, et accompagné d'un point d'interrogation, qui montre assez toute la défiance de l'auteur pour sa propre hypothèse. Les monuments que j'ai découverts suppléent au silence des textes et permettent de déterminer avec précision la position de cette ville peu connue, en ajoutant, au court article que lui consacre l'auteur des *Ἐθνικά*, quelques détails intéressants sur ses traditions et sur son histoire.

Le plus instructif de ces monuments est une stèle de marbre blanc figurant un petit naos à fronton triangulaire, et, dans cet encadrement, renfermant un bas-relief d'un style lourd et presque barbare, effacé à demi par les mutilations, mais qui laisse pourtant reconnaître la représentation assez rare du dieu Pluton, ayant près de lui le chien Cerbère. Le roi des morts est debout : on peut suivre encore les linéaments de sa tête chevelue et de sa barbe épaisse; le bras gauche est enveloppé dans le manteau. Le bras

(1) Étienne de Byzance, aux mots Αἰανή et Ἐλίμια.

(2) Desdevizes-du-Dézert, *Géographie de la Macédoine*, p. 305.

droit est tellement fruste qu'il est impossible de décider si le dieu tenait simplement en laisse le monstre à triple gueule, ou s'il tenait une coupe à libations, donnant peut-être à boire au chien infernal, comme Bacchus à sa panthère. Une inscription grecque en trois registres, où se montrent des traces d'écriture onciale, accompagne cette image : c'est d'abord une invocation, gravée sur le fronton du naos, dans un encadrement qui simule un cartouche en bronze ; puis vient la dédicace du monument, placée sur une bande horizontale ; enfin, dans le champ même du bas-relief, la signature du marbrier, malheureusement enlevée presque tout entière par une brisure latérale.

120.

Kaliani. Monastère d'Haghios-Hilias.



Θεῷ δεσπότη Πλούτωνι καὶ τῇ πόλει Ἐανῆ, Τ(ίτος)
Φλαούιος Λέωνας,
[Ἐλθὼν, ἰδ]ῶν τε (?) τὸν θεὸν καὶ τὸν ναὸν,
τὴν σ[τήλην ἀνέθηκεν ἐκ τ]ῶν ἰδίων, κατ' ὄναρ, δι'
ἐπιμελητοῦ Ἀχε[ροντίου].
..... ος νιος ος [ἐποίη]σε.

« Au dieu-seigneur Pluton et à la ville d'Éané, Titus Flavius Léonas. — Étant venu et ayant vu le dieu et le temple, il a fait élever cette stèle à ses frais, d'après un songe, sous la surveillance d'Achérontios. — Un tel, etc. . . . a sculpté le monument. »

Le mot que l'on relève tout d'abord dans cette inscription votive, est le nom de la ville d'Éané, écrit par un E simple, suivant une variante orthographique commune à l'époque romaine et qui s'explique d'elle-même par la similitude des sons. Nous apprenons de plus qu'il existait sur le territoire de cette ville un temple de Pluton, qui jouissait de quelque célébrité dans la contrée et qui paraît avoir été un lieu de pèlerinage longtemps fréquenté par les dévots du paganisme. Pluton était évidemment le dieu principal et le patron de la cité, dont le nom se trouve ici étroitement associé au sien.

Quant au surnom de Δεσπότης, il appartient en propre au dieu souterrain, comme celui de Δέσποινα à la déesse tellurique, analogue à Gæa, à Déméter ou à Perséphone, qui est ordinairement sa compagne. Comparez le nom divinisé de la ville d'Æané (de αἶα, terre), qui est ici étroitement lié à celui de Pluton.

Les Grecs appelaient proprement πλουτώνιον un lieu d'où s'échappaient des exhalaisons souterraines, et qu'il suffisait souvent, pour le consacrer, d'entourer d'une simple palissade ou d'un mur en pierres sèches (1). J'ai signalé, sur le territoire d'Æné, des terrains arides, d'une blancheur qui blesse la vue, désagrégés comme une cendre fine, et qui, profondément ravinés par les torrents, donnent à certains quartiers des environs de Kaliani et de Kaisaria un aspect morne et triste. On doit y reconnaître sans doute la trace des phénomènes naturels, qui avaient fait consacrer ce territoire au dieu Pluton. Le nom moderne de *Kaliani* n'est probablement que celui même de la ville antique, précédé d'une épithète habituelle, qui avait fini par se fondre, dans l'usage local, avec le substantif: Καλή Αἶανή. Ce ne serait point ici une qualification banale, mais une de ces épithètes religieuses, nées du respect et de la crainte, qui étaient communes dans la religion des divinités des Enfers; elle s'appliquerait à merveille à une ville vouée au culte de Pluton.

Le mont Olympe, à peine distant de quelques lieues, a laissé nécessairement dans les régions basses qui l'avoisinent des traces profondes de la grande révolution géologique, qui a soulevé dans les airs sa masse prodigieuse. En décrivant ailleurs (2) cette montagne, j'ai montré que les tribus pélasgiques des Perrhèbes, qui l'habitaient, plaçaient, dès les temps homériques, dans les vallées du nord-ouest, une contrée infernale, d'où ils faisaient venir la rivière Titarésios, qu'ils considéraient comme un écoulement du Styx, Στυγὸς ἀπορρώξ (3). Or, le Titarésios prenait justement sa source dans les gorges de Servia, qui font communiquer directement l'ancienne Perrhèbie avec la partie du bassin de l'Haliaemon, où se trouvait Æané. Sans vouloir tirer de ces rapprochements des conclusions trop précises, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'ils confirment la tradition antique, qui rattachait les Éliméens à la vieille souche des Pélasges. L'existence d'un grand nombre de sanctuaires plutoniens à la fois en Italie, dans la région volcanique du lac Aornos, et dans la *Catécauméné* ou *Pays-Brûlé*, région de l'Asie-Mineure voisine de la patrie originaire des Tyrrhéniens, explique peut-être que la légende ait assimilé de préférence les fondateurs d'Æané à cette branche de la grande race pélasgique.

(1) Strabon, 629, 649, et aussi 244, 579. Comparez ce que dit Pausanias du sanctuaire de Déméter Chthonia et de Pluton-Clyménos, à Hermione (II, 35).

(2) *Le Mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 63.

(3) Homère, *Iliade*, II, v. 755.

La stèle de T. Flavius Léonas ne saurait être antérieure à la dynastie flavienne. Mais Strabon, en décrivant le *plutonium* d'Akharaca en Asie-Mineure, nous montre que, pendant la période romaine, les sanctuaires de Pluton étaient plus que jamais fréquentés par de pieux visiteurs (1). Quelques-uns de ces sanctuaires étaient devenus des espèces d'oracles médicaux, qui faisaient concurrence à ceux d'Esculape. Les malades venaient y coucher, comme dans les temples du dieu-médecin, se soumettaient à l'influence des exhalaisons souterraines, en se préparant par le jeûne et par la prière à recevoir une consultation divine, qui leur venait ordinairement par des songes. Les prêtres, qui subissaient eux-mêmes le plus souvent les épreuves au nom des visiteurs, dirigeaient ce traitement médico-religieux, où l'accomplissement de certaines obligations pieuses devait jouer le principal rôle. La stèle d'Æané, sculptée sur les indications d'un songe, κατ' ὄναρ, et reproduisant peut-être même la forme de cette vision nocturne, paraît bien se rapporter à une consécration du même genre. Le personnage que Flavius Léonas a chargé du soin de surveiller l'exécution du monument, est, selon toute vraisemblance, un ministre du temple, qui recevait les sommes données par les visiteurs pour l'érection des ex-voto ; j'ai supposé que le nom d'Ἀχερώντιος pouvait être porté dans les familles attachées à un sanctuaire des dieux infernaux. La liste des noms d'hommes commençant en Ἀχε (si le lapicide n'a pas voulu écrire Ἀρχε), ne contient que deux autres noms, d'un usage peu ordinaire.

Les détails qui précèdent, surtout pour ce qui concerne l'existence de la ville d'Æané, sont confirmés par une autre inscription de Kaliani, plus ancienne que le monument votif de Flavius Léonas. Les noms qu'elle renferme sont uniquement grecs, et l'écriture, sans avoir la simplicité du pur type hellénique, est élégante et soignée. C'est l'épithaphe en vers élégiaques d'une femme nommée Hadista ; elle est gravée sur une stèle de marbre blanc, dont la partie supérieure, en grande partie détruite, représentait une scène funéraire. On retrouve ici le nom d'Αἰανή, écrit cette fois comme dans Étienne de Byzance. Quant à Kerkinion, patrie d'Hadista, on ne connaît de ce nom qu'une place forte de *Cercinium*, citée par Tite-Live comme défendant les abords du lac Boebéis : Hadista était donc une Thessalienne, mariée en Élymiotide. Dans les deux derniers vers, l'espèce de dialogue qui s'établit entre cette femme et le juge des morts Rhadamanthe sort de la banalité habituelle de la poésie lapidaire. Cette petite scène mérite une attention particulière, dans un pays où les communications avec le monde souterrain faisaient partie de la religion locale. Il semble qu'il y ait encore là, moins une fiction poétique, qu'une de ces révélations des mystères du tombeau, que les songes faisaient arriver jusqu'aux vivants.

(1) Akharaca, bourgade dépendante de Nysa, possédait en outre un temple de Pluton et de Coré (Strabon, 649).

121.

Kaliani. Église d'Haghia-Paraskévi.

ΑΔΙΣΤΑΣΜΕΝΕΔΗΜΟΣΕΙΗΠΡΟΣΙΣΗΡΟΣΕΔΑΥ/ΑΝ
ΒΟΥΤΙΧΟΣΑΙΑΝΗΚΡΥΨΕ/ΑΤΑΦΘ////ΓΑΝ
ΤΙΚΤΕΔΕΝΙΚΛ//ΟΙΣΚΕΡΚΕΙΝΙΟΝΕΓΔΕΦΙΛΙΠΠΟΥ
ΥΙΟΥΤΩΝΟΣΙΩΝΑΛΓΙΑΣΕΝΚΤΕΡΕΩΝ
ΤΟΙΓΑΡΚ/ΗΤΑΙΕΙΙΑΔΑΜΑΝΘΥΙΤΟΥΤΟΠΑΡΑΙΔΑ
ΕΙΠΕΝΟΤΩΔΙΙΝΩΝΠΑΙΔΟΣΕΧΕΙΧΑΡΙΤΑΣ

Ἀδίστας Μενέδημος ἔην πόσις ἤροσε δ' αὐ[τ]ᾶν
Βούτιχος Ἄϊανη κρυψε καταφθ[ιμέν]αν.
Τίκτη δ' ἐνὶ κλ[ήρ]οις Κερκείνιον ἔγ δὲ Φιλίππου
Υἱοῦ τῶν ὀσίων ἀ[ντ]ίασεν κτέρων.
Τοίγαρ Κ[ρ]ηταιεὶ Ῥαδαμάνθου τοῦτο παρ' Αἴδα
Εἶπεν, ὅτ' ὠδ[εί]ων παιδὸς ἔχει χάριτας.

« Ménédemos était l'époux d'Hadista; Boutikhos a labouré le sillon qui l'a portée : la terre d'Æané la recouvre après sa mort. Les champs de Kerkinion l'ont enfantée; et par les soins de Philippos, son fils, elle a trouvé le repos des saintes funérailles. C'est pourquoi, dans la demeure d'Hadès, elle a dit au Crétois Rhadamanthe qu'elle avait reçu de son enfant la douce récompense des douleurs de la maternité. »

Il n'y a d'autres difficultés dans ce texte que le sens du verbe ἀρόω, qui, au figuré, s'applique ordinairement à l'époux et non au père : il faut forcer un peu l'image, pour obtenir la signification poétique de *produire en labourant*. Quelques variantes d'orthographe résultent aussi de l'emploi de la diphthongue ει au lieu de l'ι long, comme dans ὠδείων, Κερκείνιον.

Nous avons rapporté au Louvre le plus curieux des monuments de Kaliani reproduit par notre Planche 22 : c'est un grand bas-relief funéraire en marbre blanc, qui ne porte aucune inscription, mais que le caractère de la composition et du style fait remonter au temps de l'autonomie de la Macédoine. Le mort est représenté, selon le goût de la haute époque grecque, assis au milieu de sa famille, trônant sur un siège élevé : c'est à la fois une image du repos éternel et une marque du caractère sacré dont le trépas a revêtu celui qui est devenu pour les siens un dieu domestique. Devant lui, une femme debout lui donne la main dans un suprême adieu, en lui serrant le poignet, δεξιτέρην ἐπὶ καρπῷ ἐλών, selon le geste minutieusement décrit par Homère, quand il raconte

la séparation d'Ulysse et de Pénélope (1). Trois autres figures debout, une femme, une jeune fille tenant un coffret, et un jeune homme, complètent la scène.

Sous le rapport de l'exécution, il faut reconnaître que la stèle gréco-macédonienne d'Æané est l'œuvre d'un artiste peu habile et qui ne savait pas parfaitement son métier. Le dessin est hésitant, incorrect dans les détails; le travail du ciseau manque de précision et de fermeté. Cependant on retrouve, sous la maladresse de la mise en œuvre, les qualités d'ensemble, le sentiment large et simple du beau style hellénique. C'est un exemple unique et curieux du caractère qu'avait conservé l'art grec, en pénétrant dans ces provinces écartées et demi-barbares de la Macédoine.

Le costume du personnage assis est surtout remarquable par un détail particulier aux régions septentrionales de la Grèce; je veux parler de la *causia*, sorte de large chapeau, qui était la coiffure nationale des Macédoniens. Ce chapeau n'a point ici un bord séparé et retroussé, comme la coiffure royale, *καυσία βασιλική*, des petites figures représentées sur les monnaies des anciens monarques de la Macédoine. Son aspect est celui d'une sorte de couvercle bombé, posé plutôt qu'enfoncé sur la tête, qu'il ombrage sans l'enfermer, et par là se rapprochant du chapeau que portent aujourd'hui les Japonais. C'est ce qui expliquerait l'emploi de deux attaches, dont l'une semble passer sous le menton et l'autre derrière la tête, si toutefois la seconde ne doit pas être considérée comme le simple cordon ou *strophion*, qui entoure souvent la tête des hommes, dans les monuments de la bonne époque grecque. Le fond est pourvu d'un large ornement circulaire, dont il est difficile de déterminer la nature. C'est le chapeau que Plaute compare très-exactement à un champignon, en l'attribuant plus particulièrement aux Illyriens :

SYCOPHANTA *Advenio ex Seleucia, Macedonia, Asia atque Arabia.*

CHARMIDES *Pol! hic quidem fungino genere est; capite se totum tegit.
Illurica facies videtur hominis, eo ornatu advenit.*

Un chapeau de cette forme est donné à la Macédoine personnifiée, par les monnaies du proconsul C. Antonius et par celles de l'empereur Hadrien, qui portent la légende : *Restitutori Macedoniæ* (2). Le héros Néoptolème, comme roi d'Épire, porte aussi la *causia*, dans les peintures de vases. D'un autre côté, on a de Strabon un témoignage des plus significatifs sur l'extension du costume macédonien dans le nord de la Grèce : il se joignait à la ressemblance des dialectes, pour accuser un lien de parenté entre les Macédoniens et les populations limitrophes : Ἐνιοὶ δὲ καὶ σύμπασαν τῆς μετὰ Κορ-

(1) Homère, *Odyssée* XVIII, v. 258.

(2) Plaute, *Trinummus*, IV, 2, 9. — Cohen, *Médailles consulaires*, pl. IV, fig. 22; *Médailles impériales*, Adrien, n° 1078. Comparez la *causia* de Pison, dans l'*Anthologie palatine*, VI, 335.

κύρας Μακεδονίαν προσαγορεύουσιν, αἰτιολογοῦντες ὅτι καὶ κουρᾶ καὶ διαλέκτω καὶ χλαμύδι χρῶνται παραπλησίως (1).

Strabon ne mentionne pas spécialement la *causia* ; mais d'autres auteurs la décrivent comme un large chapeau de feutre, πῖλος πλατύς, particulier aux Macédoniens : ἡ δὲ καυσία πῖλος Μακεδονικὸς παρὰ Μενάνδρῳ, ὡς τιάρα Περσικὸς. Il paraît même qu'il remplissait jusqu'à un certain point l'office d'un casque, ce qui s'expliquerait, si le feutre était garni d'un *omphalos* de métal, comme notre bas-relief le ferait supposer : Καυσία ἥτις ἦν κάλυμμα κεφαλῆς Μακεδονικόν, ἐκ πῖλου ὡς τιάρα, σκέπουσά τε ἀπὸ καύσωνος καὶ ὡς εἰς περικεφάλαιαν συντέλουσά τι (2).

L'usage de la *causia* était si bien dans les mœurs de la Macédoine, que les rois eux-mêmes l'avaient associée avec le diadème ou bandeau royal, et en avaient fait l'insigne de leur pouvoir ; c'est ce qui résulte non-seulement des textes, mais d'un grand nombre de monuments figurés et surtout des monnaies macédoniennes. C'est ainsi qu'il faut se représenter même Alexandre le Grand, dans la tenue de chaque jour ; seulement, dans les réunions, il échangeait la coiffure nationale contre le pétase grec, auquel il paraît avoir joint d'autres insignes du dieu Hermès : τὰ μὲν ἄλλα σχεδὸν καὶ καθ' ἐκάστην ἡμέραν χλαμύδα τε πορφυρᾶν καὶ χιτῶνα μεσόλευκον καὶ τὴν καυσίαν ἔχουσαν τὸ διάδημα τὸ βασιλικόν, ἐν δὲ τῇ συνουσίᾳ τὰ τε πεδίλα καὶ τὸν πέτασον ἐπὶ τῇ κεφαλῇ καὶ τὸ κηρύκειον ἐν τῇ χειρὶ (3). Après la mort du conquérant, la *καυσία* διαδηματοφόρος reste l'insigne du pouvoir royal, dans tous les États qui se formèrent du partage de l'empire macédonien, depuis l'Égypte jusqu'à la Bactriane : κρηπίσι καὶ χλαμύδι καὶ καυσίᾳ διαδηματοφόρῳ κεκοσμημένον, αὕτη γὰρ ἦν σκευὴ τῶν ἀπ' Ἀλεξάνδρου βασιλέων. L'empereur Caracalla, que Dion Cassius surnomme le φιλαλεξανδρώτατος, traversant la Macédoine, portait encore ce costume, pour contrefaire son héros favori : Προσῆει δὲ αὐτὸς ἐν Μακεδονικῷ σχήματι, καυσίαν τε ἐπὶ τὴν κεφαλὴν φέρων καὶ κρηπίδας ὑποδύμενος (4).

Un détail curieux, c'est que la *causia* royale était teinte en pourpre, ce qui devait lui donner une certaine analogie avec les chapeaux de nos cardinaux. Le privilège du chapeau de pourpre paraît même avoir été étendu par les rois à un certain nombre de nobles et d'officiers royaux, probablement ceux que l'on appelait *purpurati*, et qui portaient aussi la chlamyde de même couleur : Ἐξῆν γὰρ Εὐμενεῖ καὶ καυσίας ἀλουργεῖς καὶ χλαμύδας διανέμειν, ἥτις ἦν δωρεὰ βασιλικωτάτη παρὰ Μακεδόσιν. Ce qui distinguait particulièrement le chapeau des rois, c'était le *diadème* blanc dont ils l'entou-

(1) Strabon, 327.

(2) Pollux, *Onomasticon*, X, 162. Eustathe, in *Odysseam*, 1399.

(3) Athénée, p. 327.

(4) Plutarque, *Antoine*, 54. Hérodien, IV, 8.

raient : οὔτε καυσίας, ἥτις κατὰ τὸν Πausανίαν πῖλος ἦν πλατὺς, ὃν οἱ Μακεδονικοὶ φησι βασιλεῖς ἐφόρουσαν, λευκὸν αὐτῷ διάδημα περιειλοῦντες. Il faut entendre par là une écharpe de fine étoffe brochée d'or, *μίτρα*, pliée de manière à former un étroit bandeau, dont les bouts frangés tombaient dans le dos ; ainsi se coiffait Démétrius Poliorcète, qui portait dans toute sa magnificence le costume royal macédonien : *Μίτρα δὲ χρυσό-παστος ἦν, ἣ καυσίαν ἀλουργῆ οὔσαν ἔσφιγγεν, ἐπὶ τὸ νῶτον φέρουσα τὰ τελευταῖα καταβλήματα τῶν ὑφασμάτων* (1). On ne voit pas très-bien, il est vrai, comment ce diadème pouvait serrer, entourer, *σφίγγειν, περιειλεῖν*, un chapeau bombé, de la forme de celui que représente notre bas-relief. Les monuments figurent eux-mêmes l'association de la *causia* et du diadème de deux manières, qui semblent indiquer une variation à cet égard dans l'usage antique.

Sur les anciennes monnaies de la Macédoine, sur celles du roi indo-macédonien Antialkidès, sur un beau camée du Cabinet des Médailles, reconnu par Ch. Lenormant pour le portrait du roi Persée en Zeus *Ægidophoros* (2), le diadème est ceint directement autour des tempes, et, s'il servait à maintenir le chapeau, ce n'était que par un point d'attache, comme on peut le supposer également du *strophion* de notre bas-relief. Il faut remarquer que, dans ces différentes représentations, la *causia* royale se rapproche de la forme évasée de la *tholia* grecque ; mais peut-être n'est-ce qu'une interprétation des artistes. Le camée de Persée la montre en outre décorée de figures et terminée aussi par un *omphalos*, d'où part une bandelette flottante. Philippe, père de Persée, est seul représenté, sur les monnaies romaines de la famille *Marcia* (3), avec la *causia* entourée du diadème, conformément aux textes anciens ; mais, pour recevoir cet ornement, sa coiffure a pris la forme d'un pétase à bords étroits ; elle est en outre couverte de traits ondulés, destinés, je pense, à figurer la nature velue du feutre, et elle se complique de parties accessoires qui lui donnent un aspect étrange, telles que jugulaires, garde-nuque, cornes en spirale, analogues aux *τραγικοῖς κέρασιν* du casque de Pyrrhus. Dans ces conditions, il est difficile de distinguer la *causia* de certains casques bizarres, figurés sur les monnaies des rois d'origine macédonienne, particulièrement sur celles d'Eucratidès et de Tryphon, et fabriqués évidemment à l'imitation de la coiffure nationale. Le casque même des phalangistes macédoniens, bien qu'il fût de cuir cru, *κράνος ὠμοβόειον* (4), est figuré sur les monnaies autonomes de la Macédoine, avec un rebord circulaire, qui dérive probablement de l'usage de la *causia*.

(1) Plutarque, *Eumène*, 8. Athénée, 527.

(2) Voyez *Athenæum français*, juin 1855, p. 58. Comparez Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, II, pl. VI, fig. 16.

(3) Cohen, *Médailles consulaires*, pl. XXI, fig. 5. — Plutarque, *Pyrrhus*, 11.

(4) Dion Cassius, LXXVII, 7 (*Epitome* de Xiphilin).

Au milieu de tant de variétés, il n'est pas sans intérêt de trouver un exemple authentique du chapeau macédonien, tel qu'il était porté, à une époque ancienne, dans les régions intérieures et à demi hellénisées de la Macédoine. Le soin que l'on a pris de conserver ce détail de costume sur un monument funéraire ferait même supposer qu'il a ici, comme sur les monnaies, la valeur d'un insigne, indiquant un personnage de haut rang, peut-être même un prince de la famille de Dardas, qui régna sur ce petit canton, d'abord autonome, de l'Élymiotide.

Au sujet des autres détails du costume macédonien, les indications que donne le bas-relief de Kaliani sont plus difficiles à saisir. La *κουρά* n'offre rien de particulier que les cheveux et la barbe taillés très-courts. Quant à la forme des vêtements, nous savons que la chlamyde macédonienne, au lieu d'être un rectangle plus ou moins long, comme les chlamydes grecques, recevait, sur l'un de ses grands côtés, une coupe arrondie, *κυκλοτέρη κόλπον, περιφέρειαν*; mais sur les trois autres reparaissaient les lignes droites du rectangle, *εὐθείαι βάσεις*, qui représentaient les bords naturels de la pièce d'étoffe, *ὡσπερ ἀπὸ κρασπέδων*; ces détails nous sont donnés par Plutarque, à propos du plan de la ville d'Alexandrie, qui présentait la forme d'une chlamyde macédonienne : *Κυκλοτέρη κόλπον ἦγον, οὗ τὴν ἐντὸς περιφέρειαν εὐθείαι βάσεις, ὡσπερ ἀπὸ κρασπέδων, εἰς σχῆμα χλαμύδος ὑπελάμβανον, ἐξ ἴσου συνάγουσαι τὸ μέγεθος* (1). Pline indique aussi que les longues chutes ou *laciniæ* du demi-cercle se terminaient par des retours droits : *Ad effigiem macedonicæ chlamydis, orbe gyrato lacinosam, dextra lævaque anguloso procurso*. Tel est en effet, dans son aspect général, le plan, *χλαμυδοειδὲς σχῆμα*, que dessinent les anciennes fortifications d'Alexandrie (1). Il est assez difficile de reconnaître ces formes dans les vêtements drapés; on remarquera toutefois, dans la chlamyde à longue pointe du jeune homme placé derrière le personnage assis, une coupe très-particulière et qui semble bien marquer le passage brusque de la ligne courbe à la ligne droite. La même observation s'applique au manteau que l'une des deux femmes porte en voile sur sa tête.

L'autre femme a les cheveux relevés par un bandeau analogue à la *mitra* des femmes grecques, mais maintenus, à ce qu'il semble, derrière la nuque, par une agrafe circulaire, sous laquelle on voit passer l'extrémité d'une épingle de tête. Le bandeau frangé ou *katzouli* des paysannes du Roumlouk n'est encore aujourd'hui qu'une exagération barbare de cette pièce de coiffure; les femmes d'un certain âge le portent beaucoup plus simple, et quelquefois attaché avec une agrafe d'argent de forme ronde, comme sur notre bas-relief. Pour le reste, le costume féminin de la Macédoine ne diffère pas du costume ordinaire des dames grecques.

(1) Plutarque, *Alexandre*, 26. Pline, *Histoire naturelle*, V, 10. Strabon, 793.

Routes de l'Orestide. — Notre Carte B contient les éléments de deux itinéraires, qui relient l'Élymiotide avec l'Orestide et avec la région du haut Pénée, en traversant des pays encore très-peu connus géographiquement.

J'ai suivi moi-même la première route, qui part de Kaliani et contourne, par un chemin en corniche, l'extrémité méridionale de la chaîne du Bourinos, à l'endroit où elle est coupée par l'Haliacmon. Elle remonte ensuite brusquement vers le nord, en longeant le profond ravin de *Sphils*, pour éviter un massif de roches rouges, taillées à pic, qui bordent la rive opposée de ce ravin et qui barrent le passage le long du fleuve. Le village de *Sphils* ou *Sphilitza*, situé dans le fond du ravin, commande au nord cet important défilé entre les régions occupées par les deux tribus macédoniennes des Éliméens et des Orestes. Du village, on reprend sa route vers l'ouest, par un petit fond de plaine aride et comme brûlé, où l'on remarque des soulèvements d'une roche tendre, de couleur terreuse, toute miroitante au soleil de larges paillettes de mica; puis on débouche vers le hameau turc de *Dourtcha*, dans la région ouverte des pentes ondulées, qui forment le versant occidental du Bourinos. C'est le canton de *Venja*, entièrement chrétien, sauf quatre pauvres hameaux musulmans, et célèbre par ses vingt-quatre villages, pour la plupart encore inconnus. *Sarakhina*, distant d'une demi-journée de Kténi, est encore un village de montagne, situé au milieu des arbres et des jardins. Plus bas, à l'ouest, un ruisseau, tributaire de l'Haliacmon, coulant parallèlement à la chaîne du Bourinos, coupe les pentes rocheuses, dans lesquelles il s'est creusé un lit profond. Sur la même rive de ce ruisseau, le long duquel sont rangés plusieurs villages des Venjiotes, nous apercevons vers le nord le bourg même de *Venja*, qui a donné son nom à tout le district.

On franchit le ruisseau et l'on se dirige au sud-ouest vers *Koulentza*; c'est une riche bourgade, très-heureusement située sur un gros massif de collines cultivées, avec quelques bois sur les pentes. Au pied même de ces collines, l'Haliacmon vient terminer le grand coude qui le jette dans la direction de l'est. La position est trop importante pour ne pas avoir été occupée dans l'antiquité; je ne fus donc pas surpris de reconnaître, parmi les pierres plates que les habitants posent sur leurs toits pour en assujettir les tuiles, plusieurs fragments de stèles funéraires en marbre blanc, représentant des groupes de famille dans le goût de l'époque romaine. Les paysans me conduisirent sur la colline de *Konstandinos*, qui domine le village; ils ne m'y montrèrent aucune trace d'enceinte; mais, en quelques coups de pioche, ils déterrèrent, dans un champ labouré, une *statua togata* en marbre blanc, d'un bon travail; la tête manquait. Dans un vallon qui descend à l'Haliacmon, j'ai rencontré aussi un piédestal en marbre blanc, avec une inscription, où l'on ne distingue plus que les lettres NTONIN très-effacées, désignant un empereur de la série des Antonins. Il n'est pas impossible que la

base et la statue en toge, malgré la distance qui les sépare aujourd'hui, n'aient formé autrefois un seul et même monument.

On passe à gué l'Haliacmon, qui circule entre des berges escarpées de terre blanche, au milieu d'un bois de jeunes chênes, de l'espèce appelée, je crois, *quercus laurifolia*. Sur la rive droite du fleuve s'étend l'extrémité de la plaine de Grévéna, occupée dans cette partie par l'important tchiflik de *Déménitza*, situé à une petite journée de Sarakhina. Le village d'*Arapi*, un peu en aval, est situé dans une longue pointe, formée par le confluent d'une rivière qui descend du versant méridional. Notre route franchit ce cours d'eau et commence à monter obliquement, par des pentes d'une inclinaison moyenne. Laissant à droite le village de *Kommoti*, puis un peu sur la gauche celui d'*Haghios-Ghiorghios*, elle traverse le hameau de *Chélisma*, tchiflik du petit couvent thessalien de Vidoma, et elle atteint les hauteurs, en contournant par l'est la crête de *Tchouka*, qui donne son nom à un autre hameau. Cette crête, qui n'est que le bord un peu relevé d'un plateau dépendant des montagnes de *Khassia*, forme la ligne de partage entre les eaux de l'Haliacmon et celles du Pénée. De ce point, vue magnifique de l'Olympe et des monts *Bounasa*, les *Cambunii* de l'antiquité, séparés du massif de *Khassia* par une profonde dépression, où l'on distingue le gros bourg de *Dissikata*.

Le plateau, désert, planté de chênes clair-semés, s'étend jusqu'au misérable hameau khassiate de *Kounsko*, à une journée de Déménitza; c'est un tchiflik de l'un des couvents des Météores, Haghios-Stéphanos. A partir de ce point, le pays se ravine et se creuse rapidement, formant plusieurs torrents, qui se réunissent dans la petite plaine de *Kouveltzi* pour déboucher dans la vallée du haut Pénée, un peu au-dessous de Kalabaka. Une seule arête basse, à laquelle est appuyé le hameau de *Proutchani*, se maintient dans la direction du sud, et sépare les eaux de Kouveltzi de celles qui, se rendant au moyen Pénée, forment un long ravin, débouchant dans la plaine de Thessalie près de Néokhori. On peut gagner ce ravin par un affluent de sa rive droite, le petit ruisseau encaissé de *Liopraso*, tout bordé de platanes, et de là remonter par un affluent de la rive opposée, vers *Smolia*, bourgade au nord de laquelle se dresse le plus haut massif des monts *Khassia*; on se trouve alors en communication avec un autre ravin qui redescend vers le bassin de l'ancien Titarèse, à la hauteur du village de *Vlakho-Ianni*. Dans la partie de mon travail relative à la Thessalie, j'aurai à mentionner dans cette région plusieurs emplacements antiques d'une certaine importance.

L'autre itinéraire, que j'avais tracé à M. Laloy, part de Kojani et passe par Chatista, Grévéna, le monastère de *Spilæo* et Miritza, pour aboutir à Kalabaka. On en trouvera dans notre carte le levé, pris rapidement au pas de marche, mais établi cependant sur un certain nombre de recoupements faits avec la boussole.

Les historiens et les géographes de l'antiquité ne parlent que très-vaguement de ces

régions, dont ils paraissent aussi n'avoir eu qu'une connaissance imparfaite, bien qu'elles aient été le théâtre de quelques opérations militaires importantes. D'abord Alexandre les traversa certainement, après sa campagne du Danube, lors de son retour précipité en Thessalie par l'Élymiotide. Les montagnes de Grévéna, de Kalabaka et de Khassia, répondent aux crêtes de la Tymphée et de la Paravée, par lesquelles il déboucha vers Pélinna, c'est-à-dire à *Gardhiki*, entre Néhokhori et Trikkala, ce qui indique une route très-voisine de celle que j'ai suivie moi-même : Ἄγων δὴ παρὰ τὴν Ἐορδαίαν καὶ Ἐλυμιῶτιν καὶ παρὰ τὰ τῆς Τυμφαίας καὶ Παραναίας ἄκρα, ἑβδομαίος ἀφικνεῖται εἰς Πελίναν τῆς Θετταλίας (1).

Les monts *Lyncon*, dont les manuscrits de Tite-Live ne donnent pas malheureusement le nom d'une manière bien certaine, doivent désigner particulièrement les monts Khassia, dont l'arête principale, partant de la Macédoine, au nord, sépare la Thessalie proprement dite de la Tymphée ou région de Kalabaka, qui était considérée par les anciens comme appartenant à l'Épire. Dans sa première guerre contre les Romains, le roi Philippe, vaincu dans les défilés de l'Apsus, vint y camper pendant plusieurs jours. *In montes Lyncon pervenit : ipsi Epiri sunt, interjecti Macedoniae Thessaliaeque; latus quod vergit in Thessaliam orientem spectat, septentrio a Macedonia objicitur. Vestiti frequentibus sylvis sunt; juga summa campos patentes aquasque perennes habent* (2). La description convient parfaitement au plateau que j'ai traversé. Philippe, qui avait franchi la grande arête de la péninsule au lieu appelé *Castra Pyrrhi*, dans la Triphylie de Mélotide (comparez la position actuelle de *Milia*), avait forcé l'étape pour venir s'établir sur ce plateau, dont les ramifications le portaient ensuite tout naturellement sur Triccala, *Triccamque proximis limitibus petit*. C'est aussi par les mêmes montagnes, mais en se rapprochant davantage de l'itinéraire de M. Laloy, que, dans la première guerre civile, Domitius Calvinus, campé à Héraclée, près de Monastir, put se dérober à la marche de Pompée et venir opérer sa jonction avec César à Æginion de Thessalie, c'est-à-dire à Kalabaka (3).

(1) Arrhien, *Anabase*, I, 5.

(2) Tite-Live, 32, 13.

(3) Jules César, *de Bello civili*, 79.

CHAPITRE DEUXIÈME.

RECONNAISSANCE ARCHÉOLOGIQUE DU COURS DE L'ÉRIGON

AUJOURD'HUI TZERNA-RÉKA.

Dans le plan de mon exploration, je m'étais réservé un mois entier pour étudier les régions imparfaitement connues de la haute Macédoine. Mais j'avais compté sans l'obstacle imprévu de la maladie, le plus irritant de tous ceux que l'on puisse rencontrer en voyage. Ce mois plein de projets, je dus le passer tristement à Salonique, dans une chambre d'hôpital, et, lorsque je me trouvai rétabli, le moment était venu de gagner rapidement la côte de l'Adriatique, sous peine de nous y laisser devancer par la mauvaise saison. Il fallut se résigner à traverser la Turquie dans toute sa largeur, par la route militaire de Salonique à Durazzo, qui est l'ancienne Voie Egnatienne, en prenant le moyen le plus expéditif, celui des chevaux de poste. C'est tout au plus si je trouvais encore à disposer d'une huitaine de jours pour exécuter une des parties les plus intéressantes de mon premier itinéraire : la reconnaissance du cours, encore douteux, de l'ancien Érigon, aujourd'hui *Tzerna-Réka*.

La vallée moyenne de l'Érigon, commandée actuellement par l'importante ville de *Monastir* (appelée *Bitolia* par les Bulgares et par les Grecs), est une plaine fermée, qui s'allonge vers le nord, entre les épaisses pyramides des monts Nitch et la chaîne du Péristeri, coupée par de nombreux ravins parallèles. A peine y avions-nous pénétré, par le passage de *Gornitchovo* et par la sinueuse descente de *Banitza*, que nous prenions soin de régler notre marche et de mesurer sur le terrain une base suffisante pour le travail de topographie que M. Laloy devait exécuter, à partir de ce point, à l'aide de la boussole. On trouvera dans notre Plan E le résultat de ce travail, qui n'avait jamais été

exécuté avant nous. Je renvoie le lecteur à cette carte, pour tout ce qui concerne la description détaillée du pays, me réservant surtout l'étude des monuments et des ruines qui intéressent l'archéologie.

A Monastir même, la réception la plus gracieuse nous attendait dans la maison de M. Calvert, consul d'Angleterre, où nous retrouvions pour un instant, au cœur même de la barbarie turque et bulgare, tout le charme de la vie européenne. Mais ce que nous ne saurions surtout rappeler avec trop de reconnaissance, c'est le concours aussi intelligent que dévoué qui a été prêté à toutes nos recherches, concours d'autant plus libéral qu'il ne faisait pas acception de nationalité et qu'il était commandé uniquement par la préoccupation élevée des intérêts de la science.

Héraclée de la Lynkos et la cité des Pélagons.

Malgré son importance comme chef-lieu militaire de la Roumélie, la ville plate de Monastir, étalée sur les deux bords d'une petite rivière, le *Dragor*, affluent de la Tzerna, n'offre pas les caractères d'une forteresse antique. On ne m'y montra pas de ruines, mais seulement, vers le nord, au pied des collines qui bordent la plaine, les vestiges d'une vieille chaussée, plus large et pavée de plus grandes pierres que ne sont ordinairement les routes turques. L'emplacement de la ville ancienne, peu distant de la position actuelle, était du reste exactement connu dans le pays, et M. Calvert s'empressa d'y faire avec moi une excursion à cheval (1). Étant sortis de la ville du côté du sud, et prenant notre direction vers le village de *Boukova*, au pied du Péristéri, nous ne tardâmes pas à rencontrer, à la distance d'environ deux kilomètres, une colline qui porte des traces d'acropole. Sans être fort élevée, elle se détache presque complètement, par son relief accentué, des dernières pentes de la montagne. Elle est divisée en terrasses par des entassements de pierres et de marbres brisés, parmi lesquels se montrent çà et là des fragments de stèles à moulures ou de chapiteaux, ordinairement de basse époque. Il ne faut pas hésiter à reconnaître ici l'ancienne ville d'*Héraclée*, qui était l'une des maîtresses places de la voie Egnatienne. Les chiffres, si souvent trompeurs, des

(1) Il est curieux que cette indication ait échappé jusqu'ici aux voyageurs, et surtout à Barth, qui a passé cependant après nous à Monastir. Je la trouve confirmée dans une *Géographie de la Macédoine*, qui est en cours de publication à Athènes, et dont l'auteur, M. Dimitza, a lui-même habité la contrée. Bien que les monuments que j'ai découverts m'aient amené sur plus d'un point à des conclusions différentes de celles de M. Dimitza, il y aura beaucoup à profiter de la lecture de son ouvrage, qui contient une étude sérieuse des textes et des recherches personnelles pleines d'intérêt. C'est un travail qui fait honneur à l'érudition de la Grèce moderne.

Itinéraires ne fournissent pas une raison suffisante pour la reporter, avec le colonel Leake, à dix milles plus au sud, dans la position moins importante de *Flourina*, où je n'ai trouvé qu'un pan de mur, débris d'un château byzantin. La position que nous indiquons surveillait au contraire de très-près le tournant des montagnes par lequel la grande route stratégique s'engage dans l'ouverture formée par la vallée latérale du Dragor, pour gagner les régions occidentales de la Péninsule. Toutefois, elle ne pouvait fermer efficacement le passage, déjà largement ouvert en cet endroit, qu'en servant de base d'opérations à un corps d'armée occupant les gorges mêmes du défilé, ou de point d'appui à des fortifications avancées établies dans les passes de la montagne : c'est une réserve qu'il importe de faire, pour la discussion qui va suivre.

Il est difficile de déterminer à quelle époque fut établie dans ce passage une ville forte placée sous la protection du nom d'Hercule, comme plusieurs autres forteresses helléniques construites dans des positions importantes. Strabon est le premier auteur qui la mentionne en termes formels, à propos de la voie Egnatienne, qu'il fait passer διὰ Ἡρακλείας καὶ Λυγκηστῶν (1). Mais sur une belle monnaie d'argent de fabrication grecque, très-justement restituée par M. François Lenormant à la même région, on voit déjà l'inscription ΛΥΚΚΕΙΟΥ (2) avec le type d'Hercule combattant le lion de Némée, et avec un lynx (?) au revers. Cette représentation semble prouver qu'Héraclée avait déjà commencé à se distinguer parmi les bourgades des Lynkestes, comme forteresse royale ou tout au moins comme sanctuaire et comme centre politique de la nation, lorsque cette tribu macédonienne formait encore un petit État séparé sous des princes de la famille des Bacchiades. Mais je ne saurais trouver dans le même monument une raison d'admettre l'opinion d'après laquelle la ville d'Héraclée aurait porté primitivement le nom de *Lyncos* et serait désignée sous ce nom par les anciens.

Dès le temps de la guerre du Péloponnèse, Thucydide nous introduit dans ces régions de *la Lyncos*, comme il l'appelle, ἐς Λύγκον, ἐν τῇ Λύγκῳ, ἐπὶ τῇ ἐσβόλῃ τῆς Λύγκου (3). Le mot *Lyncos* s'applique évidemment ici, non à une ville, mais au territoire même des Macédoniens Lynkestes, Λυγκηστῶν Μακεδόνων, qui nous est dépeint comme ne renfermant alors que des bourgades ouvertes, κώμας. Ces anciens noms de région, formés substantivement, à la manière des noms de villes, étaient familiers aux premiers Grecs, qui n'entendaient pas autrement, on le sait, ceux d'Argos et de Lacédémone ; il est naturel que cet usage se soit conservé plus longtemps, avec les habitudes de la vie de clan, dans ces pays du nord, où nous en retrouvons maint exemple (ainsi

(1) Strabon, 323. Cf. César, *Guerre civile*, 10.

(2) M. Lenormant cite, dans la numismatique macédonienne, une légende analogue : ΒΕΡΓΑΙΟΥ, et croit pouvoir les expliquer toutes les deux en sous-entendant δήμου. (*Revue numismatique*, année 1866, p. 9, pl. 1.)

(3) Thucydide, IV, 83 et suiv., 124 et suiv.

les noms de *Deuriopos*, de *Dobèros*). Les lexicographes de basse époque, comme Étienne de Byzance, manquent rarement de transformer en autant de villes ces cantons primitifs, auxquels le mot grec πόλις ne pouvait s'appliquer que dans son sens le plus large. Strabon et Plutarque, Tite-Live lui-même traduisant Polybe, ne se servent aussi que du mot Λύκος, *Lyncus*, dans l'énumération des districts de la haute Macédoine; c'est donc, par le fait, le véritable nom grec de ce que nos géographes ont appelé la *Lynces-tide*, d'après la forme artificielle Λυκησιτίς, dont il n'y a qu'un exemple, tiré de Ptolémée. Quant au nom même de la ville, sa forme régulière et complète est *Héraclée de la Lyncos*, Ἡράκλεια Λύκου, que l'on trouve dans Hiéroclès.

Ces observations étaient nécessaires avant d'aborder, avec Tite-Live, l'étude de la campagne du consul Sulpitius, passage capital pour la géographie ancienne de toute la région dont Héraclée était le centre. C'était, comme on sait, la première expédition des Romains contre la Macédoine; le consul, s'appuyant sur l'Épire, s'avance directement par la Dassarétie, *per Dassaretiorum fines*, c'est-à-dire par Lychnidos et par la future Voie Egnatienne, et vient camper sur le *Bévos*, petit cours d'eau du pays des Lynkestes : *Ad Lyncum stativa posuit, prope flumen Bevum*. Si l'expression *ad Lyncum* se rapportait ici à la ville même d'Héraclée, comme on l'admet ordinairement, il faudrait en conclure que Sulpitius, après avoir franchi sans obstacle les défilés de la montagne, était venu camper en vue même de la place, c'est-à-dire au bord de la plaine, dans le passage élargi, qu'elle est insuffisante à fermer. Or, dans une pareille position il se fût trouvé maître des portes de la fertile plaine de Monastir. On voit au contraire que le roi Philippe n'avait pas commis l'insigne imprudence de laisser les Romains s'avancer aussi loin, et qu'il arriva encore à temps pour leur barrer le passage par un camp établi dans une position dominante : *Paulo plus ducentos passus a castris Romanis, tumulum propinquum Athaco fossa ac vallo communivit; ac subjecta cernens Romana castra. . .* (1). Les Romains sont alors si peu maîtres des défilés de la plaine, que la rencontre des éclaireurs a lieu sur le territoire des Dassarètes, et que c'est du même pays que le général romain tire tous ses vivres : *inde frumentatum circa horrea Dassaretiorum mittebat*. Il se trouve tellement gêné pour ses subsistances qu'il est forcé de s'éloigner d'une distance de huit milles (11 kilomètres), vers la région montagneuse appelée *Octolophos* : *Octo ferme inde millium intervallo, tutiorem frumentationem habiturus, castra ad Octolophum (id est loco nomen) movit* (2). C'est alors seulement qu'un engagement sérieux force le roi à abandonner ses positions, que les Romains menacent de tourner par une autre route que celle d'Héraclée.

(1) Tite-Live, XXXI, 33.

(2) *Ibid.*, 36.

Pour toutes ces raisons, je ne puis voir dans les mots *ad Lyncum* qu'une traduction, un peu trop littérale peut-être, du grec *περὶ Λύγκων*, qui signifiait simplement que Sulpitius avait établi son camp « sur la frontière de la Lyncos ». Ces termes ainsi entendus, tout en laissant comprendre que le premier objectif des Romains était Héraclée, donnent cependant plus de latitude pour développer les opérations de Sulpitius et de Philippe en avant de cette ville. On a le droit d'en étendre le champ sur toute la région de montagnes et de plateaux qui s'étend à l'ouest de Monastir, y compris même au besoin le petit bassin de *Resna*, avec son lac.

J'ai traversé trop rapidement cette région montagneuse pour y étudier les mouvements des deux armées. Mais les anciens Itinéraires nous montrent qu'on y trouvait, en effet, une importante position fortifiée, qui défendait les approches d'Héraclée, à 12 milles, c'est-à-dire à plus de 17 kilomètres en avant de cette ville. Elle est désignée sous les noms, identiques au fond, de *Castra*, de *Præsidium* et surtout de *Parembole*, mot bien local, qui nous reporte à la langue militaire de l'époque macédonienne. Aucune position ne me paraît mieux répondre au *tumulum propinquum Athacò* et au camp retranché de Philippe, qui serait devenu par la suite une défense permanente pour le pays. Il est certain que, depuis l'audacieuse et vaine promenade du consul Sulpitius à travers la haute Macédoine, les Romains ne firent plus de tentative sérieuse dans cette direction. Quant à l'*Octolophos*, le docteur Barth, compliquant encore le trouble que Leake a jeté dans l'explication du texte de Tite-Live, s'efforce vainement de retrouver ses « huit sommets » dans les nombreux contre-forts des montagnes de Flourina. Cette erreur procède toujours de l'opinion insoutenable, qui fait occuper du premier coup et sans combat à l'armée de Sulpitius les débouchés de la plaine. Il est hors de doute, au contraire, que Sulpitius, tournant par le nord la position fortifiée des Macédoniens, les contraignit à abandonner leur première ligne de défense, et qu'il pénétra dans la plaine à la hauteur de *Stubera*, par les routes plus septentrionales de la Pélagonie, *Pelagoniæ fauces*, *angustiæ quæ ad Pelagoniam sunt*, *fauces ad Pelagoniam*, que les Macédoniens avaient été forcés justement de dégarnir pour se concentrer en avant d'Héraclée.

Il est très-instructif de voir, à une époque toute différente, les mêmes conditions stratégiques se reproduire et nous expliquer certains détails, jusqu'ici peu compris, de la marche des Goths à travers la Macédoine, marche qui se fit en sens inverse de celle des Romains. Théodoric, descendant du nord par Stobi, et marchant vers l'Adriatique, s'avancait pour franchir le passage de la voie Egnatienne, gardé par Héraclée, *ἐπὶ τὴν Ἡράκλειαν τὴν ἐν Μακεδονίᾳ* (1). La population tout entière, avec l'évêque, abandonnant

(1) Malchus (fragm. 18), dans les *Fragmenta historicorum Græcorum* de Didot, vol. IV.

M. Calvert s'était procuré une copie complète, que je transcris textuellement en petits caractères, à côté de la partie que j'ai pu moi-même déchiffrer. Il s'agit d'une statue dédiée à un homme influent par quarante-neuf de ses amis ou clients, dont les noms et surnoms sont presque tous romains. Le nom Ἀρβελλιανός, que j'ai relevé sur le marbre en tête de la liste, invite à lire plutôt Ἀρβ[έλλι]ον comme le *gentilium* du personnage honoré de la statue.

Γ. Ἀρβειανὸν (?) Σεκοῦνδον

τειμῆς ἔνεκεν οἱ ὑπογε-
γραμμένοι φίλοι.

Γ. Ἀρβειανὸς (?) Κλήμη	Κ. Ἰούλιος Βάρβαρος
Σευῆρος Λουσίου	Κόειντος Ἰέρωνος
Αὐρήλιος Σεκοῦνδου	Γ. Τυράννιος Ροῦφος
Γ. Καλπούρνιος Μάρκος (?)	Γ. Τυράννιος Οὐάλης
Λ. Μηουίος Σουκλέσσος (Σουκκέσσος)	Λ. Τυράννιος Μάξιμος
Γ. Γράνιος Φρόντων	Γ. Ἀλφίδιος Μαρούλλος
Γ. Γράνιος Παυερας (?)	Πόπλιος Σουκκέσσου
Γ. Τιτίνιος Ἀδριανός	Μ. Κούτιος Μαρτιάλης
Σεκοῦνδος Γ. Ἀδριανοῦ	Λ. Ἰούλιος Λονγεῖνος
Π. Καπρείλιος Σεκοῦνδος	Λ. Ἀνθόστιος (?) Βάσσος
Κ. Φρούριος Ἠγήτων	Μάρκος Οὐήρου
Σεσουδος (Σεκοῦνδος) Οἰσμίου (?)	Ἰούλιος Οὐήρου
Κόειντος Σεκοῦνδου	Ἀντίπατρος Θεοφίλου
Γαῖος Σεκοῦνδου	Σεκοῦνδος Γαίου
Μ. Οὐαλέριος Ἄσπερ	Λούκιος Λουκίου
Τίτος Λουκίου Σῶτος	Ἐμμένης Ηρατορου (Ἡρα[γόρου])
Ἀλφίδιος Κρίσπου, Κέλερ Τίτου	Τιβ. Κούτιος Πρεῖμος
Θεόφιλος Ἀντιπάτρου	Πομπώνιος Μοντανοῦ
Λ. Φάβιος Ὀνήσιμος	Πωλλίων Σιλουανοῦ
Γ. Κορνήλιος Σευῆρος	Γαῖος Μαξίμου
Γ. Ἰούνιος Οὐάλης	Μ. Σηούιος Παῦλος
Η. Κούτιος Μακεδίων (?)	Γαῖος Παύλου
Κόειντος Μάρκου	Μάξιμος Μαρούλλου
Τίτος Σεκοῦνδος	Λυσίμαχος Ἀντιγόνου.

Quelques autres inscriptions ont été réunies dans le jardin du consulat anglais, par les soins du prédécesseur de M. Calvert. Je dois avertir qu'elles n'ont pas été découvertes à Monastir, mais tirées de la contrée environnante et même de districts assez éloignés, que l'on n'a pu malheureusement me désigner avec précision. Le déplacement des monuments, dont nous aurons à signaler plus d'un exemple, est un fait contre lequel la science exacte doit se tenir en garde, dans ces plaines habitées par les Bulgares, conducteurs d'*arabas* et grands faiseurs de charrois. C'est une incertitude de plus qui

vient atteindre l'une des rares sources d'informations qui nous restent sur l'ancienne géographie du pays. On ne saurait trop regretter un pareil doute surtout pour l'inscription latine suivante, qui soulève une question de topographie des plus controversées : je veux parler du problème relatif à la ville de *Pelagonia*, que Tite-Live cite comme le chef-lieu donné par Paul-Émile à la Quatrième Macédoine, et que l'on identifie ordinairement, mais non sans de sérieuses contradictions, avec Héraclée.

123.

Monastir. Sur une stèle décorée d'un bas-relief romain
(apportée d'un autre endroit).

C · IVLIVS · BASSVS · C · F MAFC
PELAGO · MIS · VFTE · EX · LEC
VIII 8 AVG · MIL · ANN · XXV
VIXIT · ANN · LXXV · H · RDF
C · IVLIVS · CAFNIALIS · ET
CIVLIVS · OLVMPIVS · ET
C · IVLIVSFELIX

FXT · A · M · DEN · LX

*C(aius) Julius Bassus), C(aii) f(ilius), Maec(ia),
Pelago(nia), mis(sus) vete(ranus) ex leg(ione)
(Octava) Aug(usta), mil(itavit) ann(os) XXV,
vixit ann(os) LXXV. H(e)r(e)d(es) f(e)cerunt
C(aius) Julius Caenialis et C(aius) Julius Olumpius
et C(aius) Julius Felix.
Ex t(estamento) a(d) m(onumentum) (?) den(arios) LX.*

« Caius Julius Bassus, fils de Caius, de la tribu Maecia, originaire de Pelagonia, vétérans ayant reçu son congé, de la légion Huitième-Auguste, a servi vingt-cinq ans et vécu soixante-quinze ans. Ce monument lui a été élevé par ses héritiers, Caius Julius Caenialis, Caius Julius Olumpius et Caius Julius Felix. — D'après son testament, il a été donné pour le monument soixante deniers. »

La dernière ligne, en caractères plus négligés, semble avoir été ajoutée après coup.

Le nom géographique qui suit, dans les inscriptions militaires, la mention de la tribu en y ajoutant un complément nécessaire, lorsqu'il s'agit de citoyens romains appartenant aux provinces, est communément un nom de ville. Aussi pouvons-vous hésiter ici entre le simple ethnique *Pelago* et le nom abrégé de cette ville de *Pelagonia* qui est

un sujet de discussion pour les géographes. D'autres exemples du même nom ont été retrouvés, en effet, sur des points très-différents de l'ancien monde romain, toujours associés à la tribu *Maecia* (1). Déjà M. Léon Renier avait signalé à Lambessa, en Afrique, l'inscription d'un centurion de la Troisième-Auguste, *C. Domitius c. f. Maec. Pelag. Pudens*. Mais on a retrouvé aussi le nom de la ville écrit en toutes lettres, ce qui ne laisse plus aucun doute : *L. Cornelius, L. f. Maec. Pelagonia*. Nous avons encore à Rome un soldat des Vigiles, *M. Aelius M. f. Mec. Mestrianus Pel.*, dont les noms, empruntés à Marc-Aurèle, donnent une date approximative très-intéressante, et dont le surnom se rattache à la *gens Maestria*, très-répandue en Macédoine, notamment à Stobi, à Dium.

L'inscription de C. Julius Bassus, trouvée dans le pays même, et se joignant aux précédentes, ne laisse aucun doute sur la persistance du nom de *Pelagonia*, depuis le temps des premiers Césars jusqu'à celui des Antonins. C'est ainsi que l'on désignait, au moins dans l'usage officiel de l'administration, un centre important de la haute Macédoine, autour duquel se groupait une population indigène en possession du droit de cité romaine et inscrite dans une même tribu, ainsi que l'est ordinairement celle des colonies et des municipes. Mais, le lieu exact où l'inscription a été découverte fût-il rigoureusement déterminé, il faut avouer qu'elle ne nous apporterait encore que des présomptions sur la position exacte de ce centre de Pélagonia et sur ses rapports avec Héraclée ; car le vétéran romain qui était revenu mourir dans sa contrée natale pouvait très-bien habiter sur quelque autre point du territoire. La solution de cette question, si elle est possible, doit être cherchée principalement dans l'étude attentive de l'histoire et de l'ethnographie du pays.

Nous trouvons la vallée moyenne de l'Érigon occupée dans l'antiquité par trois tribus différentes, les *Pélagons*, les *Lynkestes* et les *Deuriopes*, dont les limites réciproques ont dû naturellement beaucoup varier, avec la force de ces tribus, surtout dans la plaine, qui fut leur champ de bataille, tandis qu'il faut chercher leurs points d'appui dans la région montagneuse. Les anciens maîtres du pays paraissent avoir été les Pélagons, que les traditions homériques tendent à faire reconnaître comme l'une des tribus dominantes de la grande nation péonienne, mais qui furent plus tard subjugués par les Lynkestes, de race macédonienne, et réduits probablement, dans une partie de la plaine, à l'état de colonat ou de servage. Il est difficile de décider si une partie de la population conserva un district indépendant, et si surtout, d'après un passage très-discutable de Strabon, ils ont jamais formé une petite confédération de trois villes, une

(1) Voyez Grotefend, *Imperium Romanum tributim descriptum*. Comparez Léon Renier, *Inscriptions de l'Algérie*, n° 1344.

tripolide (1). Ce qui est certain, c'est qu'ils ne cessèrent pas de constituer une race distincte, et que le nom de Pélagonie, employé comme nom de contrée, resta le terme le plus général pour désigner surtout la région au nord de Monastir, sans y réserver toujours la place des Deuriopes, qui en occupaient cependant, comme nous le verrons, une notable partie. Ptolémée recule même le nom de Pélagonie, au sens large du mot, jusqu'à l'Axios, et les Byzantins l'étendent à tout le pays.

Les victoires des Romains rendirent inévitablement une force nouvelle à cet élément pélagonien plus ou moins refoulé ou asservi. Il était tout naturel, de la part des vainqueurs, de le relever, pour l'opposer à l'élément macédonien, représenté par l'aristocratie militaire des Lynkestes. Aussi ne saurait-on traiter légèrement, comme une fantaisie de nomenclature, la brusque apparition d'une ville de *Pelagonia* dans le texte de Tite-Live, à propos du partage de la Macédoine par Paul-Émile : *Capita regionum ubi concilia fierent, primæ regionis Amphipolin, secundæ Thessalonicen, tertiæ Pellam, quartæ Pelagoniam fecit*. Quand le même fait se trouve reproduit par Diodore, dans un passage où Pélagonia est citée encore plus catégoriquement parmi les quatre villes capitales (πόλεις) des régions, on ne peut douter que la mention première ne remonte aux parties perdues de l'histoire de Polybe et, de toute manière, au texte même du sénatus-consulte, analysé de près et reproduit dans ses parties principales, par les historiens (2). On comprend dès lors toute la gravité d'une pareille innovation, qui ne saurait être un pur changement de nom. Remarquons en passant que la langue latine ne permet pas plus que la langue grecque de considérer la forme *Pelagonia* comme une épithète ayant jamais pu servir à déterminer le nom d'Héraclée : c'est le nom même du pays, directement transformé en un nom de ville, ce qui ne peut s'expliquer que par un véritable *συνοικισμός*, c'est-à-dire par un essai de concentration de l'ancien fonds de la population pélagonienne dans une même communauté, autour d'une ville unique, formant au moins quelque chose d'analogue aux *civitates* de la Gaule. Cette assimilation, pour laquelle je crois pouvoir m'autoriser de l'opinion de mon savant maître M. Léon Renier, si versé dans toutes les questions difficiles qui touchent à l'administration du monde romain, est du reste pleinement confirmée par Strabon, qui cite, à propos du partage de la Macédoine, le nom même des Pélagons : Παῦλος μὲν οὖν ὁ τὸν Περσέα ἐλὼν, συνάψας τῇ Μακεδονίᾳ καὶ τὰ Ἠπειρωτικὰ ἔθνη, εἰς τέτταρα μέρη διέταξε τὴν χώραν, καὶ τὸ μὲν προσένειμεν Ἀμφιπόλει, τὸ δὲ Θεσσαλονικείᾳ, τὸ δὲ Πέλλῃ, τὸ δὲ Πελαγόσιν (3). Ce texte, tiré de l'*Epitome* du Vatican, n'avait pas encore été, que je sache, introduit dans le débat.

(1) Strabon, 327.

(2) Tite-Live, XLV, 29. Cf. Diodore, XXXI, 8

(3) Strabon, livre VII, fragment 48.

Sans doute cette concentration aurait pu avoir lieu sur un point tout à fait indépendant de l'ancienne capitale des Lynkestes. Mais de sérieuses raisons pour ne pas s'écarter de Monastir et des ruines toutes voisines d'Héraclée sont fournies par la tradition ecclésiastique et byzantine. Le nom de Pélagonia est attaché aujourd'hui au siège occupé par le métropolitain de Monastir, ὁ Μπιτολίων καὶ Πελαγονίας, lequel porte en outre le titre d'ἐξάρχος τῆς ἀνω Μακεδονίας. Or ce siège a certainement remplacé celui dont l'évêque s'intitule encore, au concile de Constantinople, en 553 ap. J.-C., évêque d'Héraclée de Pélagonie, *episcopus Heracleæ Pelagoniæ, Heracleæ Pelagoniensis*. D'un autre côté les historiens du Bas-Empire se servent aussi fréquemment du nom de *Pelagonia* pour désigner non-seulement le pays, mais la grande ville qui y continuait en quelque sorte l'antique Héraclée et que d'autres, moins soucieux de l'antiquité, désignent déjà par le nom vulgaire de *Boutélion* (d'où *Bitolia*), emprunté aux Bulgares qui l'occupaient. Cinnamus identifie même en termes formels Pélagonia et l'*Héraclée des Mysiens*, comme il l'appelle : ἐν Ἡρακλείᾳ τῆ Μυσῶν... ἦν τινι γλώττῃ ἐπακολουθοῦντες Ῥωμαῖοι Πελαγονίαν ὀνομάζουσι. Les expressions dont se sert cet écrivain du douzième siècle méritent d'être pesées avec attention : elles semblent prouver que le nom de Pélagonia, conservé sans doute par la tradition romaine et latine de la chancellerie impériale, était considéré comme une locution recherchée d'origine étrangère (γλώσσα), moins conforme à l'usage littéraire des Grecs que le nom d'Héraclée, ce qui est tout à fait d'accord avec les faits que nous exposons plus loin. Par ces témoignages nous sommes amenés à identifier, dès les temps antiques, Pélagonia avec Héraclée, non pas toutefois assez étroitement pour que les deux noms ne puissent représenter des états différents de la même cité, une certaine transformation et même une notable extension des éléments qui la composaient.

En effet, si nous remontons maintenant à l'époque du partage de Paul-Émile, rien ne nous force à enfermer dans les murs de la forteresse macédonienne l'importante agglomération qui porte alors le nom de Pélagonia. Il ne faut pas oublier que le même décret interdisait aux Macédoniens toute garnison à l'intérieur, et ne leur permettait que des postes sur la frontière (*praesidia armata in finibus extremis*), contre les invasions des barbares. Sans examiner si cette interdiction n'entraîna pas dans la pratique l'abandon ou tout au moins le démantèlement des enceintes fortifiées, il est évident que les vainqueurs n'avaient alors aucun intérêt à attirer la population dans une forteresse qui était la clef de la route directe conduisant leurs armées en Macédoine. Rien de plus naturel au contraire de leur part que de provoquer ou tout au moins de favoriser la formation dans la plaine d'une ville ouverte, en déplaçant simplement le centre de la ville antique et en le reportant sur la petite rivière qui était voisine, vers l'emplacement actuel de Monastir. Nous avons vu que, lors de l'invasion des Goths, au

quatrième siècle, Héraclée était encore composée d'une ville basse non fortifiée et d'une forteresse de refuge située à une faible distance. On peut même supposer que ce changement, conforme au mouvement naturel des villes, avait eu sa raison d'être dans l'existence antérieure d'un ou de plusieurs faubourgs détachés, véritables *makhalahs*, occupés par la population agricole des Pélagons, comme cela se voit encore fréquemment en Roumélie, dans les villes partagées entre plusieurs races différentes. Telle fut la transformation, à la fois géographique et politique, que dut subir (au moins momentanément) l'ancienne Héraclée pour devenir, sous le nom de Pélagonia, la capitale de la Quatrième Macédoine, sans qu'il y eût proprement fondation d'une ville nouvelle.

Mais le régime imposé à la Macédoine par le décret d'Amphipolis subsista à peine quelques années. Bientôt la révolte du faux Philippe, suivie de la réduction du pays en province par Q. Cæcilius Métellus, créèrent une situation nouvelle, que nous ne connaissons pas dans ses détails, mais qu'une phrase de Pline nous laisse entrevoir comme ayant dû jeter une perturbation profonde dans l'état de ses populations : « *Et hæc est Macedonia, cujus uno die Cæcilius Metellus septuaginta quinque urbes sub hasta vendidit!* » Nous ignorons si, dès cette époque, la haute Macédoine mérita, par sa soumission, un autre traitement que les autres régions; toujours est-il que, dans le dernier siècle de la république, nous la trouvons, sous le nom de *Macédoine Libre*, en possession du régime des *populi liberi* et séparée de la province romaine : *Καὶ δὴ καὶ τὰ περὶ Λύγκον καὶ Πελαγονίαν καὶ Ὀρεστιάδα καὶ Ἐλίμειαν τὴν ἄνω Μακεδονίαν ἐκάλουν, οἱ δ' ὕστερον καὶ ἐλευθέραν* (1). Or on sait ce qu'était cette liberté romaine, c'était le morcellement et l'impuissance. Le sénat avait trouvé sans doute, entre les cantons énumérés plus haut par Strabon, assez d'antipathies natives, pour les rendre chacun à leur ancienne autonomie. Jules César parle bien d'un chef de ce pays qui s'était déclaré en sa faveur, mais il ne s'agit que d'un chef de parti influent et non d'une magistrature régulière : *Cujus provinciæ, ab eâ parte quæ libera appellabatur, Menedemus princeps earum regionum, missus legatus, omnium suorum excellens studium profitebatur*. On peut juger seulement que cette disposition des populations de la haute Macédoine dut contribuer encore à augmenter, sous les premiers empereurs, la faveur exceptionnelle accordée par les Romains à cette partie de la Macédoine.

Sous le régime de l'autonomie, la principale ville du pays perdit peut-être quelque chose de son rôle de capitale. Mais la subordination naturelle dut tendre à se rétablir entre les quartiers nouveaux et l'ancienne acropole, ce qui rendit à la place son im-

(1) Cette liberté ne fut peut-être que le développement de l'autonomie accordée aux populations de l'Orestide, qui s'étaient détachées de la Macédoine dès le commencement de la guerre avec Rome. (Tite-Live, XXXIII, 34; XLII, 38.)

portance stratégique : nous pouvons en juger par le prix que les Commentaires de César attachent encore à cette position d'Héraclée, comme avant-poste des défilés de la Candavia sur la voie Egnatienne... *Heracleam, quæ est subjecta Candaviæ* (1). On s'explique ainsi que le nom d'Héraclée soit resté seul employé dans l'usage courant de l'antiquité pour désigner la ville, en tant que position géographique et militaire, même avec ses nouveaux accroissements. Mais l'administration romaine, fidèle au texte du premier décret qui avait organisé la Macédoine, n'en conserva pas moins le nom de *Pelagonia*, pour désigner la *cité politique*, c'est-à-dire le groupe de population pélagonienne, dans lequel s'étaient fondus les habitants de la primitive Héraclée et qui occupait, avec la ville haute et basse, une banlieue peut-être très-étendue. C'est à cette *civitas*, dont Héraclée était le centre, que le droit de cité romaine paraît avoir été accordé de bonne heure, pour resserrer encore les liens politiques qui l'avaient placée sous le patronage des conquérants de la Macédoine.

Quant à l'inscription des *σύνεδροι Μακεδόνων*, mentionnée par Bœckh près de Monastir, elle a besoin de plus d'éclaircissements qu'elle n'en apporte dans le débat. Si l'on en juge par l'accumulation des noms, par la forme des lettres, par leurs ligatures peu nombreuses, mais très-recherchées, ce piédestal d'une statue décernée à une femme nommée *Marca Aquilia*, fille d'un *Aquilius Fabricianus Aper*, ne saurait être antérieur aux Antonins. Or, que pouvait-on entendre alors, à Héraclée, par les *synèdres des Macédoniens*? Il n'est pas douteux que, dans l'organisation temporaire de Paul-Émile, les *synèdres* ne fussent les membres des quatre *concilia* (en grec, *συνέδρια*) qui gouvernaient les régions de la Macédoine. On voit en effet, dans un curieux fragment de Polybe, que, six ans après la bataille de Pydna, les membres de l'un de ces conseils, ceux qui siégeaient dans le palais de *Phacos*, c'est-à-dire dans l'ancien château royal de Pella (2), tombèrent victimes d'une conspiration dirigée par un patriote exalté, nommé Damasippos, qui les considérait sans doute comme traîtres à leur pays : ... *καὶ Δαμάσιππον τὸν Μακεδόνα, ὃς κατασφάξας ἐν τῷ Φακῷ τοὺς συνέδρους ἔφυγε μετὰ γυναικὸς καὶ τέκνων ἐκ τῆς Μακεδονίας*. Mais après la révolte du faux Philippe, il est difficile que ces conseils n'aient pas été supprimés par Métellus, au moins dans la partie réduite en province, comme furent dissoutes vers le même temps, dans la nouvelle province d'Achaïe, les assemblées correspondantes, *συνέδρια κατὰ ἔθνος* (3). On ne voit pas très-

(1) Les manuscrits de César (*Guerre civile*, 10) portent *Heraciam Senticam*, par une erreur qu'il faut sans doute attribuer à quelque note maladroite introduite dans le texte.

(2) Voir plus haut, page 209. Ce texte, que je ne connaissais pas encore lors de la première rédaction de mon travail sur le palais de Palatitza, confirme mon opinion sur le rôle de prytanée affecté aux palais des rois de Macédoine, même après la destruction de la monarchie macédonienne.

(3) Comparez Bœckh, *Corpus inscriptionum græcarum*, n° 1999; Polybe, XXXI, 25, 2; Tite-Live, XLV, 32; Pausanias, VII, 16 et 17.

bien comment, même dans la Macédoine Libre, un pareil lien politique aurait pu subsister entre des populations de race différente et maintenir l'hégémonie au moins nominale des Pélagons.

Il est vrai que la nation macédonienne, pacifiée et soumise, dut revenir plus tard, sous la surveillance des gouverneurs romains, à une certaine autonomie, probablement vers l'époque encore indéterminée où les *συνέδρια* furent rendus à l'Achaïe. Le titre de *Σεβαστὸς Μακεδόνων* qui est donné aux empereurs, dès le temps d'Auguste, sur les monnaies du pays, est un indice qu'il ne faut pas négliger. Sous Tibère, la Macédoine, ainsi que l'Achaïe, qui marche ordinairement de pair avec elle, n'est plus que rattachée par un lien éloigné au gouverneur de la Mœsie. Or, une inscription nous montre la Thessalie formant alors, sous la surveillance du même fonctionnaire, une communauté qui a son stratège, ses assemblées ou *συνέδρια*, et qui répond sans nul doute au *κοινὸν Θεσσαλῶν* des monnaies thessaliennes (1). Ce n'est que sous Domitien que la légende *κοινὸν Μακεδόνων* apparaît avec certitude sur les monnaies macédoniennes et atteste l'existence d'une constitution analogue, qui rendit à la Macédoine une plus grande liberté dans le règlement de ses affaires intérieures.

Cette constitution, qui avait un caractère religieux et agonistique, et dont l'un des principaux effets était la célébration de jeux communs, fut certainement accompagnée de certaines modifications dans l'organisation du pays; c'est ce qu'on peut induire des importantes inscriptions découvertes par mon ami Delacoulonche, où l'on voit le titre de *métropole* accordé à la ville de Béroëa par l'empereur Nerva, et l'un des magistrats de cette ville porter le nom de grand-prêtre à vie des Augustes et d'agonothète de la communauté des Macédoniens, *τὸν διὰ βίου ἀρχιερέα τῶν Σεβαστῶν καὶ ἀγνοθέτην τοῦ κοινοῦ Μακεδόνων* (2). C'est une question de savoir jusqu'à quel point l'ancienne unité macédonienne fut alors reconstituée, et surtout quelle fut la situation faite, au milieu de ces changements, à la Macédoine Libre. Les affaires furent-elles confiées à une assemblée unique ou, sous une apparente unité, ne fit-on que revenir aux conseils régionaux de Paul Émile, ou bien enfin la Macédoine Libre conserva-t-elle seule son indépendance absolue avec ses *synèdres* particuliers? Le seul nom des *σύνεδροι Μακεδόνων*, bien que gravé sur un monument élevé dans l'ancien lieu de réunion des *synèdres* de la Quatrième Macédoine, ne suffit pas, il faut l'avouer, pour trancher encore une question qui intéresse au plus haut point l'histoire de la Macédoine sous l'administration romaine.

(1) Le Bas, *Voyage archéologique*, n° 1189, avec ma restitution du nom de Popæus Sabinus (Tacite, *Annales*, 1, 79).

(2) Delacoulonche, *Berceau de la puissance macédonienne*, dans les *Archives des missions scientifiques*, année 1858, nos 35 et 44.

Dans un article de l'*Ephemeris epigraphica*, publié depuis que les lignes qui précèdent étaient écrites, M. Marquardt, résumant les travaux antérieurs sur la question, a montré, dans presque toutes les provinces de l'empire romain, l'existence de communautés semblables, avec leurs assemblées nationales correspondant avec l'empereur et pouvant au besoin lui présenter leurs plaintes. Il a fait ressortir surtout le lien politique et religieux par lequel on avait rattaché ces communautés au culte des Augustes. On peut s'étonner qu'il n'ait presque rien dit de la Thessalie et qu'il ait passé absolument sous silence la province de Macédoine. Le sacerdoce à vie des Augustes, que nous trouvons à Bérœa joint au titre d'agonothète du κοινὸν Μακεδόνων, répond cependant de très-près à l'ἀρχιερεὺς θεῶν Σεβαστῶν καὶ γένους Σεβαστῶν ἐκ τοῦ κοινῶ τῆς Ἀχαιῆς διὰ βίου et aux fonctions du même genre que l'on retrouve dans les différentes provinces (1). Nous avons trouvé aussi à Thessalonique un ἀρχιερεὺς, qui pourrait se rapporter au même ensemble d'institutions. Lorsque les nationalités soumises, cessant d'être traitées en peuples conquis, commencèrent à être considérées comme les membres de l'empire romain, il devint nécessaire de les rattacher à Rome par ce culte commun qui était, dans les idées des anciens, le fondement de toute association politique. De là l'importance du culte de Rome et d'Auguste ou des dieux Augustes, qui servit à rattacher toutes ces communautés au foyer central et comme aux pénates mêmes de l'empire.

La Deuriopos et le cours de l'Érigon.

Parmi les motifs qui nous empêchent de faire de Pélagonia une ville distincte d'Héraclée, il faut compter la difficulté de trouver dans le pays une autre position antique qui réponde, par son importance, au chef-lieu de la Quatrième Macédoine.

Nous avons bien relevé de loin, à vingt kilomètres environ au nord de Monastir, un point qui nous a été signalé comme particulièrement riche en débris antiques, mais que nous n'avons pu visiter : c'est le village de *Topoltzano*, situé sur la rive gauche de la Tzerna, dans un endroit où ses eaux viennent passer entre deux longues collines, qui

(1) *Ephemeris epigraphica*, année 1872, p. 200. Cf. Mommsen, *Analecta epigraphica*, n° 8 et 9; Waddington, dans le *Voyage de Le Bas*, III, n° 885; G. Perrot, *de Galatia provincia*, p. 150; Anat. de Barthélemy, *des Assemblées nationales dans les Gaules*, et le célèbre marbre de Thorigny avec les corrections de M. Léon Renier, *Mémoires des Antiquaires de France*, v. XXII. — Un fait intéressant, c'est que le temple de Rome et d'Auguste, dont on a retrouvé les architraves en avant du Parthénon, sur l'acropole d'Athènes, était un petit temple rond, comme celui de Vesta à Rome.

s'élèvent, comme deux îlots, au milieu de la plaine, l'une au nord, l'autre au sud de la rivière. Mais des inscriptions d'un grand intérêt, découvertes depuis notre voyage, dans un autre village de la même région, nommé *Tsépikhovo*, ont prouvé sur ce point la présence de la peuplade des *Deuriopes*, qui s'étendait jusque-là et limitait étroitement, au nord de la plaine, le territoire de la cité des Pélagons.

Monuments de Tsépikhovo. — Le village de Tsépikhovo est placé aussi sur la Tzerna et sur le même massif de collines que Topoltzano, mais plus éloigné d'une lieue environ vers le nord-ouest et plus voisin des gorges de *Boutchin*, par lesquelles l'ancien Érigon sort de la région montagneuse où il se forme. Les inscriptions proviendraient même d'un mamelon isolé, situé sur la rive opposée et considéré par les habitants comme l'emplacement d'une ancienne ville, qui était assurément postée à souhait pour garder les débouchés de la rivière.

Ces monuments ont déjà été publiés et commentés en Grèce, par M. Coumanoudis (1); puis, sur des copies plus exactes, par M. G. Pappadopoulos; enfin, avec plus de précision encore, par M. Dimitza, qui revendique l'honneur d'avoir déchiffré le premier la principale inscription, à la métropole de Monastir, où elle a été transportée (2). C'est lui qui, sur ma demande, a eu la bonté de me fournir les renseignements que j'ai donnés sur la position de Tsépikhovo. Il n'a pas entendu parler de monuments antiques découverts particulièrement à Topoltzano; mais il me confirme aussi l'importance de cette position, qui est le point où la grande route ou route d'hiver de Monastir à Perlépé franchit la Tzerna sur un pont: la route que j'ai suivie à travers la plaine, par *Moghila*, n'est qu'un raccourci praticable seulement dans la belle saison. Ces indications méritent d'être recommandées à l'attention des futurs explorateurs de la contrée; ils devront étudier avec soin cette station importante, et rechercher si les débris que l'on y signale proviennent ou non du même centre antique que ceux de Tsépikhovo. On remarquera que les Itinéraires antiques indiquent sur la route d'Héraclée à Stobi une station de *Ceraune*, ou plus exactement, d'après la table de Peutinger, *Ceramie* (Κεραμείαι); mais elle n'est située qu'à 11 milles (16 kilomètres) d'Héraclée (3).

Je me contenterai d'emprunter aux deux principales inscriptions de Tsépikhovo, datées des années macédoniennes 243 et 269 (97 et 123 ap. J.-C., si l'on choisit la plus

(1) Les deux derniers articles ont été publiés dans la *Pandore* (août 1868, août 1870), celui de M. Coumanoudis dans l'*Ἐφημερίς τῶν Φιλομάθων* (septembre 1864).

(2) Pour la construction d'une église: nouvel exemple, tout récent, du transport des inscriptions antiques.

(3) Voir les belles reproductions de la Table de Peutinger par M. Ernest Desjardins. Comparer l'Anonyme de Ravenne, I, 9. — Tafel n'a pas vu que les trois stations, *Euriston*, *Ceraune*, *Istuba*, mentionnées par cet auteur entre *Cellæ* et Héraclée, répondaient aux stations de la route d'Héraclée à Stobi, intercalées par erreur dans la voie Egnatienne. (*Via Egnatia*, I, p. 36.)

ancienne des deux ères usitées en Macédoine), quelques faits instructifs pour l'histoire et pour la géographie du pays à cette époque, c'est-à-dire vers le temps de Nerva, de Trajan et d'Adrien. Elles nous montrent, dans cette partie septentrionale de la plaine, une ville ou tout au moins une population administrée comme celle d'une ville : nous y trouvons un sénat (βουλή) dirigé, à la manière grecque, par une commission de *proèdres* tirés au sort (τῶν ἀποκληρωθέντων προέδρων); le pouvoir exécutif est exercé par des archontes ou *politarques*, dont le titre indique seul le nom géographique de la communauté qu'ils dirigent (τῶν ἐν Δερίοπῳ πολιτάρχων συναγαγόντων τὸ βουλευτήριον). Ce titre de *politarque*, de formation artificielle et relativement récente, se retrouve aussi à Thessalonique; il ne paraît pas remonter aux usages primitifs de la Macédoine.

Un décret de l'assemblée consacre des fêtes publiques instituées par le testament d'un riche citoyen appelé M. Vettius Philon, en l'honneur de son patron romain Vettius Volanus. Il y a dans les fastes de la haute administration romaine deux personnages de ce nom, l'un qui fut consul vers l'an 67 après J.-C., sous le règne de Vespasien, et qui obtint ensuite le proconsulat d'Asie, l'autre que M. Waddington, dans l'ouvrage où il reconstruit avec une érudition si abondante et si précise les fastes des provinces asiatiques, considère avec raison comme le fils du précédent (1) : car il fut consul quarante-quatre ans plus tard, en l'an 111, pendant le règne de Trajan (2). M. Coumanoudis, qui n'a pas fait la distinction entre le père et le fils, a néanmoins très-bien vu que M. Vettius Philon devait être le client de cette influente famille romaine. Par la comparaison des dates, c'est au père que doit s'adresser le témoignage de reconnaissance dont il est ici question. Nous avons un exemple de l'une des voies par lesquelles les *gentilitia* romains, autres que ceux des empereurs, se répandaient dans les provinces.

La seconde inscription montre l'institution grecque de l'éphébie se perpétuant dans ces régions reculées par la générosité du même donateur; sur neuf éphèbes cités, trois portent le nom impérial *T. Flavius*. La fréquence de ce nom, dont je citerai d'autres exemples, semble indiquer un travail particulier, opéré dans la population du pays à l'époque des empereurs Flaviens.

Malgré la forme locale qui rapproche le nom des *Deuriopes* de celui des *Derrio-
pes* de l'Istrie (3), il n'en faut pas moins reconnaître ici les habitants de la *Deuriopos*, ἡ Δευρίοπος, district macédonien, considéré comme appartenant proprement à la Péonie (... *in Deuriopo, Pæoniæ ea regio est*) et comme riverain de l'Érigon, καὶ ἐπὶ τῷ Ἐρίγωνι.

(1) M. H. Waddington, *Fastes des provinces asiatiques de l'empire romain*, p. 147 et suivantes.

(2) Les noms du client, M. Vettius, montrent que le proconsul d'Asie devait porter, comme son fils, le prénom de Marcus, et confirment sur ce point la conjecture de M. Waddington.

(3) Ptolémée, II, 16.

πάσαι αἰ τῶν Δευριόπων πόλεις ὤκηντο, ὣν τὸ Βρυάνιον καὶ Ἀλαλκομεναὶ καὶ Στύβαρα (1). La présence de cette tribu dans le nord de la plaine de Monastir nous était d'avance attestée par Tite-Live, puisque le consul Hostilius trouva sur son chemin une des villes des Deuriopes ci-dessus mentionnées, *Styberra*, en tournant la position d'Héraclée et en abordant la Pélagonie par le nord : *Stuberam deinde petit, atque ex Pelagonia frumentum quod in agris erat convexit* (2). On ne peut donc pas douter que la position antique découverte en face de Tsépikhovo n'ait appartenu aux Deuriopes et qu'elle n'ait été, au moins sous l'empire, un centre politique ou religieux pour cette population. Mais le titre des *politarques* et le mot même de πόλις, déchiffrés sur les inscriptions, ne suffisent peut-être pas pour démontrer, même avec l'ordinaire appui d'Étienne de Byzance (3), qu'il y ait eu réellement une ville appelée *Deuriopos* ou *Derriopos*, quand les écrivains des bons temps s'accordent à donner ce nom au pays seul. Nous nous trouvons pour la troisième fois, dans ces parages, en face de la même difficulté : nous rencontrons un nom de territoire répondant étroitement à un groupe ethnographique et employé de telle manière que l'on est tenté de le prendre pour un nom de ville. L'analogie me porte à croire qu'il s'agit encore, dans le cas présent, comme pour les noms de *Lyncos* et de *Pelagonia*, d'un territoire de clan ou de tribu, dont la population, quoique formant une même communauté politique ou *civitas*, était cependant cantonnée sur des points différents.

La tribu des Deuriopes avait son point d'appui dans la bordure montagneuse de la rive gauche de l'Érigon, y compris les montagnes au nord de *Perlépé* et le massif du *Morihovo* s'étendant à l'est vers la Péonie proprement dite. De ces montagnes, les Deuriopes s'étaient étendus dans la plaine, où ils avaient occupé, pour leur part de sol fertile, la partie qui forme actuellement le district de Perlépé. Au temps de leur ancienne autonomie, ils possédaient sur le cours de la rivière toute une ligne de places fortes. Mais les guerres, surtout celles de la conquête romaine, paraissent les avoir rejetés dans une vie toute rustique et primitive, comme celle que menaient les anciennes peuplades de l'Épire et de la Thrace, et que l'on retrouve encore aujourd'hui en Albanie. Une phrase de Strabon nous donne une singulière idée de l'état de dispersion où se trouvaient encore toutes ces populations vers le commencement de l'empire. « Autrefois, dit-il, il y avait aussi des villes dans ces tribus : Πρότερον μὲν οὖν καὶ πόλεις ἦσαν ἐν τοῖς ἔθνεσι τούτοις (4). » Il semble que, vers le deuxième siècle, quelques centres importants d'habitation aient commencé à se reformer. Mais, en supposant même que

(1) Tite-Live, XXXIX, 33; Strabon, 327.

(2) Tite-Live, XXXI, 39.

(3) Au mot Δουρίοπος.

(4) Strabon, p. 327.

le nom de *Deuriopos* ait été alors donné à l'un d'eux, ce ne serait que par une sorte d'abus de langage, comme nous l'avons vu pour les noms de *Lyncos* et de *Pelagonia* appliqués à Héraclée.

Région de Perlépé. — Les véritables positions des anciennes places des Deuriopes n'en restent pas moins difficiles à déterminer. Celle de Styberra est fixée par une inscription qui fait partie des monuments rassemblés au Consulat anglais de Monastir, mais qui a été apportée d'un cimetière turc de *Perlépé* : c'est la seule de ces inscriptions dont on ait pu m'indiquer la provenance avec certitude. Elle est gravée en grands caractères très-négligés, mais parfaitement nets, sur un tronçon de colonne lisse en marbre blanc.

124.

Monastir. Sur une colonne de marbre blanc (apportée de *Perlépé*).

ΕΤΟΥCZΞΩ
ΦΡΟΝΤΩΝ
ΔΙΟΝΥCΙΟΥ
CΤΥΒΕΡΡΑΙΟC
CΑΝΤΑΡΧΩΝ
ΔΙΟΝΥCΙΟΥΤΟΥΥΟΥ
ΤΟΥΑΓΟΡΑΝΟΜΟΥ
ΤΟΥΕΚΕΙΟΝΕC
ΕΠΟΙ Ι

Ἔτους ζξω
Φρόντων
Διονυσίου
Cτυβερραῖος
ὁ ἀντάρχων
Διονυσίου τοῦ υἱοῦ
τοῦ ἀγορανόμου
τοὺς κείονες (p. κίονας)
ἐποίη[ε]

« En l'année 876, Fronton, fils de Dionysios, de Styberra, remplissant les fonctions d'agoranome pour son fils Dionysios, faisait élever ces colonnes (1). »

Malgré d'assez graves écarts d'écriture et d'orthographe, l'onciale n'a pas encore sur ce monument la forme étroite et ornée des bas siècles byzantins. A la quatrième ligne, la déformation cursive par laquelle la lettre ε se rapproche des caractères romains peut s'expliquer par la négligence d'un travail fait à la hâte. Cependant, si l'on prend pour point de départ même la plus ancienne des deux ères usitées en Macédoine, l'année 876 nous conduit bien au-delà des temps antiques, et nous fait descendre jusqu'en 730 après J.-C, sous le règne de Léon l'Isaurien. Il est vrai que l'emploi tardif des ères

(1) Plusieurs de ces inscriptions, généralement incomplètes et mal copiées, ont été publiées par M. de Hahn à la suite de ses deux voyages en Roumélie (*Mémoires de l'Académie de Vienne*, 1861, 1869). Les plus exactes sont celles qui lui ont été communiquées par M. Dimitza. Mes copies datent de 1861 ; elles ont été faites sur les monuments mêmes.

macédoniennes sous les empereurs byzantins n'est pas sans exemple : l'inscription de l'une des tours de Salonique porte le nom de l'empereur Zénon et la date 512 (ἔτους φ'β', ἐν ἰνδικτιῶνι ιδ') (1), qui correspond, selon l'ère macédonienne d'Auguste, à l'année 482 après J.-C. D'un autre côté, M. Waddington a retrouvé, dans les inscriptions grecques de la Syrie, les ères locales encore usitées à une très-basse époque, celle des Séleucides jusqu'en 566 après J.-C., l'ère particulière de Bostra jusqu'en 665 (2). Sur la colonne de Styberra, ce qui peut étonner à une pareille époque, c'est la disposition encore tout antique des noms propres et des titres, ainsi que la persistance de la vieille organisation municipale dans ces régions intérieures de la péninsule. Reste l'ère romaine ordinaire, dont je ne connais pas d'autres exemples sur les inscriptions de la Macédoine. Nous obtiendrions alors la date de 123 après J.-C., sous le règne d'Adrien : c'est bien haut pour un monument qui porte tant de signes de décadence.

La ville de *Perlépé*, mentionnée souvent par les historiens byzantins, sous le nom de *Prilapos*, est aujourd'hui descendue en plaine comme Monastir. Mais sa précédente position se reconnaît probablement dans le célèbre château de *Marko-kral*, importante ruine du moyen âge, située sur les dernières ramifications d'un haut promontoire qui se détache de la chaîne orientale et s'avance comme un coin au nord de la vallée. Au lieu de visiter cette forteresse, à laquelle les Slaves ont attaché le nom de leur héros favori, je préférerais faire, par un chemin plus détourné, l'ascension du promontoire qui le domine et qui m'était désigné par la tradition locale comme un sanctuaire renommé des anciens cultes du pays.

Le sommet de *Slato-vrekh* ou la *Cime d'or* doit son nom, d'après les habitants, à une statue d'or qui se dressait autrefois sur cette montagne, qui est le point le plus en vue de toute la région environnante. Les chrétiens, ayant renversé l'idole, élevèrent sur le même emplacement le monastère qui s'y voit encore aujourd'hui et qui était le but de mon pèlerinage. Les pentes ardues, tapissées d'un épais gazon vert et semées d'un pêle-mêle de roches brunes d'aspect granitique, indiquent une formation géologique toute spéciale, et composent un de ces sites extraordinaires où les anciens plaçaient volontiers la demeure de leurs dieux. Le monastère est un petit couvent bulgare consacré à la Vierge (*Bogoroditza*) et connu sous le nom de *Treskavetz*.

Les moines nous accueillirent très-hospitalièrement, leurs cloches sonnantes à toute volée. Pour répondre à mes questions, ils me conduisirent dans leur église. Là, les voiles qui couvrent la plaque de *ἁγία τράπεζα* ayant été soulevés, je vis, non sans étonnement, que la table sacrée avait pour support un autel gréco-romain à quatre faces ; non

(1) Le Bas, *Voyage archéologique*.

(2) W. H. Waddington, *les Eres employées en Syrie*, dans la *Revue archéologique* de 1865 ; nouv. série, vol. XI, p. 263.

loin de là se trouvait un second autel de même forme. Ces deux monuments portaient des inscriptions en l'honneur d'une antique divinité locale, et confirmaient ainsi dans sa partie essentielle la légende qui a cours dans le pays (1).

125-126.

Monastère de Treskavetz. Sur deux stèles en forme d'autels quadrangulaires.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟ
ΤΕΥΔΑΝΩ
Τ·ΦΛΑΟΥΙΟΣ
ΑΝΤΙΓΟΝΟΥΥ
ΙΟΣ ΑΠΟΛΛΟ
ΔΩΡΟΣ'ΕΥΞΑΛΕ
ΝΟΦ

Ἀπόλλωνι Ὀτευδανῶ
Τίτος Φλαυίος Ἀντιγόνου υἱὸς Ἀπολλόδωρος
εὐξάμενος.

« A Apollon Oteudanos, Titus Flavius Apollodorus, fils d'Antigonos, d'après un vœu. »

ΕΤΟΥΣ ΞΞ
ΦΛΑΟΥΙΑ
ΝΕΙΚΗ ΝΕΙΚΑΝ
ΔΡΟΥΑΠΟΑ
ΛΩΝΙΕΤΕΝΔ
ΑΝΙΚΚΩΕΥΧΗΝ

Ἔτους Ξξ·
Φλαουία Νείκη Νεικάνδρου
Ἀπόλλωνι Ἐτευδανίσκῳ
εὐχὴν.

« En l'année 260, Flavia Nicé, fille (?) de Nicandros, à Apollon Éteudaniscos, ex-voto. »

Le dieu *Oteudanos*, d'origine probablement péonienne, fait penser au dieu scythe *Οἰτόσυρος*, que les Grecs assimilaient de même à Apollon (2) : les savants qui cherchent à démontrer la parenté des populations thraces et des populations scythiques ne manqueront pas de tirer avantage de cette ressemblance. Le nom *Éteudaniscos*, terminé comme *πανίσκος*, *σατυρίσκος*, *Ἡρακλίσκος*, marque probablement une forme enfantine de la même divinité. Ces dieux enfants, tels que le petit Bacchus ou Harpocrate, étaient fort populaires à l'époque impériale et adorés principalement, comme c'est ici le cas, par les femmes. Je ne crois pas que la différence entre les voyelles initiales des deux noms puisse être une erreur de copie, parce que le caractère Ε, ayant dans l'une et dans l'autre inscription la forme carrée, n'a pu être confondu avec un Ο. Peut-être y avait-il là plutôt un fait philologique curieux, la trace d'une flexion intérieure, analogue à celle qui a lieu en allemand et tout particulièrement dans les diminutifs. Les noms des donateurs *Titus Flavius* et *Flavia* confirment une observation que j'ai faite

(1) Ces inscriptions ont été communiquées à l'Académie des Inscriptions, par l'intermédiaire de M. Léon Renier, dès le 8 novembre 1861 : voir à cette date les *Comptes rendus* de M. Ernest Desjardins.

(2) Hérodote, IV, 59 ; cf. Hésychius, Γοιτόσυρος, et le *Corpus inscriptionum græcarum*, n° 6013.

plus haut : ils s'accordent avec l'année 260 de la plus ancienne ère provinciale, qui nous reporte en 114 ap. J.-C., sous le règne de Trajan.

Selon le dire des moines, le monastère de Treskavetz aurait été fondé par les *kral*s d'Okhridha, Andronic et son fils Michel. Il possède une bulle slave du roi serbe Étienne Douschan (1336-1356), dont l'intitulé m'a été lu ainsi par les pères : *Stephan vo Khrista blagotchestivi kral i samodergetz vse Serbskom i pomorskom Bolgarskom zemli*, et traduit par la formule suivante, analogue à celle qu'employaient les empereurs byzantins : « Étienne en Jésus-Christ fidèle roi et empereur de toute la Serbie et de la terre maritime de Bulgarie. » Dans le mur extérieur de l'église, on voit un monument précieux pour les antiquités slaves; c'est une inscription serbe de l'an 1362 ap. J.-C., qui est le jalon le plus avancé que l'épigraphie slave ait planté en Roumélie.

127.

Monastère de Treskavetz. Plaque encastrée dans le mur septentrional de l'église.

⋮:НЄЧАГЕНЧРЧ:ΟΥСПЕ
 РАБЪБО̄НΔΑΒНЖН
 ВЪ:ЄНОХНѠРЪ:ЧРЧ
 ОУРША·ВЪЄЄСРЪБЪ
 ЄКНЄΖЄНЪΛЄ:ΓРЪВЪ
 СКІЄ:НПОНОРЪСКІЄ
 ВЪΛ'Є·⊘:⊘:⊘
 ЄНЪКТО:Є̃І

Me(se)tza ghenara, ouspe
 Mensis Januarii (1), obdormivit
rab Bo(j)i Dabiji-
 servus Dei Dabiji-
vus enokhiyar, tz(a)ra
 f regis
Ourcha vse-Serb-
 Urosii totius - Serv-
skie zemle, Gru-
 icæ terre, Græ-
skie i pomorskie
 cæ et maritime
vl(as)te ς : ω : ο
 regionis — 6370,
endkto ε ι
 Indictionis 15.

La langue diffère de celle que parlent les Serbes actuels; mais, grâce aux indications que m'ont procurées MM. Donzon, Chodzko et Ubicini, j'ai pu reconnaître que cette inscription était la pierre sépulcrale d'un personnage nommé *Dabijiv* (2), mort au mois de janvier, en l'an du monde 6370, 15^{me} de l'indiction, sous le règne d'*Ourosh*, qui porte le titre de « roi de toute la terre serbe et de la région grecque et maritime (3) ». Le mot *enokhiar* paraît désigner une fonction du palais (*ienoch*), qui devait s'écrire autrefois *enoch*, est la traduction du grec εὐνοῦχος). Je ne puis mieux faire que de soumettre ces difficultés aux philologues qui font leur étude des idiomes slaves.

(1) Génitifs absolus en slave.

(2) *Da-bi-jiv*, mot à mot *Ut-sit-vivus*, est donné par les dictionnaires serbes comme un nom de personne.

(3) M. Ubicini a publié un curieux traité d'alliance conclu entre un roi *Ourosh* et Charles de Valois, prétendant à l'empire d'Orient, en 1308, où le prince serbe est nommé *Hurosius Dei gratia Dalmacie, Croacie, Dyoclie ac Servie ac Rasie rex, et dominus totius maritime regionis*; c'est un prédécesseur et un homonyme de celui qui est nommé dans notre inscription.

Ce texte se rapporte au roi *Ourosh* (1356-1374), le Syméon *Ourésis* des Byzantins, successeur de Douschan, et à la dynastie des conquérants serbes qui se firent au quatorzième siècle un royaume de la Thessalie et d'une partie de la Macédoine; il est curieux surtout à comparer aux bulles d'or des mêmes princes que j'ai trouvées dans les couvents du Pinde (1). L'église de Treskavetz renferme aussi quelques fragments d'inscriptions byzantines, dont l'une se rapporte au règne d'Étienne Douschan, et offre, en grec, la formule funéraire correspondante à celle de l'inscription serbe.

128.

Monastère de Treskavetz.

✠ ΕΚΟΙΗΗΘΗ^ϛ ΔΟΛΟ^ϛ ΤΟΘΥ^ϛ
 Ν-ΙΚΟΛΑΟ^ϛ ΟΤΟ^ϛ ΟΣ^ϛ Η^ϛ · Η-Η-Η
 ΛΥΓ^ϛ ΟΥ^ϛ ΣΤΟ^ϛ Η^ϛ Ε^ϛ · Κ^ϛ · Α^ϛ Ε^ϛ Π^ϛ Η
 ΤΗΣ ΒΑΣΙΛΕΙΑΣ ΣΤΕΦ^ϛ
 ΕΝ Ε
 Ξ

Ἐκοιμήθη ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ
 Νηκόλαος ὁ Τοσόης, μηνὴ
 Αὐγούστου, ἡμέρᾳ καὶ ἐπὶ
 τῆς βασιλείας Στεφ(άνου)
 ἐν ἔτη. . . .
 (ἰνδικτιῶνος) ζ.

Le nom Τοσόης répond, paraît-il, au nom serbe *Tocha*, abrégé de Théodore, dont le dérivé *Tochitch* devient un nom de famille. L'année manque; le nombre 7 de l'indiction se retrouve deux fois sous le règne de Douschan, en 1339 et 1354.

Le Morihovo. — La route qui traverse aujourd'hui Perlépé et qui met en communication la plaine de Monastir avec la vallée du Vardar, répond, comme nous le démontrerons plus loin, à l'ancienne voie romaine d'Héraclée à Stobi. Elle devait laisser à une certaine distance la position antique de Styberra, qui n'est pas mentionnée comme station dans la Table de Peutinger. Cette route se dirige ensuite vers le col élevé de *Pletvari*, et, franchissant les montagnes, elle suit, non la vallée de la Tzerna, mais celle de son affluent le *Rajetz*. Quant à la Tzerna, après avoir parcouru du nord au sud la plaine de Monastir, elle remonte brusquement vers le nord-est, et s'ouvre un passage tortueux et détourné à travers le *Morihovo*, pays difficile, coupé de ravins et de rameaux enchevêtrés, habité en outre par une population bulgare des plus rustiques. Nous sommes les premiers voyageurs européens qui aient suivi dans ces gorges le cours incertain de l'ancien Érigon. Il importait, pour la géographie comme pour l'histoire,

(1) Voir, dans la *Revue archéologique* de 1864, l'article que j'ai publié sur *les Couvents des Météores*, nouv. série, vol. IX, p. 153.

d'explorer un canton de la Macédoine qui n'était encore marqué sur les cartes savantes que par des espaces blancs et des lignes de points, comme s'il se fût agi du bassin de quelque cours d'eau de l'Afrique centrale (1).

Partis de Monastir, avec une escorte de deux cavaliers (*souvaris*), que le pacha avait tenu à mettre à notre disposition pour cette excursion dans un pays d'assez mauvaise renommée, notre première étape fut à *Ribartza*, où l'on voit un grand tumulus antique, servant encore à la sépulture des habitants et tout couvert de tombeaux bulgares. L'entrée même du Morihovo est au village de *Brodt*, situé dans le grand coude de la Tzerna, dont on suit d'abord la rive gauche, à travers un pays tourmenté plutôt que montagneux. Vers *Slivitza*, les collines de rochers se hérissent d'aiguilles naturelles, qui ressemblent de loin à des forêts d'énormes menhirs. A *Scotchévir*, le chemin devient difficile et l'on est forcé de passer la Tzerna sur un pont, pour prendre la rive opposée. Vers ce point, mon guide me signale un *palæo-castro* qu'il nomme *Stréli* (d'un mot slave qui veut dire *flèches*). On se trouve alors sur le revers septentrional de l'épais massif de hautes montagnes qui portait dans l'antiquité le nom de *Bora* (le massif actuel des monts *Nitch* et *Ramenbour*) : un sentier suspendu le long des pentes glissantes, qui dominant le lit encaissé de la rivière, conduit à *Grounié* ou *Grounitza*, village près duquel une colline en forme de cône tronqué porte encore les fondations d'une petite enceinte antique à peu près circulaire, construite en blocs grossiers de moyenne dimension et sans appareil bien déterminé. La position, naturellement retranchée derrière un profond ravin, qui descend de la chaîne du Bora, est en relation par des sentiers avec le village de *Pojarsko*, dans l'ancien pays des *Almopes* (aujourd'hui *Mogléna*). Le nom de cette peuplade, dont l'établissement sur le versant opposé des montagnes était antérieur à l'époque macédonienne, présente avec celui des Deuriopes une conformité de terminaison qui est à noter.

Au-delà du village de *Zovik*, la vallée s'ouvre sur les deux rives et forme un petit fond de plaine, bordé de presque tous les côtés par des montagnes qui se relèvent brusquement. Cette région intérieure de la Deuriope était commandée, dans l'antiquité, par une ville de quelque importance, dont l'emplacement se reconnaît en un lieu nommé *Tchébren*, non loin du point où la route, traversant de nouveau la Tzerna, franchit les gués de la rivière pour se diriger vers *Dounié*, sur la rive septentrionale. Je ne pus malheureusement visiter la position, qui me fut décrite par les habitants comme un promontoire de rochers, formé par la rencontre de la Tzerna avec un torrent qui

(1) Voir la carte originale, qui forme notre Plan C. — Le Dr Barth m'ayant demandé, il y a plusieurs années, pour M. Kiepert, la communication de nos levés et l'autorisation d'en faire usage, ils ont déjà passé dans plusieurs cartes allemandes, notamment dans la carte du dernier voyage de M. de Hahn dans les bassins du Drin et du Vardar.

porte le nom significatif de *Gradska* (de *Grad*, ville forte). Je crois y retrouver le site de *Bryanion*, ville placée comme toutes les villes des Deuriopes sur le cours de l'Érigon, et dont le nom pourrait même se reconnaître, au besoin, dans la terminaison du mot *Tché-bren*.

La position explique surtout parfaitement la marche dérobée du roi Philippe dans ses opérations défensives contre Sulpitius. Le consul, après avoir réussi à pénétrer dans la plaine par le nord, vers Styberra, s'était avancé à l'aventure, sans pouvoir retrouver les traces des Macédoniens, jusqu'à *Pluinna*, autre place qui me paraît répondre au *castro* de *Boundché*, situé au nord de Perlépé, vers la limite montagneuse du Morihovo : *Inde ad Pluinnam est progressus, nondum comperto quam regionem hostes petiissent* (1). Le roi de Macédoine s'était retranché derrière les défenses naturelles du pays des Deuriopes, vers Bryanion. Là, il conservait une ligne de retraite remarquablement forte et sûre, par les défilés de l'Axios et même, au besoin, par les sentiers de l'Almopie ; mais il pouvait aussi soutenir les forces qui défendaient les passages des monts Nitch et la route d'Édesse, en se portant sur le flanc des Romains : c'est ce qu'il fit, par un mouvement hardi, qui jeta la terreur parmi les ennemis et dont Tite-Live ne fait pas assez ressortir le plein succès : *Philippus, quum primo ad Bryanium stativa habuisset, profectus inde transversis limitibus, terrorem præbuit subitum hosti* (2). Les Romains sont menacés d'être coupés : ils se replient sur l'*Osphagus*, probablement l'un des petits affluents de la Tzerna, qui coulent de la région de Flourina. Le principal de ces cours d'eau, la *Porodinska*, par son confluent avec l'*Helleska*, découpe un carré de plateaux, qui offre surtout une position magnifique pour un camp romain. Mais Philippe, maître de la ligne même de l'Érigon, vient camper en face des ennemis, probablement vers Brodt, dans le grand coude de la rivière, et les force à une retraite dangereuse par les défilés de l'Éordée et par l'Orestide, retraite qui aurait pu mal tourner pour l'armée consulaire, si les Macédoniens avaient montré plus de ténacité dans cette dernière partie de la campagne.

Les inscriptions sont rares dans le Morihovo. Parmi quelques débris de basse époque, qui peuvent tout au plus servir à prouver l'usage de la langue grecque dans le pays, je citerai cependant une grande plaque rectangulaire de pierre brune, grossièrement taillée, qui se dresse encore comme une limite, au milieu d'une lande déserte, non loin de la position antique de Tchébren. J'y déchiffrai, non sans peine, un salut adressé aux passants, dans lequel il ne faut peut-être pas voir une simple formule funéraire : car la stèle ne paraît pas avoir porté d'autres lettres, et nous trouverons

(1) Tite-Live, XXI, 39.

(2) *Id.*, *ibid.*

dans les régions voisines plusieurs exemples d'une sorte de caractère religieux prêté par les habitants aux roches et aux pierres.

129.

Près de *Krouchévitz*a, sur une stèle grossière, encore dressée dans les champs.

ΑΤΥΧΙΙΤΕΛΠ /

[E]ὕτυχεῖτε ἀπα[ντες].

« Bonne fortune à tous! »

Les Bulgares du *Morihovo* sont une tribu à part, dont les usages très-anciens mériteraient d'être étudiés de près. C'est parmi eux que j'ai observé l'usage des tables de pierre, établies aux portes des églises, pour les repas funèbres. Le costume de leurs femmes est très-étrange et tellement lourd qu'il rend leur marche traînante. On y remarque surtout la ceinture, appelée *poiass*, qui est un gros cordon de laine noire, faisant un grand nombre de fois le tour du corps, de sorte que la taille devient la partie la plus large de toute la personne. Sur cette ceinture elles en appliquent une seconde nommée *lessa*, qui est plate, et sur laquelle leurs cheveux, divisés en tresses fines et nombreuses, viennent s'attacher comme les cordes d'une harpe : de la même ceinture s'échappe un flot de laine noire, qui continue la chevelure et se termine par un nœud traînant à terre. Cet accoutrement barbare est complété par un tablier aux couleurs voyantes, par un voile brodé dont elles disposent la partie supérieure en forme de diadème, *obrouss*, par un surtout de laine noire sans manches, *saïa*, et par la chemise de grosse toile, *cochoula*, qu'elles ornent elles-mêmes de rosaces noires, rouges et orangées, d'un beau caractère.

On peut rapprocher du nom du *Morihovo* celui des *Morylli*, que Pline cite parmi les populations de la Haute-Macédoine (1), et qui auraient été une peuplade dépendante des Deuriopes.

Découverte des ruines de Stobi.

Après deux jours de route dans l'intérieur du *Morihovo*, une fausse direction nous fit franchir un col de montagne, qui nous rejeta, par une rapide descente, dans la vallée latérale du *Lajetz*, au milieu des gorges détournées et profondes où se cache le village

(1) Pline, *Histoire naturelle*, IV, 10.

de *Bélovoditza*. Lorsque je m'aperçus de cette infraction à l'itinéraire que j'avais tracé, je n'avais plus le temps de rebrousser chemin. Le coupable était mon guide, qui, dans son zèle, d'ailleurs intéressé, pour la découverte des inscriptions, avait voulu me ménager une surprise, impatient qu'il était de me montrer deux monuments qui jouissent dans cette région d'une renommée légendaire.

Région de Bélovoditza. — La première de ces inscriptions, gravée sur un épais bloc de marbre, est encastrée dans le mur d'une chapelle blanche, qui se voit de très-loin, en avant de Bélovoditza, à l'extrémité d'une pointe basse formée par la rencontre des eaux de ce village avec un autre torrent. Ce n'est qu'une épitaphe gréco-romaine, mentionnant le nom d'un vétérân de la garde prétorienne; une cassure a fait disparaître la date qui terminait l'inscription, mais le nom d'*Ælia Procula* ne saurait être antérieur au règne d'Adrien. L'église renferme un autre fragment d'inscription du même temps, et le cimetière qui l'avoisine est jonché de débris de stèles antiques, représentant la scène consacrée de l'adieu funèbre. Sur le versant opposé du large ravin de Bélovoditza, on rencontre aussi des vestiges de terrassements et des murailles en pierres sèches, qui marquent certainement une position antique de quelque importance, bien qu'elle ne paraisse pas avoir été entourée d'une enceinte fortifiée; elle devait avoir son principal sanctuaire à la place de la chapelle, qui est le point le plus en vue de toute la vallée.

130.

Église de *Bélovoditza*. Sur un épais bloc de marbre.

ΤΙ·ΚΛΑΥΔΙΟΝΦΟΡΤΙΟΝΟΥΕΤΡΑΝΟΝ
 ΓΤΡΑΤΕΥΣΛΜΕΝΟΝΕΝΠΡΑΠΩ
 ΡΙΩΕΤΩΝ·ΞΕΕΠΟΙΗΣΑΝΤΑΕΚΙ
 ΑΤΙΚΑΥΔΙΟΕΠΡΟΚΛΟΕΜΛΞΙΜ
 ΟΣΚΛΑΥΔΙΟΕΚΑΙΑΙΛΙΑ
 ΑΠΡΟΚΛΑΨΥΜΙΙΟΕΚΑΤΑΔΙΑΟΗ
 ΚΑΙΕΑΥΤΟΥΕΚΑΙ
 ΤΑΣΑΔΕΛΦΑΣΚΛΑΥΔΙ
 ΑΣΔΗΜΟΝΕΙΚ ΙΝΚ
 ΑΙΠΡΟΚΛΑΝΕΤΟΥΣ

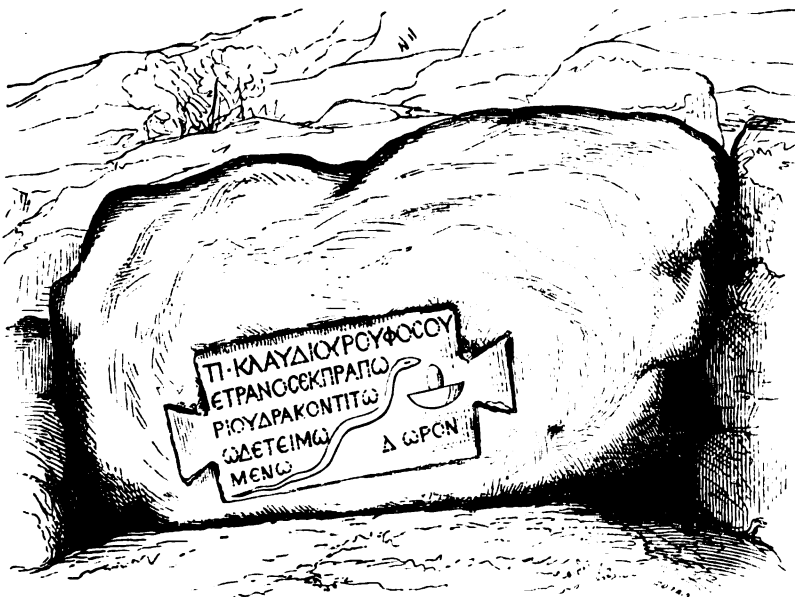
Τ(ιβέριον) Κλαύδιον Φόρτιον, ούετρανόν
 στρατευσάμενον ἐν πραιτωρίῳ, ἔτων Ξε,
 ἐποίησαν τὰ τέκνα Τι(βέριος) Κλαύδιος Πρό-
 κλος, Μάξιμος Κλαύδιος καὶ Αἰλία Πρόκλα ἡ
 σύμβιος, κατὰ διαθήκας, ἑαυτοὺς καὶ τὰς
 ἀδελφὰς Κλαυδίας Δημονείκην καὶ Πρόκλαν,
 ἔτους

« Tibérius Claudius Phortius (ou Fortis), vétérân ayant servi dans le prétoire, âgé de soixante-cinq ans. Ses enfants, Tibérius Claudius Proculus et Maximus Claudius, avec *Ælia Procula* sa compagne, l'ont fait représenter, d'après leurs testaments, ainsi qu'eux-mêmes et que leurs sœurs *Claudia Démonicé* et *Claudia Procula*, en l'année.... »

En suivant le torrent de Bélovoditza, qui forme l'une des branches originaires du Lajetz, nous nous retrouvions bientôt sur la route battue, qui conduit de Monastir et de Perlépé au Vardar par le col de Pletvari. C'est à la descente même de ce col, entre les villages de Pletvari et de Troïak, que je déchiffrai la seconde inscription indiquée à mon guide. Celle-ci du moins offre des particularités qui ne pouvaient manquer de faire travailler les imaginations amies du merveilleux. Elle est gravée dans un cartouche, sur un énorme bloc naturel, comparable par ses formes arrondies et par sa couleur violacée à nos grès de Fontainebleau, quoique d'un grain plus serré. On y lit aussi le nom d'un vétérân du prétoire; mais c'est une offrande à quelque génie local, représenté sous la figure d'un serpent en relief, qui se glisse, à travers les lignes mêmes de l'inscription, vers une coupe où se trouve un fruit ou plutôt un œuf.

131.

Au-dessus de *Troïak*, vers le col de Pletvari. Sur un gros bloc de rocher naturellement arrondi.



Τι(βέριος) Κλαύδιος Ρούφος, οὐ-
ετρανὸς ἐκ πραιτω-
ρίου, δράκοντι τῷ
ᾧδε τειμω-
μένῳ δῶρον.

« Tibérius Claudius Rufus,
vétérân du prétoire, au
serpent qui est honoré ici,
offrande. »

Il est bien évident que cette roche, d'un aspect insolite, était de la part des anciens habitants l'objet d'un culte superstitieux, dont le souvenir s'est transmis d'autant plus facilement aux populations bulgares, que rien n'est encore plus en vogue parmi elles que les histoires de serpents veillant sur des trésors cachés. Je pense même que les tentatives de fouilles que les paysans ont exécutées à différentes reprises sous cette masse détachée sont la cause qui l'ont aujourd'hui dérangée de son aplomb primitif.

Ce qui me surprit surtout, c'est que ces deux inscriptions étaient déjà pour moi d'anciennes connaissances. Une copie m'en avait été communiquée dès le mois de mai,

dans des circonstances trop caractéristiques pour ne pas être rapportées ici. Un jour que notre corvette était mouillée dans le port de Salonique, elle fut abordée par une barque, qui portait un paysan bulgare conduit par un juif, intermédiaire obligé de toute négociation en ce pays. Le Bulgare venait me demander de lui expliquer deux inscriptions, dont il me présenta une grossière reproduction, et qui se trouvaient en un lieu qu'il ne nommait point, dans les environs de Monastir (c'étaient celles qu'un singulier hasard devait me faire rencontrer bientôt dans la vallée de Bélovoditza). Je me hâtai de les copier, et, tout en cherchant à lui faire comprendre qu'elles ne contenaient rien de merveilleux, je lui offris une pièce de monnaie pour le dédommager de son dérangement. Mais il refusa en hochant la tête; c'était lui, disait-il, qui me devait quelque chose, et, si je voulais voir les pierres mêmes, il se faisait fort de les apporter jusqu'à Salonique, avec son chariot et ses bœufs, promesse qui était présomptueuse, au moins pour le bloc de Troiak. Je donnai alors l'argent au juif, qui empocha des deux parts le fruit de cette consultation archéologique.

J'explorai la montagne aux alentours du bloc au serpent, sans y trouver aucune trace de constructions antiques. Mais, un peu au-dessus de ce lieu, j'eus le bonheur de découvrir une nouvelle inscription qui offre une certaine analogie avec la précédente.

132.

Col de *Pletvari*. Sur un rocher formant une sorte de stèle naturelle, ornée d'un bas-relief.



Διὶ Ἀγοραίῳ εὐχὴν
Π(ούβλιος) Αἴλιος Φηστιανὸς (Ρ)
Πρόκλος, ἔτους ̅̅.

« A Zeus Agoraios, ex-voto, consacré par P. Ælius Festianus Proclus, en l'an 315. »

Elle se lit sur une roche dressée, tenant à la montagne même, et formant une stèle naturelle, sur le bord du ravin desséché, que suivait probablement la route antique en descendant de Pletvari. C'est aussi un ex-voto de l'époque romaine; mais celui-ci est

consacré à Zeus Agoraios, sans doute par la dévotion de quelque trafiquant qui fréquentait cette route. Au-dessus de l'inscription, un petit bas-relief très-fruste figure le dieu debout, tenant d'une main la haste et de l'autre une patère avec laquelle il fait la libation sur un autel. Les noms de *Publius Ælius* que porte le consécrateur remontent à l'empereur Adrien; si l'on admet l'ère de la réduction en province romaine pour expliquer la date marquée à la fin de l'inscription, le monument serait encore postérieur de vingt-neuf ans au règne de ce prince (167 ap. J.-C.).

Peut-être verra-t-on dans ces monuments la preuve d'un culte rendu par les anciens habitants aux pierres et aux roches d'une forme extraordinaire; mais ils montrent surtout que, sous les empereurs, les abords du col de Pletvari, point stratégique important, étaient habités par une population romaine, d'origine militaire, qui occupait un *vicus* dans la vallée de Bélovoditza.

Les noms de deux vétérans du prétoire confirment un passage de Dion Cassius, qui cite la Macédoine parmi les quatre provinces où se recrutaient exclusivement, avant Septime Sévère, la garde prétorienne; les autres étaient l'Italie, l'Espagne et le Noricum : ... καθεστηκότος ἐκ τε τῆς Ἰταλίας καὶ τῆς Ἰβηρίας τῆς τε Μακεδονίας καὶ τοῦ Νωρικῶ ἴσον τὸς σωματοφύλακας εἶναι, καὶ τούτου καὶ τοῖς εἶδεσιν αὐτῶν ἐπιεικιστέρων καὶ τοῖς ἡθεσιν ἀπλουστέρων ὄντων (1). Une certaine simplicité loyale, très-favorable à la discipline militaire, jointe à des formes plus civilisées que celles que l'on aurait trouvées dans d'autres provinces encore à demi barbares, telles étaient, on le voit, les causes qui avaient fait préférer les soldats de ces contrées pour former un corps d'élite affecté à la garde des empereurs et destiné à être mêlé à la vie urbaine de Rome. Il faut compter ce privilège parmi les causes qui contribuèrent le plus efficacement, pendant les deux premiers siècles de l'empire, à romaniser la population de la Macédoine.

Région de Tikvech. — La vallée du Lajetz n'est elle-même qu'une longue gorge, resserrée vers le milieu par un défilé de roches verticales, qui ne laissent de place qu'au lit de la rivière, dans lequel il faut passer. Les rochers sont dominés, m'a-t-on dit, par un ancien château qui porte proprement le nom de *Lajetz*. La position répond assez bien à la station d'*Euristos*, marquée par la table de Peutinger entre *Ceramic* et *Stobi*, à 12 milles seulement de cette dernière ville. Le même nom rappelle la ville d'*Andaristos*, que Ptolémée place, avec *Stobi*, dans la Pélagonie, et dont il ne faut peut-être pas séparer les *Audaristenses*, population de la haute Macédoine, selon Pline (2).

Au sortir de ces gorges, le Lajetz incline vers le nord et débouche dans une vallée

(1) Dion Cassius, LXXIV, 2 (Épître de Xiphilin).

(2) Ptolémée, III, 13, 34; Pline, *Hist. nat.*, éd. Littré, IV, 17.

ouverte, où il se réunit avec la Tzerna. Désireux de reprendre le plus haut possible le cours de l'ancien Érigon, qu'un fâcheux hasard m'avait fait quitter malgré moi, je me dirigeai en sens opposé, et j'allai retrouver cette rivière à l'endroit où elle sort d'une profonde coupure ouverte dans les montagnes du Morihovo. Le bac de *Vosartza* me mit sur la rive droite, commandée par les ruines importantes de *Tikvech*, qui ont donné leur nom à tout le pays compris entre la région montagneuse et le Vardar. Elles couronnent une sorte de palier, sur un versant rapide, à la rencontre d'un torrent qui forme comme un premier rempart à la forteresse. De hautes murailles de soutènement dessinent encore les faces principales des anciens ouvrages. Malgré l'emploi du ciment et le mélange de quelques tuiles byzantines, l'appareil en moellons paraît trop soigné pour que le premier travail en soit attribué au moyen âge. Sur une ressemblance fort éloignée, on a cru retrouver dans le nom du canton de Tikvech celui de la ville d'*Antigoneia*, qui était la dernière station avant Stobi, sur la route venant de Thessalonique par les *Stenae* ou défilés du Vardar : on voit que les ruines qui portent proprement le nom de *Tikvech* sont tout à fait en dehors de cette direction.

Vers le sommet des pentes que flanquent les ruines, la grande bourgade bulgare de Ressoava conserve trois inscriptions grecques de l'époque romaine. La plus intéressante est consacrée par un thiasé macédonien à Hercule, honoré sous le titre de *dieu très-grand*.

133.

Église de *Ressoava*. Sur une plaque grossière.

ΗΡΑΚΛΗΘΕΣ
ΜΕΓΙΣΤΩ
ΜΕΛΕΑΓΡΟΣ ΜΕΝΑΔΡΟ
ΤΟΙΣ ΣΥΝΘΙΑΣΙΤΑΙΣ
ΜΑΚΕΔΩΝ ΜΑΚΕΔΟΝΙ
ΕΡΜΟΓΕΝΗΣ ΜΑΚΕΔΟΝΟΣ
ΓΑΙΟΣ ΜΕΛΕΑΓΡΟΥ ΥΙΟΣ
ΓΑΙΟΣ ΛΙΒΙΟΣ Κ ΜΛΕΡ
ΛΙΛΙΑΣ ΚΑΙ ΑΜΕΡΣΙΟΣ ΚΥΜΟ
ΛΡΙΟΣ ΛΙΟ

Ἡρακλῆ θεῷ
μεγίστῳ
— Μελέαγρος Μενά[ν]δρο[υ]
τοῖς συνθιασίταις —
Μακεδῶν Μακεδόν[ος],
Ἑρμογένης Μακεδόνης,
Γαῖος Μελεάγρου υἱός,
Γαῖος Λίβιος,
Ἀκύλλας καὶ Ἀμέρειος Ἀκύλλου
.

« A Hercule dieu très-grand — Méléagros, fils de Ménandros, a offert ce monument à ses compagnons de thiasé — Makédon, fils de Makédon, Hermogénès, fils de Makédon, Caius, fils de Méléagros, Caius Livius... Aquila et Amérius, fils d'Aquila... (le reste manque). »

Malgré le caractère national du culte d'Hercule en Macédoine, il est difficile de décider si l'Hercule *très-grand*, dont j'ai retrouvé une seconde fois le nom sur une inscription de Lychnidos, était cependant une divinité indigène. Les inscriptions nous montrent l'Hercule Ἄρχηγέτης de Tyr, adoré à Délos, par un thiasé de marchands tyriens (1), et aussi un Hercule Ἡγεμών (2), associé, en Attique, aux Σωτῆρες ou dieux Cabires, qui portent souvent eux-mêmes le titre de θεοὶ μεγάλοι. Il est certain que la Macédoine, par le voisinage de Thasos et de Samothrace, avait pu recevoir facilement le culte de l'Hercule oriental, de même que celui des Cabires, dont nous publions plus loin un curieux monument, trouvé dans la même région. L'inscription de Ressoval montre que la stèle, consacrée à Hercule, est offerte par le donateur aux membres du thiasé, d'où le double datif : les inscriptions grecques de l'Égypte présentent des exemples de ces dédicaces de monuments à des confréries religieuses (3); l'usage en remontait peut-être à l'époque ptolémaïque et macédonienne. Le composé συνθιασίτης au lieu de συνθιασώτης n'est pas donné par le *Thesaurus* : l'orthographe μέγιστος se rapproche de l'usage thessalien. Le nom *Amerius* peut se comparer à celui d'*Amerias* le Macédonien, grammairien cité par Athénée (4).

Deux autres inscriptions de très-basse époque, gravées sur des colonnes funéraires, rappellent pour l'écriture l'inscription de Styberra, que nous avons publiée dans un précédent article.

134.

Ressoval. Sur une colonne.

ΑΥΡΗ
ΛΙΑ
ΑΛΕ
ΞΑΝ
ΔΡΙΑ
ΤΗΤΥ
ΓΑΤΡΙ
ΔΑΛΤΙΑ
NH

Αὐρηλία
Ἀλεξάνδρ[ε]ια
τῆ θυγατρὶ
Δαλτιανῆ.

« Aurélia Alexandria
à sa fille Daltiané. »

(1) Bœckh, *Corp. inscr. gr.*, n° 2271. L'inscription est au Musée du Louvre. — Le caractère oriental des thiasés est le sujet d'un excellent travail de M. P. Foucart, intitulé: *les Associations religieuses en Grèce, thiasés, éranes, orgéons*.

(2) Voyez les articles de M. Wescher dans la *Revue archéologique* de 1865, vol. I, p. 501, et vol. II, p. 221.

(3) C'est ce qu'a très-bien établi M. Miller, contrairement à l'opinion de Letronne, dans un récent article des *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, fasc. I, p. 51.

(4) Athénée, IV, 117 e. Plutarque cite aussi une femme romaine nommée *Améria* (*Parall. min.*, 25, 2).

135.

Ressova. Sur une colonne.

ΑΙΛΙΟΕΕΕ
ΚΟΥΝ
ΔΟΕΝΙΚΟ
ΛΑΟΥΚΛΑ/
ΔΙΩΝΙΚ>
ΛΑΩΤΟ
ΠΑΤΡΟΠΟ
ΗΤΟΔΙΩΕ
ΠΟΙΝΛΑ
ΙΗΜΕΙΣ

Αἴλιος Σεκοῦνδος Νικολάου
Κλαυδίῳ Νικολάῳ
τῷ πατροπο[ι]ητῷ [ι]δίῳ·
ἐποίησα[μεν] (?) ἡμεῖς (?)

« *Ælius Secundus*, fils de *Nicolaüs*, à *Claudius Nicolaüs*, son père adoptif. Nous lui avons élevé ce monument (?). »

Les habitants signalent encore, au-dessus de leur village, des vestiges antiques auxquels ils donnent le nom significatif d'*Hellénitza*, mais qu'ils ne décrivent pas cependant comme les restes d'une enceinte distincte de la forteresse de Tikvech : ce n'était peut-être qu'un sanctuaire ou qu'une ancienne bourgade. La stèle d'Hercule proviendrait de cet emplacement. Dans la même direction, ils me montrèrent une stèle funéraire à figures, d'un joli marbre veiné de rose, assez commun dans le pays ; l'inscription, soigneusement gravée, contient quelques noms de forme thrace ou péonienne, mêlés à des noms grecs et romains. Le nom de femme *Sita* rappelle particulièrement ceux de *Sitas*, roi des Denthélètes (1), et de *Sitalkès*, roi des Odryses.

136.

Butte près de *Ressova*. Sur une stèle de marbre veiné rose, représentant deux hommes et deux femmes.

ΓΑΙΑ·ΤΙΤΟΥ·ΒΥΡΔΙ
ΩΝΣΙΤΑ·ΤΗΣΥΜ
ΒΙΩ·ΚΑΙ·ΕΛΥΤΩΖΩΝ
ΤΙΤΩ·ΒΑΚΧΑ·ΝΕΙΝΙ
ΣΩΙΩΛΑΝΔΡΙΚΑΙΛΥΤΙ
ΖΩΣΙ

Γαία Τίτου — Βυρδί-
ων Σίτα τῇ συμ-
βίῳ καὶ ἐαυτῷ ζῶν
— Τίτῳ — Βάκχα Νεινί-
σῳ τῷ ἀνδρὶ καὶ αὐτῇ
ζῶσι.

Ruines de Stobi. — Toute la contrée qui s'étend entre Tikvech et le Vardar est un pays de culture, entrecoupé de vallons et de plateaux découverts. C'est au milieu de ces campagnes, sur la rive gauche de la Tzerna, au confluent même de cette rivière avec le fleuve, que je devais découvrir les ruines encore ignorées de *Stobi*, ancienne ville péonienne qui fut, sous les derniers rois de Macédoine et sous les Romains, la principale

(1) Dion Cassius, LI, 23.

station commerciale et militaire de toute la région moyenne du bassin de l'Axios. Cette position exceptionnelle, qui explique parfaitement l'importance de la ville qui l'occupait, n'avait cependant encore été explorée par aucun voyageur.

Le lieu s'appelle aujourd'hui *Sméça*, d'un mot slave analogue au grec moderne *σμίξις* et désignant de même la rencontre de deux cours d'eau. Le site de la ville antique ne présente qu'un faible renflement et forme à peine une haute berge, dominant vers le nord les terrains bas qui bordent le cours du Vardar, sans que ces ondulations prennent nulle part le caractère d'une véritable acropole. La rive opposée de l'Érigon offrait cependant des plateaux plus élevés, mais moins étroitement resserrés par les eaux, qui paraissent avoir formé la principale défense de la place. L'enceinte est encore tracée complètement par les restes de muraille en blocage de basse époque, qui s'élèvent presque partout au-dessus du sol et dont les alignements dessinent un pentagone irrégulier, sans aucune trace de tours. Ces ruines sont désignées sous les noms de *Kirt-kral* et de *Pousto-Gradsko*, dont le dernier veut dire la *Forteresse déserte* et répond à l'ἔρημο κάστρο des chansons grecques. Dans le cours même de la Tzerna, on voit des piles en maçonneries, qui paraissent être des débris de pont. Vers la partie occidentale de la place, le mouvement du sol accuse encore la courbe d'un petit théâtre. Non loin de là, dans la partie la plus faible des fortifications, on observe d'anciennes casemates et les substructions d'une espèce de château carré ou de place d'armes, qui devait s'appuyer intérieurement à la muraille.

Du reste, cette grossière enceinte, qui n'a guère plus de 500 mètres dans sa plus grande largeur, ne doit représenter que la forteresse byzantine, relevée après la destruction de l'ancienne ville macédonienne, par les Goths de Théodoric, en 479 ap. J.-C. Ce fut en effet la première ville macédonienne que le chef barbare, d'après le récit de Malchus, trouva sur son passage en se portant de la Thrace vers la partie occidentale de la voie Egnatienne pour gagner Dyrrachium, καὶ τὴν πρώτην τῆς Μακεδονίας πόλιν τοὺς Στόβους ἐπόρθησε (1). Maintenant que nous connaissons la véritable position de la ville, il nous est facile de comprendre toute la marche des Goths : de là ils se portèrent naturellement sur Héraclée par la voie antique qui suivait la vallée de Lajetz. La place de Stobi se trouvait, en effet, au point d'intersection de cette route qui venait de la haute Thrace par Serdica, pour rejoindre à Héraclée la voie Egnatienne, et de celle qui descendait la vallée du Vardar ; ainsi elle ne commandait pas seulement le cours du fleuve, mais elle en occupait encore le passage en un point des plus importants, comme cela résulte de la simple inspection de la carte de Peutinger.

Ce rôle de place frontière et de station principale de grandes voies de la contrée

(1) *Fragmenta historicorum græcorum* de Didot, t. IV, p. 125.

exposa, dès le temps de la monarchie macédonienne, la ville de Stobi aux incursions des barbares du haut Axios, comme les Dardaniens, qui, au lendemain du désastre de Cynoscéphales, se répandent dans ses campagnes, *per agros*, et s'y font battre par le roi Philippe. Plus tard, lorsque le même roi veut agir plus à l'est contre la nation des Mædes, c'est encore à Stobi qu'il concentre son armée : *Stobos Pæoniæ exercitu indicto*. La faiblesse des défenses naturelles de la ville fut probablement la raison qui l'engagea à la renforcer par le voisinage d'une autre place, qu'il fonda sur le cours de l'Érigon et qu'il appela *Perséis* du nom de son fils : « *Oppidum in Deuriopo condere instituit (Pæoniæ ea regio est), prope Erigonum fluvium, qui ex Illyrico per Pæoniam fluens in Axium amnem editur haud procul Stobis vetere urbe; novam urbem Perseida, ut is filio haberetur honos, appellari jussit* (1). » En ponctuant ainsi le texte de Tite-Live, ce qui est commandé par l'impossibilité de construire *appellari jussit* avec *haud procul Stobis*, on retrouve un témoignage antique, marquant formellement la situation de Stobi vers le confluent de l'Axios et de l'Érigon. S'il n'est pas dit en termes positifs que les deux villes fussent voisines, le rapprochement établi entre elles par la construction de la phrase le laisse suffisamment comprendre. La haine des Romains contre Persée effaça promptement le nom de la nouvelle place; mais il n'est pas dit que la ville même ait disparu aussi promptement. En tous cas, les ruines de Tikvech, situées sur l'Érigon, au débouché des défilés de la Deuriope, conviendraient à cette position aussi parfaitement qu'elles s'accordent peu avec le site d'*Antigoneia*.

On n'avait pas remarqué non plus que la position de Stobi, à la jonction des deux vallées de l'Érigon et de l'Axios, était écrite sur les monnaies de cette ville aux types des empereurs. En effet, la ville elle-même y est figurée sous la forme d'une Amazone coiffée de tours, debout entre les nymphes des deux fleuves couchées à ses pieds. Il est étonnant surtout que les géographes ne l'aient pas placée plus résolument sur le Vardar, en voyant les textes nombreux qui s'accordent avec la Table de Peutinger pour l'aligner, dans la série de villes riveraines de ce fleuve, sur la grande voie, qui, d'après Strabon, allait de Thessalonique au Danube, ἐπ' Ἰστρον δι' Εἰδομένης καὶ Στόβων καὶ Δαρδανίων. Le même auteur, la comparant aux places fortes du défilé de Tempé, la place en avant des *Portes-de-fer* de *Démir-Kapou*, ce qu'il appelle les Στένα de l'Axios, d'après un mot qu'il faut certainement rétablir dans son texte : Ἡ δὲ Παιονία..... διὰ Γορτυνίου καὶ Στόβων ἔχουσα τὰς εἰσβολὰς ἐπὶ τὰ πρὸς [... στένα], δι' ὧν ὁ Ἄξιός ῥέων δυσείσβολον ποιεῖ τὴν Μακεδονίαν ἐκ τῆς Παιονίας, ὡς ὁ Πηνειὸς διὰ τῶν Τεμπῶν φερόμενος ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος αὐτὴν ἐρυμνοῖ (2). A ces témoignages il faut joindre celui de Pline : « *Stobi oppidum civium romanorum, mox Antigoneia et Europus*

(1) Tite-Live, XXXIX, 33. Cf. XXXIII, 19; XL, 21.

(2) Strabon, 329, fr. 4.

ad Axium amnem (1). » Nous avons déjà montré que les énumérations géographiques de cet écrivain suivent très-souvent les lignes des itinéraires; en voilà un exemple incontestable.

Lors du partage de la Macédoine par Paul-Émile, la ville de Stobi fut sans doute comprise dans les réclamations que les Dardaniens adressèrent aux Romains pour revendiquer la possession de la Péonie. N'étant peut-être eux-mêmes qu'un débris indépendant de l'antique groupe des tribus péoniennes, ils considéraient cette région, sur laquelle ils paraissent avoir eu de tout temps des prétentions, comme leur ayant été enlevée par les rois de Macédoine. Mais les vainqueurs n'eurent garde d'accéder à la demande de leurs anciens alliés et de livrer ainsi les portes de leur nouvelle conquête à des voisins turbulents et dangereux. La Péonie fut divisée en deux parties par une ligne qui suivait le cours de l'Axios, et la partie occidentale, avec Stobi, fut comprise dans la Troisième Macédoine, qui avait Pella pour capitale. Cependant l'importance du marché de Stobi est marquée par ce fait, qu'il fut désigné pour être l'entrepôt du commerce du sel entre la Troisième Macédoine, contrée maritime, et les régions tout intérieures de la Dardanie : « *Dardanis.... post non impetratam Pæoniam, salis commercium dedit; tertiæ regioni imperavit ut Stobos Pæoniæ deveherent, pretiumque statuit* (2). » En cela, du reste, l'ordonnateur romain ne faisait vraisemblablement que régler les anciens usages du trafic local, usages troublés, sous les rois de Macédoine, par un système de prohibition et de blocus commercial, dont les raisons pouvaient être à la fois politiques et financières (3).

Un autre fait qui résulte de l'annexion de la Péonie occidentale à la Troisième Macédoine, c'est qu'elle fut alors séparée de la Pélagonie, qui reste étroitement liée à la Macédoine intérieure ou Quatrième Macédoine. Quant à la Deuriope, région péonienne, son sort n'est pas marqué dans le partage, de sorte que nous ignorons, sur ce point, la délimitation exacte des provinces de Paul-Émile. Sous l'empire, la géographie de Ptolémée étend, au contraire, la Pélagonie jusqu'à Stobi, en y comprenant aussi *Andraristos*; mais il est difficile de dire si ces indications ont une valeur administrative. Enfin, au quatrième siècle de notre ère, l'établissement d'une nouvelle province, la *Macédoine salutaire*, dont Stobi devient la capitale, montre la fortune persistante de la ville de l'Axios, au milieu de la civilisation tardive dont nous avons signalé plus d'une preuve dans ces régions intérieures.

(1) Pline, *Hist. nat.*, IV, 17.

(2) Tite-Live, XLV, 31.

(3) Les salines de la Troisième Macédoine sont encore représentées au moyen âge par celles de *Lycostomion*, mentionnées dans les chrysobulles des couvents thessaliens, et de nos jours par les salines de *Touzla*, sur la même côte de Piérie.

Vers la fin de l'empire, comme nous le voyons sur un texte du Digeste, Stobi avait le rang de colonie italique : « *In provincia Macedonia, Dyrracheni, Cassendrenses, Philippenses, Dienses, Stovens, juris italici sunt* (1). » C'est probablement dans le même sens qu'il faut entendre un passage d'Étienne de Byzance où le nom de la ville antique a été quelque peu défiguré par l'abréviateur : Στρόβος πόλις Μακεδονίας, Ῥωμαίων ἄποικος· τὸ ἐθνικὸν Στροβαῖος. Mais les monnaies de l'époque impériale ne donnent encore à Stobi que le titre de municpe, auquel il faut rapporter aussi les expressions de Pline mentionnées plus haut : *Stobi oppidum civium romanorum*. Deux inscriptions funéraires que j'ai déchiffrées parmi les ruines, tout en attestant l'usage vulgaire de la langue grecque chez les habitants, ne contenaient que des noms purement romains, entre autres celui de Μευστρία, transcription, intéressante pour la phonétique comparée, de *Mestria* ou *Mæstria*, que nous avons déjà vu porté par une famille de la colonie de Dium.

137.

Ruines de *Sméca*. Sur une stèle de marbre veiné. Lettres très-soignées.

ΟΥΛΛΕΡΙΑΙΟΥΛΙΑ
ΑΥΡΗΛΙΑΔΕΚΥΜΙΑΚΑΙ
ΟΥΛΛΕΡΙΑΓΑΙΑΤΟΙΣ
ΤΕΚΝΟΙΣΕΚΤΩΝ
ΙΔΙΩΝΜΝΕΙΑΣ
ΧΑΡΙΝ

Ουαλερία Ιουλία
Αυρελία Δεκυμία και
Ουαλερία Γαία τοῖς
τέκνοις ἐκ τῶν
ιδίων μνείας
χάριν.

« Valéria Julia à Aurélia Décumia et à Valéria Gaia ses enfants, à ses frais, comme
marque de souvenir. »

138.

Ruines de *Sméca*. Sur une stèle.

ΚΛΑΥΔΙΑΙ
ΠΡΕΙΣΚΑΙ
ΚΑΙΛΙΛΙΑΠΡΙ
ΣΚΙΑΛΛΑΙΜΕΝ
ΣΦΙΑΠΙΣ
ΤΑΙΣΜΕΡΑ
CIII

Κλαυδία Πρείσκα και Αἰλία Πρισκίλλα Μευστρία
πισταῖς μετράσιν (peut-être μ[η]τέρασιν pour μη-
τράσιν).

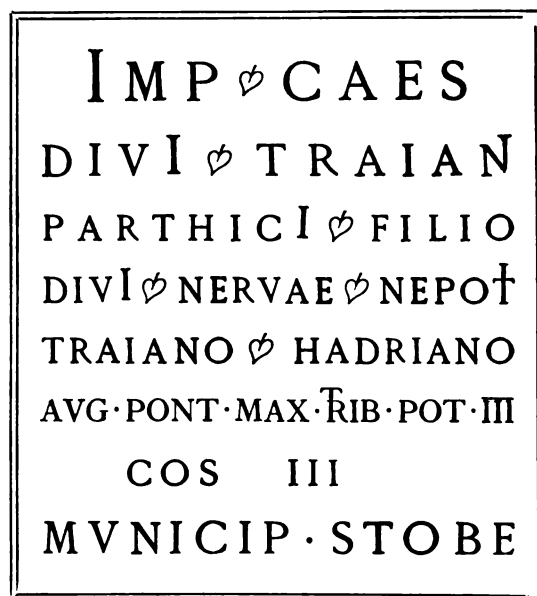
« A Claudia Prisca et à Ælia Priscilla;
Mestria a élevé ce monument à celles
qui ont été pour elle deux mères dé-
vouées. »

(1) Pandect. XV, 1; cf. Digeste, VIII, 8.

Mais un village, situé à neuf kilomètres des ruines, sur les terrains en pente douce qui commencent à se relever pour former le versant septentrional de la vallée, devait me fournir un texte officiel en langue latine, confirmant à la fois toutes mes conjectures sur la position de la ville de Stobi, et lui attribuant, vers l'an 119 ap. J.-C., sous le règne de l'empereur Adrien, le titre de municipes, qui lui est donné par les médailles. C'est une plaque de marbre, aujourd'hui encastrée dans la construction de la fontaine de *Sirkovo*, dont les eaux pouvaient être facilement dirigées vers la ville antique. Les caractères sont grands et parfaitement conservés : un accident a écorné le cadre et les moulures ; mais la place qui reste sur le marbre ne permet pas de croire que le mot *Stobensium* fût écrit en entier.

139.

Fontaine de *Sirkovo*. Sur une plaque de marbre blanc, encadrée de moulures.



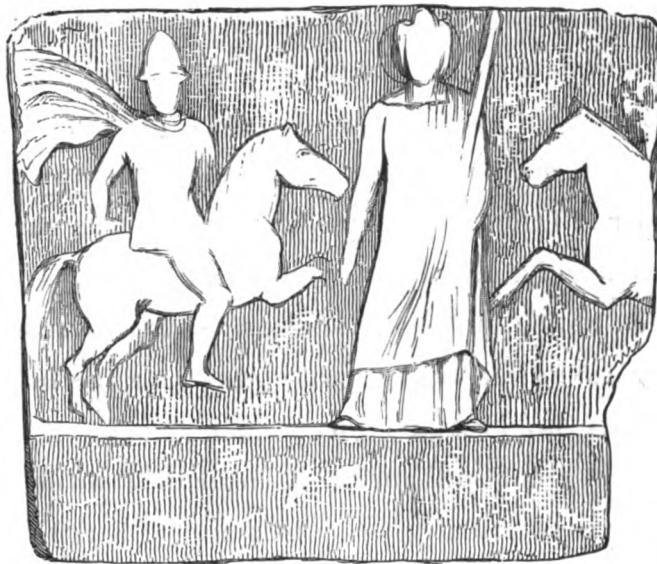
Imp(eratori) Caes(ari), divi Trajani Parthici filio, divi Nervae nepoti, Trajano Hadriano Aug(usto), pont(ifici) max(imo), trib(unitiae) pot(estatis) (tertium), co(n)s(uli) (tertium), municip(ium) Stobe(nsiium).

« A l'empereur César, fils du divin Trajan vainqueur des Parthes, petit-fils du divin Nerva, à Trajan Adrien Auguste, grand pontife, revêtu de la puissance tribunicienne pour la troisième fois, consul pour la troisième fois, le municipes des Stobéens. »

Il faut considérer comme provenant aussi de Stobi divers débris de sculptures et d'inscriptions dispersés assez loin dans les villages de *Sipoto*; de *Rossaman*, et jusque dans la petite ville turque de *Kafadartzi*, chef-lieu actuel du canton de *Tikvech*, où

j'ai trouvé une pièce d'architrave, qui porte, en grandes lettres monumentales, le mot *FECIT*, nouveau témoignage de l'emploi du latin comme langue officielle sur les édifices du municipe.

Dans le même village, un bas-relief d'un travail assez grossier représentait les Dioscures à cheval. L'un des jumeaux divins est seul reconnaissable à sa chlamyde soulevée par le vent, à son bonnet de forme ovale, qui n'était, suivant la légende, que la moitié de l'œuf maternel. L'autre cavalier manque; mais les deux chevaux, qui galopent l'un vers l'autre, montrent avec certitude la composition du monument, dont le centre est occupé par une figure de femme, drapée dans un ample péplos, la tête entourée d'un nimbe et soutenant de la main gauche un attribut, qui paraît être une grande torche, analogue à celle de Déméter.



On a retrouvé un certain nombre de monuments antiques où les Dioscures forment une triade avec une déesse. Outre les exemples de cette association déjà signalés par Félix Lajard (1), il faut mentionner les bas-reliefs de Sparte décorant les listes de convives sacrés ou *σιτηθέντες* : ils représentent les deux frères, tantôt tenant leurs chevaux par la bride, tantôt sans leurs chevaux, la pointe de leurs lances renversée, la patère des libations à la main, comme rendant un hommage religieux à une troisième divinité; celle-ci est figurée sous la forme d'une idole archaïque, avec le *calathos* sur la tête et des branches de fruits dans ses deux mains symétriquement abaissées (2). Sur une pâte de verre du musée de Berlin (3) et sur plusieurs autres petits monuments, cette troisième divinité est représentée assise. Les archéologues s'accordent à reconnaître que, dans ces compositions, les fils de Lédà tiennent la place des Dioscures orien-

(1) *Annales de l'Institut de Correspondance archéologique* de Rome, 1841, p. 223 et suiv.

(2) *Id., id.*, 1861, p. 31, et la planche D du même volume.

(3) *Archæologische Zeitung*, 1849, pl. 6, fig. 9.

taux ou Cabires, avec lesquels ils avaient fini par se confondre. Je citerai encore plusieurs figurines inédites en terre cuite de la belle époque grecque, trouvées dans l'île de Chypre et représentant, tantôt la Vénus cyprïote, tantôt Déméter, sur des trônes dont les acrotères sont décorés des figures des Dioscures tenant leurs chevaux; mais leur costume oriental, composé de la tunique à manches, des anaxyrides et du bonnet phrygien, désigne clairement les Cabires.

Nous savons, d'un autre côté, que les Grecs avaient de bonne heure assimilé à Déméter l'un des personnages de la triade cabirique de Samothrace, Axiéros (1), et que, dans l'ancien culte des Cabires à Thèbes, la même déesse, surnommée *Cabiria*, était considérée comme ayant provoqué par ses révélations l'institution des mystères fondés par les deux cabires Prométhée et Ætnæos (2). D'autres auteurs en font même la mère des Cabires; mais la légende thébaine explique peut-être mieux que toute autre le caractère subordonné, le rôle d'adorants et d'assesseurs qui est donné, dans plusieurs représentations, aux Dioscures figurant les Cabires. En conséquence, je crois que même les monuments de Sparte, dont les inscriptions n'indiquent pas une haute époque, doivent être interprétés, non par la légende héroïque nationale, mais par la triade cabirique de Déméter et des Dioscures. La même interprétation doit être acceptée à plus forte raison pour le bas-relief de Stobi; l'influence ancienne et très-directe des mystères de Samothrace en Macédoine est un fait bien constaté et qui n'a pas besoin d'explications.

On voit que la région de Stobi est riche en monuments; elle offrira certainement une moisson abondante aux voyageurs qui auront le loisir de l'explorer plus complètement que je n'ai pu le faire dans une première reconnaissance très-rapide. Grâce aux progrès de la civilisation occidentale, cette contrée, jusque-là presque inconnue, est en voie de devenir une des parties les plus accessibles de la Turquie d'Europe. Elle est traversée par la ligne de chemins de fer qui conduira de Salonique à Belgrade, en suivant la vallée du Vardar. Je vois, par les derniers comptes-rendus de la compagnie chargée de ce travail, qu'un premier tronçon de la ligne, partant de Salonique, est déjà livré à la circulation; et les ruines de Stobi, que j'ai découvertes en 1861, y sont désignées par leur nom comme une des *stations* où doivent prochainement s'arrêter les locomotives. C'est l'ancienne voie de la mer Égée au Danube rétablie avec des moyens plus puissants: l'excellente position de Stobi y reprend naturellement la place qui lui est assignée par les lois immuables de la géographie.

(1) *Fragmenta historicorum græcorum* de Didot, vol. III, p. 154.

(2) Pausanias, IX, 25.

CHAPITRE TROISIÈME.

LYCHNIDOS, AUJOURD'HUI OCHRIDHA,

ET LA VOIE EGNATIENNE.

Nous n'avons pu nous arrêter à *Ochridha* que pour notre halte du milieu du jour. La merveilleuse position de cette ville à la tête du plus grand et du plus beau lac de la Turquie centrale, sur les dernières pentes de la haute chaîne qui le borde à l'orient, est justement célèbre, et fait comprendre que les conquérants bulgares du neuvième siècle en aient fait la capitale de leur royaume. La maison où nous reçûmes l'hospitalité était bâtie, comme beaucoup d'autres du même quartier, sur le bord même des eaux vertes et poissonneuses, qu'elle surplombait de ses galeries ouvertes et de ses toits saillants. De là, on jouissait d'une vue magnifique.

Dans la basse ville, nous avons admiré au passage la grande église de Sainte-Sophie, convertie en mosquée, mais remarquable encore par son appareil en briques d'une parfaite unité de construction et par ses portiques extérieurs en arcades. Sur la façade court, en manière de frise, une inscription monumentale en caractères byzantins, figurés par la disposition des briques. Ce texte, qui contient des éléments métriques, fait remonter la construction à l'année 1312, et en attribue l'honneur à un personnage appelé *Grégorios*, dont le nom de famille est en partie effacé, mais qui est représenté comme catéchisant les Bulgares, désignés par l'appellation classique de Mysiens. C'était vraisemblablement un des métropolitains d'Ochridha, à une époque où cette ville avait été reconquise par les empereurs grecs.

Ochridha. Inscription en briques de l'église de Sainte-Sophie (sur une seule ligne).

ITIC KHCΘΓPHΓOPIOC NEWC KHHNHNEΓEIPAC = TONΘEOΓPAΦON
 NOMON EΘNHITAIHCΩNEKΔIDACKEITANOCΦWC ∴ 479WK

Μο. κης ὁ Γρηγόριος [ταύτη]ν Θ(ε)ῶ σκήνην ἐγείρας, τὸν θεόγραφον νόμον
 ἔθνη τὰ Μυσῶν ἐκδιδάσκει πανσόφως ἔτει 579κ.

Je pris cependant le temps de faire une rapide ascension à la citadelle, dont les murailles délabrées couronnent, vers le nord de la ville, une grosse colline qui se rattache aux montagnes voisines. Ces fortifications, construites en blocage, appartiennent certainement à la ville bulgare d'*Ocri*, l'*Achridha* des Byzantins, qui nous est décrite comme une position très-forte : Πόλις δὲ Ἀχρίς ἐπὶ λόφου κειμένη ὑψηλοῦ (1). Cependant, à défaut des assises antiques, les inscriptions qui sont encastrées à l'intérieur de la forteresse, dans la cour de la métropole, et que l'on n'eût point apportées sur cette hauteur, si elles n'y avaient pas été trouvées, ne permettent pas de douter que la même colline ne réponde aussi à l'antique *Lychnidos*, la capitale des Dassarètes et l'une des places fortes de la voie Egnatienne. Nous savons du moins que, plus heureuse qu'Héraclée, elle repoussa l'attaque de Théodoric, roi des Goths, dans sa marche sur Dyrhachium : Καὶ πρὸς μὲν τὴν Λυγνηδὸν ἐπελθὼν ἀπεκρούσθη, ἐπὶ ἰσχυροῦ κειμένην καὶ πηγῶν ἔνδον πλήρη (2). Elle était certainement fortifiée à cette époque.

Dans l'intérieur de la citadelle se trouve la métropole grecque, consacrée à saint Clément. Là, parmi plusieurs autres inscriptions déjà publiées, je retrouvai surtout le nom des Dassarètes, gravé sur le piédestal d'une statue consacrée à un nommé Dryas fils de Cæpion, le protecteur des habitants, et leur envoyé auprès d'un empereur dont le nom a disparu ; mais, d'après la forme carrée des lettres, le monument ne paraît pas antérieur au troisième siècle de l'empire. Nous avons ici la preuve que la citadelle d'*Ochridha* répond à l'ancienne capitale des Dassarètes. Or, cette capitale était *Lychnidos*, qui porte même parfois le nom de *Δασσαρητις* (3) (peut-être pour *Δασσαρητία* ou *Δασσαρήτιοι*), parce que sans doute, comme *Pélagonia* et comme *Deuriopos*, elle centralisait, sous les Romains, la *civitas* formée par la tribu épirote des Dassarètes.

(1) Malchus, 18.

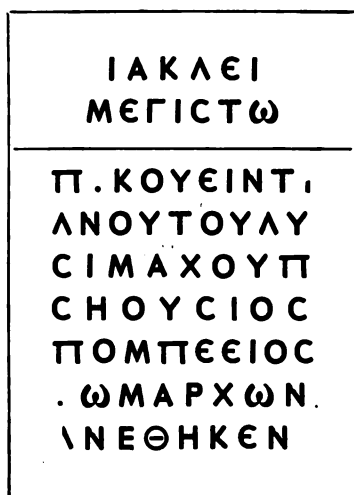
(2) Le Bas, *Voyage archéologique*, 1343.

(3) Cedrenus, II, p. 468, éd. Bonn.

Cette hypothèse, tout à fait conforme au système que nous avons développé dans le chapitre précédent, se trouve confirmée par une autre inscription, que j'ai déchiffrée, je crois, le premier dans les murs de la métropole. Elle porte en effet le nom d'un magistrat local, dont le titre était évidemment celui de *κώμαρχος*. Il en résulte que, vers le temps des Antonins, époque à laquelle se rapporte le style de l'écriture, Lychnidos, malgré son importance comme station de la grande voie romaine, n'était encore politiquement qu'une *κώμη*, le principal *vicus* de la *civitas* des Dassarètes. Ce petit peuple, comme ceux de la haute Macédoine, avait conservé l'organisation primitive que les Grecs désignaient par le mot *κωμηδόν*. Cela ne veut pas dire du tout que la ville ne fût alors qu'une simple *bourgade* : car la distribution du clan ou de la tribu sur le sol n'empêchait en rien, comme nous l'avons vu, l'existence d'un centre de réunion ni même de forteresses de refuge.

141.

Ochridha. Dans la cour de la métropole.



[Ἡ]ρακλεῖ
 μεγίστῳ
 Π(οπλίου) Κουειντι-
 ανοῦ τοῦ Λυ-
 σιμάχου, Π(όπλιος)
 Σηούσιος
 Πομπέσιος
 [κ]ωμαρχῶν
 ἀνέθηκεν

La formule votive n'est pas moins curieuse pour la mythologie. Nous retrouvons ici, comme dans la région de Tikvech, le culte de l'Hercule-dieu ou Très-Grand⁽¹⁾. Au-dessous de son nom, inscrit sur une plate-bande saillante, vient un nom d'homme au génitif, dont la présence ne s'explique pas aisément. Si ce génitif était seul, on pourrait songer simplement à un portrait du personnage appelé Publius Quintianus ; mais, dans une dédicace, il paraît difficile de ne pas le rattacher comme déterminatif à Ἡρακλεῖ. L'« Hercule Très-Grand de Publius Quintianus » était-il qualifié ainsi du nom du fondateur de

(1) Voir plus haut, p. 329.

quelque thiasse, semblable à celui que nous fait connaître l'inscription de Ressoval? Peut-être est-il plus simple de croire que la divinité d'Hercule se prêtait dans ce cas à représenter la personnalité humaine, comme la Junon des femmes ou la Diane des jeunes filles et surtout le dieu *Genius*, avec lequel Hercule se confondait volontiers dans la religion des Romains. Quant au nom de *Pompeius*, porté par l'auteur de la dédicace, il est assez commun dans les inscriptions. Cependant on ne peut oublier que Pompée, pendant toute sa campagne contre César, était resté maître de la voie Egnatienne, dont il avait fait lui-même plusieurs fois les étapes : il suffisait qu'une famille de Lychnidos eût obtenu sous son patronage le droit de cité romaine, pour répandre son nom dans le pays, bien que ce nom soit employé ici comme second *gentilitium* ou même comme simple *cognomen*.

Des deux inscriptions suivantes, l'une est une épitaphe qui ne contient rien d'intéressant que le nom illyrien de *Plator*. L'autre inscription, quoique de basse époque, fait regretter qu'il n'en reste que deux fragments difficiles à relier entre eux. Les lettres, d'une forme négligée et bâtarde, en dépit de leur caractère monumental, et le titre de *dux*, que l'on y voit transcrit en grec, n'indiquent pas un temps plus ancien que le quatrième siècle de l'empire. Il s'agit d'un chef militaire de la province, distinct alors, comme on sait, du gouverneur civil ou *præses*. Le marbre ne permet de lire que le nom d'*Aurelius*, devenu fort commun depuis les Antonins, et employé comme un véritable prénom, ainsi qu'il est permis d'en juger par les noms de deux autres *duces* du recueil épigraphique d'Orelli (1). Bien qu'il soit impossible de tirer rien de certain d'un aussi petit nombre de lettres, on peut rétablir avec quelque probabilité l'un des cas du substantif *στόλος*, *flotte* (était-ce une flottille de transport sur le lac?), et aussi d'un participe passé passif, comme *πληρωθείς*, dans le sens de *compléter*, *mettre en état*, ou comme *γεφυρωθείς*, *όχυρωθείς*, qui se rapporteraient à des travaux d'art ou à des fortifications entreprises justement à l'époque où les incursions menaçantes des Barbares faisaient relever partout dans l'empire les anciennes enceintes militaires.

142.

Ochridha. Pierre encastrée près de la porte de la citadelle.

ΑΡΙΣΤΩΝΟCΤΟΥΑΛΙ
ΞΑΝΔΡΟΥΑΝΝΙΑCΤΗC
ΠΛΑΤΟΡΟCΚΑΙΤΩΝΤΕ
ΚΝΩΝΑΥΤΩΝ ΝΕΙΚΟ
ΠΟΛΕΩCΚΑΙΑΛΞΑΝ
ΔΡΟΥΜΗΜΕΙΟΝ

Άρίστωνοc του Άλεξάνδρου, Άννίαc τήc
Πλάτοροc και τών τέκνων αυτών
Νεικοπόλεωc και Άλεξάνδρου μνημεϊον

(1) Orelli-Henzen, n° 6510 et 5579.

143.

Ochridha. Deux fragments en caractères monumentaux de basse époque, encastrés dans le passage de la porte de la citadelle.

~A Y P ° N	Δ I C
Δ O Y K I	N C
P Ω Θ €	A T €
C T O Λ C	O N

Avant de quitter la ville, je m'arrêtai encore quelques instants pour copier, dans la cour d'une maison, une importante inscription, qui m'avait été indiquée par M. Calvert à mon départ de Monastir. Je trouvai, couché sur le sol, un tronçon de colonne en marbre blanc, arrondi par le haut, que je reconnus aussitôt avec une vive satisfaction pour l'une des bornes milliaires de la voie Egnatienne. L'inscription latine est de Caracalla; elle porte la lettre grecque H, marquant le huitième mille à partir de la ville de Lychnidos, dont le nom est aussi écrit en grec, pour être plus facilement lu par les habitants. Le propriétaire de la maison étant absent, je n'ai pu savoir de quel endroit provenait ce monument, qui avait été évidemment transporté là d'une autre place. Mais une rencontre inespérée me fournit, le soir même, la confirmation de ce fait. M'étant arrêté, pour la nuit, dans la petite ville de *Strouga*, située à deux heures environ d'Ochridha, au point même où les eaux du *Drin* font irruption dans le lac, je trouvai une seconde colonne presque semblable à la première, portant aussi les noms de Caracalla et l'indication du même nombre de milles; le tronçon, à demi enfoncé dans la terre, forme encore une sorte de borne, près des murs de l'église, sur le bord de la route, qui répond à la voie antique.

Nous avons ici les titres habituels de Caracalla et les noms par lesquels il prétendait se rattacher à la famille des Antonins. C'est en vertu du pouvoir proconsulaire, dont les empereurs étaient revêtus à titre perpétuel dans les provinces, qu'il préside à l'entretien des grandes voies de communication de l'empire. La vingtième puissance tribunitienne de ce prince, indiquée sur la borne de *Strouga*, se rapporte à l'an 217 après J.-C., dont il vit à peine quelques mois; car il fut assassiné le 8 avril à Édesse. C'est à ce chiffre que s'arrêtent les monnaies; le chiffre XXI de l'inscription d'Ochridha doit donc être corrigé; je l'ai maintenu cependant, parce que l'erreur peut provenir du lapicide et non de notre copie.

Je mets les deux monuments en regard; car leur confrontation offre déjà par elle-même un sujet d'étude intéressant.

144.

Ochridha. Sur une colonne cylindrique, déposée dans la cour d'une maison.

IMP · CAES ☽
M · AVRELIVSANTONINVS
PIVSFELIXAVGVS
TVSPARTHICVS
MAXIMVS · BRET
TANNICVSMAXIMVS
GERMANICVSMAXI
MVSPONTIFEXMAX
MVSTRIBVNICIAE
POTEST · XXI · IMP · III
COSIIIPPROSRE
STITVIT

ΑΠΟΛΥΧΝΙΔΟΥ
Η

145.

Strouga. Sur un fragment de colonne semblable à la précédente.

NTO
SPI LIX
CC STVSPARTH
C XI S
BRE NNICVS
MA IMVSGERMAN
ICVS MAXIMVS
PONTI FEXMAXIMVS
TRIB VNICIAEPO
TEST · XXIMPIICO
III PPROCOS
RESTITVIT

ΑΠΟΛΥΧΝΙΔΟΥ
Η

Imp(erator) Caes(ar) M(arcus) Aurelius Antoninus, pius, felix, Augustus, Parthicus maximus, Britannicus maximus, Germanicus maximus, pontifex maximus, tribuniciae potest(at)is XX, imp(erator) III, co(n)s(ul) IIII, p(ater) p(at)riae, proco(n)s(ul) restituit.— Ἀπὸ Λυχνιδοῦ ἦ.

Les colonnes itinéraires de Caracalla sont loin d'être rares sur les autres voies de l'empire. Il n'en est pas moins à propos de rappeler ici que l'une des manies de ce prince, qui en avait tant, était une prédilection particulière pour la Macédoine et pour les Macédoniens, en souvenir d'Alexandre dont il avait fait son héros favori. De là l'épithète de φιλαλεξανδρώτατος qui lui est appliquée par un historien et qui paraît encore plus plaisante, quand on la rapproche des nombreux superlatifs dont il surchargeait ses titres impériaux. Il avait poussé la fantaisie jusqu'à former une phalange de seize mille hommes, levée dans le pays même, ἀπὸ μόνων Μακεδόνων, portant l'ancienne armure macédonienne, le casque en cuir de bœuf, la cuirasse de lin tordue à trois fils, le bouclier d'airain, les longues sarisses à fer court, l'épée grecque et les *crépides* (1). Cette garde macédonienne l'accompagnait certainement, lorsque, descendant de la Mœsie, en

(1) Dion Cassius, LXXVII, 7 (*Epitome*).

l'an 215 apr. J.-C., le nouvel Alexandre traversa la Thrace et la Macédoine et suivit probablement une partie de la Via Egnatia, pour aller passer l'Hellespont et prendre ses quartiers d'hiver à Nicomédie, avant son expédition contre les Parthes. Est-ce à cette prédilection que la Macédoine dut le privilège, sans exemple, je crois, dans l'épigraphie des autres provinces, de voir sur sa route principale l'indication des distances marquée en grec? Cet usage ne remontait-il pas plutôt au premier établissement d'une voie romaine à travers les pays de langue hellénique? C'est de toute manière comme un jalon montrant, sur ces frontières demi-barbares de l'Illyrie et de l'Épire, l'expansion de la langue des Hellènes, qui tendait de plus en plus à devenir la langue commune des provinces orientales de l'empire, et que nous voyons ici prendre pied officiellement, pour ainsi parler, jusque dans les monuments publics de l'administration romaine.

La coexistence de deux bornes pour le même huitième mille, surtout lorsque ces deux bornes se retrouvent sur deux points différents de la route, mérite aussi d'être expliquée. On ne peut les regarder comme appartenant à deux stations différentes de la même voie, l'une à l'est, l'autre à l'ouest de Lychnidos. Selon l'Itinéraire de Jérusalem, ce cas ne devait se présenter que pour Thessalonique, qui paraît avoir été la station centrale de la Voie Egnatienne : car elle est placée entre une *mutatio ad duodecimum* du côté de Cypséla et une *mutatio ad decimum* dans la direction de Dyrrhachium. Mais, dans toute la section de Thessalonique à Dyrrhachium, le compte des milles se fait toujours dans le même sens, de l'est à l'ouest : ainsi nous avons encore au-delà d'Édesse un relai *ad duodecimum* et au-delà de *Scampa* une *mutatio ad quintum*. C'est de la même manière que les milles devaient être comptés à partir de Lychnidos, dans la direction de l'Adriatique. Je proposerai une explication beaucoup plus simple de la coexistence de ces deux inscriptions : la borne de Strouga est déparée par une fente naturelle, qui coupe les lignes par le milieu ; il est probable que ce défaut l'aura fait mettre au rebut par l'inspecteur des travaux et que l'on aura été obligé d'en tailler une seconde.

La station moderne de *Strouga* doit son nom à un mot bulgare, désignant les émissaires naturels servant de décharge au lac. Dès le moyen âge, elle était célèbre sous le même nom, par ses importantes pêcheries (1). La découverte à Strouga de l'un des deux exemplaires de la huitième borne romaine à partir de Lychnidos confirme, par le rapport des distances, l'opinion qui identifie Okhridha avec l'ancienne capitale des Dassarètes. En effet, on ne voit pas comment les paysans du bourg de Strouga seraient allés prendre une pierre antique à Okhridha, tandis que le transport de l'autre exem-

(1) Théophylacte, *Epistolæ*, 41. Jean Phocas, *Descriptio Terræ Sanctæ*; 20. Anne Comnène, V, 4.

plaire des environs de Strouga à Okhridha s'explique naturellement par l'espèce d'attraction que les besoins d'une grande ville exercent sur son voisinage. Les mêmes motifs donnent aussi définitivement raison à ceux qui avaient cru retrouver dans le pont du Drin, à Strouga, la station antique nommée par la Table de Peutinger et par l'Anonyme à Ravenne *Pons Servilii* : la profondeur des eaux à leur sortie du lac a nécessité de tout temps une pareille construction.

Sans m'étendre sur la dernière partie de notre route, qui fut faite à marches forcées et en partie la nuit, je dirai seulement quelques mots des stations du célèbre défilé de la *Candavia*. Après avoir franchi les montagnes boisées qui bordent à l'ouest le lac d'Okhridha, on redescend dans un petit fond de haute plaine, traversé par un torrent qui passe sous un pont en ruines et qui doit être l'un des bras originaires du *Skoummi*, l'ancien *Genusus* : près de là se trouve le khan de *Domousova*, répondant à la station antique de *Tres Tabernæ*, placée par l'Itinéraire de Jérusalem à l'est de la *Candavia*. De l'autre côté de cette plaine, vers le khan de *Kukuss*, la chaussée commence à escalader les énormes murailles de rochers qui forment le défilé ; le hameau de *Djoura* est suspendu au-dessus de la route, au point le plus élevé de la corniche, qui s'abaisse ensuite de nouveau jusqu'à un autre khan appelé *Darna*, où finit la *Candavia* proprement dite ; mais la route, bordée de précipices, se maintient encore à une hauteur moyenne jusqu'aux trois khans de *Babiès*, au-delà desquels se montrent les pentes de terre rouge qui forment la descente vers la vallée du *Skoummi* et vers *Elbassan*.

La longueur du défilé a fait que les anciens ont varié sur la position de la station à laquelle ils donnaient plus particulièrement le nom de *Candavia*. La Table de Peutinger qui indique une marche de 19 milles, tout d'une traite, depuis le Pont de Servilius, doit placer naturellement le relai de la *Candavia* au pied de la montée, c'est-à-dire vers *Kukuss*. L'Itinéraire de Jérusalem, au contraire, qui a fait une première station aux *Tres Tabernæ*, ne s'arrête plus qu'après avoir franchi le défilé, c'est-à-dire vers *Darna*, et c'est là qu'il marque probablement la *Candavia*. De là, l'inégalité apparente des distances, dans les deux itinéraires, entre le défilé et les gués de *Skoummi*, clairement indiqués par les noms de *Genusus* et de *Trajectus*.

Pour les khans de *Babiès*, qui représenteraient alors la station *ad Dianam*, on remarquera que leur nom, combiné avec le mot slave *gora*, qui veut dire *montagne*, rend parfaitement compte de celui de *Babagora*, appliqué par Anne Comnène à des défilés situés entre *Lychnidos* et *Dyrrhachium*, défilés qui devaient être dans un rapport étroit avec la *Candavia* des anciens : Περὶ τὴν καλουμένην Βαβαγόραν ἐγκαρτέρησας (τέμπος δ' αὐτῆ δύσβατόν ἐστιν). Théophylacte, qui était, vers le même temps, métropolitain de *Lychnidos*, représente cette montagne comme intermédiaire entre la Bulgarie et le *Dyrrhachium* : Ἡ δὲ Βαγορά (ὄρος δ' αὐτῆ πάμμεγα καὶ τοῖς Βουλγαρικοῖς καὶ Δυρραχινοῖς

ὄρεσι μεσιτεῦον) (1). Le défilé de Babagora ne serait donc, à proprement parler, que la descente de la Candavia du côté de l'Adriatique.

Le même texte permet de juger de la grande étendue de la circonscription de Dyr-rhachium. La seule inscription antique que j'aie relevée au passage, dans cette partie de ma route, tendrait aussi à prouver, si le fait était confirmé par d'autres documents, que l'ancien territoire colonial s'étendait peut-être, à une certaine époque, jusqu'aux débouchés de la Candavia. C'est une épitaphe romaine des premiers siècles de l'empire, encastrée dans les murs en blocage de la ville d'Elbassan.

145.

Elbassan. Dans la maçonnerie des murs.

D . M . S
Q . M V S S I O . Q . F .
A E M . C L E M E N T I
A E D I L I . Q . I I V I R O
A N N . X I V
F I M

*D(is) M(anibus) s(acrum). Q(uinto) Mus-
sio, Q(uinti) f(ilio), Aem(ilia), Cle-
menti, aedili (quaestori) (duum)viro
..... ann(or)um (quadraginta
quinque op(timo).*

« Monument consacré aux dieux Mânes. — A Quintus Mussius Clemens, fils de Quintus, de la tribu Æmilia, édile, questeur, duumvir âgé de quarante-cinq ans. »

On s'accorde à reconnaître dans Elbassan l'importante *mansio* marquée sur les Itinéraires par le mot *Scampis*. Hiéroclès l'indique, sous le nom de Σκάμπα, comme une des villes de la nouvelle Épire, et Ptolémée, le premier, la désigne, en employant le nom de ses habitants Σκαμπεῖς, qui se rattachaient à la tribu épirote des Éordètes. Nous trouvons la même ville encore citée dans les actes du sixième siècle après J.-C., sous le titre de *Scampina civitas*, comme le siège d'un évêque (2). Du reste, on ne sait par aucune monnaie, par aucune inscription militaire que ce centre de population, de formation relativement tardive, ait jamais été une colonie ou un municipe. L'inscription de *Q. Mussius Clemens* mentionne, il est vrai, des magistratures que nous n'avons rencontrées, en Macédoine, que dans les colonies romaines. Mais cela ne suffit peut-être pas pour établir, en l'absence de tout autre témoignage, que Scampa possé-

(1) Anne Comnène, VI, 8. — Théophylacte, *Epistolæ*, 65. — Cf. Tafel, *de Via Egnatia*, I, p. xi.

(2) Ptolémée, III, 3. — Hiéroclès, *Synecdemus*, 653, éd. Parthey. — Malchus, fragment 18. — *Conciliorum Collectio*, tome X, p. 514.

dât ce titre. Je ferai remarquer que la tribu *Æmilia* est celle que nous rencontrerons partout dans les inscriptions de Dyrrhachium. Malgré une distance de deux journées, il ne serait pas impossible que la petite ville de Scampa ne fût à cette époque qu'un *oppidum Dyrrhachinorum*, une sorte de *vicus*, par rapport à la grande ville romaine de l'Adriatique. Ce serait à Dyrrhachium que les magistratures en question auraient été exercées, comme nous l'avons vu pour plusieurs villes du territoire colonial de Philippi. Sur la question de l'étendue de ce territoire, on peut comparer ce que nous disons, à la fin du chapitre suivant, d'*Asparagium*, autre ville dépendant de la colonie et située également sur le *Génusus*.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DYRRHACHIUM OU ÉPIDAMNOS,

AUJOURD'HUI DURAZZO.

On ne peut imaginer jusqu'à quel point certaines parties des régions au nord de la Grèce ont été négligées par les voyageurs. Cela est vrai surtout pour l'ancienne ville de *Dyrrhachium*, qui a joué un rôle si considérable dans l'antiquité et encore au moyen âge. Depuis l'époque où Cyriaque d'Ancône y recueillit, en 1436, un certain nombre d'inscriptions, aucun visiteur curieux des choses de l'antiquité ne s'y est arrêté pour en faire l'objet d'un travail sérieux. A peine peut-on citer une notice de quelques lignes dans les *Études albanaises* de G. de Hahn. Nous présentons au public savant la première étude qui ait été faite sur place des graves problèmes de topographie et d'histoire qui se rattachent à cette ville célèbre.

La question d'Épidamnos et de Dyrrhachium.

Ce que les anciens désignaient proprement par le nom de *Dyrrhakhion* n'était ni une ville ni un port : c'était une petite chaîne détachée de collines, qui dessine, au nord de la baie de Durazzo, une des parties saillantes de la côte d'Illyrie. Ces hauteurs, resserrées entre les eaux profondes de l'Adriatique et de vastes lagunes, forment par leur cohésion un massif continu, qui s'allonge parallèlement à la mer sur une étendue de 7 kilomètres, sans avoir plus de 3 kilomètres dans sa plus grande épaisseur. Il présente

à l'est une série de pentes buissonneuses, qui s'inclinent rapidement jusqu'au niveau des marécages, et, du côté opposé, une ligne escarpée de falaises de terre, battues par les vagues. Un cordon de sable le rattache seul, vers le nord, à la colline isolée du cap *Pali*, reliée elle-même au continent par une semblable bande sablonneuse :

Exiguo debet quod non est insula colli,

dit très-exactement Lucain. Au sud, la presqu'île n'a aussi d'autre entrée qu'une plage étroite, coupée par l'embouchure des lagunes; un pont de bois permet de franchir le passage. Jules César, dans le récit de ses opérations devant la place, fait allusion à ce double accès par le nord et par le sud : *Aditus duos quos esse angustos demonstravimus* (1). C'est bien par le fait une *chersonèse*, selon l'expression de Strabon : *Ἐπίδαμνος... ἡ νῦν Δυρράχιον ὁμονύμως τῇ χερσονήσῳ λεγομένη, ἐφ' ἧς ἴδρυται* (2); mais, si l'on ne tient pas compte du canal guéable, qui sert d'écoulement aux lagunes, la presqu'île devient un isthme et justifie la définition non moins caractéristique de Thucydide : *ἔστι δ' ἰσθμὸς τὸ χωρίον* (3).

En dedans de la pointe méridionale du massif, s'abrite le mouillage de Durazzo, et contre les dernières collines, dont les sommets s'abaissent graduellement vers la mer, a dû s'appliquer de tout temps la ville qui commandait cette importante position maritime. A l'époque romaine, on l'appelait communément *Dyrrhachium*; mais l'opinion généralement reçue dans l'antiquité reconnaissait dans la même ville la célèbre colonie grecque d'*Épidamnos*, dont les démêlés avec Corcyre, sa métropole, avaient été la première occasion de la guerre du Péloponnèse. Outre le passage de Strabon que nous avons cité plus haut, un texte de Tite-Live prouve que, vers l'époque du roi Persée et de la seconde guerre de Macédoine, le nom d'*Épidamnos* était encore en pleine faveur parmi les Grecs, bien que l'autre fût aussi employé par les marins de l'Adriatique : ... *Dyrrhachium (tum Epidamni magis celebre nomen Græcis erat)* (4).

Il est vrai que plusieurs écrivains, vers le milieu de l'empire, mettent une certaine affectation à distinguer les deux noms comme représentant des positions différentes. Mais les textes mêmes qui font cette distinction permettent de la réduire à sa juste valeur. Dion Cassius, tout en la mentionnant, ne paraît pas y attacher une grande importance : *Τὸ δὲ Δυρράχιον ἐν τῇ γῆ τῇ πρότερον μὲν Ἰλλυριῶν τῶν Παρθηνῶν, νῦν δὲ καὶ τότε γε ἡδὴ Μακεδονίας νενομισμένη, κεῖται, καὶ ἔστιν ἐπικαιρότατον, εἴτ' οὖν ἡ Ἐπίδαμνος ἢ τῶν Κερκυραίων εἴτε ἑτέρα τις οὔσα* (5). Pausanias est plus explicite; il affirme que la position

(1) *Cæsar, de Bello Civili*, 58. — Lucain, *Pharsale*, VI, v. 25.

(2) Strabon, 316. Comparez Étienne de Byzance, *Δυρράχιον* et *Ἐπίδαμνος*.

(3) Thucydide, I, 26.

(4) Tite-Live, XI, 21.

(5) Dion Cassius, XLI, 49.

appelée proprement *Épidamnos* était abandonnée de son temps, mais il avoue que les deux points étaient peu distants : Ἐπιδάμνιοι δὲ χώραν μὲν ἦνπερ καὶ ἐξ ἀρχῆς, πόλιν δὲ οὐ τὴν ἀρχαίαν ἐπὶ ἡμῶν ἔχουσιν, ἐκείνης δὲ ἀφεστηκυῖαν ὀλίγον· ὄνομα δὲ τῇ πόλει τῇ νῦν Δυρράχιον ἀπὸ τοῦ οἰκιστοῦ (1).

Appien réunit sur le même sujet une série de traditions locales, qui n'ont pas encore été étudiées avec l'attention qu'elles méritent : car, sous les formes mythologiques familières aux anciens, elles donnent les véritables termes du problème (2). D'abord un prétendu roi *Épidamnos*, roi indigène, qualifié de βασιλεὺς τῶν τῆδε βαρβάρων, aurait fondé le premier une forteresse illyrienne sur cette côte, πόλιν ὤκισεν ἐπὶ θαλάσσης καὶ ἀφ' ἑαυτοῦ προσεῖπεν Ἐπίδαμνον. C'est la forteresse qui nous sera donnée plus tard par le même auteur comme jouant le rôle de haute ville, ἄνω πόλις. En effet, la fille du roi, appelée *Mélissa* par Étienne de Byzance, eut du dieu Posidon un fils nommé *Dyrrhakhos* (d'autres en font un chef crétois), qui par la suite établit dans le voisinage une station maritime, ἐπίνειον ὤκισε τῇ πόλει καὶ Δυρράχιον ὠνόμασε. Toute mythologie mise de côté, nous trouvons là, encore séparés, les deux éléments qui doivent concourir à la formation de la cité maritime : sur la hauteur, la bourgade, ἡ ἄνω πόλις, qui commande le mouillage ; plus bas, à distance, la *marine*, τὸ ἐπίνειον, formant le long du rivage un groupe de constructions à part. On peut voir encore aujourd'hui, sur tout le littoral de la Grèce et de la Turquie, nombre de bourgs présentant, avec leurs *échelles*, le même dédoublement rudimentaire. Telle était la situation, lorsque les Taulantiens, menacés par les pirates liburnes, appelèrent à leur aide les colons grecs de Corcyre. Il est bien entendu que nous ne parlons que des positions : pour les noms, je n'examine pas la question à peu près insoluble de savoir s'ils ont jamais appartenu à la langue illyrienne ; il est certain que de toute manière ils avaient été amenés à des formes parfaitement explicables en grec. Du reste, les marins grecs qui fréquentaient ces parages avaient très-bien pu en nommer les différents points dans leur langue, avant l'époque où ils vinrent y fonder une colonie.

Je laisse de côté les établissements plus ou moins fabuleux des Briges et des Crétois. Nous connaissons surtout par Thucydide la composition de la colonie corcyréenne, grossie de Corinthiens et de colons venus des autres villes doriennes, et conduites par l'Héraclide Phalios de Corinthe, que Corcyre avait emprunté elle-même à sa métropole, selon l'ancien usage hellénique. D'après Appien, ce fut *Dyrrhakhion*, la ville basse, le faubourg maritime, qui fut occupé par les nouveaux colons et qui s'hellénisa de bonne heure, grâce à leur mélange avec les indigènes : καὶ αὐτοὶ οἱ Κερκύριοι σφετέρους ἐγκα-

(1) Pausanias, VI, 11, 8.

(2) Appien, *Guerres civiles*, II, 39.

τέμιξαν οἰκήτορας, ὅθεν Ἑλληνικὸν εἶναι δοκεῖ τὸ ἐπίνειον. Ensuite ils auraient étendu à leurs établissements le nom de la ville haute, καὶ τήνδε ἀπὸ τῆς ἄνω πόλεως Ἐπίδαμον ἐκάλουν; mais ce ne fut, vraisemblablement, qu'après l'avoir occupée elle-même. Il faut surtout chercher les causes qui amenèrent la confusion des deux noms dans le développement considérable de la ville marchande, qui finit par absorber l'ancienne forteresse. Nous trouvons dans l'histoire de Thucydide les preuves de ce rapide accroissement : Προελθόντος δὲ τοῦ χρόνου ἐγένετο ἡ τῶν Ἐπίδαμνίων πόλις μεγάλη καὶ πολυάνθρωπος.

Il est certain que le nom d'Épidamnos prévalut, pendant l'époque hellénique, dans l'usage général des pays de langue grecque. Mais le nom de Dyrrhachion, qui était celui de la côte et de l'établissement maritime, était plus connu des navigateurs de l'Adriatique : c'était, si je puis me servir de cette expression, le *nom marchand* de la place, celui que les habitants eux-mêmes employaient dans leurs relations commerciales et le seul qu'ils aient jamais gravé sur leurs monnaies, dont la série remonte à une époque très-ancienne. Les motifs superstitieux que mentionnent les anciens sont aussi trop conformes à l'esprit de l'antiquité pour avoir été sans influence. Cette ville avait la singulière fortune d'avoir deux noms, dont l'un sonnait aussi mal à l'oreille des Grecs que l'autre à l'oreille des Latins, et qui ne semblaient annoncer aux uns que tempêtes et naufrage (διὰ τῆς ῥαχίας δυσχέρειαν), aux autres que ruine et perdition (*quasi ἐπὶ damnum ituris*). Mais de pareilles raisons avaient moins de valeur pour les habitants que pour les marins étrangers.

On ne s'attend guère à trouver sur le même sujet un témoignage qui date du douzième siècle ap. J.-C. : c'est celui d'Anne Comnène, dans son récit du siège de Dyrrhachium par Robert Guiscard, en 1180. D'après ce qu'elle rapporte, les Normands, investissant la place, auraient encore trouvé dans les anciens murs ruinés d'Épidamnos un emplacement favorable pour y établir leurs baraquements : Καὶ δὴ ἔντος τῶν ἐρειπωθέντων τειχῶν τῆς πάλαι καλουμένης πόλεως Ἐπιδάμνου καλύβας ἐπήγνυντο, ἵλαδον τὰς δυνάμεις κατατιθέμενοι (1). Elle ajoute à ce propos que l'antique Épidamnos, ayant servi de base d'opérations au roi Pyrrhus dans son expédition d'Italie, était devenue déserte, à cause de la dépopulation qui fut la suite de cette guerre. Quant à la ville nouvelle, elle aurait été construite plus tard, sous le nom de *Dyrrhakhion*, dans la forme qu'elle conservait encore au moyen âge, par deux héros, qui font là une figure assez étrange, Amphion et Zéthus, les fondateurs fabuleux de Thèbes.

On ne peut s'en rapporter qu'avec la plus grande réserve à un auteur qui confond ainsi tous les temps. Bien qu'Anne Comnène invoque à l'appui de cet étrange anachronisme

(1) Anne Comnène, I, 99.

le témoignage de l'épigraphie, τὰ ἐν τῇ πόλει γλυπτὰ γράμματα, il est visible qu'elle ne fait que reproduire des traditions déjà fort altérées et peut-être embrouillées encore par la lecture fautive de quelques marbres antiques. Toutefois, de l'existence de ces traditions, confirmées par un chroniqueur latin, Guillaume de Pouille, dont le texte présente souvent avec celui de l'*Alexiade* une conformité singulière, il résulte toujours que les habitants de Durazzo montraient encore, vers le douzième siècle, en dehors de leurs murailles, un emplacement qu'ils considéraient comme celui de l'ancienne Épιδamme. Nous aurons tout à l'heure à discuter de plus près ces indications d'Anne Comnène.

Étude du terrain et des enceintes.

Mais il est temps de transporter l'étude de la question qui nous occupe sur le terrain même. Le lecteur me suivra sans peine, grâce au plan stratégique levé sous ma direction par M. Laloy : il y trouvera la configuration et le relief du pays, avec le tracé des moindres vestiges des fortifications, reproduits rigoureusement par le système combiné des hachures et des courbes de niveau.

Le fait capital qui ressort de la construction même des collines qui dessinent le mouillage de Durazzo, c'est que si elles présentent un terrain à souhait pour la formation et le développement d'une importante cité maritime, elles n'offrent ni l'espace ni la disposition convenables pour l'existence de deux villes réellement distinctes. La ligne des crêtes, après s'être maintenue pendant quelques kilomètres à une hauteur de 170 à 180 mètres, dans une région où elle ne domine que des falaises sauvages et inabordables, s'abaisse assez brusquement vers le sud, de plus de la moitié de cette hauteur, et se termine par un chaînon de quatre ou cinq sommets aplatis et soudés de près l'un à l'autre. Ce promontoire, dont le versant occidental est échanuré et miné par les vagues, est une des parties du massif les plus resserrées entre la mer et les terres basses que baignent les lagunes.

A son extrémité méridionale, le chaînon, faisant un coude dans la direction de l'est, se relève par une sorte de *tête* ou de *navud* de 98 mètres de haut, qui projette deux contre-forts, aboutissant chacun à une colline aux pentes roides, d'une hauteur moyenne de 55 mètres, la première au nord-est, portant le hameau de *Stani* et dominant les prairies des lagunes ; la seconde au sud-est commandant le rivage de la mer et la pointe de sable qui dessine directement la courbe du mouillage.

Enceinte moderne. — Contre cette dernière colline s'appuie la citadelle turque de la petite ville moderne de Durazzo ; la ville même est comprise entre deux longs murs

qui partent de ce point et dessinent un trapèze de forme étroite et irrégulière, jusqu'au bord de la grève où sont les échelles. Cette étroite enceinte, qui n'a pas plus de 250 mètres de large sur 600 mètres environ de longueur, est loin de représenter l'ancienne étendue de la place. Il suffit de parcourir les hauteurs voisines pour suivre partout les restes d'une enceinte beaucoup plus vaste, qui alignait franchement deux de ses faces sur la fourche naturelle formée par les contre-forts de Stani et de la citadelle turque. La ville de Durazzo n'occupe plus que l'un des angles de ce grand carré. Elle a été formée par le déplacement de la citadelle, que l'on a rapprochée de la mer, et par la construction d'un mur intérieur, qui n'enferme plus guère qu'un cinquième de la superficie comprise dans les lignes de l'ancienne enceinte.

Grande enceinte ruinée. — L'ancienne acropole, au contraire, occupait l'angle extrême de la fourche, et, par un saillant très-aigu, allait gagner le sommet que nous avons décrit comme le nœud de toutes ces collines et comme le point culminant du promontoire. Elle s'y appuyait à une tour ronde, dont les substructions existent encore, à plus de 400 mètres à l'ouest du château moderne et dans une position qui le domine de plus de 40 mètres. Cette acropole, bordée par des pentes de terre glaise excessivement roides et séparée du reste de l'enceinte par un énorme fossé, était un réduit triangulaire très-bien défendu par la nature. Le lieu, aujourd'hui désert, est connu sous le nom d'*Oulini di Tchélidrizi*.

Le corps même de la place formait une sorte de trapèze ou de carré irrégulier, dont les quatre faces étaient tournées à peu près vers les points cardinaux.

La face occidentale, exposée à l'O. S. O., couronnait une ligne continue de hauts talus naturels et d'escarpements de glaise, bordant une profonde ondulation de terrain, sur une longueur de 700 mètres, depuis le sommet de l'acropole jusqu'aux dernières pentes de la colline de Stani. C'était une des parties les plus fortes de l'enceinte; elle conserve encore des débris importants de murs et de tours en briques, que nous aurons à étudier en détail.

L'enceinte contournait ensuite les pentes de Stani et, faisant directement face au N., descendait dans la plaine, pour se diriger, à travers les prairies des lagunes, vers le bord de la mer. Toute cette face septentrionale, d'un développement d'environ 700 mètres, était naturellement la partie la plus faible et la plus accessible des fortifications, du côté de la terre ferme. Elle ne présente plus que des fondations au niveau du sol; mais ces arasements permettent encore de reconnaître la disposition de plusieurs tours carrées et d'un angle saillant qui protégeait une des principales portes de la place marquée encore sur ce point par la convergence des chemins. A l'angle voisin de la mer, les substructions dessinent un pan coupé flanqué de deux tours et orienté vers le N. E.; sur les ruines de l'une d'elles passe la route qui se dirige vers le pont des lagunes.

La troisième face, tournée vers l'E. S. E. et vers la mer, suivait la légère courbe du rivage et ne laissait en dehors qu'une étroite bordure de sable, dont l'accès se trouvait fermé par des murs transversaux. Les vestiges de cette partie de l'enceinte ne consistent aussi tout d'abord qu'en une ligne de substructions, assez difficile à suivre à travers les enclos et les plantations du faubourg d'*Exo-Bazari*. Ce faubourg, dont le nom veut dire le *Marché-Extérieur*, compte à peine aujourd'hui quelques groupes de maisons, disséminées au milieu des jardins et des cimetières turcs; mais il occupe une vaste surface de terrains plats et voisins de la mer, qui devaient former, lorsqu'ils étaient enfermés dans les murailles, le quartier le plus important et le mieux situé de la ville ancienne. Plus loin, la face occidentale se confond avec les murs modernes de Durazzo, qui ne sont du reste ici que l'ancienne muraille plus ou moins restaurée; elle se continue jusqu'à l'extrême pointe, formée par un gros bastion bâti dans la mer, près de la Marine. La longueur totale de cette face était de 800 mètres.

Nous trouvons ensuite quelques ouvrages modernes, au milieu desquels s'ouvre la Porte de Mer, appelée *Porta-Yali*; ici les lignes plus compliquées sont disposées pour les batteries qui commandent la plage de débarquement avec ses deux échelles du *Commerce* et de la *Douane*. Puis la muraille, flanquée de tours rondes et bordée d'un profond fossé, remonte sur une pente rapide jusqu'à la forteresse turque: cette partie ne paraît être aussi qu'un remaniement de l'enceinte plus ancienne que nous décrivons. En effet, au-dessus de la citadelle, si le mur ne s'élève plus au-dessus du sol, on en suit cependant la trace le long des pentes escarpées jusqu'à la tour ruinée de l'ancienne acropole. Nous recomposons ainsi toute la quatrième face ou face méridionale, dont l'orientation générale est vers le S. S. O., et dont l'étendue, plus considérable que celle des trois autres, n'avait pas moins de 1100 mètres.

A première vue, le voyageur se flatte de retrouver dans la partie abandonnée de ces lignes les murs ruinés au milieu desquels avait campé Robert Guiscard, et il croit toucher du même coup la solution du difficile problème relatif à l'antique *Épidamnos*. Mais l'étude minutieuse du terrain nous a révélé un fait important, qui rend la question beaucoup plus compliquée: c'est que la ville, à certaines époques, déborda encore, sur différents points, la dernière enceinte que nous venons de décrire.

Autres traces d'enceintes. — Au nord des arasements qui enferment au nord le quartier d'*Exo-Bazari*, dans un lieu où l'on ne remarque plus aujourd'hui qu'un groupe de moulins à vent, nous avons relevé un vaste carré de prairies, séparées des prairies plus basses qui avoisinent les lagunes, par une ligne continue de ressauts et de talus, dont le tracé accuse l'existence d'une ancienne fortification. Ces talus font très-exactement suite aux fondations de la muraille orientale de la deuxième enceinte. Coupés un peu plus loin, par un important chemin qui conduit au pont des lagunes, ils le bordent par un grand

coude, qui paraît dessiné tout exprès pour la défense d'une porte. Vers le nord, la face en retour est marquée aussi par une ligne de fondations, que l'on entrevoit de place en place à fleur du sol ; elle est exactement parallèle à la face septentrionale de la deuxième enceinte, dont elle se trouve séparée par une distance de 500 mètres. L'angle ainsi formé paraît appartenir à une troisième enceinte, qui ajoutait à la ville du côté du nord un quartier ou un faubourg au moins égal en étendue à celui d'Exo-Bazari. Vers l'est, seulement, il est assez difficile de déterminer comment ces nouvelles lignes se reliaient au corps de la place ; les vestiges se perdent dans la direction de la colline Z de notre plan, grosse croupe aux pentes étalées, située de l'autre côté du vallon de Stani. Signaux dès maintenant cette colline voisine des falaises et liée de près à l'arête principale de la presqu'île de Durazzo, comme un point stratégique important pour surveiller et tenir en échec les hauteurs de l'ancienne citadelle.

Si l'on se transporte maintenant du côté opposé de la place, sur les pentes qui descendent à la mer, entre la muraille méridionale actuelle et le tournant du cap de Durazzo, on rencontre encore là quelques traces d'un quartier jadis habité et peut-être aussi d'un développement de l'enceinte fortifiée. Ce sont d'abord des jardins, dont les enclos s'arrêtent à une ligne commune, qui semble marquer une ancienne limite tracée artificiellement. Non loin de là, se trouve une source très-abondante, où les navires qui sont au mouillage envoient pour faire leur eau ; les habitants l'appellent *Civrile*, d'un nom de forme italienne, qu'il faut prononcer en conséquence. Bien qu'il existe d'autres fontaines dans l'intérieur des murailles, il y avait certainement intérêt, avant l'invention de l'artillerie, à enfermer un point de cette importance dans l'intérieur de l'enceinte, ne fût-ce que pour en interdire l'accès aux vaisseaux ennemis.

Enfin, au-dessus de la source et des jardins, au point B de notre plan, règne une plate-forme triangulaire, où les habitants ont découvert, en dehors des lignes de la deuxième enceinte, des restes de constructions antiques. C'est là notamment que l'on a tiré de terre, avec trois statues décoratives, une inscription qui porte le nom d'*Epidamnus* : bien que ce monument, sur lequel je reviendrai plus loin, ne paraisse contenir aucune indication topographique, l'ensemble des débris que l'on a trouvés au même endroit n'en marque pas moins un point de repère important pour la recherche qui nous occupe. Toutes ces pentes situées au sud-ouest de la ville sont placées sous la dépendance très-directe de l'ancienne citadelle.

Date des deux enceintes principales. — Quant aux deux enceintes dont les murailles subsistent au moins en partie, je puis dire que je n'y ai pas rencontré une seule pierre antique encore en place, pouvant fournir un point fixe pour reconstruire le plan de la cité grecque ou romaine ; l'antiquité n'y est représentée que par des débris épars. Cela ne veut pas dire que certaines parties des mêmes murailles ne puissent représenter un

tracé plus ancien ou même reposer sur des soubassements antiques. Mais des fouilles, ou tout au moins des sondages systématiques sur une grande étendue, pourraient seuls amener sur ce sujet à des résultats positifs. Dans l'impossibilité d'entreprendre un pareil travail, nous nous sommes appliqués à relever toutes les traces empreintes sur le terrain, et nous allons chercher à déterminer aussi exactement que possible l'époque des parties qui s'élèvent encore au-dessus du sol.

La vieille muraille dont nous avons retrouvé des pans considérables sur les hauteurs de Stani est un beau spécimen de l'architecture du Bas-Empire. Les lignes régulières de briques plates, reliées par des lits de ciment, ne présentent pas un mélange incohérent de matériaux de toute époque et dénotent une certaine unité de plan et de construction. C'est dans la même partie de la muraille qu'une tour carrée porte encore, sur une plaque de marbre, une longue inscription métrique, qui en attribue la construction à Théodore Ducas Comnène, fils de Jean le Sébastocrator, en l'an du monde 6733 (ap. J.-C. 1235). Bien que cette inscription soit déjà publiée (1), elle est trop importante pour que je n'en donne pas au moins le texte.

146.

Inscription encastrée dans une tour byzantine.

Μαθίων, θεατά, τίς ὁ πῆξας ἐκ βάρων
 Τὸν πύργον, ὄνπερ καθορᾶς, κτίσμα ξένον,
 Θαύμαζε τούτου τὴν ἀριστοβουλίαν.
 Παῖς οὗτος ἀνδρὸς εὐτυχοῦς, Ἰω(άννου)
 5 Σεβαστοκρατοῦντος, ἄνθους πορφύρας,
 Θεόδωρος μέγιστος ἐν στρατηγίαις,
 Δούκας Κομνηνὸς εὐσθένης, Βριαρόχειρ,

Ἐχθρ(ο)ῖς ἀπροσμάχητος, ἀκάμας πόνοις,
 Ἔτους τρέχοντος ἐξάδι μὲν χιλίων,
 10 Σὺν τοῖς ἑκατὸν ἑπταδ[ι]κ[οῖ]ς ἐγκύκλαις,
 Τριπλῆ δεκά[δι κ]αὶ μοναπλῆ τριάδι,
 Τρισκαιδεκάτης ἰνδικτιῶνος δρόμου
 Δῆξιν φέροντος ἐν Θεῷ παντεργάτῃ.

« Apprends, ô spectateur, quel est celui qui a bâti de fond en comble cette tour que tu contemples, construction extraordinaire, et admire l'excellence de ses desseins : c'est le fils d'un homme fortuné, de Jean le Sébastocrator, fleur de la pourpre, c'est Théodore, très-grand dans ses expéditions, le fils puissant des Ducas et des Comnènes, géant aux cent bras, invincible à ses ennemis, infatigable dans ses travaux. L'année courante réunissait alors six milliers d'années à cent cycles septennaux, plus une triple décade et une simple triade; et la treizième indiction dans sa marche ramenait prochainement le cens, selon l'ère de la création divine. »

(1) Aravandinos, Χρονολογία Ἡπείρου, vol. I, p. 62. — G. de Hahn, *Albanesische Studien*, planche.

Une variante importante de ma copie est, au dixième vers, **ΕΠΤΑΑΙ.Κ.Σ**, que je crois pouvoir lire *ἑπταδικοῖς*, en me fondant sur l'analogie de *μοναδικός*, au lieu de *ἑπτάκις*, qui donne à la phrase un tour forcé et ne fait pas le vers. De même, au vers suivant, la lecture **ΔΕΚΑΑΙ** me semble autoriser l'introduction de la conjonction *καὶ*, qui rétablit la construction et la mesure.

Les noms de Ducas et de Comnène, qui ne représentent que des prétentions généalogiques, ne doivent pas tromper sur l'identité du personnage dont il est ici question : c'est Théodore l'Ange, deuxième despote de l'Épire et de la Thessalie, qui reprit Durazzo aux Vénitiens après le partage de l'empire grec par les croisés. De la même famille que les empereurs Isaac et Alexis, dont son père Jean l'Ange était l'oncle paternel, il avait réussi à se former, au centre de la Roumélie, un royaume plus grand que celui des anciens rois de Macédoine. Après son frère le bâtard Michel, il fut le véritable fondateur de ces despotats, où l'esprit d'indépendance locale des populations grecques se réveilla et se maintint contre l'invasion latine. Lui-même, il nous offre un des caractères des plus énergiques, une des existences des plus agitées et des plus aventureuses de cette période troublée, et les hyperboles de la flatterie byzantine, en vantant sa puissance et son activité, ne portent pas complètement à faux, surtout à cette époque où il n'avait pas encore subi, en attaquant imprudemment les Bulgares, un échec grave, dont le résultat fut pour lui une captivité momentanée, la privation de la vue et la division de ses États.

Rien de plus naturel que de retrouver la main du despote Théodore dans les travaux de fortification de Durazzo. La tour qu'il avait fait construire, munie d'une sorte d'éperon ou de contre-fort sur la face antérieure, méritait sans doute par là et par ses proportions extraordinaires la qualification de *κτίσμα ξένον*, selon le sens du mot *ξένος* dans le grec des bas temps. Comme l'inscription ne parle que d'une seule tour et ne dit rien du reste de l'enceinte, on doit croire aussi qu'il ne fit que renforcer par un nouvel ouvrage une muraille déjà existante avant lui. La conclusion importante que l'on peut tirer de ce texte épigraphique, c'est que la deuxième enceinte de Durazzo doit représenter l'enceinte byzantine, celle même qui avait été assiégée par les Normands deux siècles auparavant, et qu'elle ne peut avoir rien de commun avec les prétendus murs d'Épidamne, mentionnés alors par Anne Comnène.

La muraille septentrionale de l'enceinte turque actuelle, bâtie à 560 mètres environ en arrière de l'ancienne muraille, pour rétrécir la place et enfermer le quartier qui forme la ville moderne, est, au contraire, une épaisse construction en blocage, toute bigarrée de marbres et de fragments antiques. Les parties voisines de la porte du nord, qui s'ouvre dans cette muraille, au milieu d'une grosse tour carrée, et qui est la grande porte du côté de la terre ferme, (elle est connue sous le nom de *Porta-*

Grande), forment surtout comme une sorte de musée par la quantité des stèles, des inscriptions, des fragments d'architecture, des bas-reliefs, encastrés dans la maçonnerie. Mais un pareil mélange est loin d'être une marque d'ancienneté, surtout quand on trouve parmi les matériaux employés à la construction des débris byzantins et même vénitiens ou francs.

Signalons d'abord un fragment d'inscription byzantine, encastré évidemment hors de sa place, dans les basses assises de la muraille, et se rapportant, comme l'inscription de Théodore, à des travaux de fortification exécutés au moyen âge. Ce qui rend ce lambeau d'inscription doublement curieux, c'est qu'il est gravé après coup sur l'encaissement d'un caisson de voûte antique, provenant de quelque édifice romain d'un style de décadence très-orné. Nous avons donc là une muraille, construite avec les débris d'une enceinte byzantine plus ancienne, qui contenait elle-même des fragments romains de basse époque.

147.

Durazzo. Dans la muraille septentrionale actuelle. Sur un caisson de voûte antique.

ΙΣΘ ΛΑΙΝΟCCΠΑΠ
 \ΕΩCΤΕΜΝΕΙΕΝΕΠΙΒΑΤCΙΟΥCΑΝ
 ΛΓΑΝ ∴ ΦΡΟΥΡΟΝΑCΦΑΛΕΙΤΗΠΟΛΕΙΚΑΙΤΙΧΩΓΛ
 0

.....
 ...[ἄκραν(?) τῆς πό]λεως τέμνει εὐεπίβατον οὖσαν.....
 γαν, φρουρὸν ἀσφαλεῖ τῇ πόλει καὶ τ(ε)ίγω[ν] πλ[άτος] (?)

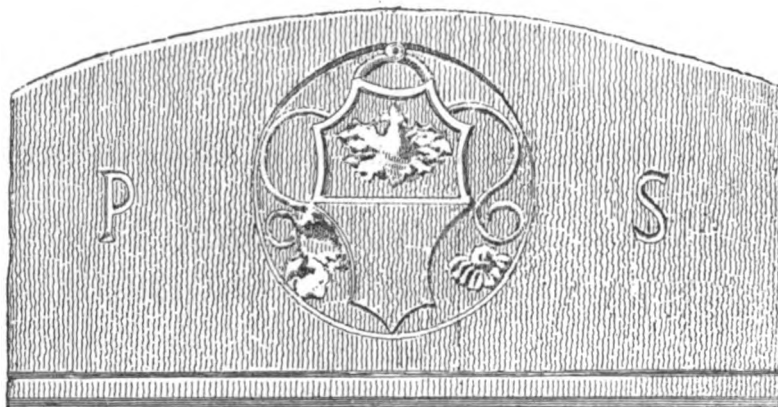
Mais rien ne peut mieux servir à dater la muraille de *Porta-Grande* qu'une série d'écussons qui s'y trouvent engagés pêle-mêle avec des fragments de toutes les époques : ils offrent, en effet, les caractères des armoiries italiennes du quinzième siècle. Nous en donnons deux, dont l'un sur une dalle funéraire, portant le nom en latin d'un certain *Antonius Copelitus*, avec la date de 1447. L'abréviation S. S., si l'on pouvait l'interpréter par la formule *S(erenissimi) S(enioris)*, indiquerait une origine vénitienne. Or, en 1447, la ville de Durazzo, séparée du despotat d'Épire, était revenue à Venise, qui paraît l'avoir possédée jusqu'en 1499, époque de sa prise par les Ottomans. La nouvelle muraille, qui a réduit la place à ses proportions actuelles, ne peut donc même pas être considérée comme une construction vénitienne et ne saurait être qu'un ouvrage de la domination turque.

148-149.

Durazzo. Écussons encastrés dans la muraille septentrionale actuelle.



Des deux écussons ci-dessus mentionnés, le premier est une targe au galbe contourné, dont la pointe porte deux *barres* : l'inscription de la dalle, moins un mot que je n'ai pu lire, doit se transcrire ainsi : *MCCCCXLVII, S. S. Antonii Copelitii S. S.* Le second écusson a le chef chargé d'un oiseau éployé, qui paraît être une aigle, peut-être même l'aigle à deux têtes.



Deux autres écus de la forme ordinaire portent, l'un trois *bandes* obliques entourées d'un *orle*, l'autre trois *pals* au chef chargé de deux étoiles à six rais.

Le mouillage et les lagunes. — Pour terminer cette étude, il faut ajouter quelques mots sur la situation maritime. On a pu voir par ce qui précède que la ville n'a point de port, mais simplement un mouillage, et ce mouillage est loin d'offrir toute la sûreté désirable : ses eaux profondes ne sont bien protégées que contre les vents de l'est et du nord. Les petits bâtiments s'yabritent encore contre les vents d'ouest, en se serrant tout près du rivage et des remparts. Mais, dès que le temps menace de tourner au sud-ouest ou au sud, l'ancrage n'est plus tenable dans cette baie ouverte, et les navires qui n'ont pas, comme ceux des anciens, la ressource de se haler sur la grève, doivent prendre la mer au plus vite et chercher au nord un abri momentané derrière les falaises sauvages du cap Pâli ou du cap *Rodoni*. Une ligne d'écueils à fleur d'eau, qui borne le mouillage à l'ouest, en rend encore l'accès périlleux pour les bâtiments qui ne connaîtraient pas le danger. Je priai le commandant de *la Biche* de faire sonder avec soin ce banc de rochers, pour voir si les anciens n'en avaient pas profité pour appuyer les fondations d'une

jetée : il n'y découvrit aucune apparence de travail humain. Cependant la tradition locale, toujours portée à exagérer les œuvres du passé, a conçu une idée grandiose des travaux qui faisaient de l'antique Dyrrhachium une place maritime importante.

Les habitants prétendent que les lagunes situées à l'est du massif de Durazzo formaient autrefois un vaste port intérieur. Les bâtiments n'y avaient pas seulement accès par la passe naturelle qui s'ouvre dans le golfe, mais aussi par un canal creusé au milieu des marais, qui venait déboucher dans la mer auprès du cap Pâli. Ils pouvaient ainsi entrer et sortir, selon les vents, par le nord et par le sud. Il est certain que la situation se prête, dans ce genre, à un plan magnifique, dont l'idée a dû être au moins caressée par l'imagination des anciens habitants. Sans croire même tout ce que rêvent aujourd'hui les Albanais de Durazzo, on peut supposer que les Romains, et les Grecs avant eux, n'avaient pas négligé de creuser la partie des lagunes la plus voisine de la ville et l'embouchure par laquelle elles se déversent dans le golfe : ils auraient ainsi, sans grande peine, ouvert aux bâtiments un bassin de refuge contre les tempêtes du sud ou sud-ouest, si fréquentes en hiver dans l'Adriatique. Toutefois ce n'est là qu'une hypothèse : car tout le temps que la navigation se fit avec des bateaux assez légers pour être tirés à sec, la grève de sable d'une centaine de mètres de profondeur, qui s'arrondit légèrement le long de la muraille de la place, suffisait pour mettre à l'abri toute une flotte de galères.

D'après la même opinion, il faudrait rattacher à ces anciens bassins des lagunes la ruine importante, qui se voit encore à l'extrémité septentrionale du massif de Durazzo, à 7 kilomètres de la ville, vers le point où commence l'étroit cordon de sable, qui s'allonge entre les marais et la mer pour rejoindre les collines du cap Pâli. C'est un pan épais de muraille qui paraît appartenir à d'anciennes lignes de défense plutôt qu'à une forteresse proprement dite. L'appareil en assises de briques présente une grande ressemblance avec les parties les plus régulières et les plus anciennes de la grande enceinte de Durazzo. Une haute porte cintrée, qui s'ouvre encore dans la maçonnerie, donne passage à la route qui conduit au cap Pâli : la ruine et la région environnante en ont pris le nom de *Porta*. La muraille, qui s'appuie aux premières collines du massif et dont on suit la trace en droite ligne jusque dans les marais, était évidemment un ouvrage de défense, destiné à barrer l'isthme de sable qui est le seul accès de la presqu'île par le nord. Il y a, de plus, en cet endroit, une crique facilement abordable, sans parler du mouillage du cap Pâli et de plusieurs points de la côte voisine, qui se prêtent à un débarquement ; or, en fermant l'isthme, qui n'a pas plus de 200 mètres de large, on écartait ces divers dangers. Toute la presqu'île, habitée et cultivée, malgré l'âpreté de ses collines, devenait ainsi une vaste place de guerre, dont le mur de *Porta* ne faisait que compléter très-heureusement le système de défense.

Dyrrhachium au moyen âge.

Pour se former quelque idée de l'enceinte antique, il est nécessaire de refaire l'histoire des fortifications de Dyrrhachium, en remontant à travers toute la période byzantine : les témoignages sont loin de manquer sur cette époque.

En 1436, lorsque Cyriaque d'Ancône visita Durazzo, la place était sous l'autorité du gouverneur vénitien Fabrizio Loredano, qu'il qualifie de *apud Dyrrhachium pro Venetis prætor*. Il est évident que le voyageur italien ne trouva pas construite à cette époque la muraille dans laquelle est encastrée la pierre sépulcrale d'*Antonius Copelitus*, mort onze ans plus tard et qu'il a pu rencontrer encore vivant dans cette ville. Les Vénitiens devaient s'être fortifiés de leur mieux dans les remparts de brique de l'enceinte byzantine, qu'il décrit déjà comme ruinée en partie : *A. D. VII K. Jul., ad Epidamnum Dyrrhachium venimus, ubi antiqua mœnia ex cocto latere magna ex parte conlapsa vetustate conspexi* (1). Il est vrai qu'il parle de deux portes, l'une *orientale*, l'autre *septentrionale*, près de laquelle il copie, le premier, l'importante inscription latine de Sulpicianus, et que c'est encore aujourd'hui près de la porte septentrionale ou *Porta-Grande* que la même inscription est encastrée. Mais il est probable que les Turcs, pour construire leur nouveau mur septentrional, rasèrent ce qui restait de l'ancienne muraille byzantine correspondante, et en reportèrent les matériaux en arrière : c'est ainsi que l'inscription de Sulpicianus aura été replacée dans le voisinage de la porte actuelle. A propos de l'inscription, Cyriaque ajoute la précieuse indication que voici : *Item apud Dyrrhachium ad septentrionalem portam ad quandam equestris (sic) statuam ex ære fabrefactam conspicitur*. Ainsi, il existait encore à Durazzo, sous les Vénitiens, une œuvre antique d'une grande valeur, une statue équestre en bronze, qui avait traversé tout le moyen âge. Nous verrons que ce détail présente en effet un rapport très-particulier avec la description qui sera donnée un peu plus loin de l'une des portes de l'ancienne enceinte byzantine.

Cyriaque ne se contente pas de parcourir la ville : il visite, à quatre milles de Durazzo, une ancienne muraille, qui n'est autre que la fortification de *Porta*, marquée aussi sur les plans cavaliers italiens du seizième siècle, dont le Cabinet des Estampes possède plusieurs exemplaires, par une ruine percée d'une porte cintrée : *A. D. IIII K. Jul. venimus ad nobilem murum extra Dyrrhachium civitatem ad IIII mil. quem C. Cæ-*

(1) Kyriacus Anconitanus, *Epigrammata per Illyricum reperta*, page 21.

sar ex causa civilis belli fecerat ad coercendum Pompeianum exercitum in objecto monte. Est ex cocto latere, ingens longitudinis, habens latitudinis p. XIII (1). On remarquera la confusion un peu naïve, qui lui fait prendre pour les fameuses circonvallations de César une muraille en briques. En résumé, Cyriaqué d'Ancône n'a pas rencontré à Durazzo et dans les environs d'autres constructions antiques que les murailles byzantines que l'on y montre encore de nos jours; il les a trouvées seulement dans un état de ruine beaucoup moins avancé que leur état actuel: c'est là qu'est l'intérêt de ses observations.

Si nous remontons maintenant au douzième siècle et à la fin du onzième, à l'époque des premières croisades et des expéditions des Normands des Deux-Siciles contre l'Empire grec, nous trouvons la ville de Durazzo dans tout son développement, fortement assise dans le carré de son enceinte byzantine, et servant, comme autrefois, de point de rencontre entre l'Orient et l'Occident. Sa population, comme celle de l'antique Dyrhachium, est mêlée d'étrangers et surtout d'Italiens: au milieu des indigènes de langue grecque, les Vénitiens, les marchands d'Amalfi forment une colonie riche et puissante: *οί πλείους από Μέλφης και Βενετίας ήσαν άποικοι* (2). La garde de la place est confiée à des gouverneurs militaires ou ducs (3), choisis parmi les plus hauts personnages de l'État, et souvent même parmi les parents ou les alliés de l'empereur de Constantinople: car leur puissance, qui s'étend sur toute l'Illyrie, tend à en faire des rebelles et des compétiteurs dangereux.

Peu de villes en Europe sont alors plus souvent associées aux grands événements de l'histoire générale. Bloquée d'abord par Robert Guiscard, forcée de capituler après un siège de seize mois (1082-83) et la défaite en vue de ses murailles de toutes les forces de l'empereur Alexis Comnène, elle n'est rendue à l'Empire que pour devenir le poste d'observation de la flotte qui surveille avec une inquiétude hostile le passage d'une partie des barons se rendant à la première croisade (1085). Boémond, fils de Robert, lui fait subir un nouveau siège de huit mois (1107-1108), mais sans pouvoir triompher cette fois de la tactique défensive des Byzantins. Cependant les Normands de Naples n'ont pas renoncé encore à leur convoitise sur une ville maritime qui était pour eux la clef de l'empire grec: sous Guillaume II, ils l'attaquent pour la troisième fois (1185) et l'enlèvent du premier assaut. La raison pour laquelle ce prince la rend presque aussitôt à l'Empire est curieuse à noter: c'était la grosse dépense qu'occasionnaient l'entretien et la défense d'une place aussi importante, *πρός τας δαπάνας άπειρηκώς* (4).

(1) Kyriacus Anconitanus, *Epigrammata*, page 22. (2) Anne Comnène, IV, 125.

(3) Tels sont Nicéphore Bryénios (1071), Basilakios (1079), Constantin Monomachatos (1080), Georges Paléologue (1081), Jean Comnène (1085), Alexis Comnène (1108), Jean Vranas (1185).

(4) Nicétas Choniates, *Isaacius*, I, 472.

Pendant cette série de trois sièges, les fortifications avaient dû nécessairement souffrir : cependant, avec les faibles moyens d'attaque dont on disposait encore, les dégâts, limités à quelques parties, ne devaient exiger que des travaux de réparation ou de renforcement, comme ceux qu'entreprit le despote Théodore en 1235. Mais ces réparations mêmes disparurent en partie, en 1273, dans un effroyable tremblement de terre, qui ne laissa intacte que la citadelle, *παρὰ μόνην αὐτὴν τὴν ἀκρόπολιν* (1). Telle fut probablement la véritable cause de l'état de délabrement dans lequel la ville, abandonnée par ses habitants et livrée aux Albanais du voisinage, se trouva ensuite, sous la domination de la maison d'Anjou, jusqu'à la nouvelle occupation de la place par les Vénitiens et jusqu'à la visite de Cyriaque d'Ancône.

Cette époque des Normands est aussi celle où nous trouvons le plus de renseignements sur la place. Ses murailles, munies de tours et assez épaisses pour permettre à quatre cavaliers de cheminer de front, sont décrites comme une merveille. Dans le deuxième siège, Boémiond dirige d'abord ses béliers couverts contre la partie orientale, *πρὸς τὸ ἀνατολικώτερον μέρος τῆς πόλεως*, ce qui ne peut désigner la muraille orientale proprement dite, bordée de trop près par la mer, mais plutôt le pan coupé du N.-E., qui forme dans la plaine une des parties les plus abordables de l'enceinte. Le camp même de l'assaillant était placé juste en face de la porte orientale, au-dessus de laquelle s'élevait un cavalier de bronze : *Ἡὐλίσατο δὲ ἀντικρὺ τῆς πύλης τῆς κατὰ τὰς ἀνατολὰς ἀνεωγίας, ἧς ὕπερθεν ἱππότης ἐστὶ χαλκοῦς* (2). Cette indication surtout est importante par la comparaison qu'elle permet d'établir avec la statue équestre que Cyriaque place à la porte septentrionale. La contradiction apparente entre les deux témoignages sur la position de cette *Porte du Cavalier* s'explique par l'orientation intermédiaire du pan coupé, que l'on peut également bien rattacher à la face orientale ou à la face septentrionale.

J'ai fait observer en outre que le chemin direct de l'ancienne enceinte de Durazzo au pont des lagunes passait encore aujourd'hui sur les substructions de l'une des tours de ce pan coupé. Là s'ouvrait certainement autrefois la principale porte de la place, celle qui donnait accès à la grande route venant de l'est et de la terre ferme, laquelle route n'était autre chose que l'une des extrémités de l'antique *Via Egnatia*. Une porte de ce genre devait être ornée avec quelque magnificence, précédée peut-être d'une construction en forme d'arc triomphal, comme l'arc du Vardar à Salonique ; des statues équestres de bronze étaient le couronnement naturel d'une pareille décoration. Ainsi des renseignements en apparence opposés arrivent, en se conciliant, à établir un fait curieux pour nous : c'est que l'enceinte byzantine de Dyrrhachium conservait quelque

(1) Georges Pachymère, V, 7. VI, 32.

(2) Anne Comnène, V, 380, 381, 384.

chose de l'aspect et de la disposition de l'enceinte romaine qu'elle avait remplacée. Cette présomption est confirmée par un autre détail, non moins important, qui nous est révélé par la suite du siège.

Boémond, voulant ensuite ouvrir des travaux de mine, se porte vers la muraille du nord, ἐπὶ τὰ βορειώτερα, où la colline glaiseuse de *Stani* lui offrait un terrain plus propice : Εἰς λόφον ὁ τόπος ἀνίστατο, λέγω δὲ οὐ πετρώδη τὸν λόφον ἀλλὰ γεώδη, ἐφ' οὗπερ λόφου τὸ τεῖχος τῆς πόλεως ἴδρυτο (1). Dans le voisinage de cette colline, et non loin de la muraille septentrionale, s'élevait le palais ducal, qui, par une tradition très-intéressante à noter, portait encore à cette époque le nom romain de *prætorium* : ἀντικρὺ τῆς δουκικῆς καθέδρας, ὅπερ πραιτώριον προσωνόμαστο. On se rappellera que les Romains, dans leurs camps retranchés, qui sont devenus souvent le modèle de leurs places fortes, plaçaient ordinairement le *prætorium* et la porte prétorienne sur le front même du camp, sur la face la plus accessible et la plus directement tournée vers l'ennemi. Or l'enceinte presque carrée de Dyrrhachium se prêtait naturellement à l'application de cette règle de la fortification romaine. La direction des chemins marque aussi dans les lignes septentrionales la place d'une porte principale, qui, bien que moins fréquentée que la Porte du Cavalier, représenterait cependant mieux qu'elle, par sa position, l'ancienne porte prétorienne.

Dans le récit du premier siège de Durazzo par les Normands, la ville et les positions des assaillants sont loin d'être décrites avec la même précision. Anne Comnène, il est vrai, n'était pas née à cette époque, et elle n'a pu le raconter que sur des informations rétrospectives, principalement sur les souvenirs d'un Italien, qui suivait alors Robert Guiscard. C'est à propos de ce siège qu'elle fait *baraquer* les Normands dans l'enceinte ruinée de l'antique Épidamnos, et qu'elle se livre sur Dyrrhachium à la bizarre digression historique que l'on a lue plus haut. Sans nous préoccuper pour le moment de l'archéologie d'Anne Comnène, nous connaissons assez le terrain pour déterminer presque rigoureusement quelles devaient être les positions de l'armée franque.

Pour intercepter les communications des assiégés avec la terre ferme, Robert avait dû établir son camp de 30,000 hommes, formé en partie de grosse cavalerie et muni d'un matériel de tours roulantes, dans la plaine, au N.-E. de la place, à peu près dans la même position que Boémond, entre la muraille et les lagunes. Maître de la mer, il se tenait nécessairement à proximité de sa flotte et du rivage, comme le marque un vers de Guillaume de Pouille :

Castrorum dederat tutum vicinia portum (2).

(1) Anne Comnène, V, 382.

(2) Guilielmus Apuius, *Rerum Normannic.* IV, 304.

Pendant l'hiver, la flotte normande vint même se remiser, sous la protection du camp, dans un cours d'eau appelé *Γλυκὺς* : τῶν δὲ πλοίων αὐτοῦ εἰς τὸν Γλυκὺν ἐνορμισθέντων ποταμόν (1). Or le mot γλυκὺς s'appliquait particulièrement aux eaux de mer plus ou moins adoucies par l'écoulement des ruisseaux et des rivières, comme le montre Strabon à propos du Γλυκὺς λιμῆν, situé sur la même côte de l'Adriatique (2). Ce nom ne peut désigner ici que le canal d'écoulement des lagunes de Durazzo, dont les eaux présentent justement un mélange du même genre. On rapporte que, les ravins qui les alimentent s'étant desséchés au retour des chaleurs, il fallut, pour remettre les vaisseaux à la mer, former un chenal avec des pilotis et des estacades. Ce travail, qui ne dut être qu'un jeu pour les Normands habitués aux estuaires de l'Océan, réalisait en partie l'idée de faire des lagunes un bassin de refuge ; il paraît avoir excité au plus haut point l'admiration des Grecs, et il a peut-être contribué à former la tradition locale sur les antiques bassins de Dyrrhachium.

Forcé cependant de s'établir au-dessus des parties marécageuses de la plaine, et assez près de la place pour la tenir sérieusement en échec, ὥσει τόξου βολῆν il n'avait pu rencontrer nulle part une assiette plus favorable que dans les prairies hautes, où nous avons relevé les traces effacées d'une troisième enceinte, à 500 mètres environ de la muraille assiégée par les Normands. Ce sont très-probablement les mêmes vestiges, alors plus apparents qu'aujourd'hui, que les habitants de la ville byzantine considéraient comme un débris des fortifications de l'antique Épidamne, bien que ce ne fussent pas en réalité les restes de la forteresse primitive, mais seulement, comme nous le montrerons, une extension assez tardive de l'ancienne enceinte d'Épidamnos-Dyrrhachium dans cette direction. Il est certain que la place de Dyrrhachium était regardée, à cette époque, comme une réduction de l'enceinte beaucoup plus vaste d'Épidamne : c'est ce qui résulte des vers mêmes où Guillaume de Pouille reproduit avec quelques légères variantes la tradition incohérente rapportée par Anne Comnène :

. *Quondam fuit urbs opulenta*
Magnaque, præcipue tegulosis obsita muris...
Destructam spatio post composuere minori
Zethus et Amphion. (3).

De là, grâce au voisinage de la colline Z, les assiégeants pouvaient s'élever facilement jusqu'à la hauteur de la citadelle, κάστρον, distincte du *prætorium*, et plu-

(1) Anne Comnène, IV, 108, 110.

(2) Strabon, 324.

(3) Gullielmus Apulus, IV, 233-242. — Le barbarisme *tegulosis* peint très-bien les briques plates ou tuileaux des constructions byzantines. Vu la rareté de la pierre dans le pays, il est possible que l'enceinte romaine ait été construite aussi en briques.

sieurs fois mentionnée ainsi que sa poterne, διὰ τῆς πυλίδος τοῦ κάστρου. Il n'est pas même impossible que la fortification lointaine de Porta ne fût comprise aussi dans cette enceinte fantastique de l'antique Épidamne (1). De toute manière, on voit que le rapprochement topographique mentionné par Anne Comnène n'était pas une pure invention. Quand elle faisait camper le chef normand au milieu des ruines d'Épidamnos, son assertion, sans être juste, reposait sur des vestiges existants.

Le récit de la bataille livrée pendant le même siège, à Robert Guiscard, par l'empereur Alexis, permet aussi de déterminer plusieurs points des environs de Durazzo, d'une telle importance historique qu'il est indispensable de s'y arrêter.

Alexis s'établit d'abord sur la ligne du *Kharzanès*, dans des retranchements, ταφρὸν ποιήσας (2) : il s'agit de la rivière appelée encore aujourd'hui *Erzan*, qui coule au nord-est des lagunes. A cette occasion, je mentionnerai, au moins comme rapprochement, un curieux ouvrage que nous avons relevé sur la rive droite de cette rivière : c'est un terrain plat, sorte d'îlot artificiel, environné par un profond fossé, dont les lignes sinueuses et irrégulières semblent avoir été disposées pour y détourner un bras de l'*Erzan* : le lieu est appelé *Toprak-Kaleh* ou *le Fort-de-terre*. L'empereur s'enhardit ensuite jusqu'à franchir la rivière et à venir présenter la bataille près d'une église ou d'un monastère de *Saint-Nicolas*. Une chapelle, avec les mots *S. Nicolo*, est en effet marquée assez confusément, vers l'est de Durazzo, sur les plans cavaliers du seizième siècle. Mais Guillaume de Pouille précise la position, en plaçant cette église près d'un autre point connu sous le nom de *Petra* (3).

*Et properare loco moneat qui Petra vocatur :
Ecclesiae Sancti Nicolai proximus iste
Est locus.*

La position de Pétra est mentionnée à l'époque byzantine, à cause de l'important défilé qu'elle commande, τὴν κλεισοῦραν τὴν ἐγγωρίως οὕτω καλουμένην Πέτραν (4). Mais c'était un point stratégique dès longtemps célèbre par le choix qu'en avait fait Pompée pour y établir ses campements, dans les fameuses opérations du blocus de Dyrhachium (5). Sans reprendre l'étude que j'ai faite ailleurs de ces opérations (6), je me

(1) Le cap *Páli* est mentionné dès cette époque (εἰς τόπον Παλλία καλούμενον, τόπου τινὸς καλουμένου Πάλους), à cause de son mouillage et d'un monastère de la Panaghia : ce fut vers ce point qu'un prince français, Hugues de Vermandois, le propre frère du roi Philippe I, vint échouer, pendant la première croisade. (Anne Comnène, IV, 105; V, 289.)

(2) Anne Comnène, IV, 111.

(3) Gullielmus Apulus, IV, 459.

(4) Anne Comnène, V, 390.

(5) Cæsar, *de Bello Civili*, III, 42.

(6) Dans un mémoire inédit sur les opérations de César et de Pompée devant Dyrhachium.

contenterai de dire que j'ai reconnu avec certitude l'emplacement de Pétra dans la roche de *Skamm*, appelée *Petra-Bianca* par les Italiens, grande falaise blanche, qui forme au fond de la baie de Durazzo de véritables Thermopyles et qui se rattache en arrière aux montagnes de l'intérieur. C'est bien le chaînon montagneux, ἀύχην, décrit par le texte byzantin, comme ayant à gauche la mer et à droite des crêtes plus élevées, quoiqu'il y ait exagération à en faire une presqu'île ou un promontoire. Mais il projette dans la plaine, en face de Dyrrhachium, de l'autre côté des lagunes, le rameau peu élevé d'*Arapai* et de *Shina-Vlashi*, dans lequel il est facile de reconnaître le ἡρέμα δὲ τὸ τοῦ ἀύχενος πρᾶνές συμβάλλον τῇ πεδιάδι, πρὸς τὸ Δυρράχιον ἀπονενευκός (1). Ces collines basses, excellentes pour le déploiement d'une armée en bataille, nous marquent exactement les positions de l'empereur Alexis.

Cette situation étant donnée, Robert Guiscard, pour se mettre en ligne, doit nécessairement franchir le pont des lagunes, νυκτὸς διὰ τῆς γεφύρας διεληλυθώς. De son côté, l'empereur ne peut essayer de prendre à revers le camp ennemi sans faire passer ses auxiliaires à travers les gués des mêmes lagunes, très-clairement désignées dans le texte par le nom de salines, διὰ τῶν ἀλυκῶν (2). Mais un détail de la bataille fait connaître avec une précision encore plus rigoureuse le lieu de l'action. Les *Varangues*, qui faisaient la force de l'armée byzantine, après avoir refoulé l'aile droite des Normands vers la mer, sont attaqués par la cavalerie franque et forcés de se replier dans l'enclos d'une église ou d'un couvent de *Saint-Michel*, περὶ τὸ τέμενος τοῦ ἀρχιστρατήγου Μιχαὴλ προσπεφυγότες (3). Ils y sont brûlés avec les constructions où ils cherchent vainement à se retrancher. J'ai retrouvé le théâtre de ce dramatique épisode, qui fit pencher la victoire du côté des Normands, dans le petit hameau de *Shimmihl* (forme albanaise de *Saint-Michel*), bâti près de la mer, sur les premières pentes de la colline d'*Arapai*. C'est un point fixe, autour duquel on peut facilement reconstruire tout le plan de la bataille. Il n'est pas jusqu'au défilé de *Kaxhè πλευρά* (4), où Alexis, dans sa fuite, fut sauvé par son cheval, en escaladant les rochers de la rive gauche de l'*Erzan*, qui ne puisse être cherché avec succès vers le village de *Piesksi*, au point où la rivière serre de près le revers escarpé du massif de Pétra.

J'ajouterai que, d'après mes recherches, le plateau d'*Arapai* est justement le lieu où Jules César établit son camp pour bloquer Dyrrhachium, tandis que les hauteurs de Pétra furent occupées par Pompée et par son armée de secours. Rien n'est plus propre que de pareils rapprochements à rendre compte de la position militaire de cette ville célèbre, en montrant les nécessités topographiques qui, à plusieurs siècles de distance,

(1) Anne Comnène, IV, 111 et 112.

(3) Id., *id.*, 116.

(2) Anne Comnène, IV, 114.

(4) Id., *id.*, 118.

ont ramené les armées sur les mêmes traces et presque dans les mêmes campements. C'est ce qui explique la part que nous avons donnée aux événements de l'histoire byzantine dans un travail qui a surtout l'antiquité pour objet.

Maintenant, pour avoir quelques détails sur la construction de l'enceinte assiégée par les Normands, on doit remonter jusqu'à la limite des temps byzantins et des temps romains. Il faut savoir que déjà, sous le règne de l'empereur Constance, en 345, la ville avait été ruinée (διεφθάρη) par un violent tremblement de terre, dont les effets furent ressentis à Rome (1). Les murailles eurent probablement à souffrir de cet événement; cependant, au siècle suivant, en 474, lors de l'invasion des Ostrogoths, ce sont encore les fortifications de Dyrrhachium qui font désirer à Théodoric la possession de cette place de guerre, et il ne peut s'en emparer que par ruse, grâce à la complicité de l'un de ses parents, attaché au service de l'Empire, qui trouva moyen de faire sortir les deux mille soldats de la garnison (2). On peut croire néanmoins que l'ancienne enceinte était loin de se trouver alors dans un état satisfaisant, puisque, peu d'années après, une reconstruction générale fut jugée nécessaire. Ce grand travail se trouva hâté par une circonstance particulière, l'élévation au trône d'un prince originaire de Dyrrhachium, l'empereur Anastase I^{er}. Sous son règne (491-518), la ville qui lui avait donné naissance, dotée de constructions importantes, notamment d'un hippodrome (3), fut aussi entourée d'une nouvelle fortification, qui, suivant le témoignage de Suidas, formait autour d'elle une triple couronne de remparts, ὡς καὶ ἐνεγκαμένην ἐπιμέλως κοσμηῆσαι καὶ τρίσι περιβαλεῖν στεφάνοις (4). Il est vrai que, sous le règne suivant, qui fut celui de Justin I^{er}, ces ouvrages durent être relevés en partie, après un nouvel ébranlement du sol, dont les secousses se firent cette fois sentir simultanément à Corinthe, suivant une ligne sur laquelle se produisent encore souvent de nos jours de semblables catastrophes.

Malgré ces réparations et celles qui ont pu être exécutées par la suite, ce n'en est pas moins la fortification d'Anastase qui forma très-probablement, pendant tout le reste du moyen âge, le principal fond des défenses de Dyrrhachium. Cette époque, antérieure même au grand mouvement de reconstruction des forteresses, qui signale le règne de Justinien, s'accorde parfaitement avec le caractère presque romain de l'appareil en briques de l'enceinte byzantine. Les deux premières ceintures sont encore représentées par l'ancienne acropole d'*Oulini*, servant de citadelle, et par le carré byzantin, formant le corps de la place. Quant à la troisième ligne, je proposerais de la reconnaître, non dans les traces d'enceinte que nous avons découvertes au-delà d'Exo-Bazari, mais dans la

(1) Théophane, *Chronographie*, p. 56.

(3) Jean Malala, XVII, 417.

(2) Malchus, *Byzantiaca*, fragm. 18.

(4) Suidas, au mot Ἀναστάσιος.

fortification avancée de Porta, qui présente, comme nous l'avons fait observer, une remarquable conformité de construction avec les parties encore existantes de l'enceinte byzantine. Cette muraille, il est vrai, ne saurait compter comme une défense continue; mais, avec les ouvrages correspondants, qui ne pouvaient manquer de s'élever vers le pont des lagunes, elle complétait les défenses de la presqu'île de Durazzo. Il y a dans cet ensemble tout un système, qui répond suffisamment bien au précieux renseignement fourni par Suidas (1). Il ne faut pas accorder cependant une importance exagérée à ces reconstructions, qui ont pu s'exécuter sans modifier sérieusement ni l'assiette de la ville antique ni le tracé de la principale enceinte.

Dyrrhachium dans l'antiquité.

Par l'étude des fortifications byzantines, nous avons acquis une plus grande connaissance du terrain et une expérience plus complète des conditions qu'il a imposées de tout temps à ceux qui ont voulu s'y établir et s'y retrancher. Nous revenons à l'antiquité avec des éléments sérieux pour résoudre un problème de synonymie géographique analogue à ceux que nous avons déjà plusieurs fois rencontrés dans les pays que nous explorons.

S'il a existé d'abord, comme Appien l'affirme et comme cela paraît naturel, une forteresse d'Épidamnos, distincte de l'établissement naval et bâtie, comme presque toutes les anciennes positions maritimes, hors de la portée des surprises et des débarquements armés, il n'est pas nécessaire d'aller la chercher sur les plus hautes cimes du massif, à 4 kilomètres au moins du mouillage et à 200 m. au-dessus du niveau de la mer. Il n'y a en réalité qu'un seul emplacement qui réponde à la forteresse primitive : c'est la colline d'*Oulini*, véritable nœud des hauteurs qui forment vers le sud le promontoire de Durazzo. Aussi cette forteresse, après avoir eu pendant quelque temps une existence indépendante, est-elle devenue nécessairement l'acropole de la place dès que les fortifications ont pris un assez grand développement pour venir s'y appuyer.

Quant au comptoir maritime, sa place est marquée, dans la partie basse de la ville, près de *Porta-Yali*, par la position invariable du mouillage et des échelles et par le gros bastion dont les fondations plongent dans la mer. Ce bastion paraît construit sur un massif d'écueils sous-marins, qui forment comme l'éperon de la place et tiennent tête aux assauts des vagues. Si l'on suppose au même endroit une ancienne tour, bâtie à une

(1) Je dois ce texte important, qui m'avait échappé, aux riches citations de la *Géographie de la Macédoine* de M. Dimitza; mais la connaissance des enceintes de Dyrrhachium pouvait seule permettre d'en tirer parti.

époque reculée, pour commander le lieu d'atterrissage des navires, aucun point n'a jamais mieux mérité le nom particulier de *Dyrrhakhion*.

Maintenant la ville nouvelle, en se développant, dut chercher les pentes les plus voisines et tendit à se rapprocher de la citadelle. Dans cette marche, elle commença nécessairement par occuper l'emplacement moderne de la ville turque. Mais, avant de s'étendre vers le nord, sur les terrains plats d'Exo-Bazari et de l'enceinte byzantine, elle dut se porter plus directement à l'ouest, vers les points qui formaient autour de la forteresse l'ancien quartier d'Épidamnos, tels que la source de *Civrite* et le plateau B, qui recouvre des restes antiques. Nous trouverons plus loin, dans un fait de l'histoire de la ville grecque, la preuve que cette région était comprise dans son enceinte. Si l'on examine attentivement notre carte, on y remarquera le trapèze BCDE, qui me paraît représenter à peu près les limites et la configuration d'une ancienne enceinte d'Épidamnos-Dyrrhakhion, se reliant déjà d'assez près à la forteresse primitive pour s'en servir comme d'acropole.

Ce fut de très-bonne heure, probablement vers le commencement du cinquième siècle avant notre ère, que la ville formée par la réunion des deux établissements, sous le nom d'Épidamnos, atteignit l'apogée de sa puissance. L'esprit dorien tempéré par l'intérêt commercial, la ferme direction d'une aristocratie marchande présidée par un magistrat suprême électif, sorte de doge, et surtout le droit de domicile largement accordé aux étrangers, contribuèrent à l'accroissement rapide de la cité (1). Lorsque Thucydide en parle comme d'une ville « grande et populeuse », à une époque où les Grecs avaient déjà des villes considérables, il est difficile de croire qu'elle soit restée longtemps enfermée dans les étroites limites que nous venons de tracer. On doit supposer que l'enceinte hellénique, dans ses développements successifs, fut portée à s'appuyer sur la ligne normale formée par la ramification de Stani, et que, par conséquent, elle occupa au moins en partie le grand carré byzantin. Toutefois l'état des recherches ne fournit aucune donnée pour tracer les limites de la place grecque dans cette direction.

La position si heureuse d'Épidamne avait cependant son côté faible : c'était l'isolement de la ville grecque sur les confins de la nation guerrière et entreprenante des Illyriens, comme plus tard au milieu de leurs descendants les Albanais. L'institution de la singulière magistrature du *πωλήτης*, ou *vendeur public*, qui avait l'entrepôt de tout le trafic avec les tribus de la côte, n'empêcha pas les partis politiques de trouver chez ces barbares un dangereux appui. Quelques années avant la guerre du Péloponnèse, ce fut une ligue de ce genre qui força Épidamne à se compromettre envers Corcyre, en réclamant de Corinthe l'envoi d'une colonie de secours. On sait les événements qui sui-

(1) Aristote, *Politica*, V, 1. — Élien, *Histoires variées*, XIII, 16. — Plutarque, *Questions grecques*, 29.